
3 1761 09939734 1

LE SOPRANO.

LE

SOPRANO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 30 NOVEMBRE 1831.



PARIS.

POLLET, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU RÉPERTOIRE DU THÉATRE DE MADAME,

RUE DU TEMPLE, N° 36.

1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CARDINAL DE TRIVOGLIO..	M. NUMA.
LE PRINCE DE FORLI, son neveu.	M. ALLAN.
GERTRUDE	Mme JULIENNE.
GIANINO........................	Mlle DESPRÉAUX.
GUIMBARDINI..................	M. BOUFFÉ.
UN DOMESTIQUE..............	M. BORDIER.
DOMESTIQUES.	

La Scène se passe à Rome, dans le palais du Cardinal.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le Répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HORMILLE, chef d'orchestre du Théâtre.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46.

LE SOPRANO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un superbe appartement orné de peintures, de vases, statues, etc. Sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIMBARDINI, *seul, tirant sa montre.*

Le cardinal ne paraît pas... ni personne de sa maison... C'est que je lui prouverais bien qu'un artiste n'est pas fait pour attendre, si ce n'étaient les deux heures un quart d'antichambre que j'ai déjà faites, et qui seraient tout-à-fait en pure perte... J'ai déjà regardé tous les tableaux, toutes les gravures... et je vais être obligé de recommencer... Quel beau palais!... quels beaux meubles!..... c'est ici qu'habite la richesse... et moi, qui depuis si long-tems cours après elle..... moi, Guimbardini, musicien distingué, à qui la scélérate tient toujours la dragée si haute, qu'il n'y a pas de gamme ascendante qui y puisse arriver.

Air *de Rien de trop.*

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut...
A chaque air, à chaque sonate,
Je crois enfin toucher au but,
Mais la fortune est une ingrate!
J'ai beau la poursuivre en chantant,
A m'éviter elle s'applique,
Et je crois que décidément
Elle n'aime pas la musique.

Et de toutes mes avances, il ne me reste que ma fierté, apanage du véritable artiste qui n'en a pas d'autre... (*Regardant vers la droite.*) Qu'est-ce que je vois là?..... une femme..... (*Saluant plusieurs fois.*) C'est par elles qu'on parvient.

SCÈNE II.

GERTRUDE, GUIMBARDINI *.

GERTRUDE.

Quel est cet original-là ?

GUIMBARDINI.

Je vois que madame est de la maison...

GERTRUDE.

Femme de charge de son éminence... rien que cela.

GUIMBARDINI.

On disait bien que le cardinal était un homme de goût... et cela me rassure... Qui aime la beauté doit aimer les arts... tout cela se touche..... tout cela est de la même famille... c'est à ce titre que je réclamerai la protection de la signora.

GERTRUDE.

Que voulez-vous ?

GUIMBARDINI.

Une audience que je lui ai demandée déjà plusieurs fois par écrit... et je venais moi-même chercher une réponse.

GERTRUDE.

Que vous attendez ?...

GUIMBARDINI.

Depuis deux heures vingt minutes... et quoique, par état, j'aie l'habitude de compter des pauses... je trouve la tenue un peu longue.

GERTRUDE.

Monsieur est, à ce que je vois...

GUIMBARDINI.

Guimbardini... artiste, organiste, et célèbre compositeur... élève de Pergolèse.

---

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre, le premier inscrit tenant toujours la gauche du spectateur.

GERTRUDE.

Vraiment!

GUIMBARDINI.

J'ai été élevé, nourri dans sa maison... fils de sa cuisinière, la servante maîtresse, *serva padrona*... J'avais quatre ans quand il est mort, ce grand homme... et chez lui, je tournais déjà la broche en mesure, la mesure à quatre tems... Le sentiment de la musique, tout le monde l'avait dans la maison... Puissant génie!!!... toi qui fus mon maître..... d'autres disent davantage..... c'est possible!..... je n'en ai jamais été plus fier, ni ma mère non plus... mais cela expliquerait ce sang musical qui coule dans mes veines... et cette fièvre qui ne me quitte pas... voyez plutôt... (*Il lui prend la main.*)

GERTRUDE, *retirant la sienne.*

Monsieur!...

GUIMBARDINI.

N'ayez pas peur, cela ne se gagne pas... bien plus, ça ne fait rien gagner... car voilà où j'en suis... musicien jusqu'au bout des doigts... des chants heureux... un orchestre superbe... vingt partitions dans la tête, et pas un sou dans la poche.

GERTRUDE.

Et comment cela se fait-il?

GUIMBARDINI.

La fatalité!... J'ai dix opéras, autant de messes... *Te Deum, De profundis, et cœtera*, je n'ai jamais pu en faire entendre une seule note... jamais!

GERTRUDE.

Est-il possible!

GUIMBARDINI, *tristement.*

Ils n'ont pas voulu... J'ai mis les opéras en messes, les messes en opéras... et il ne s'est pas rencontré un seul directeur de spectacle assez hardi pour les recevoir et pour les jouer.

AIR *du vaudeville du Baiser au Porteur.*

Et cependant quel orchestre magique !
Bassons, clairons, tamtam... et dans les chœurs,
Quel tintamarre ! Enfin à ma musique
Rien ne manquait, rien que des auditeurs,
Il ne manquait rien que des auditeurs.
Monde ignorant! insensible aux merveilles !
Je n'ai donc pu, c'est à se dépiter,
Dans ce grand siècle, où l'on voit tant d'oreilles,
En trouver deux pour m'écouter.

GERTRUDE.

Est-ce malheureux !...

GUIMBARDINI.

Pour mon siècle !... oui, signora... aussi, emportant ma gloire en portefeuille, et sachant que monseigneur venait de renvoyer l'organiste attaché à sa maison, j'ose me mettre sur les rangs... en demandant seulement la faveur de vous faire entendre une fugue que j'ai là et que je compte vous dédier.

GERTRUDE.

A moi?

GUIMBARDINI.

Oui, signora.

GERTRUDE.

Au fait... moi qui voulais apprendre le piano, sans que cela me coûtât rien... voilà une occasion.

GUIMBARDINI.

Admirable !... et si, par votre protection, je puis être admis dans le palais de monseigneur, comptez que mon zèle, mon dévoûment... toujours à vos ordres, toujours prêt à vous accompagner... au piano, comme ailleurs.

GERTRUDE.

Je ne dis pas non... nous verrons... J'avais autrefois du pouvoir sur monseigneur... il ne faisait rien sans me consulter..... mais depuis que son neveu, le prince de Forli, est venu s'établir dans ce palais, il ne voit que lui, n'aime que lui..... Les neveux font toujours du tort aux gouvernantes.

GUIMBARDINI.

Surtout dans le clergé.

Air *de Julie.*

Raison de plus, près de son éminence,
Un homme à vous ferait très-bien;
C'est bon d'avoir, en toute circonstance,
Un allié... fût-ce un musicien!..
Oui, vous verriez, par mes soins bénévoles,
Tous vos discours soutenus, approuvés...
La musique, vous le savez,
Fait souvent passer les paroles.

GERTRUDE.

C'est possible... et si j'étais sûre que vos bonnes mœurs... votre probité...

GUIMBARDINI.

Droit comme une gamme naturelle.

GERTRUDE.

Où étiez-vous dernièrement?

GUIMBARDINI.

A Velletri... organiste de la paroisse... Dans la semaine, j'enseignais la musique aux jeunes filles et aux enfans de chœur... et je touchais l'orgue le dimanche.

GERTRUDE.

Et pourquoi avez-vous quitté cette ville?

GUIMBARDINI.

Pour un motif... un motif musical... Il y avait à Velletri un grand jeune homme... beau brun... un serpent de la paroisse, qui était amoureux d'une de mes élèves... une petite femme charmante, que je venais d'épouser!... Je n'ai jamais aimé les serpens.

GERTRUDE.

Comment! vous êtes marié?... vous ne savez donc pas qu'on ne reçoit point de femme au palais-cardinal?

GUIMBARDINI.

Rassurez-vous... je l'ai perdue.

GERTRUDE.

A la bonne heure.

GUIMBARDINI.

Je puis le dire; car je ne sais ce qu'elle est devenue.

(*Il chante.*)

« J'ai perdu mon Eurydice,
» Rien n'égale ma douleur. »

Mais, si aucune femme n'est admise, comment se fait-il que vous, signora?...

GERTRUDE.

Je dis aucune femme, à moins qu'elle ne soit d'un âge... quarante ans pour le moins.

GUIMBARDINI.

A ce compte, signora, vous qui me parliez de probité, vous avez trompé son éminence.

GERTRUDE, *souriant.*

Vraiment!

GIMBARDINI.

Je m'y connais à la minute, et à l'heure; et vous avancez de dix bonnes années au moins.

GERTRUDE.

Il est charmant monsieur l'organiste.

AIR. *Quelle aimable et douce folie.*

Mais partez... car je crois entendre
La voix de monseigneur... c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI, *à part.*

L'ouverture n'est pas mauvaise...
Et pourvu, *caro maestro*,
Que l'introduction leur plaise;
Mon succès ira *crescendo*.

ENSEMBLE.

GERTRUDE.

Mais partez... car je crois entendre
La voix de monseigneur... c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI.

Bientôt ici je vais me rendre,
Vous me présenterez à lui...
(*A part, montrant Gertrude.*)
A quoi ne puis-je pas m'attendre
Avec un si solide appui ?

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

LE CARDINAL, GERTRUDE.

LE CARDINAL, *entrant par la droite.*

C'est inimaginable.. et je ne sais pas comment je vais sortir de là...(*A son domestique, qui le suit.*) Qu'on mette mes chevaux. (*Le domestique sort.*)

GERTRUDE.

Il a l'air agité.

LE CARDINAL.

Ah! c'est vous, ma chère madame Gertrude ?

GERTRUDE.

Est-ce que votre éminence va sortir?

LE CARDINAL.

Je vais au Vatican.

GERTRUDE.

De si bonne heure !

LE CARDINAL.

Il le faut bien... les affaires... j'en suis accablé... Et puis.. cela va mal... je n'ai pas d'appétit.

GERTRUDE.

Monseigneur a si bien dîné hier.

LE CARDINAL.

Je n'ai pas d'appétit ce matin... et le mouvement, le

grand air, me disposeront peut-être à déjeûner... On servira à mon retour.

GERTRUDE.

Oui, monseigneur... Mais votre éminence est dans un état de préoccupation qui m'inquiète.

LE CARDINAL.

Oui, oui, c'est vrai... je rêve... je pense... Je ne suis pas dans mon état naturel... et moi qui aime à digérer tranquillement, et sans que rien me tourmente, je me trouve, grâce au prince de Forli, mon neveu, dans un embarras dont je ne sais comment me tirer.

GERTRUDE.

Et comment cela?

LE CARDINAL.

Imaginez-vous... car je vous dis tout, ma bonne madame Gertrude, surtout quand ça va mal... imaginez-vous que j'avais médité pour lui, depuis long-tems, un mariage magnifique... La nièce du cardinal Cagliari, qui est si influent au sacré collége... Car moi je ne pense qu'à mon neveu, et à son bonheur... Le cardinal me faisait nommer secrétaire-d'état... et au prochain conclave... en réunissant nos votes... que Dieu prolonge les jours de notre souverain actuel!..... mais il est bien vieux, bien cassé... On a parlé d'un catarrhe, et même de deux médecins appelés hier près de sa sainteté!... enfin, il y a des espérances.

GERTRUDE, *avec joie et explosion.*

Est-il possible!

LE CARDINAL, *la modérant.*

Taisez-vous, taisez-vous, mon enfant... Il ne faut pas avoir de mauvaises pensées, cela porte malheur... Et pour en revenir à ce mariage, mon neveu m'avait dit: « Faites comme pour vous, mon oncle, cela m'est égal. » Alors j'avais été en avant... tout avait été conclu hier entre nous... le cardinal, sa nièce, et jusqu'à sa sainteté qui a donné son agrément... il ne manque qu'un consentement, un seul, celui de mon neveu... et ce matin il refuse... il ne veut plus entendre parler de mariage.

GERTRUDE.

Et qu'est-ce qu'il objecte?

LE CARDINAL.

Que la prétendue est laide... C'est possible... Je ne demande pas qu'il l'adore, mais qu'il l'épouse.

GERTRUDE.

C'est juste... et dès que cela vous rend service... Mais ne pourrait-on pas le gagner par la persuasion et la douceur?

LE CARDINAL.

Est-ce que je ne fais pas tout pour lui? est-ce que je lui refuse rien?... Il a voulu une meute, des chevaux anglais... Il n'a eu qu'à parler... il a désiré une *villa*, une maison de campagne, une galerie de tableaux, je les lui ai données... et tout cela, sur les revenus de l'église.

GERTRUDE.

Quelle bonté! quelle générosité!

LE CARDINAL.

Hier encore, il paraît qu'on a entendu au Vatican, devant le pape, un soprano magnifique, une voix admirable, dont il est revenu ravi, enthousiasmé!... Selon lui, il n'y a jamais eu rien de pareil... et dans son amour pour les arts, il m'a persuadé, moi, que je devais les encourager, les protéger, et offrir à ce jeune artiste, un logement ici, dans mon propre palais.

GERTRUDE.

Et vous y avez consenti?

LE CARDINAL.

Il l'a bien fallu... Je fais tout ce qu'il veut, pour être le maître... car je donnerais tout au monde à celui qui le déciderait à ce mariage... mais tout a été inutile... et je ne sais maintenant quel moyen employer.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un jeune homme qui a reçu une invitation de monseigneur demande à lui parler, il signor Gianino.

LE CARDINAL.

C'est notre soprano... J'ai bien le tems de le recevoir, moi qui vais au Vatican... Chargez-vous de ce soin, ma chère madame Gertrude.

GERTRUDE.

Moi, monseigneur?... Je ne peux pas souffrir ces gens-là.

LE CARDINAL.

D'où vient?

GERTRUDE.

Je ne sais... je ne peux pas expliquer à monseigneur.

LE CARDINAL.

Si, si... Je vous comprends... mais priez-le seulement de déjeûner ici, avec moi et mon neveu.

GERTRUDE.

Si votre éminence l'exige?

LE CARDINAL.

Sans doute... (*Au domestique.*) Les chevaux sont mis?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monseigneur.

LE CARDINAL.

Mes gants violets! (*Le domestique les donne à Gertrude, qui les présente au cardinal.*) Je reviendrai bientôt.... un déjeûner léger.. (*Il fait un pas pour sortir et revient.*) Ah! je n'y pensais plus... car mon neveu me fait tout oublier... on servira cette truite, dont je n'ai mangé hier que la moitié... elle était excellente.

GERTRUDE.

Oui, monseigneur.

LE CARDINAL.

Une truite du lac de Genève... Quel dommage que ce soit un canton protestant!... De si bon poisson!... Adieu, adieu... Ah! ma pauvre Gertrude, je suis bien tourmenté! (*Il va pour sortir. — Revenant.*) Sauce genévoise, entendez-vous. (*Il sort par le fond; le domestique le suit.*)

SCÈNE V.

GERTRUDE, *seule.*

Faire les honneurs du palais au signor Gianino! Encore un qui vient s'établir chez nous... encore un qui voudra s'emparer de l'esprit de monseigneur, et le gouverner aussi... c'était déjà bien assez de moi et de son major-dome... Celui-là est un si honnête homme, qui s'enrichit de son côté, moi du mien... et nous aurions déjà fait une fin, si ce n'était monseigneur qui ne veut pas qu'on se marie chez lui... il tient tant aux mœurs!... Ah! voilà notre nouveau commensal, ce beau chérubin.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, GIANINO,

GIANINO, *timidement.*

On m'a dit, madame, que monseigneur le cardinal de Trivoglio était sorti.

GERTRUDE, *brusquement.*

Oui, signor... Il vous prie de l'attendre, et de déjeûner ici avec son neveu... Voilà ma commission faite... Adieu. (*Elle va pour sortir.*)

GIANINO, *timidement.*

Un mot, de grâce, signora.

GERTRUDE.

Quelle voix douce!... Que ces gens-là ont un air câlin!

GIANINO.

Je suis si heureux de rencontrer ici une personne telle que vous... une femme !...

GERTRUDE.

Qu'est-ce que cela lui fait, je vous le demande ?

GIANINO, *de même.*

Une personne, enfin, de qui je puisse recevoir des renseignemens et des conseils.

GERTRUDE, *avec aigreur.*

Des conseils !... vous n'en avez pas besoin. Protégé par le prince, reçu par son oncle... vous voilà déjà de la maison.

GIANINO.

C'est que justement je voudrais ne pas en être.

GERTRUDE.

Est-il possible !

GIANINO.

Et je ne sais comment refuser.

GERTRUDE, *avec affection.*

Parlez, mon enfant, parlez sans crainte... car il est vraiment gentil ce petit signor ; et malgré soi on s'intéresse à lui... Vous disiez donc, mon bel enfant...

GIANINO.

Que seul, sans amis, sans protection dans cette ville, je suis trop heureux d'avoir celle du cardinal de Trivoglio, qui m'arrive je ne sais comment, et que je tiendrais beaucoup à conserver... Mais, d'un autre côté, il m'offre dès aujourd'hui un appartement ici, près de lui, dans son palais... et il m'est impossible d'accepter.

GERTRUDE.

Et pourquoi donc?

GIANINO.

Faut-il tout vous dire ?

GERTRUDE.

Certainement.

GIANINO.

Et vous ne me trahirez pas?... Ce serait bien mal.

GERTRUDE.

Je n'ai jamais trahi personne... je vous prie de le croire.

GIANINO.

C'est qu'il y va de mon sort... de mon repos.

GERTRUDE.

Soyez tranquille... Eh bien?

GIANINO.

Eh bien! signora... c'est que je suis une femme.

GERTRUDE.

Bonté de Dieu!

GIANETTA, *à mi-voix.*

Silence, je vous prie.

GERTRUDE.

Et que signifie un pareil mystère?

GIANETTA.

Oh! je vais tout vous raconter... Pauvre villageoise, orpheline, je n'avais de ressource qu'une assez belle voix, à ce que tout le monde disait...Un musicien qui m'avait donné des leçons, me proposa de m'épouser; et le matin même de notre mariage, nous quittâmes le pays, et nous partîmes ensemble dans un petit voiturin qu'il avait loué... Nous traversions les campagnes de Naples, le jour tombait, et nous approchions de l'endroit où nous devions coucher... Mon mari et le conducteur montaient une côte à pied, en s'entretenant d'histoires de brigands, lorsque près de nous partent deux coups de fusil...Le conducteur se précipite à travers champs; mon mari en fait autant, sans réfléchir, sans penser à moi, qui étais restée dans la voiture!... et le cheval, effrayé par le bruit et surtout par mes cris, m'emporte au grand galop, et sans s'arrêter, à plus d'une demi-lieue.

GERTRUDE.

Dieu! que j'aurais eu peur!

GIANETTA.

Pas plus que moi... Et ce qui redoublait encore mon effroi, c'est que j'entendais derrière la voiture les pas de plusieurs personnes qui me poursuivaient, et qui saisirent enfin la bride du cheval... Ils étaient deux... à pied... et armés de fusils.

GERTRUDE.

Ah! les infâmes brigands!

GIANETTA.

Du tout, c'étaient des jeunes gens... de très-jolies figures... des manières très-distinguées... Ils furent rejoints un instant après par une meute et par des piqueurs, car c'était en chassant dans la montagne qu'ils avaient tiré ces deux coups de fusil, qui avaient fait prendre le mors aux dents à mon cheval.

GERTRUDE.

Et à votre mari.

GIANETTA.

Précisément!... Et jugez de leur surprise, en me voyant la nuit, seule, dans cette voiture, et en habit de mariée... A ma prière, on alluma des flambeaux, on parcourut la montagne, on battit les bois dans tous les sens... Point de nouvelles de mon mari!... impossible de le retrouver; et l'un de ces jeunes gens qu'on appelait monseigneur, et qui avait l'air de commander aux autres, m'offrit de me conduire jusqu'à la prochaine *villa*... Il était minuit... et dans ce bois j'avais froid, j'avais peur... et j'acceptai... Nous arrivâmes à une maison de campagne délicieuse... C'était la sienne!

GERTRUDE.

Ah! ah!...

GIANETTA.

On me donna l'appartement de sa sœur... Des tentures, des tableaux magnifiques!... Moi qui sortais de mon village, je n'avais jamais rien vu de si beau... Des femmes s'empressèrent de me servir... de prévenir tous mes vœux... et puis le prince... c'était un prince italien,

était pour moi si soumis . . . si respectueux, que je ne pensais plus à avoir peur . . . je ne pensais plus à rien.

GERTRUDE.

Qu'à votre mari.

GIANETTA.

Oh ! toujours ! . . . Mais le prince devenait si aimable . . . si galant, que je voulus absolument partir . . . Il ne le voulait pas . . . et il avait un air si malheureux ; il me suppliait avec tant d'instance de rester encore un jour, que cela me faisait de la peine . . . Un pauvre jeune homme qui est à vos pieds, et qui pleure ! . . . si vous saviez comme c'est terrible.

GERTRUDE.

Je le sais, signora... (*Se reprenant.*) Je l'ai su du moins.

GIANETTA.

Et ne sachant comment faire pour lui résister, craignant de ne pas en avoir le courage . . . je m'échappai la nuit, et sans l'en prévenir, par une petite porte du parc dont j'avais pris la clé . . . Mais, en arrivant à Rome, j'avais épuisé ma dernière pièce de monnaie . . . et je me trouvai seule, sans ressource, et ne connaissant personne.

GERTRUDE.

Pauvre jeune fille !

GIANETTA.

L'hôtesse chez laquelle j'étais entrée, sans savoir comment je la paierais, me demanda ce que je comptais faire . . . Je lui répondis que j'avais une belle voix, que j'étais musicienne, et qu'en m'adressant au maître de chapelle de sa sainteté, peut être m'admettrait-il dans la musique particulière . . . Mais, jugez de mon désespoir ! . . . elle m'apprit qu'aucune cantatrice ne pouvait se faire entendre devant le pape et les cardinaux.

GERTRUDE.

C'est vrai.

GIANETTA.

Ce fut alors, et voyant ma misère, qu'il vint une idée

à mon hôtesse... Elle me conseilla de prendre des habits d'homme, et de me présenter comme soprano... Moi je ne savais pas ce que c'était ; et je craignais de ne pas réussir.

GERTRUDE.

Rien de plus facile...il n'y a rien à faire...qu'à chanter.

GIANETTA.

C'est ce qu'elle me dit... et je l'ai bien vu... car hier soir, où j'ai été admise pour la première fois à me faire entendre au Vatican, devant la plus brillante société de Rome, j'ai eu un succès fou... des applaudissemens, des transports, un enthousiasme... et j'étais tellement émue, que, voulant les remercier, j'ai manqué faire la révérence.

GERTRUDE.

Quelle imprudence!

GIANETTA.

Et les directeurs de Rome et de Naples qui m'offraient chacun dix mille écus... enfin, le cardinal de Trivoglio qui se déclare mon patron, mon protecteur, et qui veut, qui exige absolument que j'accepte un appartement dans son palais... Voilà ou j'en suis... et maintenant que vous savez tout... qu'est-ce qu'il faut faire ?

GERTRUDE.

Ce qu'il faut faire? Avant tout, ma chère enfant, gardez avec soin un secret d'où dépend votre fortune... et acceptez d'abord la protection et le déjeûner de monseigneur : cela n'engage à rien.

GIANETTA.

Vous croyez!

GERTRUDE.

Pour le reste, cela me regarde... Je vais en causer avec le majordome de monseigneur..... le signor Scaramella, qui m'est dévoué.

GIANETTA.

Vous êtes bien sûre de lui?

GERTRUDE.

Comme de moi-même..... et quand tous les deux nous voulons quelque chose, monseigneur le veut aussi.....

Nous le ferons renoncer à cette idée de vous loger au palais... d'autant qu'elle ne vient pas de lui... Mais du silence ! car s'il y avait le moindre éclat, tout serait perdu... et l'on ne pourrait plus... Voici son éminence et le prince son neveu.

SCÈNE VII.

GIANETTA, GERTRUDE, LE CARDINAL, LE PRINCE DE FORLI.

(*Le cardinal et le prince entrent en causant à gauche du théâtre.*)

AIR : *Mais pour qu'enfin l'hymen couronne* (du Philtre).

LE CARDINAL, *au prince.*

Pour repousser cette alliance,
Quels sont donc tes motifs secrets?
Dis m'en un seul.

LE PRINCE, *à son oncle.*

Eh mais!
Ma répugnance.

GIANETTA, *de l'autre côté, apercevant le prince.*

Que vois-je, ô ciel!

GERTRUDE, *bas.*

Quoi donc?

GIANETTA, *de même.*

C'est lui.

GERTRUDE, *bas.*

Comment! le prince de Forli?

GIANETTA, *bas.*

Oui, ce jeune inconnu qui me reçut chez lui.

GERTRUDE, *bas.*

Et qui vous adorait?

GIANETTA.

Sans doute.

GERTRUDE.

Taisez-vous.
Un mot nous perdrait tous.

(*Haut, et s'adressant au cardinal, qui a toujours causé bas avec son neveu.*)

Monseigneur, vous voyez ce jeune soprano
Que vous attendiez.

LE PRINCE, *se retournant vivement.*

Gianino!
C'est lui qu'hier... oui vraiment.. c'est bien lui.
A son aspect, mon cœur a tressailli.

ENSEMBLE.

GIANETTA, *part.*

Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon ame émue.
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE, *bas à Gianetta.*

Je sens combien, à cette vue,
Votre ame, hélas! doit être émue;
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE, *à part.*

Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon ame émue!
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL, *à part.*

Mais de son trouble, à cette vue
Vraiment mon ame est confondue;
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

LE CARDINAL, *à son neveu.*

Eh bien! eh bien!
Qu'as-tu donc?

LE PRINCE, *regardant toujours Gianetta.*

Rien.

GERTRUDE, *bas à Gianetta.*

Tenez-vous bien.

GIANETTA, *à part.*

Cachons-nous bien.

LE PRINCE, *avec émotion, et regardant toujours Gianetta.*

Je suis ému de souvenir,
Car à l'entendre hier, j'éprouvais un plaisir....

ENSEMBLE.

GIANETTA.

Je sens, hélas! battre mon cœur,
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE.

Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE.

Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL.

Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

(*Pendant la fin de cet ensemble, deux domestiques ont apporté une table servie qu'ils ont placée à droite du théâtre.*)

GIANETTA, *au prince.*

Quoi! monseigneur était hier à mon début?

LE PRINCE, *à part.*

Et la voix aussi!.... c'est inconcevable, ou plutôt je cherche moi-même à m'abuser... car je le vois partout... (*Haut, et passant auprès de Gianetta.*) Oui, Gianino, oui, j'étais à votre début... et ce cri involontaire que je n'ai pu retenir à votre première apparition.....

GIANETTA.

C'était vous?

LE CARDINAL *.

Avant même qu'il n'eût chanté... Voilà le vrai dilettante!

LE PRINCE.

Et si vous saviez, mon oncle, quel talent... quelle expression!... quelle voix suave et légère!... Il a été sublime..... Je n'en ai pas dormi de la nuit..... Gianino,

* Gianetta, le Prince, le Cardinal, Gertrude.

votre main... Vous avez en moi un admirateur, un ami, je vous le jure... Eh mais! vous tremblez!

GIANETTA.

Non, mon prince.

LE PRINCE.

Quand vous me connaîtrez mieux, vous ne serez pas étonné de l'intérêt que je vous porte..... J'aime les arts, comme tout ce que j'aime... avec ardeur, avec passion... Vous logerez dans ce palais, chez mon oncle...

GIANETTA.

Permettez...

LE PRINCE.

C'est convenu, vous ne sortirez pas d'ici; et en échange de notre amitié, tout ce que nous vous demandons... c'est une cavatine par jour. Moi, d'abord, je parle de vous à tout le monde... et j'ai déjà arrangé un concert par souscription : dix piastres par tête!... et on s'arrachera les billets; je m'en charge... Et puis n'oubliez pas qu'aujourd'hui à midi, vous avez répétition du *Stabat*... J'irai, je veux vous entendre.

DE CARDINAL, *à Gertrude.*

La musique lui fera perdre la tête, c'est sûr.

GERTRUDE, *à mi-voix.*

Laissez-le faire..... C'est par le seul Gianino que nous pourrons obtenir son consentement à cette alliance.

LE CARDINAL, *à mi-voix.*

Vous croyez... c'est tout ce que je désire... Çà, et le déjeûner...

GERTRUDE, *montrant la table qu'on a apportée.*

On vient de le servir...

(*Un domestique place à gauche, une petite table sur laquelle sont des bouteilles, dans des vases à rafraîchir.*)

LE CARDINAL.

Qu'on ne s'occupe plus de rien... Mon neveu... mon neveu, mettons-nous à table... Mon neveu, à ma droite... notre jeune virtuose, ici, près de moi.

GERTRUDE.

Monseigneur n'a pas sa chancellière?

LE CARDINAL.

C'est vrai.

GERTRUDE, *derrière lui et lui plaçant un oreiller sur son fauteuil.*

Et monseigneur est mieux, quand il est appuyé.

CARDINAL.

C'est bien, c'est bien... Cette bonne madame Gertrude pense à tout.

GERTRUDE.

Oh mon Dieu! non..... car j'oubliais que j'avais une grâce à vous demander.

LE CARDINAL.

Est-elle adroite! elle sait bien qu'il y a des momens où je ne peux rien refuser.

GERTRUDE.

C'est un pauvre diable qui demande au palais-cardinal la place d'organiste vacante, et qui, avant tout, prie monseigneur de vouloir bien l'entendre.

LE CARDINAL.

A la bonne heure... cela n'empêche pas de déjeûner... Et puis, en présence du signor et de mon neveu, il sera jugé par des connaisseurs... Fais-le entrer.

GERTRUDE.

Oui, éminence... (*Allant auprès du cardinal.*) Je prie seulement monseigneur de manger lentement, cela lui vaut mieux. (*Elle sort.*)

LE CARDINAL, *à son neveu.*

Qu'est-ce qu'il fait celui-là... les yeux et la fourchette en l'air?.. est-ce que c'est là la place d'une fourchette?

LE PRINCE, *regardant toujours Gianetta.*

Je n'en reviens pas, Gianino, je ne vous avais vu qu'hier, et de loin... mais maintenant, plus je vous regarde, plus il me semble...

GIANETTA, *à part.*

Ah mon Dieu!.... Veillons sur moi, et que rien ne puisse lui faire soupçonner...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉD., GUIMBARDINI, *amené par* GERTRUDE.

(*Le cardinal est au milieu de la table, Gianetta à sa gauche, et tournant le dos à Guimbardini qui entre.*)

GERTRUDE, *à Guimbardini.*

Approchez... monseignenr est bien disposé... et cela durera tant qu'il sera à table.

GUIMBARDINI.

Alors j'ai le tems.

GERTRUDE, *bas à Gianetta.*

Redoublez de prudence... je vais parler à Scaramella et je reviens... (*S'approchant du cardinal et lui présentant Guimbardini.*) Monseigneur, voilà... (*Elle fait signe à Guimbardini de s'approcher, et sort.*)

LE CARDINAL, *à Guimbardini.*

Asseyez-vous, signor... là... (*lui montrant un fauteuil du côté opposé à la table.*) Nous sommes à vous..... tout-à-l'heure.

GUIMBARDINI *s'incline, et va s'asseoir, pendant que les trois autres continuent à manger.*

(*A part.*) J'ai cru qu'il allait m'inviter... (*Le regardant.*) Sont-ils heureux, ces gens-là !.. se voir dans un bon fauteuil, près d'une bonne table... toutes les douceurs de la vie... il n'est pas difficile comme cela, d'avoir du génie... (*Montrant une bouteille qui est sur la petite table à gauche.*) Je suis sûr qu'il y en a dans cette bouteille de *lacryma Christi!* J'y puiserais deux ou trois cavatines, et autant de *requiem*... (*Regardant l'autre table.*) Et dans cet immense pâté... que de choses j'y trouverais !.. Mais le génie qui est à jeun est bientôt à sec... Dieu ! comme ils mangent !.. Je crois qu'ils m'ont oublié.

LE CARDINAL, *tendant son verre.*

A boire.

GUIMBARDINI, *prenant vivement la bouteille qui est près de lui, va et verse à boire au cardinal.*

Voici.

LE CARDINAL.

Quoi! vous-même, maëstro!.. c'est trop de bonté... Quel est votre nom?

GUIMBARDINI.

Signor Guimbardini. (*Il va remettre la bouteille sur la table.*)

GIANETTA, *à part.*

Mon mari !..... et devant le prince... devant le cardinal... Comment faire ?

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc ?

GIANETTA.

Rien... (*A part.*) Attendons, et tâchons de ne pas nous trahir.

LE CARDINAL.

Guimbardini... j'ai quelque idée... attendez-donc... n'est-ce pas vous qui m'avez présenté plusieurs pétitions?

GUIMBARDINI, *s'inclinant.*

Deux par jour, régulièrement, depuis une semaine, éminence.

LE CARDINAL.

Belle écriture... une main remarquable.

GUIMBARDINI.

Le doigté est assez agréable.

LE CARDINAL.

Vous êtes, dites-vous, pianiste, organiste?

LE PRINCE.

Et vous avez du talent?

GUIMBARDINI.

Du talent, monseigneur, du talent!... j'en ai, j'ose le dire, plein mes poches... (*tirant plusieurs rouleaux de papiers.*) car j'ai là des messes, des opéras, qui parlent... qui crient pour moi... et qui ne peuvent pas se faire entendre... le siècle est sourd.

LE PRINCE.

Et vous avez quelque antécédent, quelque recommandation ?

GUIMBARDINI.

Elève de Pergolèse... et je puis dire que Cimarosa m'a dû ses plus beaux ouvrages.

LE PRINCE.

Comment cela ?

GUIMBARDINI.

J'étais son accordeur de piano.

LE CARDINAL.

Voilà des titres.

GUIMBARDINI.

J'arrivais chez ce grand maître, et je lui disais : « Eh » bien ! mon cher ; » car nous nous traitions sans façon... la familiarité du talent, « Eh bien ! mon cher, comment » cela va-t-il ? — Cela ne va pas... je n'ai pas de chant... » pas d'inspiration... Voilà un air *del Matrimonio* que je » ne peux pas achever... » Je regardais le clavecin... je crois bien... trois cordes cassées... je retroussais mes manches (*faisant le geste d'accorder un clavecin.*) la, la, la, la, — allez, maintenant ; il s'y remettait, et trouvait son air... il en a dix comme cela, qu'il a composés à nous deux... mais j'en ai d'autres à moi tout seul... et si monseigneur voulait seulement en entendre un petit... *un piccolo*.

LE CARDINAL.

Volontiers.

GUIMBAREINI, *tout ému.*

Est-il possible ! c'est la première fois... (*Cherchant dans ses papiers.*) On va donc enfin me connaître et écouter un de mes airs jusqu'au bout... moi qui n'ai jamais pu en achever un.

LE PRINCE, *tirant sa montre.*

Qu'il ne soit pas long, car à midi nous avons une répétition... Du reste, donnez-nous ce que vous avez de mieux.

GUIMBARDINI.

Tout ce que j'ai est ce qu'il y a de mieux... Mais j'aurais entre autres un morceau qui, malheureusement, est à deux voix... basse-taille et haute-contre ; sans cela... je vous garantis que c'est un morceau délirant !... c'est à en perdre la tête..... Rien que la ritournelle vous met dans un état...

LE PRINCE.

N'est-ce que cela ?... Voici un artiste distingué..... la plus belle voix d'Italie... notre premier soprano.

GUIMBARDINI.

Un soprano!... c'est différent... Quel honneur pour moi et pour ma musique!... C'est un duo de mon opéra d'*Abufar*.

LE PRINCE, *se levant.*

Abufar !

GUIMBARDINI.

Abufar épris de sa sœur... C'est moi qui fais Abufar.....

LE CARDINAL, *mangeant.*

Abufar, je connais...

GUIMBARDINI.

Et voici la partie du seigneur soprano.

LE PRINCE.

Donnez... donnez.

GUIMBARDINI, *chantant la ritournelle.*

La, la, la, la, la, la.

(*Pendant la ritournelle, le cardinal et le prince vont s'asseoir sur le devant du théâtre, tandis que les domestiques enlèvent la table.*)

Ah ! quelle douce ivresse !
Quel trouble pour mon cœur !
Objet de ma tendresse,
C'est elle ! c'est ma sœur !

(*Levant les yeux sur Gianetta*).

Que vois-je ! ô ciel ! est-ce une erreur ?

LE PRINCE.

Que dit-il donc ?

GUIMBARDINI.

Moi, rien, si fait... c'est-à-dire... pardon...
Ses yeux... sa voix... ses traits... Oh ! non !..
C'est ma sœur... c'est ma femme !..
Je ne saurais m'y retrouver !..
Encore un morceau, sur mon ame,
Que je ne saurais achever.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL ET LE PRINCE.

Ah ! c'est insupportable !
Cette musique est détestable...
Vraiment, vraiment,
Cet homme n'est qu'un ignorant.

GIANETTA, *à part.*

Ah ! quel effroi m'accable !
Quelle colère épouvantable !

ENSEMBLE.

Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI, *à part.*

Ah! c'est épouvantable!
Ce doute n'est pas supportable!
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI *.

Pardon, monseigneur, ça me prend à la gorge... je ne puis continuer, à cause de mes moyens, qui sont absens.

LE PRINCE.

Nous n'avons pas envie d'attendre qu'ils reviennent... car il faut nous rendre à la répétition... voici l'heure.

GIANETTA, *troublée, et regardant Guimbardini.*

Oui... mais je voudrais auparavant... (*A part.*) Impossible de lui expliquer...

LE PRINCE.

Allons, allons, ma voiture est en bas. ... il faut de l'exactitude... le maëstro se fâcherait.

GUIMBARDINI, *étourdi.*

Le maëstro... la répétition... est-ce que, sans le savoir, j'aurais épousé un soprano?... c'est impossible... il y a là-dessous quelque machination diabolique... (*Haut et s'approchant du cardinal.*) Je demande à monseigneur un instant d'audience particulière... (*à mi-voix.*) pour lui révéler un mystère... un ténébreux mystère.

GIANETTA, *à part.*

O ciel!... tout est perdu!

LE CARDINAL, *à Guimbardini.*

Je suis à vous.

LE PRINCE.

C'est bien... nous vous laissons... Venez, mon cher Gianino... j'ai besoin d'entendre de bonne musique, pour me dédommager de monsieur.

GUIMBARDINI, *à part.*

Merci.

---

* Le Prince, Gianetta, le Cardinal, Guimbardini.

GIANETTA, *qui a fait inutilement des signes à Guimbardini.*

Il ne me comprend pas... Courons vite à cette répétition, et revenons tout lui avouer.

(*Elle sort avec le prince, en faisant toujours des signes à Guimbardini.*)

SCÈNE IX.

LE CARDINAL, GUIMBARDINI.

GUIMBARDINI, *à part.*

Il me fait des signes... décidément c'est bien elle... Arrivera ce qu'il pourra! je ne puis pas digérer un pareil affront... Mari d'un soprano! c'est déshonorant! je vais déclarer que c'est ma femme.

LE CARDINAL.

Eh bien! signor, que me voulez-vous?

GUIMBARDINI, *avec mystère.*

Pardon, éminence... Nous sommes seuls?

LE CARDINAL.

Vous le voyez.

GUIMBARDINI, *regardant la porte.*

Personne ne peut nous entendre.

LE CARDINAL.

Eh bon Dieu! que de précautions!

GUIMBARDINI.

C'est qu'effectivement on ne peut en trop prendre pour une chose aussi délicate. (*Baissant la voix.*) Vous connaissez parfaitement ce jeune soprano?

LE CARDINAL.

C'est-à-dire, je le connais... je sais qu'il s'est fait entendre hier avec un grand succès... et qu'il doit avoir du talent; car on lui offre un traitement de dix mille écus.

GUIMBARDINI.

Hein!... dix mille écus!... comme soprano!...

LE CARDINAL.

Comme soprano... Je crois qu'il doit signer aujourd'hui.

GUIMBARDINI, *à part.*

Santa Maria!... quelle fortune pour le ménage !... nous n'aurons jamais été si riches... quelle bétise j'allais faire !

LE CARDINAL.

Eh bien ! qu'aviez-vous à me dire?

GUIMBARDINI.

Moi, monseigneur?... rien.

LE CARDINAL.

Comment?

GUIMBARDINI.

Rien absolument... si ce n'est qu'on vous a dit l'exacte vérité sur ce jeune virtuose... personne plus que lui ne mérite la protection et les bienfaits de votre éminence... c'est un grand et magnifique soprano.

LE CARDINAL.

Vrai?

GUIMBARDINI.

C'est à-dire que c'est le premier soprano de l'Italie... je dirai même... le plus extraordinaire.

LE CARDINAL.

Vous l'avez donc entendu?

GUIMBARDINI.

Plus de cent fois... A Velletri, on ne parlait que d'elle.

LE CARDINAL.

D'elle !

GUIMBARDINI, *se reprenant.*

De sa voix... oui, monseigneur... et je puis vous certifier...

LE CARDINAL.

C'est bien... Mais ce n'est pas cela que vous vouliez m'apprendre.

GUIMBARDINI, *embarrassé.*

Ah ! je m'en vais vous dire..... et ça vous expliquera son trouble et le mien..... car vous avez dû vous apercevoir qu'en nous reconnaissant, nous avons eu un moment de... Voilà ce que c'est, monseigneur... il devait jouer dans un opera de moi, *il Matrimonio interrotto*, le

Mariage interrompu... un ouvrage sur lequel je comptais... et il s'est en allé... Il est parti le jour de la première représentation.

LE CARDINAL

C'était désagréable pour vous.

GUIMBARDINI.

Très-désagréable... Alors il croit peut-être que je lui en veux... il se trompe, mon Dieu!... entre artistes, il faut se passer tant de choses...

LE CARDINAL, *impatienté.*

Tout cela est fort bien... mais ça ne m'apprend pas ce que vous me vouliez.

GUIMBARDINI.

Ce que je voulais à monseigneur... si fait... c'est tout simple... c'est que votre éminence daigne nous raccommoder... qu'elle daigne lui dire que tout ce qu'il a fait est bien fait... que ça me convient, que ça m'arrange... que je ne suis pas fâché... au contraire, je suis content que ce jeune homme ait un traitement de dix mille écus... et que tout ce que je demande, c'est que désormais nous vivions en bonne intelligence.

LE CARDINAL, *souriant.*

Et qu'il reprenne votre opéra.

GUIMBARDINI.

Le Mariage interrompu!... Mais je compte bien qu'il y aura une reprise... surtout si monseigneur... daigne m'attacher à sa maison.

LE CARDINAL.

Oh! cela c'est différent!... d'après l'échantillon que vous nous avez donné... Vous n'avez pas pu seulement achever ce morceau...

GUIMBARDINI.

Cela tient à la fatalité qui ne me permet jamais de rien achever... mais je m'en rapporte au soprano lui-même.

LE CARDINAL, *avec bonhomie.*

Nous verrons... nous verrons... si effectivement il répond de vous, et que cela convienne à mon neveu et à madame Gertrude...

GUIMBARDINI.

Vivat! me voilà en pied.

LE PRINCE, *en dehors.*

Eh non! non... ce sera très-bien.

GUIMBARDINI.

Chut! c'est le prince... cet aimable protecteur des arts.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, *à la cantonade.*

Eh non! vous dis-je, ce sera très-bien ainsi.

LE CARDINAL.

A qui en as-tu donc, mon neveu?

LE PRINCE.

A madame Gertrude, qui se fait des monstres de tout... Je ne sais comment elle s'est arrangée... mais l'appartement que vous destinez à Gianino n'est pas même prêt... et si le hasard ne m'avait fait quitter la répétition, on parlait déjà de renvoyer le pauvre garçon à sa mauvaise petite auberge.

LE CARDINAL.

Mais dame! si on ne peut pas le loger.

GUIMBARDINI, *d'un air dégagé.*

Ça doit être facile dans un palais aussi vaste.

LE PRINCE.

C'est déjà fait... j'ai donné ordre à mon valet de chambre de le mettre à côté de moi, dans mon appartement.

GUIMBARDINI, *à part.*

Hein!...qu'est-ce que c'est?... dans son appartement?

LE CARDINAL.

Mais ça te gênera.

LE PRINCE.

C'est ce que madame Gertrude prétendait; car elle trouve des difficultés à tout... Enfin, j'ai été obligé de lui dire que je le voulais.

GUIMBARDINI, *à part.*

Oui, mais je ne le veux pas moi... Ma femme près

---

* Guimbardini, le Prince, le Cardinal.

d'un jeune homme aussi vif, aussi impétueux... Cet aimable protecteur des arts n'aurait qu'à avoir quelque soupçon.

LE PRINCE.

C'est charmant! Nous ferons de la musique dès le matin; et il sera tout porté pour me donner ma leçon de chant.

GUIMBARDINI, *à part.*

Par exemple!

LE CARDINAL, *impatienté.*

Eh bon Dieu! quelle rage de musique! et surtout quel engoûment, quel enthousiasme pour ce cher Gianino!... (*A Guimbardini.*) Imaginez-vous qu'il ne peut pas en être séparé un instant.

GUIMBARDINI, *inquiet.*

Vraiment.

LE PRINCE.

Vous êtes étonné?... Vous le seriez bien plus encore, si vous saviez que ce n'est pas pour lui que je l'aime.

GUIMBARDINI.

Pour son talent?

LE PRINCE.

Du tout... Vous allez me trouver romanesque, bizarre, ridicule... mais apprenez que mon amitié pour Gianino vient d'une ressemblance si extraordinaire...

TOUS DEUX.

Une ressemblance!..

LE PRINCE.

Oui... ce sont les mêmes traits... la même physionomie que celle d'une petite femme charmante que je rencontrai seule, un soir, dans la forêt, près de ma *villa.*

LE CARDINAL.

Seule!

LE PRINCE.

Une nouvelle mariée, qui venait de perdre son mari.

GUIMBARDINI, *à part.*

Ah mon Dieu!

LE CARDINAL.

Une veuve?

LE PRINCE.

A-peu-près.

GUIMBARDINI, *à part.*

C'était ma femme.

LE PRINCE.

Elle pleurait, elle était sans guide, sans appui... et avec cela, si jolie...

AIR *du vaudeville de Partie et Revanche.*

Fleur ravissante, enchanteresse,
Il me semble que je la vois;
Malheur au voyageur qui laisse
Une rose au milieu des bois.
Ah! c'est une imprudence extrême!
Et la sauvant d'un funeste destin,
Aujourd'hui cueillons-la nous-même,
D'autres la cueilleront demain.

GUIMBARDINI, *à part.*

C'est comme à Velletri... Encore un serpent... (*Au prince.*) Quoi! vous auriez osé?...

LE PRINCE.

Lui offrir un asile!... Je la conduisis chez moi... elle y resta trois jours.

GUIMBARDINI, *à part.*

Trois jours!... je suis perdu.

LE PRINCE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je la respectai comme ma sœur.

GUIMBARDINI, *involontairement.*

Ça n'est pas vrai.

LE PRINCE.

Hein!

GUIMBARDINI, *d'un air agréable et contraint.*

Je dis, monseigneur, que vous faites le modeste... parce qu'il est impossible qu'un prince aussi aimable...

LE PRINCE.

Non, vrai... je te le dirais... Entre nous, seulement le troisième jour...

GUIMBARDINI.

Voyez-vous.

LE PRINCE.

Emporté par ma passion... je ne dis pas...

GUIMBARDINI.

Ouf!

LE CARDINAL, *avec pudeur.*

Mon neveu, je vous prie de gazer.

LE PRINCE.

Oh! ne craignez rien, mon oncle; elle s'était échappée; et malgré toutes mes recherches je n'ai pu la revoir.

GUIMBARDINI, *à part.*

Je respire!... (*Levant les yeux au ciel.*) Digne émule de Lucrèce, va... dernier reste des vertus antiques, et de la pudeur romaine!...

LE PRINCE.

Mais, jugez de mon bonheur, de mon émotion, en retrouvant dans les traits de Gianino ceux de mon inconnue.

LE CARDINAL.

Vraiment!

LE PRINCE.

Oh mais! c'est à un point... sa voix surtout, sa voix me la rappelle... Aussi je le ferai chanter toute la journée.

LE CARDINAL.

Et c'est pour un pareil roman que tu refuses des avantages réels?

GUIMBARDINI, *au prince.*

Oh! oui, vous avez bien tort de refuser des avantages...

LE CARDINAL.

Une femme qu'il ne reverra jamais.

LE PRINCE, *vivement.*

Si, mon oncle... je la retrouverai; mon cœur me le dit, et rien ne pourra plus m'en séparer.

LE CARDINAL, *étourdi.*

A-t-on jamais vu...

GUIMBARDINI, *s'excitant.*

Permettez... il peut y avoir des empêchemens.

LE CARDINAL.

C'est vrai... il peut y avoir des empêchemens.

LE PRINCE.

Aucun.

GUIMBARDINI.

Vous avez parlé d'un mari.

LE PRINCE.

Oh ! il est mort.

GUIMBARDINI.

Peut-être que non.

LE PRINCE.

Alors, c'est tout comme... car, si je le rencontre, je le tue... Elle sera veuve, et je l'épouse.

GUIMBARDINI, *à part.*

Je ne peux pas rester dans cette maison.

LE CARDINAL.

L'épouser !... et tu crois que je souffrirais...

LE PRINCE.

Oui, mon oncle... je vous déclare que je n'en veux pas d'autre... Et tenez, en entrant, je viens de voir, dans le premier salon, le notaire du cardinal Cagliari qui vous attendait, un contrat à la main.

LE CARDINAL, *à part.*

Ah mon Dieu ! c'est vrai... pour arrêter les articles... (*Haut.*) Est-ce que tu lui aurais dit?...

LE PRINCE.

Rien... car cela ne me regarde pas... c'est votre affaire... Mais je vous préviens que je n'ai pas changé d'avis.

Air *du Valet de Chambre.*

LE CARDINAL.

Allons, allons, point de colère,
Et calme ces transports bouillans ;
Je vais parler à ce notaire,
(*A part.*) Et tâcher de gagner du tems.

LE PRINCE.

Et moi de ce pas je surveille
Le logement de notre ami :
Je veux qu'il s'y trouve à merveille,
Et qu'il ne sorte plus d'ici.

GUIMBARDINI.

Comment prévenir la tempête?
Des deux côtés s'offre un affront;
Et je ne puis sauver ma tête,
Hélas! qu'aux dépens de mon front.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL, *à part.*

Je crois que j'en perdrai la tête.
Comment finira tout ceci?

LE PRINCE.

D'honneur, je me fais une fête
D'être toujours auprès de lui.

GUIMBARDINI.

Je crois que j'en perdrai la tête.
Comment finira tout ceci.

(*Le cardinal sort d'un côté et le prince de l'autre.*)

SCÈNE XI.

GUIMBARDINI, *seul.*

Et moi je ne sais plus ce que j'ai à faire... Mes idées se brouillent! ma tête est en feu... J'étais à cent lieues de me douter... D'après ce que j'ai entendu, je crois que je puis être tranquille pour le passé. (*S'essuyant le front.*) Mais l'avenir est gros de catastrophes... Pauvre femme!... Aussi, je me disais: ce n'est pas naturel qu'un prince aime la musique à ce point-là... Et l'on croit que je resterai les bras croisés!... Un élève de Pergolèse... Du tout; je tiens à la fortune... mais l'honneur avant tout... si ça se peut... Je crierai, je ferai du bruit...Je ne suis pas musicien pour rien.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

La jalousie, en sa fureur,
Forme un *crescendo* dans mon ame;
Et si notre prince amateur
Se mêle d'enlever ma femme...
D'autres s'en mêleront, hélas!
Et l'hymen, à ce qu'il me semble,
Est un duo qui ne doit pas
Finir par un morceau d'ensemble.

(*Avec colère.*) Aussi nous verrons... (*Se radoucissant.*) C'est-à-dire, nous verrons... allons doucement, et mettons des sourdines... Le neveu a une tête romaine... un vrai César... Il vaut mieux avertir le cardinal... C'est cela... un acte de courage... un billet anonyme... (*Il va à la table à gauche, et écrit très-vite, sans s'asseoir.*) « Prenez garde, monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. » (*Pliant le papier.*) Comme cela, je le défie de la garder ici... et le prince ne la voyant plus... Mais comment faire parvenir?...

GERTRUDE, *en dehors.*

Le bréviaire de monseigneur?... Son bréviaire?.. il doit être au salon.

GUIMBARDINI

Son bréviaire! O idée lumineuse!... (*Il glisse le papier dans le bréviaire qui est sur la table.*) Il le lit donc quelquefois!

SCÈNE XII.

GUIMBARDINI, GERTRUDE, UN VALET.

GERTRUDE, *au valet.*

Je vous dis que je l'ai vu... Eh! tenez, sur cette table... (*Elle prend le bréviaire, et le donne au valet.*) Portez-le vite.

(*Le valet sort avec le bréviaire.*)

GUIMBARDINI, *à part.*

Le voilà parti... ce n'est pas maladroit... (*Haut.*) Eh mais! madame Gertrude, comme vous paraissez agitée!

GERTRUDE.

Ah! ce n'est pas sans raison, monsieur l'organiste... Ce pauvre Gianino...

GUIMBARDINI.

Que lui est-il arrivé?... Est-ce qu'on aurait découvert la vérité?

GERTRUDE.

Comment! vous savez donc?

GUIMBARDINI.

Il m'a tout avoué... c'est une femme.

GERTRUDE, *effrayée.*

Silence!... Bonté divine!... que monseigneur, que personne au monde ne puisse soupçonner un pareil secret.

GUIMBARDINI, *intrigué.*

Pourquoi donc ?

GERTRUDE.

Au fait : puisque vous avez sa confiance..... Imaginez-vous, je quitte le signor Scaramella, le majordome de monseigneur, que je voulais consulter là-dessus, parce que je le consulte sur tout. « Sur votre tête, m'a-t-il dit, dame » Gertrude, ne vous mêlez pas de ça..... pareille affaire » est arrivée, il y a quelques années..... Une cantatrice » avait paru devant le saint-père et les cardinaux, sous des » habits d'homme..... On le sut..... Elle et son mari, » qui avait été son complice, furent jetés dans le château » Saint-Ange..... (*Baissant la voix.*) et on n'est par sûr » qu'ils en soient jamais sortis. »

GUIMBARDINI, *tremblant.*

Au... au château Saint-Ange..... et le... le.....mari aussi ?

GERTRUDE.

Oh ! lui... il était plus coupable d'avoir encouragé...

GUIMBARDINI, *à part.*

Miséricorde ! me voilà bien !... Et moi qui ai attesté au cardinal .. que c'était... Heureusement qu'on ne sait pas que je suis le mari, et que rien ne peut me découvrir.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, GIANETTA *.

GIANETTA, *avec empressement.*

Ah ! mon ami, je vous revois!... Vous avez dû comprendre ma position... je ne pouvais, devant le cardinal et son neveu, vous expliquer...

GUIMBARDINI, *lui faisant signe de se taire.*

Hum ? brrr...

GIANETTA.

Mais enfin, je suis libre..... et puisque le hasard vous rend à ma tendresse...

GERTRUDE, *étonnée.*

Comment?

GIANETTA.

Eh ! sans doute... c'est lui... c'est mon mari.

---

* Gianetta, Guimbardini, Gertrude.

GUIMBARDINI, *à part.*

Voilà le coup d'archet parti!... diables de femmes!

GERTRUDE.

Votre mari?

GUIMBARDINI, *d'un air froid.*

Qu'est-ce que c'est!... Permettez... mon cher monsieur... c'est-à-dire signora... vous me prenez pour un autre... je ne vous connais pas.

GIANETTA.

Comment?

GUIMBARDINI, *bas à sa femme.*

Ne dites rien... vous saurez pourquoi, chère amie.

GERTRUDE.

Vous ne le connaissez pas, et vous venez de m'assurer...

GUIMBARDINI, *embarrassé.*

Oui... que l'on m'avait confié... c'est vrai... mais personnellement... je n'y suis pour rien.

GIANETTA, *émue.*

Comment! monsieur... vous n'êtes pas mon mari?

GUIMBARDINI.

Je ne l'ai jamais été... je puis le jurer... (*Bas à Gianetta, et passant à sa droite.*) Calme-toi, je suis forcé devant le monde..... Femme adorée, je t'aime plus que jamais.

AIR *des Amazones.*

(*A part.*) C'est fait de moi! quel embarras j'éprouve!
Beauté fatale, et source de mes pleurs...
Que je la perde ou que je la retrouve,
L'hymen pour moi n'offre que des malheurs,
J'ai débuté d'abord par des voleurs...
Je la revois... encor nouvel orage!
De la prison me voilà menacé...
Comment doit donc finir ce mariage? } *Bis.*
Moi qui n'ai pas encore commencé, }
Je n'ai pas, je n'ai pas commencé. *Bis.*

Aussi, il n'y a qu'un moyen de sortir de là... Je m'en vas... (*Il fait quelques pas vers la porte.*)

GIANETTA, *les larmes aux yeux.*

Quelle indignité!... m'abandonner une seconde fois... quand j'ai tant besoin de conseil... quand le prince..... encore tout-à-l'heure...

GUIMBARDINI, *qui s'éloignait, revient promptement, et se place entre Gianetta et Gertrude.*

Hein! le prince!... Qu'est-ce qu'il y a?

GIANETTA, *avec dépit.*

C'est inutile... puisque vous n'êtes pas mon mari.

GUIMBARDINI.

Si fait... je veux savoir...

GERTRUDE.

Vous voulez?... Mais alors, vous avec donc des droits?

GUIMBARDINI.

Aucun... c'est-à-dire que dans son intérêt..... (*Bas à Gianetta.*) Chère amie, de la mesure, de la mesure, je t'en supplie... (*Haut.*) Parce que moi, d'abord... c'est tout simple... une jeune femme... l'humanité... la sensibilité... le château Saint-Ange... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

GERTRUDE.

C'est monseigneur.

SCÈNE XIV.

GIANETTA, LE CARDINAL, GERTRUDE, GUIMBARDINI.

LE CARDINAL.

Par le Vatican! il faut qu'il y ait des gens bien pervers et bien audacieux.

GERTRUDE.

Qu'est-ce donc, monseigneur?

LE CARDIAAL

Une infamie dont je suis révolté... un billet anonyme.

GUIMBARDINI, *à part.*

Imbécile! c'est le mien... heureusement qu'on ne peut deviner...

LE CARDINAL, *lisant.*

« Prenez garde, monseigneur, le soprano est une » femme... on vous le prouvera. »

GERTRUDE.

O ciel!

GIANETTA, *à part.*

Je suis perdue...

LE CARDINAL.

Soyez tranquille, je n'en crois pas un mot..... J'ai des yeux, Dieu merci; et il faut que l'on compte étrangement sur ma crédulité... Mais je saurai quel motif a eu l'insolent...

GERTRUDE.

Vous savez qui c'est!

LE CARDINAL, *jetant un regard sur Guimbardini.*

Oui... je le connais...

GUIMBARDINI, *à part.*

Oime!

LE CARDINAL.

Et voyez l'ingratitude!... c'est un homme qu'à votre considération seule, je venais d'accueillir, de placer..... Par bonheur, j'avais reçu de lui plusieurs pétitions... J'en avais encore une sur moi, et en comparant l'écriture...

GUIMBARDINI, *à part.*

Oh maladroit!

LE CADINAL, *le montrant.*

En un mot, c'est monsieur...

LES DEUX FEMMES.

Lui?

GIANETTA.

Quoi! c'est lui qui m'accuse?

GERTRUDE

L'organiste!.... Il est donc ici pour brouiller tout le monde...

LE CARDINAL, *passant auprès de Guimbardini.*

Répondez, malheureux.

GUIMBARDINI.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

Répondez... Comment avez-vous écrit ces deux lignes?

GUIMBARDINI, *troublé.*

Je ne sais, monseigneur... Machinalement... pour essayer une plume que je venais de tailler.

TOUS, *se récriant.*

Ah!

LE CARDINAL.

Il faut cependant qu'il y ait eu un motif.

GUIMBARDINI.

Aucun.

LE CARDINAL.

Alors, vous êtes un calomniateur.

GUIMBARDINI.

Du tout.

LE CARDINAL.

Alors, prouvez ce que vous avancez.

GUIMBARDINI, *effrayé.*

Comment?

LE CARDINAL.

Sinon, je vous fais appréhender au corps.

LES DEUX FEMMES.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

La dignité de ma maison l'exige... En prison, s'il ne parle pas.

GUIMBARDINI, *à part.*

Et au château Saint-Ange, si je parle!... Il est impossible de se trouver dans une plus fausse position!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *tenant un papier.*

Monseigneur, le notaire du cardinal Cagliari vous rapporte le contrat..... Il dit qu'on a passé par tout ce que vous vouliez, et qu'il n'y manque plus que votre signature et celle du prince.

LE CARDINAL, *prenant le contrat, qu'il froisse avec colère.*

Voilà pour m'achever... Moi qui espérais que cela traînerait en longueur... et l'autre qui ne veut pas..... Tout se réunit contre moi.

GERTRUDE.

Monseigneur en fera une maladie.

LE CARDINAL.

Ça m'est égal... je le déshériterai..... Mais en attendant, je me vengerai sur quelqu'un. (*Montrant Guimbardini.*) Celui-là sera pendu... Qu'on avertisse le barigel.

GIANETTA, *passant auprès du cardinal.*

Arrêtez, monseigneur... Vous ne savez pas tout encore.

LE CARDINAL.

Quelque nouveau méfait dont il s'est rendu coupable?

GIANETTA.

Justement.

GUIMBARDINI, *à part.*

O vengeance d'une femme!

LE CARDINAL.

Parle vite.

GIANETTA.

Je le voudrais aussi..... mais je ne puis vous en faire l'aveu, que si vous m'accordez une grâce.

LE CARDINAL, *avec colère.*

La sienne, peut-être?

GIANETTA.

Du tout... celle d'un autre.

LE CARDINAL.

Celle de personne... Je suis trop en colère... on n'obtiendra rien de moi.

GIANETTA.

Pas même si je décidais votre neveu à vous obéir... à signer ce contrat?

LE CARDINAL.

Ce contrat!... ah! si tu y parvenais, Gianino... tout ce que tu voudras... tout ce que tu exigeras... je te l'accorde d'avance.

GIANETTA.

Donnez-moi ce papier.

LE CARDINAL, *lui donnant le contrat.*

Comment t'y prendras-tu?

GIANETTA.

Cela me regarde.

GUIMBARDINI, *à part.*

Ah mon Dieu! j'ai bien peur que cela ne me regarde aussi.

GIANETTA.

Air : *Enfin c'est à mon tour* (du Philtre).

Reposez-vous sur moi,
Car j'entends le prince qui s'avance;
Il va céder... oui, je le croi,
Mais qu'on le laisse seul avec moi.

GUIMBARDINI.

Seuls! Ah! je me meurs d'effroi.

GERTRUDE, *bas à Gianetta.*

Se peut-il?

GIANETTA, *bas.*

Comptez sur ma prudence.

LE CARDINAL.

Laissons-les... venez, suivez-moi.

GUIMBARDINI, *tout troublé.*

Mais un moment, ah! quel supplice!
Pauvre Orphée! où te pendre, hélas!
Comment sauver ton Eurydice?
Ma chère, ne plaisantons pas.

LE CARDINAL, *à son neveu qui paraît, et lui montrant Gianetta.*

Ingrat, puisque ton cœur hésite,
Je te laisse, reste avec lui,
Suis ses conseils, suis-les bien vite,
Ou ne reparais plus ici.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, *étonné.*

Mais quel trouble en leurs yeux!
Qu'ont-ils donc, et quel est ce mystère?
Puisqu'il le faut, seuls dans ces lieux,
J'y consens, demeurons tous les deux.
(*Regardant son oncle.*)
Mais je lis dans ses yeux.
C'est en vain qu'en ce jour il espère
De mon cœur apaiser les feux.

GIANETTA, *à part.*

Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère,

---

* Gertrude, le Prince, le Cardinal, Gianetta, Guimbardini.

ENSEMBLE.

Oui, d'un époux très-soupçonneux
Je saurai punir les torts affreux.
Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère,
(*Regardant le prince avec un soupir.*)
Que lui, dumoins, il soit heureux!

GUIMBARDINI, *hors de lui.*

Laissez-moi donc... fatal mystère!
Vous espérez que sous mes yeux...
Morbleu! j'étouffe de colère,
Et ne veux plus quitter ces lieux.

LE CARDINAL ET GERTRUDE, *à part.*

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais un espoir brille à mes yeux...
Ne disons rien, laissons {le / la} faire,
Et sur-le-champ quittons ces lieux.

(*Le cardinal et Gertrude sortent, et entraînent Guimbardini qui résiste.*)

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, GIANETTA.

LE PRINCE, *après un moment de silence.*

Eh bon Dieu! qu'est-ce que cela signifie, et de quoi dois-tu donc me parler.

GIANETTA, *timidement.*

Ne le devinez-vous pas, monseigneur? Ce mariage auquel vous aviez consenti hier, et que vous refusez aujourd'hui.

LE PRINCE.

C'est vrai; hier, cela m'était égal... mais, je te l'ai dit ce matin, depuis que ta vue a rappelé en moi des souvenirs...

GIANETTA.

Une femme que vous avez à peine vue... que vous ne reverrez jamais.

LE PRINCE.

Et c'est ce qui me désole... Sans cela, je ne dis pas... Mais, en attendant, j'aime à retrouver ces pensées, ces

illusions qui m'occupaient près d'elle... J'aime surtout à me rappeler ce jour où pressant sur mes lèvres sa main qu'elle m'avait abandonnée...

GIANETTA, *vivement.*

Que vous aviez prise, monseigneur.

LE PRINCE, *étonné.*

O ciel! qui vous a dit?... je n'ai pourtant confié à personne...

GIANETTA, *embarrassée.*

Eh mais! qui voulez-vous qui m'en ait instruit, si ce n'est elle-même.

LE PRINCE.

Elle!..... vous l'avez donc vue?... vous la connaissez donc?

GIANETTA, *hésitant.*

Puisqu'il n'est plus possible de vous cacher la vérité, puisqu'il faut avouer... eh bien! monseigneur, cette ressemblance qui vous a tant frappé... ne vous a-t-elle pas appris?...

LE PRINCE, *vivement.*

Quoi donc?

GIANETTA.

Que c'était ma sœur.

LE PRINCE.

Ta sœur!... il serait vrai!... oui, oui, j'aurais dû le deviner, et je m'étonne maintenant d'avoir attribué au hasard... (*Avec joie.*) Ta sœur!... ah! Gianino! que je suis heureux de pouvoir enfin parler d'elle... Dis-moi quel est son sort?... quand la verrai-je?... qu'est-elle devenue?... sait-elle que, depuis notre séparation, je n'ai pas cessé de penser à elle... que je ne puis l'oublier?

GIANETTA.

Il le faut cependant.

LE PRINCE.

L'oublier!... moi?...

GIANETTA.

C'est elle qui vous en supplie... pour son repos, pour sa tranquillité... Quel espoir pouvez-vous encore conser-

ver?..... songez qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime, qu'elle chérit.

LE PRINCE.

Oh! pour cela, c'est ce qui te trompe... elle ne l'aime pas... je l'ai vu aisément dans le peu d'instans que j'ai passés près d'elle.

GIANETTA, *vivement.*

Si, monsieur... son mari mérite son estime, son affection.

LE PRINCE, *du ton du reproche.*

Ah! Gianino! c'est mal..... tu es plus pour ton beau-frère que pour moi.

GIANETTA, *involontairement.*

Oh! non, je vous jure.

LE PRINCE, *à mi-voix.*

Eh bien! alors, dis-moi où elle est.

GIANETTA.

Je ne le puis... elle me l'a défendu.

LE PRINCE, *très-pressant.*

Je t'en conjure... je te le demande à genoux... Si tu as quelque affection pour moi... Je ne veux rien qui puisse l'affliger, lui déplaire... mais quand elle saura combien je l'aime, combien j'ai souffert loin d'elle, il est impossible qu'elle me refuse quelque pitié.

GIANETTA.

Monseigneur...

LE PRINCE.

S'il faut renoncer à elle... si elle me l'ordonne... eh bien! j'y souscrirai... mais au moins, que je l'entende, que je la voie...

GIANETTA.

Eh quoi!... pour la revoir un seul instant?...

LE PRINCE.

Je donnerais ma fortune, ma vie...

GIANETTA.

Nous n'en demandons pas tant... Consentez à ce que votre oncle souhaite... signez ce contrat... et je vous promets que vous la reverrez.

LE PRINCE.

Je la reverrai?... tu le promets.

GIANETTA.

Je vous le jure.

LE PRINCE.

Et bientôt?

GIANETTA.

Dès demain.

LE PRINCE, *vivement.*

Donne-moi ce contrat. (*Il le prend et court vivement à la table.*

GIANETTA.

Il serait vrai?

LE PRINCE.

AIR *du Matelot.* (De Mme DUCHAMBGE.)

Oui, ce mot seul m'a donné du courage,
Et tu le vois, je signe aveuglément;
En d'autres nœuds pour jamais je m'engage,
Mais songe bien à tenir ton serment.
Que je la voie, et pour moi tout s'oublie,
Que je la voie!.. et dis bien à ta sœur,
Que mon espoir, ma liberté, ma vie,
J'ai tout donné pour un jour de bonheur.

GIANETTA, *essuyant une larme.*

Elle le saura, monseigneur.

LE PRINCE, *la voyant essuyer une larme.*

Eh mais! comme tu es ému!... qu'as-tu donc?

GIANETTA, *se remettant.*

Rien... je pensais à ma sœur... oui, vous méritez son amitié, la mienne... elle doit être touchée d'un amour si noble, si généreux... et vous en serez récompensé. (*Lui tendant la main.*) Vous la verrez dès aujourd'hui.

LE PRINCE, *transporté.*

Aujourd'hui!... (*Lui sautant au cou et l'embrassant.*) Ah! mon ami... mon cher ami!

GIANETTA, *se débattant.*

Eh bien! monseigneur...

GUIMBARDINI, *au fond.*

Oh! quelle dissonnance!

LE PRINCE, *enchanté.*

Je n'ai plus rien à désirer. (*Gianetta sort.*)

SCÈNE XVII.

GUIMBARDINI, LE PRINCE.

GUIMBARDINI, *au fond.*

Je n'ai plus rien à désirer... je crois que c'est assez clair.

LE PRINCE, *voulant suivre Gianetta.*

Mais pourquoi t'échapper?

GUIMBARDINI, *s'élançant pour l'arrêter.*

Ah! c'en est trop... arrêtez, mon prince.

LE PRINCE, *voulant s'en débarrasser.*

De quoi se mêle-t-il, celui-là? Veux-tu bien me laisser.

GUIMBARDINI, *hors de lui.*

Du tout... je m'attache à vos pas... dût-on m'emprisonner, me torturer... dût-on ne jamais représenter un opéra de moi... je ne souffrirai pas que vous suiviez ma femme.

LE PRINCE.

Ta femme!

GUIMBARDINI.

Ou le soprano, comme vous voudrez.

LE PRINCE.

Que dis-tu?... quoi! Gianino...

GUIMBARDINI.

Est une femme.

LE PRINCE, *frappé.*

Une femme!...

GUIMBARDINI.

C'est ça... faites donc l'étonné!... comme si vous ne le saviez pas.

LE PRINCE.

Non.. je te jure... Comment! malheureux, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt.

GUIMBARDINI.

Est-ce que je le savais?... est-ce que j'en suis sûr encore?... est-ce que je sais moi-même qui je suis?... mu-

sicien et mari sans pouvoir être l'un ni l'autre.... ayant à-la-fois deux états sans en exercer aucun..... épris de la gloire, amant de ma femme... et en hymen comme en musique, forcé de garder l'anonyme.

LE PRINCE.

Maladroit que tu es! pourquoi d'abord ne pas te faire connaître à moi... à moi seul?

GUIMBARDINI.

A vous, qui menaciez de tuer le mari de Gianetta, s'il se présentait à vos yeux?

LE PRINCE.

Quelle folie!... et à quoi bon?... maintenant surtout que je suis lié, enchaîné à jamais... Apprends que Gianetta, par ruse, par adresse... ou plutôt par vertu, vient de me marier à un autre.

GUIMBARDINI, *avec joie.*

Marié!... vous, mon prince!... vous êtes des nôtres!... que je sois le premier à vous féliciter... à féliciter un confrère... un illustre confrère!...

LE PRINCE.

Il ne manquait plus que cela... Il va me faire des complimens.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE CARDINAL *.

LE CARDINAL, *avec joie.*

Mon neveu! mon cher neveu, que je t'embrasse!... je ne me sens pas de joie... je viens de recevoir le contrat, signé de toi... Le cardinal Cagliari était justement dans mon cabinet..... il l'a apporté... tout est fini; et ce soir je vous donnerai moi-même la bénédiction nuptiale.

LE PRINCE.

Et Gianino?

LE CARDINAL, *attendri.*

Ah! le pauvre enfant!... quel bon naturel!... Il était si touché de mon bonheur qu'il en avait les larmes aux yeux... ma foi! je n'y ai pas tenu... je lui ai sauté au cou.

* Le Cardinal, le Prince, Guimbardini.

GUIMBARDINI.

Comment ! lui aussi ?

LE CARDINAL.

Je lui devais bien ça.

GUIMBARDINI.

Je vous dis que quand l'étoile s'en mêle....

LE PRINCE.

Mais, où est-il ? qu'est-il devenu ?

LE CARDINAL.

Il m'a laissé pour s'acquitter envers toi, pour tenir, m'a-t-il dit, une promesse qu'il t'a faite... Je croyais le trouver ici.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GIANETTA (*en femme*), PRÉCÉDÉE DE GERTRUDE *.

LE CARDINAL.

Que vois-je ? une femme.

LE PRINCE, *vivement.*

C'est elle... c'est mon inconnue.

GIANETTA, *montrant Guimbardini.*

Ou plutôt la femme de monsieur.

GUIMBARDINI, *regardant le cardinal.*

C'est-à-dire... c'est selon... je ne suis pas complice.

GIANETTA, *souriant.*

Ne craignez rien... il n'y a plus de danger... car nous partons à l'instant pour Naples.

LE PRINCE.

Pour Naples ?

GIANETTA

Où j'ai un engagement encore plus beau que celui que l'on m'offrait ici.

GUIMBARDINI.

Encore plus beau !... Femme adorée, je te retrouve enfin... ce n'est pas sans peine, et sans peur !...

---

* Gertrude, le Cardinal, le Prince, Gianetta, Guimbardini.

LE CARDINAL, *un peu confus.*

C'était une femme!... et moi, qui dans ma joie... (*Les yeux au ciel*). Ce que c'est que de nous.

GIANETTA, *s'approchant timidement du cardinal.*

Monseigneur, j'ai causé bien du trouble dans cette maison... mais si j'ai été assez heureuse pour seconder vos desseins... pour toute grâce, je vous demande votre protection.... Si mon secret était découvert, daignez étouffer les poursuites.

LE CARDINAL.

J'y suis trop intéressé moi-même..... Vous entendez, Gertrude, le plus grand silence.

GERTRUDE.

Est-ce que je parle jamais, monseigneur?

GIANETTA, *émue, et regardant le prince à la dérobée.*

Du reste, je n'oublierai jamais le tems que j'ai passé chez monseigneur, et l'amitié qu'on m'y a témoignée.

GUIMBARDINI.

Certainement nous n'oublierons jamais ses bontés, moi, particulièrement.

LE PRINCE, *regardant Gianetta.*

Comment donc... un homme de talent!... car il paraît décidément qu'il en a beaucoup, et qu'on ne lui rend pas justice... Oubliez ce que je vous ai dit, mon cher ami, je n'y pense plus.

GUIMBARDINI.

A la bonne heure.

LE PRINCE.

Ne voyez en moi qu'un patron, un protecteur; on aura soin de vous..... on vous poussera..... on vous fera faire des opéras... on les fera représenter.

GUIMBARDINI, *avec joie.*

Je serai donc joué!..... au moins, il sait réparer ses torts.

LE PRINCE.

Quant à moi, cher oncle, vous m'avez promis que, dès que je vous aurais obéi, je pourrais entreprendre mes voyages.

LE CARDINAL.

C'est juste, mon ami, te voilà marié, tu es parfaitement libre.

LE PRINCE.

C'est bien, je pars demain; et je commence par Naples.

GERTRUDE.

Par Naples!

LE PRINCE.

Je veux assister aux débuts de Gianetta, aux triomphes de son mari.

GUIMBARDINI.

Quelle bonté!

LE PRINCE.

Les arts consolent de tout, et font tout oublier... Je ne suis plus qu'artiste.

GUIMBARDINI, *montrant sa femme.*

Nous aussi... nous serons deux.

LE PRINCE, *lui tendant la main.*

Nous serons trois.

GUIMBARDINI, *la lui serrant.*

Quel honneur!

AIR : *Accourez tous, venez m'entendre.* (du Philtre).

GUIMBARDINI.

Vous viendrez tous; ma réussite
De vous seuls, messieurs, dépendra;
Accourez tous; je vous invite
A ma noce, à mon opéra.
Vous m'entendrez; mon orchestre en vaut mille:
Flûtes, bassons, clairons, tambours, serpens,
J'ai de tout (*Au public*); il est inutile
(*faisant le geste du sifflet.*)
D'apporter d'autres instrumens.
Accourez tous; ma réussite
De vous seuls, messieurs, dépendra;
Accourez tous; je vous invite
A ma noce, à mon opéra.

TOUS.

Ah! quel honneur! il nous invite
A sa noce, à son opéra.

FIN.

L'ENFANCE

DE LOUIS XII.

L'ENFANCE

DE

LOUIS XII

OU

LA CORRECTION DE NOS PÈRES,

Comédie-Vaudeville en Un Acte,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET SIMONNIN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
le 10 décembre 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.



Paris.

RIGA, ÉDITEUR,
Faubourg Poissonnière, n. 1.

1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LOUIS XI, roi de France, (Personnage muet).	M. Vézian.
TRISTAN L'HERMITE, son prévôt, (*idem*).	. . . . . .
LE DUC D'ORLÉANS, âgé de douze ans.	Mlle Déjazet.
LE COMTE DE DAMMARTIN, son gouverneur.	M. Potier.
BRESSILLE, son précepteur militaire.	M. Lhéritier.
MONTENAC, son précepteur civil.	M. Préval.
ANNETTE, nièce de Dommartin et femme de chambre du duc d'Orléans.	Mme Dormeuil.
LESLIE, jeune archer écossais.	M. Gaston.
MONTMORENCY, de l'âge du duc d'Orléans et ses camarades.	Mlle Pernon.
LA TRÉMOUILLE, de l'âge du duc d'Orléans et ses camarades.	Mlle Escousse.
COSSÉ-BRISSAC, de l'âge du duc d'Orléans et ses camarades.	Mlle Aglaé.
CHABANNES, de l'âge du duc d'Orléans et ses camarades.	Mlle Boulay.
Autres enfans, de l'âge du duc d'Orléans et ses camarades.	
Archers, pages, suite.	



La scène se passe au château de Fontainebleau, en 1474.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, nº 6.

L'ENFANCE
DE LOUIS XII.

Le théâtre représente un appartement gothique orné de tapisseries et de meubles du temps. Porte du fond ouvrant sur un vestibule; des deux côtés de cette porte, de riches portières masquant des passages secrets. Au second plan, de chaque côté, de hautes fenêtres à vitraux de couleurs; à gauche, la porte de la chambre à coucher du duc d'Orléans.

SCENE PREMIERE.

LESLIE, ANNETTE.

(Nuit. Au lever du rideau, Leslie entre avec précaution, il écoute au fond la marche qui termine l'ouverture et qui continue en sourdine, reprend son arquebuse qui est adossée au mur, et vient se remettre en faction près de la porte du duc d'Orléans.)

LESLIE, *à Annette.*

AIR : *Marchons en bon ordre, silence* (l'Amazone).

Nous séparez déjà ?

ANNETTE, *écoutant.*

Silence !
La nuit s'éloigne et l'aurore s'avance!
Sous ces murs, entends-tu les pas,
Le bruit des armes des soldats?
Près de cette sombre demeure
Le roi Louis veille à toute heure...
Sans paraître, il est près de vous...
Et pour fuir ses regards jaloux...
Taisons-nous! (*bis*)

ENSEMBLE.

Taisons-nous ! (*bis*)
Allons, allons, séparons-nous!

ENSEMBLE.

LESLIE, *baisant la main d'Annette.*

Mais puisque le destin jaloux
Se déclare, hélas! contre nous...
Annette, qu'un baiser si doux
Me console encore loin de vous.
Chut! taisons-nous! (*ter*)

ANNETTE, *à voix basse.*

C'est en vain que le sort jaloux
Se déclare, hélas! contre nous...
Toujours un souvenir si doux...
(*Retirant sa main.*)
Eh! mais, monsieur, que faites-vous?
Chut! taisez-vous ! (*ter*)

(Le jour vient.)

LESLIE, *écoutant encore.*

Foi d'archer, j'ai eu peur.

ANNETTE.

Et moi donc!..

LESLIE.

C'est que si notre bon roi Louis XI apprenait que Georges Leslie a été jaser sous ta croisée, au lieu de faire sa faction!..

ANNETTE, *regardant la porte de la chambre du duc.*

Il n'y a pas de danger!.. le petit duc repose!.. Cher enfant! qu'il me coûte de m'en séparer!.... mais il a grandi... voilà qu'il passe dans les mains des hommes, de vilains précepteurs qui vont le barbouiller de latin... c'est mon oncle, le comte de Dammartin, qui est son gouverneur!..

LESLIE.

Oh!.. c'est donc ça qu'il est si fier et qu'il ne veut plus nous marier?..

ANNETTE.

Il dit que tu es d'une pauvre noblesse.

LESLIE, *vivement.*

D'une noblesse pauvre, à la bonne heure!.. Gentilhomme écossais! pas le sou! c'est connu! mais, pour ma naissance!..

ANNETTE

D'ailleurs, tu es assez noble puisque je t'aime!.. sois tranquille, je parlerai au petit duc d'Orléans, il est si gentil, si aimable! c'est celui-là qui ferait un bon roi... et sage!.. ah! on a beau dire, l'éducation des femmes produit des effets merveilleux. (*Montrant la porte.*) Si on l'entend bouger...

LESLIE, *s'approchant.*

C'est vrai, qu'il ne fait pas grand bruit... (*Avec effroi.*) Ah! mon Dieu! Annette...

ANNETTE.

Quoi donc!

LESLIE.

La porte est ouverte...

ANNETTE, *la poussant et regardant.*

Que dis-tu?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Personne!.. quel est ce mystère?

LESLIE.

Il se sera sauvé, je croi,
Tandis qu'à ton balcon, ma chère,
J'étais à causer avec toi.

ANNETTE.

O ciel ! quelles indignes trames,
Il aurait découché !.. grands Dieux !...

LESLIE, *avec ironie.*

Ah ! l'éducation des femmes
Produit des effets merveilleux !

Si c'est là ce que vous lui avez montré ?..

ANNETTE, *troublée.*

C'est fait de nous !.. où est-il allé ? qu'est-il devenu !.. Justement... j'entends mon oncle et ses nouveaux précepteurs ! Tiens bon, dis qu'il n'est pas levé... je le trouverai peut-être chez la duchesse d'Alençon, son ancienne gouvernante.

(Elle rentre dans l'appartement du duc et ferme la porte.)

SCENE II.

LESLIE *seul, se promenant l'arquebuse sur l'épaule.*

Dieu !... si on s'aperçoit que j'ai laissé envoler un prince du sang... je serai pendu !.. quel affront pour un gentilhomme écossais.

SCENE III.

LESLIE, *en faction*, LE COMTE DE DAMMARTIN, MONTENAC, BRESSILLE, SUITE.

CHOEUR.

AIR : *La belle nuit, la belle fête.*

Ah ! le beau jour ! ah ! quelle fête !
Quel doux moment pour nous s'apprête...
Former l'esprit de monseigneur,
Pour nous, vraiment, c'est le plus grand honneur.

LE COMTE.

Oui, messieurs, nous allons prendre possession de notre élève ; charmant enfant ! vous allez voir comme il est éveillé.

LESLIE, *l'arrêtant.*

Monseigneur dort.

LE COMTE.

Il dort !.. c'est différent... la santé avant tout ! laissons le dormir, nous rattraperons bien cela. (*S'asseyant avec Montenac et Bressille.*) Nous allons l'attendre ici.

LESLIE, *à part.*

Je suis perdu !

LE COMTE, *à Leslie.*

Pour vous, archer, vous pouvez vous retirer.

LESLIE, *surpris.*

Comment?..

LE COMTE, *avec hauteur.*

Il n'y a plus besoin de gardes ici, du moment que le gouverneur du prince y est... allez, mon cher.

LESLIE, *le saluant militairement.*

Je suis sauvé! (*Haut.*) Dès que monsieur le comte prend tout sur lui... (*A part.*) Ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra.

(Il sort. Le comte fait signe à la suite de sortir.)

SCENE IV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LESLIE ET LA SUITE.

LE COMTE, *regardant sortir Leslie.*

Voilà un gaillard que je ferai chasser de la garde écossaise à la première occasion.

BRESSILLE.

Il n'entend pas le service?

LE COMTE.

Au contraire... le drôle ne s'avise-t-il pas d'en conter à ma nièce... heureusement que je veille sur elle avec un soin tout particulier!.. un petit aventurier qui n'a que sa plume de coq à son bonnet... et qui ose prétendre à l'alliance du comte de Dammartin, gouverneur du prince et de la Saintonge... sieur de Courbec, seigneur d'Avallon, maître-queux, ayant bouche en cour!.. Pâques-Dieu! il l'épousera comme je danse... d'autant que je la destine à un mien cousin pour qui je vais demander une charge... parce qu'à la cour il faut toujours demander, ça entretient la main!.. (*S'étendant dans son fauteuil.*) Or ça, messieurs, cejourd'hui 27 juin quatorze cent septante-quatre est un grand jour!.. non parce qu'au 27 juin les jours sont naturellement assez grands par eux-mêmes, mais parce que c'est celui où le jeune duc passe des mains des femmes dans les nôtres, et quitte les jupes pour le haut-de-chausses!..

MONTENAC.

AIR : Vaudeville de *la Somnambule.*

Il était temps! d'un honteux esclavage
Le jeune prince a dû sortir, enfin!

BRESSILLE.

Il fallait bien, après le premier âge,
Qu'il s'affranchît du pouvoir féminin !...
De ce pouvoir qui ramollit nos âmes ..

LE COMTE, *souriant.*

Qu'on doit pourtant traiter avec égard,
Car, on ne sort des mains des femmes...
Que pour y revenir plus tard !
Chacun de nous y rentre un peu plus tard! (*bis*).

Or ça, messieurs, je veux que l'éducation que vous lui donnerez me fasse le plus grand honneur! j'assisterai à toutes les leçons.

MONTENAC, *à part.*

Ça ne lui sera pas inutile à lui-même!

LE COMTE.

Vous, Montenac, son précepteur civil, vous lui apprendrez le latin, la théologie!.. Vous, chevalier de Bressille, son précepteur militaire...

BRESSILLE.

Je lui enseignerai à manier la lance, l'épée...

LE COMTE.

Et à tuer son homme du premier coup... c'est sur vous qu'il étudiera. (*Baissant la voix.*) Du reste, messieurs, la plus grande discrétion sur ses hautes destinées!..

BRESILLE.

Mais pourquoi le roi ne veut-il donc pas qu'il sache qu'il est appelé à lui succéder?..

LE COMTE.

Ah! pourquoi!..d'abord!.. il espère toujours nous livrer un dauphin de sa façon!.. ensuite, ça pourrait donner des idées au petit bonhomme... il voudrait mettre la main à la pâte!... l'important pour nous c'est de plaire au roi, et de ne pas déplaire àl'enfant..

TOUS DEUX.

C'est évident!..

LE COMTE.

Parce que, d'un côté, notre gracieux Louis XI est un bon père de famille, un homme charmant... mais qui a une foule d'inventions à lui, des cages, des petites trapes, qui n'ont rien par elles-mêmes de fort récréatif!.. de l'autre ce petit bonhomme de prince, peut arriver!. dam!.. non pas que je veuille insinuer que notre bon roi soit sur le point de... oh! Dieu! notre bien-aimé Louis XI, (*avec force*) il est impérissable... comme sa gloire... (*Plus bas.*) Mais, Dieu

peut nous faire la grâce... peut lui faire la grâce de l'appeler à lui, d'un moment à l'autre... et alors, le *royal enfant*... (*Se reprenant*)... hein ! Qu'est-ce que je dis donc, moi? *royal enfant !*.. il n'en faudrait pas davantage pour me jeter dans la trape !..

SCENE V.

LES MÊMES, ANNETTE, *qui a écouté à la porte depuis quelque temps.*

ANNETTE, *accourant.*

Mon oncle, mon oncle, l'avez-vous vu?

LE COMTE.

Qui?

ANNETTE.

Le prince.

LE COMTE.

Nous attendons son réveil, ma bonne... il doit passer dans mes mains, et...

ANNETTE.

Eh bien, il a passé derrière vous! il s'est sauvé!.. il court les champs!

LE COMTE.

Pas possible... je n'ai pas aperçu...

BRESSILLE, *vivement.*

Je crois bien! vous renvoyez la seule sentinelle qui pouvait nous avertir...

LE COMTE.

Au fait... c'est une bêtise!.. je réponds de l'enfant!.. me voilà compromis!

ANNETTE.

S'il s'égarait...

BRESILLE.

S'il lui arrivait quelque chose?..

MONTENAC.

Si le roi, dans sa promenade avec Tristan, le rencontrait tout seul!

LE COMTE, *troublé.*

J'en perdrai l'esprit. Tâchons de le retrouver... Allons, allons... venez tous!.. ma nièce, le plus grand silence.

TOUS.

AIR : *Contredanse du Siége de Corinthe.*

ENSEMBLE. { Avec adresse, avec prudence,
Visitons tout Fontainebleau...
Notre espiègle sera, je pense,
Dans le parc ou dans le château.

LE COMTE, *avec dépit.*

Joli début ! quand d'une main habile,
Je viens l'instruire et former sa raison !
Peine inutile,
Maître docile,
C'est moi, morbleu ! qui reçois la leçon.

TOUS.

Avec adresse, avec prudence,
Visitons/tez tout Fontainebleau;
Notre espiègle, sera, je pense,
Dans le parc ou dans le château.

(Ils sortent avec empressement et de différens côtés.)

SCENE VI.

ANNETTE, *seule, et avançant un fauteuil.*

Là ! comme ça, au moins, ça ne nous regarde plus... c'est leur affaire !.. Mais, je vous le demande, ce petit prince... où a-t-il été courir ? s'il avait dix-huit ans... je ne dis pas... on se douterait tout de suite...

LE DUC, *se montrant sur la fenêtre de gauche.*

Bonjour, Annette.

ANNETTE, *effrayée, et le voyant qui rentre.*

Dieu me pardonne !.. c'est lui ! il va se tuer !

SCENE VII.

ANNETTE, LE DUC D'ORLÉANS *sautant de la fenêtre.*

LE DUC, *souriant.*

AIR : *Avoir une belle toilette* (Grisette mariée).

Calme-toi, ma petite Annette,
Le ciel veillait sur ton enfant !
Tu le vois, sa bonté secrète
M'a sauvé de tout accident...
Par cette fenêtre discrète
J'ai fait un voyage charmant.

La nuit sans corde et sans échelle,
Et me glissant, je ne sais où...
Le long du mur, j'ai cru, ma belle,
Bien souvent me casser le cou...

ANNETTE, *tremblante et parlant.*

Comment?

LE DUC, *lui prenant la main.*

Calme-toi, ma petite Annette,
Le ciel veillait, etc.

Puis à chaque ronde nouvelle,
Aux *qui vive?* restant muet,
J'ai vu plus d'une sentinelle
Sur moi diriger son mousquet...

ANNETTE, *se récriant.*

O ciel!

LE DUC, *l'embrassant.*

Calme-toi, ma petite Annette,
Le ciel veillait sur ton enfant;
Tu le vois, sa bonté secrète
M'a sauvé de tout accident!
Par cette fenêtre discrète
J'ai fait un voyage charmant.

ANNETTE, *d'un ton de reproche.*

C'est joli, monsieur! on vous cherche partout!

LE DUC, *riant.*

Vraiment!..

ANNETTE, *à la fenêtre de droite.*

Voyez votre gouverneur... je vais le rappeler.

LE DUC.

Non, non; laisse-lui prendre l'air, ça lui fera du bien. (*Regardant.*) Oh! comme il court mal! ça ne peut pas faire un bon gouverneur, ça!..

ANNETTE.

Enfin, d'où venez-vous?

LE DUC, *mystérieusement.*

D'un rendez-vous secret!

ANNETTE.

Ah! l'horreur!.. Qui a pu vous donner de pareilles idées, monsieur?

LE DUC, *avec malice.*

Une jeune personne qui, pendant que je faisais semblant de dormir, en accordait un, hier, à un petit archer!..

ANNETTE, *confuse.*

Comment!.. (*A part.*) Ces maudits enfans, ça entend tout!

LE DUC, *d'un air protecteur.*

Il ne faut pas rougir, Annette, il est gentil, ton archer... tu as bon goût! (*Avec aplomb.*) Tel que tu me vois, j'ai été passer la nuit près de *ma femme.*

ANNETTE.

Madame Jeanne de France? la fille du roi?

LE DUC, *gravement.*

Agée de sept ans et demi! (*Gaîment.*) Nous avons ri.... nous avons fait des châteaux de cartes pendant que la vieille abbesse ronflait dans un coin!.. nous avons mangé des poupelins.... des confitures...

ANNETTE.

Et vous ne m'avez rien rapporté?

LE DUC.

Si fait! un drageoir plein de pastilles.

ANNETTE, *le prenant.*

Merci, monseigneur.

LE DUC.

Nous nous sommes amusés!.. ah!

AIR : *O bords heureux du Gange!*

Nous contions des histoires!

ANNETTE.

Vous contiez des histoires!

LE DUC.

De spectres, de voleurs!

ANNETTE.

De spectres, de voleurs!

LE DUC.

Des histoires bien noires!

ANNETTE.

Des histoires bien noires!

LE DUC.

Ça nous faisait des peurs!

ANNETTE.

Ça vous faisait des peurs!

ENSEMBLE.

Ah! quelle nuit charmante,
D'un si doux souvenir;
L'image séduisante
Est encore un plaisir.

DEUXIÈME COUPLET.

LE DUC.
Puis il fallait voir comme...
ANNETTE.
Puis il fallait voir comme...
LE DUC.
En nous donnant la main...
ANNETTE.
En vous donnant la main...
LE DUC.
Nous avons, tout d'un somme...
ANNETTE.
Vous avez, tout d'un somme...
LE DUC.
Dormi jusqu'au matin !
ANNETTE.
Dormi jusqu'au matin !

ENSEMBLE.

Ah ! quelle nuit charmante !
D'un si doux souvenir ;
L'image séduisante
Est encore un plaisir.

ANNETTE.

Par exemple !.. si le roi savait cette équipée...

LE DUC, *fièrement.*

Il n'oserait pas me punir ! *l'héritier du trône!*

ANNETTE, *effrayée.*

Comment, on vous a dit...

LE DUC.

Non; mais j'ai surpris des regards, entendu des demi-mots; et puis ce livre que j'ai escamoté chez la duchesse d'Alençon...

ANNETTE.

Quel livre ?

LE DUC, *s'asseyant à gauche près de la table et feuilletant.*

L'Histoire de France, par un Bénédictin.... sur parchemin !.. on dit que c'est là que je trouverai mon grand-père et mes droits au trône... Tiens, tiens! en voilà-t-il une ribambelle de rois !... *Clotaire*, *Dagobert*. . Ah! je le connais celui-là... il y a une chanson...

(Il chante entre ses dents.)

Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté...
Est tra la la lé.

ANNETTE, *riant.*

Si c'est là-dedans que vous étudiez l'histoire...

LE DUC, *vivement et lisant.*

Attends... branche des Valois! *Jean! Charles V... deux fils... l'aîné, Charles VI... et le second, sous le nom de Louis d'Orléans...* C'est lui, c'est mon aïeul! Et si mon cousin Louis XI n'a pas d'héritier mâle, c'est clair. (*Se levant.*) Me voilà roi de France!.. Roi de France, Annette!..

ANNETTE.

A quoi cela vous servira-t-il?

LE DUC.

Mais d'abord à te marier à ton Écossais.

ANNETTE, *vivement.*

Il serait possible!.. quoi! monseigneur!..

LE DUC.

Ah! tu trouves donc que c'est bon à quelque chose?

ANNETTE, *soupirant.*

Vous ne réussirez pas!.. Mon oncle veut que j'épouse un de ses cousins pour qui il doit demander la charge de capitaine de la Prévôté.

LE DUC.

Il ne l'aura pas! Je vais cabaler contre mon gouverneur, ça m'amusera moi! et puis je ferai avoir une bonne place à Georges.... Sois tranquille, tu l'épouseras.... dussé-je attendre mon couronnement.

ANNETTE, *timidement.*

Oh! monseigneur, si ça vous est égal, n'attendez pas!....

LE DUC.

Diable! tu es pressée?.. eh bien, j'en parlerai aujourd'hui même, à mon conseil.

ANNETTE, *étonnée.*

Votre conseil?

LE DUC.

Oui : tous mes petits camarades... les fils des grands seigneurs... je leur ai fait dire de venir ici à l'heure où le roi tient son conseil, nous en ferons autant de notre côté, nous traiterons des affaires, nous parlerons politique; nous nous amuserons bien.

ANNETTE.

Mais à quoi bon?..

LE DUC.

Pour apprendre mon état. (*En confidence.*) Vois-tu, je ne suis pas content de mon beau-père; il aurait dû m'ensei-

gner les premiers élémens... à rendre mes sujets heureux, à m'en faire aimer. (*Avec malice.*) Il est vrai qu'il aurait eu de la peine !

ANNETTE, *bas.*

Prenez donc garde, lui qui écoute aux portes.

LE DUC, *avec feu.*

Au lieu de me faire apprendre le latin, les belles lettres! vrai Dieu! c'est bien de cela qu'il s'agit!

AIR : *Pour le chercher j'arrive en Allemagne*

De m'illustrer, oui, mon âme est jalouse,
D'un noble espoir je sens battre mon cœur;
Peut-être un jour le nom de Louis douze,
Sera redit avec honneur !
Qu'a-t-on besoin de latin, de science...
Ah! sur ce trône où nos rois sont placés,
Celui qui sait dans notre belle France,
Aimer le peuple en sait toujours assez.

ANNETTE.

On vient.

LE DUC, *gaîment.*

Ce sont mes amis?

ANNETTE, *regardant au fond.*

Non, ce sont vos précepteurs!

LE DUC, *avec humeur.*

Au diable! j'ai bien le temps de prendre des leçons, et mon conseil donc, les affaires de l'Etat avant tout!... je vais envoyer promener mes précepteurs; toi, Annette, fais servir dans ma chambre une jolie collation... parce qu'après le conseil, mes ministres ne seront pas fâchés... Tu sais qu'ils aiment les tartelettes!

ANNETTE.

Mais, monseigneur!...

LE DUC, *la poussant.*

Je songerai à ton mariage, vas vite.

(Annette sort.)

SCENE VIII.

LE DUC, LE COMTE DE DAMMARTIN, MONTENAC, BRESSILLE.

LE COMTE, *accourant et apercevant le duc.*

Le voilà! le voilà!

MONTENAC ET BRESSILLE.

Il est retrouvé!

LE COMTE, *s'essuyant le front.*

Dieu soit loué! monseigneur... vous pouvez vous flatter de nous avoir donné un fier tintoin!

LE DUC.

Tintoin!..

LE COMTE.

Oui, monseigneur, tintoin... c'est l'expression.

LE DUC.

Je vois que c'est vous, monsieur le comte, qui êtes chargé de mon éducation.

LE COMTE, *s'inclinant.*

Moi-même... monseigneur, sieur de Courbec, seigneur d'Avallon, ayant bouche en cour... et voici mes collègues, des gens du plus grand mérite... Si vous le permettez, nous allons commencer nos petits exercices du matin.

LE DUC, *s'asseyant.*

Volontiers. (*A part.*) Comment m'en débarrasser?

LE COMTE, *s'asseyant aussi de l'autre côté.*

C'est si agréable de travailler!.. en voilà pour trois petites heures!..

LE DUC, *à part.*

Ah! bien, oui!...

LE COMTE.

Là!.. le chevalier de Bressille va d'abord vous donner une leçon de tactique.

LE DUC.

De...

LE COMTE.

De tactique.

LE DUC.

De tactique? ah! oui... des ruses de guerre... les moyens de chasser l'ennemi... je ne serai pas fâché d'en connaître quelques-uns.

LE COMTE.

On va vous en donner.

BRESSILLE, *assis.*

Oui, monseigneur... (*Ouvrant un cahier.*) Le grand art que je suis chargé...

LE DUC, *l'interrompant.*

Ah! chevalier, c'est avec vous que je dois monter à cheval?

BRESSILLE.

Oui, monseigneur, tous les matins.

LE COMTE.

Et à la brune, si cela peut convenir à monseigneur.

LE DUC.

Avez-vous vu ces deux genêts d'Espagne que m'a donné mon cousin de Longueville? on les dit superbes, et comme je veux vous en offrir un...

BRESSILLE, *enchanté.*

A moi, monseigneur?..

LE DUC.

Sans doute. Il faut les essayer: vous me garderez le plus doux... Allez un peu vous informer...

BRESSILLE, *avec empressement.*

Tout de suite, monseigneur, un genêt d'Espagne!... pour moi... quelle générosité! pardon monseigneur... j'y cours et je reviens... Le bon prince, l'aimable prince... l'excellent prince!...

(Il sort.)

LE COMTE, *prenant du tabac*

Là!.. nous allons passer maintenant à la leçon de latin... (*à Montenac.*) Voyons, monsieur de Montenac... montrez-nous un peu latin...

MONTENAC, *un livre à la main.*

Justement, j'ai là mon Cicéron.

LE DUC, *bâillant.*

Ah! Cicéron! un grand homme!

LE COMTE.

Oui... un compère!

MONTENAC, *lisant.*

De officiis. Omnis de officio duplex est quæstio...

LE DUC, *l'interrompant.*

A propos, monsieur de Montenac... êtes-vous parent du Montenac, chanoine de Saint-Jacques du Haut-Pas?

MONTENAC, *humblement.*

C'est moi-même, monseigneur.

LE DUC.

C'est vous!.. ah! pourquoi donc le cardinal Labalue veut-il vous ôter votre place?..

MONTENAC, *inquiet.*

Comment?

LE DUC.

Vous ne le saviez pas?

MONTENAC.

Du tout!

LE COMTE.

Ni moi!.. De quoi se mêle-t-il donc, le cardinal?

LE DUC.

Dam!... Il veut la donner au curé de Saint-Victor... je crois.

MONTENAC, *s'échauffant.*

C'est une injustice... parce qu'enfin je l'ai achetée, ma place...

LE COMTE, *bas.*

Oui, mais peut-être, vous ne l'avez pas...

MONTENAC, *vivement.*

Si fait, je l'ai payée!... et si on connaissait les détails...

LE DUC.

Écoutez-donc... Il serait peut-être temps de le faire revenir; en y allant... un de ces jours...

MONTENAC.

Ah! mon Dieu! il sera peut-être trop tard... voici justement l'heure de son audience... Ah! mon prince... si vous me permettiez d'y courir sur-le-champ?...

LE DUC.

Avec plaisir.

LE COMTE.

Parbleu!..

MONTENAC.

Mais la leçon de latin?

LE DUC, *montrant le comte.*

Mon gouverneur l'achèvera...

LE COMTE, *inquiet.*

Moi?.. hein?..

LE DUC, *poussant Montenac.*

Allez vite.

MONTENAC, *troublé et donnant le livre au comte.*

Vous me sauvez la vie, mon prince!.. ma place de chanoine... de si bonnes rentes et rien à faire!.. ce misérable Labalue n'en fait pas d'autres!..

(Il sort.)

SCENE IX.

LE DUC, LE COMTE.

LE DUC, *à part.*

Et de deux! (*Haut.*) Voyons, mon cher gouverneur!... (*à part.*) Je crois que j'en aurai bon marché de celui-là ; il n'a pas l'air fort!

LE COMTE, *à part, et tenant le livre.*

Cet imbécille qui me laisse là!

LE DUC.

Vous allez m'expliquer Cicéron...

LE COMTE, *se levant.*

Certainement. (*A part.*) Ah! bien oui, lui expliquer! Au fait, pourquoi pas?.. avec une volonté ferme, il n'y a rien d'impossible... Je dis que je ne sais pas le latin, je le sais peut-être... je n'ai jamais essayé...

LE DUC.

Eh bien?

LE COMTE, *haut, et s'asseyant près de lui.*

Voilà, monseigneur. (*Lisant.*) *De o...*

LE DUC.

D o... do.

LE COMTE.

Ah! oui... c'est vrai... à la rigueur... *De offici... de officiis...* (*A part.*) Si je sais ce que ça veut dire!.. (*Haut.*) *De officiis* il paraît que ça a rapport... car on n'aurait pas mis *de officiis*... ça a rapport... aux officiers de la... (*S'interrompant.*) Plaît-il?

LE DUC.

Quoi?

LE COMTE.

J'ai cru que monseigneur me faisait le plaisir de m'interrompre. *De officiis...* car j'en reviens toujours là.

LE DUC, *l'interrompant.*

Monsieur de Dammartin?

LE COMTE.

Monseigneur... (*A part.*) Allons donc! (*Haut.*) Faut-il aller quelque part?

LE DUC.

Non ; est-ce que vous croyez que le latin... c'est bien utile

LE COMTE, *haussant les épaules.*

Pouh!... une véritable niaiserie!.. moi, je le sais! parce que, par état... je suis obligé... mais, je m'en sers si peu.

LE DUC.

Une langue morte...

LE COMTE.

Et enterrée... qu'on devrait laisser reposer en paix... j'aimerais autant vous montrer autre chose!..

LE DUC, *d'un air de confiance.*

C'est mon avis. Savez-vous, mon cher gouverneur, que je suis étonné de la variété de vos connaissances!

LE COMTE, *d'un air modeste.*

Oh!..

LE DUC.

Et... je serais heureux de faire quelque chose qui vous fût agréable.

LE COMTE.

Vraiment, mon prince?

LE DUC.

Oui: on dit que vous désirez la charge de capitaine de la Prévôté pour quelqu'un de votre famille?

LE COMTE, *à part.*

Oh! quelle occasion! (*Haut.*) Comment, mon prince, on vous a dit... je l'avoue, et je suis sûr que le roi ne vous la refuserait pas, pour votre jour de naissance.

LE DUC.

Vous croyez?.. eh! bien, je vous autorise à la demander de ma part... vous me l'apporterez... sur un brevet en blanc.

LE COMTE, *transporté.*

Monseigneur!

LE DUC.

C'est bien... allez-y tout de suite... en sortant de la leçon.

LE COMTE.

En sortant... (*A part.*) C'est qu'il faut en sortir... (*Haut.*) Il faut achever Cicéron... (*A part.*) C'est là le diable!... (*Haut.*) Nous disions donc que *de officiis*... Non, nous avons déjà très-bien expliqué cela; nous allons passer à un autre chapitre... (*Il feuillette.*) Nous allons passer au dernier... qui me paraît le plus fort, et qui nous conduira naturellement au but... parce que... (*Il s'aperçoit que le duc s'est endormi.*) Oh! le prince qui s'est endormi!.. Eh! bien, j'avais tort, le latin est bon à quelque chose! (*Il se lève tout doucement.*) Ça

se trouve d'autant mieux, que pendant ce temps... (*Le* ... *un mouvement et tousse, le comte se rassied précipitamment.*) ... *officiis*... Il dort très-bien... c'est étonnant ce qu'il consomme de sommeil, ce petit bonhomme!... je suis sûr qu'il rêve à tout ce que je viens de lui apprendre... *De officiis*... les officiers... tout ça lui trotte dans la tête... C'est égal... profitons de cela pour aller demander la place de la Prévôté, et faire part au roi des dispositions étonnantes de cet enfant! (*Le regardant.*) En a-t-il des dispositions!... voilà une fière leçon... allons, j'aurai la place!.. j'espère que voilà une éducation qui marche!

(Il sort sur la pointe des pieds. Le duc se lève et marche comme lui en se moquant.)

SCENE X.

LE DUC, *seul, le contrefaisant.*

J'espère que voilà une éducation qui marche!.. (*Il rit.*) Allons, allons, voilà un excellent gouverneur... j'en ferai tout ce que je voudrai. Je savais bien que le champ de bataille me resterait!.. mes amis peuvent arriver!.. allons-nous nous en donner!.. (*Courant au fond.*) Quel tapage!.. ce sont eux! c'est mon conseil!.. Arrivez donc, vous autres!

SCENE XI.

LE DUC, LE PETIT MONTMORENCY, LE PETIT LA TREMOUILLE, LE PETIT CHABANNES, LE PETIT COSSÉ-BRISSAC. PLUSIEURS AUTRES ENFANS, *avec les costumes et les coiffures du temps.*

CHOEUR.

AIR : *Au plaisir, à la folie* (Zampa.)

Au signal qui nous appelle
Nous nous hâtons d'accourir;
A sa voix on est fidèle
Quand il faut se divertir.

LE DUC, *gaîment.*

Messieurs, messieurs, pas tant de pétulance;
Je vous demande du silence;
Asseyez-vous.

TOUS, *prenant des chaises et se plaçant.*

Asseyons-nous.
Au signal, etc.

MONTMORENCY, *à Chabannes.*

Ne me pousse donc pas, toi, Chabannes.

LA TREMOUILLE.

Est-il taquin, ce Montmorency!

LE DUC, *gravement.*

Silence, messieurs; je vous ai réunis pour vous apprendre une grande nouvelle et même un secret d'état!... Tel que vous me voyez, d'un moment à l'autre, je puis être roi de France...

(Ici Louis XI, qui passe au fond appuyé sur Tristan l'hermite, entend ces mots, s'arrête, fait signe à Tristan de ne rien dire et gagne pour écouter un des enfoncemens à gauche, masqué par des draperies.)

TOUS.

Roi de France!

LE DUC.

Vous ne vous en doutiez pas? ni moi non plus! Notre cousin, Louis XI, a ses raisons pour me tenir éloigné des affaires; moi, j'ai les miennes pour m'en occuper. Je ne veux pas, quand j'arriverai là, avoir l'air d'un imbécille! pour qu'on se moque de moi... on n'est déjà que trop disposé... ainsi, nous allons jouer au *roi mort* pour étudier, vous, votre métier de courtisan, et moi, celui de souverain!

TOUS.

Ça y est! jouons au *roi mort!*

LA TREMOUILLE.

C'est amusant!

LE DUC.

Et puis, ça ne lui fait aucun mal!..

MONTMORENCY, *baissant la voix.*

D'ailleurs, il ne pas tarder...

LA TREMOUILLE.

Oh! oui... il est vieux!..

COSSÉ.

Il ne rit jamais!

LA TREMOUILLE.

Il n'ira pas loin.

(Mouvement du roi.)

MONTMORENCY.

C'est dit: *Le roi est mort!*

LA TREMOUILLE, *montrant le duc.*

Vive le roi!

TOUS.

Vive Louis XII!

(Le roi et Tristan se cachent à gauche.)

LE DUC, *après un silence et avec dignité.*

Je suis content des acclamations de mon peuple! et c'est pour le bien gouverner... que je me suis entouré des plus fortes têtes du royaume. (*Ton naturel.*) Ah! ça, voyons, il me faut un connétable, un chancelier, un surintendant des finances... Qu'est-ce qui veut les finances?

TOUS.

Moi, moi, sire!

LE DUC.

Oh! voyez-vous les gaillards.... ils promettent de tenir de famille! Mais ce n'est pas tout de se disputer les places, il faut savoir les remplir!... Qu'est-ce qui a demandé les finances premier? qu'il lève la main!

LA TREMOUILLE.

C'est moi, sire.

LE DUC.

Toi, la Trémouille? Eh bien! mon garçon, je ne demande pas mieux; mais, pour bien répartir les impôts, dis-moi, combien le roi de France a-t-il de sujets?

LA TRÉMOUILLE.

Ma foi, je ne les ai pas comptés, sire, et je ne crois pas nécessaire...

LE DUC.

Vous vous trompez, monsieur, il faut en savoir le nombre.

AIR: *Plus qu'un millionnaire.*

Souverains responsables,
Les rois, dans leurs décrets,
Envers Dieu sont comptables
De leurs nombreux sujets;
Nous ne pouvons, sans honte,
Négliger aucun d'eux;
Nous les avons en compte
Pour qu'ils soient tous heureux! (*bis*)

Tu n'auras pas les finances, toi..... Montmorency, à toi l'épée de connétable!.. ça t'appartient. Chabannes, veux-tu être ambassadeur?.. Sais-tu ce que c'est que la diplomatie?

CHABANNES.

Oui, sire; c'est un échange continuel de gasconnades!

LE DUC, *riant.*

Pas mal! il ira celui-là. Restent les sceaux... Voyons, toi, Cossé-Brissac, qui mange ta tartine de confiture, veux-tu être chancelier?

COSSÉ, *la bouche pleine.*

Je vas vous dire, sire...

(Il étouffe.)

LE DUC.

Donne-toi le temps... avale.

COSSÉ.

Moi, je ne désire qu'une place : celle de maître-d'hôtel de Votre Majesté.

DE DUC, *avec mépris.*

Gourmand !... mais songe donc, malheureux, que dans un bon gouvernement.... l'intérêt de l'état... (*Regardant sa tartine.*) Qu'est-ce que tu manges-là ?

COSSÉ, *la bouche pleine.*

Du Cotignac...

LE DUC.

Du Cotignac d'Orléans.... est-ce que c'est bon ?.. (*Il en casse un morceau.*) Mais oui... Goûte donc, Montmorency.

(Il en donne à Montmorency, les autres enfans enlèvent à Cossé le reste de sa tartine et se le distribuent.)

TOUS.

Du Cotignac !..

MONTMORENCY, *en prenant.*

Excellent... ça ressemble aux conserves de Tours !..

LE DUC, *mangeant.*

C'est plus sucré... Et comme je te disais... dans un bon gouvernement... l'intérêt de l'état doit passer avant tout.

(Louis XI sort avec Tristan et menaçant du doigt le duc et son conseil.)

TOUS.

Appuyé !.. bravo !...

MONTMORENCY, *montrant le duc.*

AIR : *Petit blanc.*

Il sera notre père !

COSSÉ.

Quel roi nous est promis !

MONTMORENCY.

Vos courtisans, j'espère,
Par votre exemple instruits,
Seront tous vos amis !

LA TREMOUILLE.

Ils sauront vous défendre
Aux jours d'adversité.

MONTMORENCY.

Et vous feront entendre
Toujours la vérité !...

LE DUC, *parlant.*

La vérité!..

(Reprenant l'air.)

Sur ma foi, (*bis*)
Je suis plus heureux qu'un roi.

ENSEMBLE.

Sur ma foi, (*bis*)
Je suis plus heureux qu'un roi!

TOUS.

Sur ma foi, (*bis*)
Nous vous traitons mieux qu'un roi.

SCENE XII.

LES MÊMES, ANNETTE, *accourant.*

ANNETTE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!

TOUS, *gaîment.*

C'est Annette!

LE DUC, *de même.*

A qui j'ai promis une dot; ainsi, monsieur mon surintendant des finances, sur les premiers fonds de notre épargne...

ANNETTE.

Il est bien question de cela!.. c'est fini, mon mariage est manqué... et vous êtes tous perdus!

TOUS.

Comment?

ANNETTE.

Pendant que vous teniez conseil... le roi était là.

TOUS.

Le roi!..

ANNETTE.

Avec son compère Tristan...

MONTMORENCY.

Oh! la là!.. moi qui ai blâmé sa politique!..

LA TREMOUILLE.

Moi qui ai dit qu'il allait mourir!

ANNETTE.

Il était furieux! *Par Notre-Dame d'Embrun,* s'écriait-il

en s'éloignant, *des enfans, conspirer contre moi!... Pâques-Dieu!..* .

LE DUC.

Mais qu'est-ce qui peut nous arriver?

MONTMORENCY.

Dam!.. l'exil!

LA TRÉMOUILLE.

La prison!

CHABANNES, *à voix basse.*

Peut-être même...

MONTMORENCY, *bas aux autres.*

Messieurs, il ne fait pas bon ici... Allons-nous-en. (*S'éloignant.*) Sire, nous avons bien l'honneur...

LE DUC, *troublé.*

C'est ça, voilà déjà ma noblesse qui me plante là!

ANNETTE.

Je vous conseille de laisser passer le premier moment; ne vous montrez pas... Ah! mon Dieu! j'entends quelqu'un...

LE DUC, *effrayé.*

Messieurs, le conseil est levé.

ANNETTE.

On vient!..

TOUS.

Sauve qui peut.....

(Le duc court s'enfermer dans sa chambre; les autres se sauvent de divers côtés et entraînent Annette avec eux.)

SCENE XIII.

LE COMTE DE DAMMARTIN, *puis* MONTENAC ET BRÉSILLE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Quel événement! quel événement! et qui, diable, aurait pu s'attendre...

BRESSILLE, *arrivant d'un côté.*

Impossible de trouver les deux genêts d'Espagne...

MONTENAC, *arrivant de l'autre côté.*

Le prince se trompait, le cardinal ne pense pas à m'ôter ma place. (*Haut.*) Eh bien! la leçon?...

LE COMTE.

Il y a bien d'autres histoires... imaginez-vous, messieurs, que je quitte le roi! il m'avait fait appeler...

MONTENAC.

Pour vous accorder quelque faveur?...

LE COMTE.

Du tout! pour me laver la tête d'importance: je lui demandais une place pour mon élève, c'est-à-dire pour moi, vu qu'il doit me la passer de la main à la main; il m'a reçu... ah!.. Il prétend que j'ai appris au jeune duc... je ne sais quelle affaire! J'ai eu beau lui jurer que j'étais incapable de lui apprendre la moindre des choses, il m'a traité d'ignorant, d'imbécille; enfin, il paraît que les enfans ont fait quelque sottise énorme, car il veut que la même punition les frappe tous à la fois!

MONTENAC.

Une punition?.. oh! quelques pensums?

BRESSILLE.

La férule?

LE COMTE.

Mieux que ça... vous savez.... (*Il fait le geste du fouet sur sa main.*) L'usage antique et solennel.

MONTENAC.

Comment?.. le...

LE COMTE.

Dans toute sa pureté!..

BRESSILLE.

Et le jeune prince y est soumis aussi?

LE COMTE.

Recommandé à nos soins particuliers!.... ça m'est bien douloureux; mais enfin, le roi a prononcé. Ses petits amis recevront la chose à domicile; les pères et mères sont responsables.

BRESSILLE.

Un pareil traitement!..

MONTENAC.

A son âge!..

BRESSILLE.

Un prince du sang!..

LE COMTE.

Mon Dieu, après ça, on s'en fait un monstre!.. je vous

assure que ça a son bon côté; moi, qui vous parle, je l'ai reçu, je l'ai reçu très-souvent... vous l'avez peut-être reçu aussi.... et je vous assure que ça ne m'a pas fait de mal; ça m'a même fait grand bien... moralement parlant, car il y a toujours le premier moment.

BRESSILLE.

N'importe, c'est avilissant!

Air : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Cet arrêt est trop sévère,
Le roi s'oublier ainsi!

LE COMTE.

Non, il le corrige en père...
On n'est pas juste envers lui!
Il a, ce bon Louis onze,
Le cœur sur la main, mon cher.

BRESSILLE, *à mi-voix.*

Oui, mais c'est un cœur de bronze
Avec une main de fer.

LE COMTE.

Alors, il est heureux pour le petit prince que ce ne soit pas le roi qui administre lui-même.

MONTENAC, *baissant la voix.*

Oui; mais je plains celui qui s'en chargera...

LE COMTE.

Pourquoi donc?

MONTENAC.

Parbleu! l'héritier du trône...

BRESSILLE, *de même.*

Qui peut devenir roi d'un jour à l'autre... croyez-vous qu'il oublie l'insulte...

MONTENAC.

Et la personne qui l'aura... insulté!..

LE COMTE, *à part.*

Diable!

BRESSILLE, *baissant la voix.*

D'autant que notre bon Louis XI baisse prodigieusement.

MONTENAC, *de même.*

Et que peut-être... avant peu...

LE COMTE.

Vous croyez? (*A part.*) Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Eh bien! eh bien! mon cher Montenac, ça ne doit pas empêcher un sujet fidèle comme vous de remplir son devoir.

MONTENAC, *étonné.*

Comment?

LE COMTE.

Oui, c'est dans vos attributions, ça vous regarde..... comme précepteur civil...

MONTENAC, *vivement.*

Ce n'est pas civil du tout! un acte de violence...

LE COMTE, *regardant Bressille.*

Au fait, c'est peut-être plutôt du domaine du précepteur militaire...

BRESSILLE, *vivement.*

Non pas...

LE COMTE.

Si... ça rentre tout-à-fait dans les exercices du corps!.. et vous ne pouvez pas refuser...

BRESSILLE, *vivement.*

C'est civil!

LE COMTE, *de même.*

C'est militaire!

MONTENAC, *de même.*

Permettez, messieurs, c'est de la haute police, et ça regarde le gouverneur en chef.

BRESSILLE, *vivement.*

C'est juste!.. c'est juste!..

LE COMTE.

Un moment, messieurs, un homme ayant bouche en cour ne peut pas s'abaisser...

MONTENAC.

Arrangez-vous, je m'en mêle pas.

BRESSILLE.

Ni moi.

LE COMTE, *troublé.*

Comment, vous abandonnez le roi?.. Malheureux Louis XI, infortuné monarque!.. tu n'as donc plus un bras sur qui compter!..

MONTENAC.

AIR : *Adieu donc, adieu madame* (Seconde Année).

Nous n'oserions pas, messire,
Approcher tant monseigneur.

BRESSILLE, *de même.*

C'est à vous, je dois le dire,
Qu'est réservé cet honneur!

MONTENAC.

Qui terminera l'affaire?

LE COMTE.

Quoi! vous flottez incertains?...

MONTENAC, *s'inclinant.*

Moi, je n'y saurais que faire.

BRESSILLE, *de même.*

Je n'y puis prêter les mains!

ENSEMBLE.

MONTENAC ET BRESSILLE.

Nous n'oserions pas, messire, etc.

LE COMTE, *allant de l'un à l'autre.*

A mon ordre il faut souscrire,
Venez près de monseigneur;
C'est à vous, je dois le dire,
Que j'accorde cet honneur.

(Montenac et Bressille sortent en le saluant.)

SCENE XIV.

LE COMTE, *seul.*

Eh! bien, ils sont charmans!.. et moi qui réponds de l'exécution sur ma tête! Qu'est-ce qui dirait que c'est une affaire d'état de donner le fouet à un bambin!.. il est vrai que ce bambin portera la couronne, et que... Ma position est affreuse!.. si je le donne, moi-même, de ma personne, il est certain que ce petit bonhomme en s'asseyant sur le trône, ça lui fera penser naturellement... d'autant qu'il a la mémoire très-locale... et, je suis un homme perdu!... d'un autre côté, si j'hésite... les oubliettes, les petites cages, les petites trapes du bon Louis XI!.. le donnerai-je? ne le donnerai-je pas?.. je me trouve entre deux colères royales, dont la moindre est mortelle... (*Comme frappé d'une idée.*) Oh! quelle idée!.. qui m'empêche?..

SCENE XV.

LE COMTE, ANNETTE, *arrivant doucement, de côté.*

ANNETTE, *à part.*

Je n'y tiens plus, il faut que je sache... (*Le voyant.*) C'est mon oncle...

LE COMTE, *à lui-même.*

C'est cela, il l'aura!.. il l'aura même bien conditionné,

pour que ça ne lui donne aucun soupçon.... mais il ne saura jamais par qui!.. de cette manière, je satisfais au présent, et me garantis de l'avenir, j'évite la colère du vieux, la vengeance du jeune, et les reproches de la postérité!

ANNETTE, *écoutant.*

Que dit-il donc?

LE COMTE, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est?

ANNETTE.

C'est moi, mon oncle.

LE COMTE.

Que viens-tu faire ici? encore rôder pour parler à ton mauvais sujet d'Ecossais? mais j'ai la promesse de son capitaine, et, dès demain, embarqué!..

ANNETTE, *à part.*

Il ne manquait plus que ça! (*haut.*) Ah! je n'y pense pas, allez mon oncle, je ne songe qu'à notre pauvre petit prince!.. Le roi est donc bien en colère?

LE COMTE, *faisant une grimace.*

Oh!

ANNETTE.

Qu'est-ce qu'on veut lui faire?

LE COMTE, *de même.*

Ah!

ANNETTE.

Mettez-vous à sa place...

LE COMTE.

Du tout il ne manquerait plus que ça!

ANNETTE.

Mais...

LE COMTE.

Chut!.. ça s'arrangera!.. pas un mot... que l'enfant se calme... se tranquillise... j'espère... je vais voir... enfin je vais m'occuper de lui avec toute l'affection que je lui porte. (*A part.*) Allons tout disposer... et le plus grand mistère!.. il l'aura!.. il l'aura même plus fort que je... (*En sortant.*) Que l'enfant se calme... qu'il se tranquillise!...

(Il sort.)

ANNETTE.

Ah! mon Dieu!.. mon oncle a une manière de me tranquilliser qui me fait mourir de peur!

SCENE XVI.

ANNETTE, LE DUC.

LE DUC, *entr'ouvrant sa porte.*

St! st! Annette!

ANNETTE.

Ne vous montrez pas!

LE DUC.

Eh bien?

ANNETTE.

Ça va mal! d'abord mon mariage.. ce pauvre Georges part demain...

LE DUC, *se désolant.*

Et je ne puis l'empêcher!.. maintenant que me voilà brouillé avec le roi!..

ANNETTE.

Et joliment brouillé!..

LE DUC.

Eh bien! qu'il me mette au pain sec pour huit jours, et que ça finisse!..

ANNETTE.

Je ne sais pas ce que ça peut être... mais ça sera plus terrible!..

LE DUC, *inquiet.*

Ah! mon Dieu!

ANNETTE.

Tenez... entendez-vous, dans la galerie? c'est la garde écossaise!.. (*Pleurant.*) C'est peut-être pour vous!..

LE DUC, *ému.*

Allons, Annette, ne pleure donc pas comme ça... regarde-moi, est-ce que je m'affecte? (*Avec un air dégagé.*) On est homme ou on ne l'est pas. Dis donc, si tu allais un peu aux écoutes, savoir ce qui se prépare...

ANNETTE.

De tout mon cœur.

LE DUC, *regardant autour de lui.*

Ne reste pas trop long-temps, parce que... quand je suis seul, je m'ennuie

(Annette sort en lui faisant signe de ne pas bouger.)

SCENE XVII.

LE DUC *seul, et après un silence.*

Au fait, qu'est-ce qu'ils me veulent donc? ça commence à me déplaire. (*On entend fermer les portes en dehors.*) Eh! bien, on ferme les portes! Annette ne pourra plus rentrer. (*Criant et donnant des coups de pieds dans la porte.*) Je vous ordonne d'ouvrir, messieurs, qu'est-ce que c'est donc que ça?.. je casse les meubles, les portes. (*On entend un bruit d'arquebuses.*) Ah! ah! des sentinelles... (*Il s'éloigne de la porte.*) Qu'est-ce que cela signifie?.. et personne à qui parler... personne pour m'instruire!... (*De la fenêtre à droite, un billet attaché à une pierre vient tomber à ses pieds.*) Qu'est-ce que c'est?.. Un papier... (*Il l'ouvre.*) Georges Leslie... l'amoureux d'Annette..... C'est un ami!.. (*Il lit.*) « Mon « prince, je suis en faction sous cette fenêtre. » (*Regardant.*) Près des fossés! je le vois... (*Il lit.*) « Je sais la punition qui « vous attend. » (*A lui-même.*) Ah! enfin! (*Lisant.*) « Mais je « n'ose vous la dire. » L'imbécille! (*Lisant.*) « Elle est affreuse! « Ce n'est pas à cause de la chose, mais c'est humiliant pour « un gentilhomme. » (*A lui-même.*) Qu'est-ce que ça peut être? (*Lisant.*) « Je brave tout pour vous y soustraire; « cette fenêtre est élevée... mais en y attachant vos draps... » (*Vivement.*) Il a raison... Eh! vite à l'ouvrage... d'ailleurs, je suis accoutumé à voyager par les fenêtres...

AIR : *Voyez sur cette roche* (Diavolo).

Mais, chut! faisons silence,
Craignons d'éveiller le soupçon.
Endormons un gardien félon
Pour fuir de ma prison.
Que mon cœur bat d'avance!
Mais le ciel me protégera,
Et loin de ces murailles-là...
Oui, je me vois déjà!...

(*Il fait un pas vers sa chambre, on donne un tour de c à la porte du fond; il s'arrête.*)

On ouvre... ô Dieu! plus d'espérance!
Oui, mon bourreau s'avance!
C'est lui, je l'entends là!
Le voilà!

(Il tombe accablé dans un fauteuil.)

SCENE XVIII.

LE DUC, UN HOMME *masqué et enveloppé d'un m ferme la porte et pousse les verroux.*

LE MASQUE, *à part.*

Comme ça, je défie qu'il se doute...

LE DUC, *à part.*

Je n'ai plus qu'un moyen, c'est d'effrayer celui.... (*Il le regarde.*) Il est masqué ! impossible de le connaître!..

LE MASQUE, *à part.*

Surtout... pas un mot...

LE DUC, *avec effroi et à part.*

Ce mystère, ces précautions... avec le caractère de Louis XI, je devine! on en veut à mes jours! (*Avec résolution.*) Eh bien! je leur montrerai que je suis un homme! (*Haut.*) Approchez!.. (*Il fait signe au masque.*) Je sais ce qui vous amène.

LE MASQUE, *à part.*

C'est heureux! je ne serai pas obligé...

LE DUC, *assis.*

Quoique ce soit un peu dur à mon âge... la volonté de Dieu soit faite ! (*En soupirant.*) Exécutez vos ordres !

LE MASQUE, *à part et tournant autour de lui.*

Ah ! ça, s'il reste toujours assis, je ne sais pas trop comment je pourrai...

LE DUC, *après un silence.*

Qu'attendez-vous? je vous livre ma tête!

LE MASQUE, *à part*

Sa tête! nous ne nous entendons plus!.. heureusement que j'ai là des armes parlantes...

(Il lui montre une poignée de verges.)

LE DUC, *vivement.*

Hein? qu'est-ce que c'est? des verges!.. Pâques-Dieu! mort-Dieu! jarni-Dieu ! ne m'approchez pas... (*Il s'éloigne en tenant son fauteuil contre lui ; le masque lui montre sa chambre et l'invite à y entrer.*) Passer là-dedans? ah bien! oui, compte là-dessus! ah! nous allons nous amuser. (*Même invitation.*) Du tout; qu'on me tranche la tête, je ne dirai rien, c'est honorable !.. mais recevoir... un pareil soufflet... pour que l'histoire dise qu'un roi de France... Fi donc!.. il y va de l'honneur de la monarchie!

Air : *A jeûn je suis trop philosophe.*

Jamais d'une injure infamante,
Je ne supporterai le poids!...
Cette flétrissure sanglante
Peut ternir le nom des Valois,
Et me dépouiller de mes droits!...
Comment après me montrer sur le trône ?..
Non, non, le lâche entaché d'un affront,
Ne peut cacher, même sous la couronne,
L'outrage imprimé sur son front!

LE MASQUE, *voulant s'en emparer.*

Où diable va-t-il chercher le front !... il faut en finir...

LE DUC, *indigné.*

Insolent! ne me touche pas, ou je te passe au travers du corps la première épée... qu'on me donnera! (*Le masque s'arrête effrayé.*) Eh bien ! pourquoi ne parles-tu pas? tu as peur que je ne te reconnaisse? Ah! tu fouettes, de par le roi... et tu rougis de ton emploi!

LE MASQUE, *déguisant sa voix.*

Non !..

LE DUC, *l'examinant.*

Je te connaîtrai cependant. (*A part.*) Si je pouvais le forcer à se trahir !... (*Échappant au masque qui veut le saisir.*) Ce n'est pas Tristan... non, il est plus grand!.. Olivier le Daim... il est plus petit, et puis un barbier, ça ne le regarde pas... Labalue!..

LE MASQUE, *en fausset.*

Eh bien! oui, je suis le Cardinal!... (*Le saisissant.*) Et vous allez me faire le plaisir...

LE DUC.

Misérable!.. et personne pour me défendre... (*Appelant vivement.*) Comte de Dammartin!..

LE COMTE, *s'oubliant.*

Plaît-il?

LE DUC.

Cette voix ?.. c'est lui!..

LE COMTE, *perdant la tête.*

Non, non, ce n'est pas moi!

(Il veut l'emporter dans ses bras.)

LE DUC, *se débattant et lui arrachant l'épée qu'il porte sous son manteau.*

Infâme Dammartin ! tu paieras de ta vie!..

LE COMTE, *tombant à genoux.*

Je suis perdu!

LE DUC, *lui arrachant son masque.*

Je ne m'étais donc pas trompé!.. (*Levant l'épée.*) Tu mériterais!..

ANNETTE ET LESLIE, *en dehors, frappant à la porte.*

Grâce! grâce !.. j'apporte sa grâce...

LE DUC.

C'est Annette... (*Au comte.*) Reste là... à genoux!..

LE COMTE.

Oui, monseigneur.

ANNETTE ET LESLIE.

Ouvrez donc !..

LE DUC.

Dam !.. un moment... je ne suis pas assez grand...

(Il monte sur une chaise et ôte le verrou.)

SCENE XIX.

LES MÊMES, ANNETTE, LESLIE, OFFICIERS.

ANNETTE, *accourant.*

Arrêtez ! arrêtez ! j'ai prévenu la duchesse d'Alençon et votre femme, qui s'est jetée aux genoux du roi... heureusement, il était de bonne humeur... il pardonne... (*Avec crainte.*) Mais, monseigneur, suis-je arrivée à temps ?..

LE DUC, *gaîment.*

Oui, Annette... l'honneur est intact. (*Montrant le comte à genoux.*) Tu vois mon ennemi à mes pieds !..

ANNETTE, *surprise.*

C'était mon oncle !

LESLIE.

Un gentilhomme !..

LE COMTE, *à genoux.*

Archer !.. et vous, ma nièce, respectez le malheur... J'ai vu le moment où c'était moi qui le recevais !

LE DUC, *croisant les bras.*

Vous l'auriez bien mérité... Levez-vous, monsieur mon gouverneur !.. (*Avec dignité.*) Vous sentez qu'après ce qui s'est passé...

~~(Il présente les verges.)~~

LE COMTE, *humblement.*

Je ne peux plus vous regarder en face ? j'entends, monseigneur... je suis disgracié... je perds ma place... je dois en déposer les insignes... (Il présente les verges.)

LE DUC, *faisant signe à Leslie de les prendre.*

C'est bien !.. qu'on les suspende en sautoir avec cette épée...

DAMMARTIN.

Ça fera un joli effet !..

LE DUC.

C'est mon premier trophée !.. (*Gaîment.*) Du reste, comte, je n'ai pas de rancune, et maintenant je vous pardonne, à condition que vous marierez votre nièce à mon ami Georges.

LE COMTE.

Un petit archer qui n'a que sa plume... de coq ! Mais à ce prix, monseigneur, puis-je compter au moins qu'une fois sur le trône... vous ne vous souviendrez plus ?..

LE DUC.

De vous? . pas le moins du monde... (*Noblement.*) Soyez tranquille... le roi de France ne vengera pas les injures du duc d'Orléans.

(On entend les enfans pleurer.)

ANNETTE.

Eh! mais quel bruit!

LE DUC.

Ce sont les membres de mon conseil! quelle drôle de figure ils font!

SCENE XX.

LES MÊMES, MONTMORENCY, LA TRÉMOUILLE, CHABANNES, COSSÉ, LES AUTRES ENFANS.

TOUS.

(Ils arrivent en pleurant.)

AIR : *Ah! ah! comment il ose* (du Budget).

Ah! ah! c'est un outrage,
J'en suis en fureur...
Un pareil affront, à mon âge,
Ah! ah! c'est une horreur!

LE DUC.

Quest-ce donc? quelqu'un vous a manqué?

MONTMORENCY, *soupirant.*

Au contraire!..

LE DUC

Comment... vous avez reçu!.. il paraît que c'était une mesure générale! (*Avec sentiment.*) Et toi aussi, Montmorency?

MONTMORENCY, *se frottant le dos.*

Oui, ça m'a été bien sensible!..

ANNETTE.

Ah! mon Dieu !.. j'avais oublié!.. mais ils ont tous leur grâce!

MONTMORENCY.

Il fallait donc le dire!..

TOUS.

Il est bien temps!

LE COMTE.

Vous avez votre grâce!

LE DUC, *souriant.*

Au fait, maintenant je ne vois pas trop à quoi ça les avance.

LE COMTE.

Si, c'est une satisfaction!.. les voilà réhabilités! c'est comme s'ils n'avaient rien reçu.

LE DUC, *gaîment.*

Pour vous consoler, mes amis, allons manger la collation qu'Annette nous avait préparée, et remercier le roi, (*à mi-voix*) car je ne conçois rien à sa clémence!..

ANNETTE, *avec mystère.*

Ah ! c'est que vous ne savez pas la grande nouvelle ! il est d'une joie !.. la reine vient de lui annoncer un héritier...

LE DUC.

Hein ?..

TOUS, *à mi-voix.*

Un héritier !

ANNETTE, *de même.*

Dans six mois !..

LE DUC, *se grattant l'oreille.*

Diable ! voilà une grâce qui me coûte cher !...

LE COMTE, *à mi-voix.*

Ça vous détrône, sire... si j'avais su ça...

(A part et faisant le geste de fouetter.)

LE DUC.

Que voulez-vous?

AIR : *En amour comme en amitié.*

A mon destin, je me résignerai...
Et s'il faut descendre du trône,
Sans nul regret, eh bien ! j'en descendrai ;
J'ai goûté les plaisirs que donne la couronne.
(Montrant Annette et Leslie qui se tiennent sous le bras et se regardent tendrement.)
Quels doux transports ! regardez-les tous deux...
De leur bonheur mon âme est attendrie...
C'est mon ouvrage... et je m'écrie :
Oui, je fus roi, car j'ai fait des heureux !

(*Reprenant avec gaîté.*) Et puis ! qui sait ! bah ! tous les enfans ne sont pas des garçons !... Ainsi. ..

AIR : *En vain l'on critique* (des Deux Nuits.)

Sur un tel mistère
Tâchons de nous taire ;
Malgré moi, j'espère...
Je crois au destin !
Souvent, d'un nuage,
Qui porte l'orage,
Le ciel se dégage,
Tout renaît soudain.
(*Au public.*)
Mais une autre crainte m'afflige...
A ce châtiment éternel,
Qu'à l'enfance, hélas ! on inflige,
N'en joignez pas un plus cruel...
Montrez-nous d'avance
Un peu d'indulgence.
Un peu de clémence...
Quand Louis onze, ici,
Devient debonnaire,
Et nous traite en père,
Qu'au moins le parterre
Fasse comme lui.

TOUS.

Montrez-nous d'avance
Un peu d'indulgence, etc...

FIN.

MISE EN SCÈNE.

Leslie en faction à la porte du duc d'Orléans, à la gauche du spectateur. — Annette sur le devant de la scène. — Leslie vient causer avec elle.

Aux mots : *Que dis-tu?* Annette passe près de la porte du duc. Elle descend la scène ainsi que Leslie qui se place à sa gauche.

Lors de l'entrée du gouverneur et des deux précepteurs, Annette va vers le fond et sort à gauche.

Entrée du gouverneur ayant à sa gauche Bressille et Montenac. — Leslie en faction. — Le dernier sort par le fond.

Le Comte s'assied un moment, ainsi que Bressille.— Montenac reste debout. Annette venant de la gauche se place entre Montenac et le Comte.

Aux mots : *Si le roi...* Montenac passe près du Comte.

Le Gouverneur et les deux précepteurs sortent par le fond.

Le Duc entre par la fenêtre à gauche et se tient à la droite d'Annette.

Aux mots : *On vient,* Annette passe à la gauche du duc et sort du côté où elle est entrée.

Le Gouverneur et les précepteurs entrent par le fond.—Le duc s'assied près de la table à gauche des spectateurs.

De l'autre côté, le gouverneur s'assied après Bressille et Montenac à sa gauche.

Aux mots : *Tout de suite*, Bressille se lève et sort par le fond.

Montenac se lève et va s'asseoir à la place de Bressille près du duc.

Aux mots de : *Mon prince*, Montenac se lève et sort par le fond.

Au mot : *Imbécille,* le comte se lève et vient s'asseoir près du duc.

Après ces mots : *Sur un brevet,* il se lève, puis se rassied aux mots : *Nous disions donc ;* et après ceux-ci : *Je vais profiter,* il se lève et sort par le fond.

Le duc se lève aussitôt.

Ses jeunes amis entrent par le fond.

Position des personnages prise de la gauche des spectateurs.

Cossé-Brissac.

Le Duc.

Le Duc se lève et va près de Cossé-Brissac; après : *du Cotignac!* tout le monde se lève et se groupe autour de Cossé et du duc.

Annette venant du fond se place entre eux.

Ils se retirent ensuite à la droite des spectateurs.

Le Duc tient le milieu de la scène ayant Annette à sa droite.

Tous se sauvent par les portes latérales.

Le Gouverneur et ses accolites entrent par le fond. Bressille à sa droite et Montenac à sa gauche. Ces deux derniers sortent par le fond.

Annette, venue de la droite, descend la scène et se tient à la droite du gouverneur; celui-ci sort par le fond.

Le Duc, sorti de la gauche, reste de ce côté. Annette à sa gauche sort par le fond.

A l'entrée du gouverneur par le fond, le jeune duc s'assied près de la table à la gauche des spectateurs, cherchant à le démasquer il se lève, le désarme et le fait mettre à genoux.

Annette entre par le fond, ainsi que Leslie. Le duc à la droite d'Annette.

Position des personnages prise de la gauche des spectateurs.

Leslie, Annette, Le Duc, Le Gouverneur.

Les jeunes amis du duc entrent par le fond. Ils descendent la scène et tiennent la droite des spectateurs.

L'ART
DE PAYER SES DETTES.

L'ART

DE PAYER SES DETTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MÉLESVILLE ET VARNER;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 10 DÉCEMBRE 1831.



PRIX : 1 FR. 50 CENT.



Paris.
RIGA, ÉDITEUR,
Faubourg Poissonnière, n. 1
1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DURAND.	M. LEPEINTRE J^{e}.
PROSPER, son neveu.	M. ARNAL.
DORSAY, jeune peintre.	M. PERRIN.
CAROLINE, orpheline.	Mlle ATALA.
MANETTE, blanchisseuse.	Mlle WILMEN.
M. FIQUET, cafetier.	M. ÉMILIEN.
UNE BONNE.	
UN DOMESTIQUE.	



La scène se passe dans un hôtel garni, à Paris.



IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

L'ART
DE PAYER SES DETTES.

Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement. Porte de fond et portes latérales. A gauche et au premier plan, une fenêtre donnant sur la cour de l'hôtel. A droite, une commode et un armoire. A gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROSPER, *seul.*

(Il entre par le fond et ferme la porte vivement.)

Ouf!.. c'était bien lui!.. un créancier se reconnaît d'une lieue!.. c'est si laid!

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Sa figure a l'air d'un reproche,
Son regard toujours menaçant
Semble reluquer notre poche,
Car il en veut à notre argent!
C'est là son but... il faut qu'il s'en saisisse.
Un créancier est à mes yeux
Presqu'un voleur, d'autant plus dangereux
Qu'il a pour appui la justice.

Pourvu qu'il ne m'ait pas suivi! (*Écoutant.*) Non!.. c'est terrible d'en avoir une collection aussi complète! on ne peut faire un pas... (*Apercevant une pile de linge sur sa commode.*) Ah! ah!... voici mon linge que la petite Manette m'a rapporté... (*Il le range en regardant sur la note.*) Trois chemises!.. cinq cravates!.. Elle est gentille, cette petite Manette!.. douce, honnête.., une vertu!.. (*Regardant un mouchoir.*) Ah! voilà un acroc!.. Et ne me demandant jamais d'argent... aussi le premier que j'aurai... (*Il aperçoit une lettre près du linge.*) Tiens! une lettre que le portier aura montée en mon absence!... De mon oncle!.. (*Il va pour la décacheter, on frappe doucement à la porte du fond. Prosper tressaille.*) Oh! là, là... c'est mon créancier de tout-à-l'heure... voilà la sueur froide qui me prend!.. (*On frappe encore.*) Qui est là?

CAROLINE, *en dehors.*

N'est-ce pas ici M. Durand?..

PROSPER.

Que je suis bête!.. une voix de femme! (*Haut.*) Entrez!..

SCENE II.

PROSPER, CAROLINE *en costume de pensionnaire, et accompagnée d'une bonne qui reste au fond.*

CAROLINE, *surprise.*

Un jeune homme!.. Ah! pardon, monsieur... je ne m'attendais pas...

PROSPER, *à part, la regardant.*

Jolie tournure!.. (*Haut.*) Entrez... entrez, mademoiselle.

CAROLINE, *hésitant.*

Je me serai trompée... je croyais que c'était ici monsieur Durand.

PROSPER.

M. Durand de Nantes?

CAROLINE.

Négociant...

PROSPER.

Epicier en gros. (*Avec empressement.*) C'est absolument la même chose, mademoiselle, je suis son neveu.

CAROLINE, *le regardan.*

Son neveu?.. (*A part.*) Comment, c'est là ce mauvais sujet dont il se plaint toujours!..

PROSPER, *souriant.*

A la manière bienveillante dont vous me regardez, je vois qu'il vous a parlé de moi, ce cher oncle!..

CAROLINE.

Il n'est pas arrivé?

PROSPER.

Est-ce qu'il doit venir?

CAROLINE.

Mais sans doute; il m'a écrit qu'il logerait à l'hôtel de Bretagne...

PROSPER.

C'est ici.

CAROLINE.

Et dans mon impatience, j'ai prié ma maîtresse de pension de me laisser sortir avec (*montrant la bonne*) la femme de charge... qui avait quelques emplettes à faire... mais je crains bien d'avoir commis une imprudence...

PROSPER.

Pourquoi donc?

CAROLINE.

Il m'avait défendu de paraître devant sa famille... de laisser voir l'intérêt qu'il prenait à moi... et je m'amuse à vous conter...

PROSPER.

Je vous jure que vous ne m'avez rien dit...

CAROLINE, *vivement.*

Vrai? Eh bien, tant mieux, gardez-moi le secret.

PROSPER.

Mais...

CAROLINE, *lui souriant.*

Vous me le promettez?.. c'est bien, j'y compte! Adieu, monsieur!.. Partons vite, ma bonne.

LA BONNE, *la suivant.*

Me voilà, mamzelle Caroline!..

(Elles sortent et repoussent la porte.)

SCENE III.

PROSPER, *seul*, *stupéfait.*

Disparue! c'est comme une vision!.. Mamzelle Caroline!.. c'est tout ce que j'ai pu en attraper... drôle d'aventure! Est-ce que l'oncle Durand se permettrait..... hum!... (*Reprenant sa lettre.*) Voyons donc si sa lettre... (*Il la parcourt.*) Oui, vraiment! il arrive aujourd'hui! (*Lisant.*) «Tu me marques, mon cher Pros-« per, que tes affaires sont superbes... je les crois fort mauvaises, « et je veux en juger par mes yeux... » (*A lui-même.*) Heureusement qu'il a la vue basse. (*Lisant.*) «En ma qualité de négociant, le « désordre est ma bête noire... mais je suis juste avant tout : si « tu es aussi rangé que tu le dis, j'ai un moyen de t'en récompenser!..» (*A lui-même.*) Cher oncle, il va m'associer à son commerce, ce qu'il m'a promis depuis si long-temps! (*Continuant.*) « Mais à la plus petite dette que je découvre, je te ferme ma « porte et mon cœur, et sais une autre manière de disposer de « mes biens!.. » (*A lui-même.*) Ah! mon Dieu! (*Lisant.*) « C'est « dans ces sentimeus paternels, que je suis ton bon oncle... »(*Laissant tomber ses bras.*) Une autre manière de disposer de sa fortune!... est-ce qu'il voudrait se marier?.. Eh! mais il est veuf, sans enfans... et cette demoiselle Caroline... (*Se frappant le front.*) C'est cela même... j'étais sur un volcan!..

Air : Vaudeville de *Vadé.*

Dieu! quel serait notre destin,
Si, trahissant leurs caractères,
Tous les oncles allaient soudain
Cesser d'être célibataires,
Et, par suite, devenir pères!
Un oncle!... il faut être hardi
Pour troquer, avec ce courage,
Des neveux qui sont bien à lui,
Pour des enfans qui... jusqu'ici
N'ont pas toujours cet avantage.

De quoi se plaint-il, après tout? il m'a envoyé à Paris étudier le commerce; voilà trois ans que j'étudie... Je m'étais d'abord jeté dans l'épicerie, par respect pour la profession de mon oncle... j'y ai fait des progrès sensibles! Je tournais le cornet avec une grâce! . je parlais poivre, je raisonnais canelle... j'étais plein de mon affaire. Pour achever de m'instruire, j'ai voulu faire de la banque; j'y ai encore réussi : j'ai fait des dettes... j'en ai! ah!.. Qu'est-ce que cela prouve? que j'ai du crédit, et le crédit, c'est la base du commerce!.. il n'y a même que cela qui m'a soutenu depuis six mois! J'avais débuté un peu grandement... un bel appartement, une mise soignée... quand il a fallu solder tout ça!.. plus personne!.. Ma foi, j'ai fait des reviremens : j'ai payé le tailleur avec l'équipage, le carossier avec le cheval, le maquignon avec les meubles, et le tapissier... avec des promesses!.. et je recommence indéfiniment!.. Mais si mon oncle découvre mon système d'amortissement... adieu la succession!.. (*Vivement.*) Eh bien! non!...

il ne saura rien. D'abord, presque tous mes créanciers sont de l'autre côté des ponts... c'est une bonne avance ! je n'en ai que cinq ou six par ici, et... (*On voit M. Fiquet qui passe sa tête à la porte du fond.*) Qui est-ce qui vient là? Justement, c'en est un... M. Fiquet, le cafetier d'en bas ; il faut en finir avec lui.

SCÈNE IV.

PROSPER, M. FIQUET.

PROSPER, *gaîment*

Eh ! bonjour, mon cher M. Fiquet ! comme c'est aimable à vous de venir me voir !.. Donnez-moi la main.

FIQUET, *d'un air agréable.*

Avec d'autant plus de plaisir, monsieur, que j'ai encore autre chose à vous donner !

PROSPER.

Quoi donc ?

FIQUET.

Votre petit mémoire.

PROSPER.

Comme cela se trouve !.. j'allais descendre pour vous le demander ! Il doit être assez rondelet ?..

FIQUET, *le cherchant.*

Hai !.. depuis cinq mois, l'enfant a pris du développement.

PROSPER, *voyant un papier très-long.*

Tout cela en est?... ce n'est pas étonnant : les déjeûners, les demi-tasses !.. Et vous voulez de l'argent?..

FIQUET.

Mais, dam !...

PROSPER.

Eh bien ! mon cher, vous n'en aurez pas. Il y a impossibilité... absolue.

FIQUET.

Ce n'est que deux cents francs !

PROSPER.

Mon Dieu ! je voudrais les avoir... ça me ferait grand plaisir... (*A part.*) Ça ne serait pas pour vous. (*Haut.*) Mais que voulez-vous?..

FIQUET, *vivement.*

D'abord, je ne veux pas de vos billets...

PROSPER.

Ni moi non plus ; je n'ai pas confiance dans ma signature !.. et, cependant, il faut que je vous solde aujourd'hui même, j'ai les raisons les plus fortes !.. et si je pouvais trouver un moyen... Attendez ! une idée sublime !.. vous savez que j'ai beaucoup d'amis?..

FIQUET.

Je crois bien !.. c'est toujours vous qui régalez.

PROSPER.

Raison de plus pour qu'ils me le rendent!.. c'est à qui m'offrira des petits verres... je les conduirai chez vous!.. toutes les fois que je dirai : *Garçon! du kirsch!..* Je ne demanderai jamais que du kirsch...

FIQUET.

Eh bien?..

PROSPER.

C'est de l'eau que vous me servirez.

FIQUET.

De l'eau?.. je ne comprends pas...

PROSPER.

C'est pourtant bien clair!.. je suis censé boire du *kirsch*... mon ami vous le paie; j'avale de l'eau, et à chaque petit verre, vous mettez sur mon mémoire : reçu quarante centimes.

FIQUET.

Ah! j'entends!.. mais, deux cents francs...

PROSPER.

C'est cinq cents petits verres d'eau qu'il faut que j'expédie... pour me liquider.

FIQUET.

Cinq cents verres d'eau!

PROSPER, *souriant.*

Hein, quelle belle occasion pour quelqu'un qui aurait la goute!..

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

FIQUET.

Ah! quel moyen extravagant!

PROSPER.

Il mérite qu'on l'encourage;
S'il était adopté, vraiment,
Pour le crédit quel avantage!
Le créancier plus confiant,
Prêtant son argent à la ronde,
Serait sûr du remboursement...
Car l'eau coule pour le monde.

Eh! bien, papa Fiquet, est-ce convenu?

FIQUET, *riant.*

Dam!.. puisque vous n'avez pas d'autres valeurs ..

PROSPER.

Mais, entendons-nous; si l'on prend des informations sur mon compte, je ne vous dois plus rien!

FIQUET.

C'est sacré!.. mais vous boirez les cinq cents petits verres?..

PROSPER.

Quand je devrais en avoir un délabrement d'estomac...

FIQUET.

Je vais vous préparer un carafon.

PROSPER, *prêtant l'oreille.*

Qu'est-ce que j'entends?.. la voix de mon oncle!.. eh vite, sauvez-vous par le petit escalier.

FIQUET, *en sortant.*

Tâchez de me donner un à-compte le plus tôt possible!

(Il sort à gauche.)

PROSPER, *inquiet.*

Le voici !.. et je n'ai pas eu le temps de prévenir les autres !

SCÈNE V.

PROSPER, DURAND, *en habit de voyage; un* UN DOMESTIQUE *d'hôtel garni portant ses paquets.*

DURAND, *au valet.*

Du tout ! je veux mon logement ordinaire, la chambre jaune ! (*Montrant la droite.*) Je serai à côté de ce mauvais sujet-là!

PROSPER, *courant à lui.*

Cher oncle !..

DURAND, *le repoussant.*

C'est bon, monsieur, c'est bon.

PROSPER.

Touchant accueil !..

DURAND, *au valet qui a porté ses paquets à droite*

François, vous porterez ce carton chez madame Chopin, maîtresse de pension, rue de Clichy.

PROSPER, *à part.*

Pour mademoiselle Caroline, quelque cadeau !..

(Le valet sort.)

DURAND.

Eh! bien, monsieur, vous ne paraissez pas charmé de me revoir?

PROSPER.

Moi, mon oncle! au contraire, j'allais voler au-devant de vous.

DURAND.

Vous ne saviez pas par quelle diligence j'arrivais !

PROSPER.

Mon cœur me l'aurait appris !..

DURAND.

Ta, ta, ta, ton cœur !.. je ne me laisse plus prendre à tes belles phrases. Ah ! ah !.. mon gaillard... (*Frappant sur sa poche.*) J'ai des renseignemens positifs sur ta conduite!.. les noms de tous tes créanciers, le montant de tes dettes...

PROSPER, *troublé.*

Comment, mon oncle... qui a pu vous donner?..

DURAND.

Mon commis-voyageur.

PROSPER, *à part.*

Le traître! moi qui lui payais à dîner!.. (*Haut.*) Vous savez que les voyageurs mentent avec facilité !..

DURAND, *sa note à la main.*

Eh! bien, prouve-moi qu'il t'a calomnié!..

PROSPER.

Oui, mon oncle.

DURAND.

Que tu ne dois rien!

PROSPER.

Pas un sou!

DURAND, *tenant la note.*

C'est un peu fort! quand je vois là... tiens, par exemple, n'as-tu pas de honte! deux cents francs à un limonadier!..

PROSPER.

Monsieur Fiquet?

DURAND.

Oui.

PROSPER.

Le cafetier d'en bas?.. je suis enchanté que vous choisissiez celui-là.

DURAND.

Pourquoi donc?..

PROSPER.

Parce que je le défie de me demander un centime!..

DURAND.

Et depuis quand?..

PROSPER.

Depuis... ce matin.

DURAND.

Bien vrai?

PROSPER, *voulant sortir.*

Je vais vous l'envoyer.

DURAND, *l'arrêtant.*

Non pas!.. tu irais le prévenir!.. appelle-le sous le premier prétexte... tiens, qu'il m'apporte à déjeûner.

PROSPER.

Volontiers!.. qu'est-ce que vous prenez, mon oncle?.. du café?

DURAND.

Du café... au lait.

PROSPER, *le regardant.*

Au lait!.. ça va sans dire!.. avec deux flûtes!.. (*Allant à la fenêtre.*) Monsieur Fiquet!..

Air : du *Dieu et la Bayadère.*

Vite, il nous faudrait
Servir à l'instant même,
Café, beurre et lait;
Enfin, un déjeûner complet.

FIQUET, *en dehors.*

Voilà!.. au numéro sept... versez!..

PROSPER, *continuant, à son oncle.*

Bien !... il va soudain
Montrer son zèle extrême...
(*Montrant la fenêtre.*)
J'ai chaque matin
Mon déjeûner chez le voisin.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FIQUET, *portant un plateau et suivi d'un garçon tenant les deux cafetières.*

FIQUET, *continuant l'air.*

Voilà, messieurs, voilà !
Mon lait vraiment est comm' de la crême...
Goûtez-moi cela...
Et mon Bourbon est du Moka.

ENSEMBLE.

DURAND ET PROSPER.

Bon ! servez-{moi / le} chaud,
{C'est ainsi que je l'aime, / Car c'est ainsi qu'il l'aime...}
Versez comme il faut,
Ne craignez pas d'en mettre trop.

FIQUET ET LE GARÇON.

Bon {servez- / servons-} le chaud,
Car c'est ainsi qu'il l'aime;
{Versez / Versons} comme il faut,
Et surtout n'en mettons pas trop.

(Durand à table, Prosper de côté, Fiquet le servant. Le garçon est sorti.)

DURAND, *bas à Prosper.*

Ne lui dis pas un mot.

PROSPER, *bas.*

Oh ! mon Dieu, je reste dans mon coin.

FIQUET, *à Durand.*

Vous avez fait un bon voyage, monsieur... L'aimez-vous chaud?..

DURAND.

Bouillant.

FIQUET.

Alors, dépêchez-vous !

DURAND, *se brûlant.*

Oh!.. ouf!.. parfait!.. (*à son neveu.*) Eh! bien, Prosper, tu n'en fais pas autant?

PROSPER.

Merci, mon oncle!.. j'ai déjeûné.

DURAND.

Tu prendras bien quelque chose, pour me tenir compagnie?.. c'est moi qui régale...

FIQUET, *d'un air fin.*

Oui, un petit verre.

PROSPER, *debout.*

Pour vous faire plaisir... Monsieur Fiquet... *du kirsch*!..

FIQUET, *montrant un carafon.*

Je m'en étais précautionné; je sais ce qu'il vous faut.

(Il lui verse un petit verre.)

DURAND, *déjeûnant.*

Eh! bien papa Fiquet, comment vont les affaires?

FIQUET.

Hum... hum... monsieur... si ce n'était les crédits!..

DURAND, *à part.*

Nous y voilà! (*Haut.*) Ah! oui, les crédits! nous autres, négocians, c'est ce qui nous ruine.

FIQUET.

Il y a des gens qui consomment toujours...

DURAND.

Et qui ne paient jamais!.. je neux pas souffrir cela, et comme je disais tout-à-l'heure à mon neveu... si tu dois quelque chose, mon garçon, me voilà prêt à payer.

FIQUET, *souriant.*

Vraiment?..

PROSPER, *à part.*

Oh! que c'est perfide!

DURAND.

On n'a qu'à me présenter les mémoires...

FIQUET.

Ma foi... puisqu'il faut vous l'avouer...

PROSPER, *avalant son petit verre.*

Brrr!.. un petit verre!

FIQUET, *à part, et rencontrant un regard de Prosper.*

Ah! mon Dieu!.. notre arrangement!.. c'est sacré!

(Il lui verse un autre verre que Prosper jette de côté.)

DURAND.

Eh! bien... vous vouliez m'avouer?..

FIQUET, *versant à Prosper.*

Rien... rien absolument.

DURAND, *à mi-voix.*

Si fait... que mon neveu... vous doit...

FIQUET, *entre eux deux..*

C'est-à-dire... il me devait... mais, nous nous sommes arrangés... j'ai déjà reçu des à-comptes, et tout ce que je lui demande, c'est de continuer...

PROSPER, *tendant son verre.*

Encore!..

DURAND, *étonné.*

Ainsi vous n'avez pas à vous en plaindre?..

FIQUET, *versant.*

Nullement. (*A part.*) Trois!.. (*Haut.*) je voudrais que tout le fût comme lui.

DURAND, *enchanté.*

En vérité!..

FIQUET, *lui versant encore.*

C'est-à-dire, qu'il a une soif... de s'acquitter!..

DURAND, *se tournant vers Prosper.*

Parbleu! je suis enchanté!.. (*Le voyant prêt à boire son quatrième verre.*) Eh! bien, eh bien, qu'est-ce que tu fais donc?.. tu vas te mettre le feu dans le corps!..

PROSPER, *l'avalant.*

Au contraire, mon oncle!..

DURAND.

Quatre verres de kirsch!

FIQUET.

Il n'y a pas de danger, le mien est si pur...

PROSPER.

Kirsch de la Forêt-Noire!

FIQUET.

Première qualité!..

DURAND.

Parbleu!.. vous me donnez envie de le goûter...

PROSPER, *inquiet.*

Vous, mon oncle?.. je ne le souffrirai pas... après un voyage... pour vous brûler le sang... je ne veux pas! emportez tout cela, monsieur Fiquet.

FIQUET, *enlevant le plateau.*

Tout de suite... du reste, ces messieurs feront le même déjeuner tous les matin?

DURAND.

Sans doute!

FIQUET, *bas à Prosper en sortant.*

Je vais remplir un autre carafon.

PROSPER, *à part.*

Oh! le bourreau!

SCÈNE VII.

DURAND, PROSPER.

DURAND.

Ma foi, mon cher Prosper, réparation!.. j'avoue que voilà une première épreuve toute à ton avantage!..

PROSPER, *avec aplomb.*

Les autres seront de même, mon oncle!

DURAND.

C'est ce que nous verrons! (*Regardant sa note.*) Nous avons le tailleur, le tapissier... je vais y passer...

PROSPER, *à part.*

Je suis tranquille pour ceux-là! ils étaient dans les reviremens.

DURAND, *revenant sur ses pas.*

A propos! connais-tu un jeune homme... un monsieur Dorsay?...

PROSPER, *à part.*

Celui qui m'a gagné il y a trois mois, cinq cents francs au billard!.. Ah! mon Dieu!.. (*Haut.*) Dorsay?

DURAND.

Oui, un peintre, qui loge je crois... rue du Mont-Blanc.

PROSPER, *à part.*

C'est lui... (*Haut.*) En effet, j'ai quelque idée... pourquoi me demandez-vous cela?

DURAND.

Ah! c'est qu'il faudra que je le voie, pour quelque chose... nous en causerons... je reviendrai te chercher à l'heure du dîner.

Air : *Valse de Robin des Bois.*

Adieu, nous nous verrons à table,
Et, si tous les rapports sont bons,
Je prétends, en oncle équitable,
Te faire oublier mes soupçons.
Que le plaisir nous accompagne
Bientôt ensemble à ce festin;
Nous sablerons force Champagne...

PROSPER.

Il vaut bien le kirsch du voisin!...

ENSEMBLE.

Adieu, nous nous verrons à table,
Et si / Oh! tous les rapports sont / seront bons,
Je prétends / Puissiez-vous en oncle équitable,
Te / Me faire oublier mes / vos soupçons.

(Durand sort.)

SCÈNE VIII.

PROSPER, *seul.*

J'ai bien peur que ce Champagne-là ne me porte pas à la tête... Qui diable a pu lui parler de Dorsay?.. une malheureuse dette du jeu, que j'avais perdu de vue!.. Comment faire pour prévenir?.. Si je lui écrivais que je suis prêt à le payer, que je le prie de me garder le secret... c'est un bon garçon!.. un ancien camarade... nous logeons à une lieue, et avant que nous nous soyions rencontrés, j'aurai trouvé de l'argent!.. C'est cela!.. à la besogne!

(Il se met à table pour écrire.)

SCÈNE IX.

PROSPER, *écrivant ;* MANETTE, *avec son panier de blanchisseuse.*

MANETTE.

Votre servante, monsieur Prosper.

PROSPER, *tournant la tête.*

C'est toi, ma petite Manette !

MANETTE.

Avez-vous trouvé votre linge ?

PROSPER.

Oui, ma belle.

MANETTE.

L'avez-vous vérifié ?

PROSPER.

Ma foi, je n'ai pas eu le temps !.. Tiens, fais-moi le plaisir de le compter.

MANETTE.

Ce n'est pas la même chose.

PROSPER, *écrivant.*

Absolument ! j'ai autant de confiance en toi qu'en moi.

MANETTE.

Vous êtes bien honnête.

PROSPER.

Non, c'est une justice à te rendre ; tu es la perle des blanchisseuses !..

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Sage, économe...

MANETTE.

Il faut cela
Quand on n'a pas d' rent's sur l' grand-livre.

PROSPER.

Point de rente avec ces yeux-là !...
Le monde ne sait donc plus vivre !
Fortune, voilà de tes coups !

MANETTE.

Ell' vint bien frapper à ma porte ;
Mais, pour un' jeun' fille, entre nous,
Toutes ces rent's-là, voyez-vous,
Ça coût' plus cher que ça n' rapporte, (*bis*).

PROSPER.

Voilà-t-il des principes ! (*A part.*) Et ce qu'elle dit, elle le pense !.. Il n'y a pas de grand seigneur, il n'y a pas de prince... Moi-même j'ai voulu faire le gentil. (*Faisant le signe de donner un soufflet.*) Elle m'a reçu avec une dignité... ça m'a fait plaisir d'un

côté, et je l'en aime davantage. (*Haut, la regardant avec plaisir, et lui faisant signe.*) Viens donc ici, Manette, que nous causions un peu.

MANETTE, *à part.*

Est-ce qu'il songerait à me donner un à-compte?... (*Haut.*) Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur Prosper?

PROSPER, *souriant.*

Rien... j'ai du plaisir à te voir! une si jolie mine!

MANETTE, *un peu honteuse.*

Oh! monsieur...

PROSPER.

Moi, d'abord! j'adore les blanchisseuses!.. un état si propre!.

MANETTE, *à part.*

Est-il aimable!..

PROSPER, *lui prenant la main.*

Des mains toujours blanches!

MANETTE, *confuse.*

Oh! quelquefois un peu rouges!..

PROSPER, *continuant sa lettre.*

Ca tient à l'état!.. Et puis des yeux! un sourire.... Je n'ai qu'une recommandation à te faire, Manette: c'est de conserver ta sagesse, et... d'empeser un peu plus tes cravates.

MANETTE.

C'est aussi ce que me disait ma tante.

PROSPER, *continuant sa lettre.*

La bonne Marguerite?.. excellente femme!.. elle blanchissait dans la perfection...

MANETTE, *relevant les plis d'une chemise.*

Ah! oui; j'ai été bien heureuse de la trouver à la mort de mon pauvre père, qui ne m'avait laissé que les épaulettes de sergent... elle me recueillit, me montra son état, et me laissa même ses pratiques.

PROSPER.

Sans compter une foule de bons conseils qu'elle a dû te donner...

MANETTE.

Ca, c'est vrai! Elle me disait toujours: « Surtout, Manette, ne laisse pas amasser de trop gros mémoires!.. »

PROSPER.

Elle avait raison... il n'y a rien de dangereux comme cela!.. quand une fois on laisse prendre de mauvais plis... (*Montrant la chemise qu'elle tient.*) En voilà un qui est tout de travers... il faut prendre garde, ma petite...

MANETTE, *déconcertée et allant à la commode.*

Oh! il n'y paraîtra pas.

PROSPER, *à part, pliant et cachetant sa lettre.*

Là ! qui diable, va porter ma lettre ?.. (*Haut.*) Ah ! Manette ?

MANETTE, *revenant.*

Monsieur...

PROSPER, *se levant.*

Ne m'as-tu pas dit que tu blanchissais monsieur Dorsay ?..

MENETTE.

Je vas même y passer... j'ai une commission pour lui.

PROSPER.

Comme ça se rencontre... tu en fera deux... tu vas te charger de ma lettre ?

MANETTE, *la prenant.*

Avec plaisir, monsieur Prosper.

PROSPER.

Tu lui diras... (*Prêtant l'oreille.*) Qu'est-ce que j'entends donc en bas ?... la voix du marchand de meubles qui se dispute avec le portier ! si mon oncle le rencontrait... tâchons de le calmer et de le renvoyer !..

MANETTE, *sa lettre à la main.*

Est-ce tout monsieur Prosper ?

PROSPER, *prêt à sortir.*

Non... attends-moi ici.... j'ai encore quelque chose à te donner.

(Il sort.)

SCENE X.

MANETTE, *seule.*

Quelque chose à me donner ?.. ça n'peut pas être de l'argent ; car, je crois que le pauvre jeune homme... et cependant, voilà trois ans que ma tante a commencé avec lui sur ce pied-là... ça fait une somme !... huit cents francs !.. Eh ! bien, il est si bon enfant, que je n'ose pas lui demander... c'est vrai ! moi, je l'aime, ce M. Prosper... toujours gai, jovial, et pas fier, da !.. Enfin, ce jour où il nous rencontra, ma cousine et moi, sortant de la Chaumière !.. en petits souliers... par une pluie battante, que ça tombait, ah !.. et pas un malheureux fiacre !.. Il avait encore son cabriolet dans ce temps-là... il en descendit bien vite, nous y fit monter malgré les éclats de rire de ses amis, et nous reconduisit jusqu'à la rue Popincourt... une fière trotte !.. (*Avec sensibilité.*) Je ne l'ai jamais oublié !.. et ce chemin-là est gravé dans mon cœur !..

AIR : *De Paris et le village.*

Il nous m'na le long des boul'vards,
C'est fort délicat, je l'atteste...
S'il doit, il vous paie en égards,
Ça fait patienter pour le reste.
A Paris, dans bien des quartiers,
J' vois des jeun's gens qui font figure...
Et qui promèn'nt leurs créanciers,
Mais, c' n'est jamais dans leur voiture.

(Elle prend son panier pour sortir.)

SCENE XI.

MANETTE, DORSAY.

DORSAY, *entrant par le fond.*

Voilà bien la porte qu'on m'a indiquée.

MANETTE, *l'apercevant.*

Tiens!.. monsieur Dorsay.

DORSAY.

C'est toi, Manette?

MANETTE.

J'allais passer chez vous, rue du Mont-Blanc.

DORSAY.

Tu ne m'aurais pas trouvé... j'ai déménagé Mais que me voulais-tu?

MANETTE, *lui donnant la lettre de Prosper.*

D'abord, vous remettre ce petit mot de M. Prosper.

DORSAY, *l'ouvrant.*

Justement, je venais le voir... (*Parcourant la lettre.*) Parbleu! c'est un homme charmant! il me prévient, il m'offre de me payer.

MANETTE.

De vous payer? (*A part.*) Allons, faut croire que mon tour viendra.

DORSAY.

Tu n'as pas d'autres nouvelles?

MANETTE.

Si fait!.. (*A mi-voix.*) J'arrive de la rue de Clichy... Comme je blanchis tout le pensionnat, je peux aller et venir... j'ai vu mamzelle Caroline!

DORSAY.

Je ne suis pas si heureux!... j'ai été donner ma leçon de dessin... elle était sortie.

MANETTE.

Oui; elle avait été s'informer si ce monsieur Durand, cet ancien ami de son père, était arrivé.

DORSAY.

Eh bien?

MANETTE.

On l'attend à toute minute!.... Et comme elle lui a écrit en vot' faveur, elle vous recommande bien de tâcher de lui plaire.

DORSAY.

Hé! mon Dieu, c'est pour être à même de lui faire ma cour, que depuis hier je suis venu me loger dans cette maison!

MANETTE.

C'est bien!.. il ira vous voir; soyez bien gentil, bien aima-

ble !.. et puis, on dit que les artistes, les peintres, ont la réputation de n'avoir jamais le sou !.. Alors, vous ne feriez pas mal de montrer une certaine tenue, un certain *lusque*... ça lui donnera dans l'œil!..

DORSAY.

J'y ai pensé !.. et c'est pour cela que je viens réclamer...

MANETTE.

Chut ! voici monsieur Prosper.

SCENE XII.

LES MÊMES, PROSPER.

PROSPER, *à part.*

Là... il est parti, ce n'est pas sans peine ! (*Apercevant Dorsay.*) Allons, en voilà un autre ! on n'a pas le temps de respirer !.... (*Haut.*) Hé !.. c'est le cher Dorsay ! enchanté!.. (*A part.*) Que le diable l'emporte !

DORSAY, *d'un air riant.*

J'étais impatient, mon cher voisin...

PROSPER, *souriant.*

Voisin?.. bah!..

DORSAY, *montrant la gauche.*

Oui... depuis hier, je loge ici, au-dessous de vous.

PROSPER.

Au-dessous de moi!.. (*A part.*) C'est agréable!.. je vais toujours l'avoir sur mes épaules!.. (*Bas à Manette.*) Dis donc, Manette, rends-moi mon petit billet.

MANETTE.

Soyez tranquille, monsieur, je le lui ai remis tout de suite.

PROSPER, *à part.*

Oh! quelle bêtise !

MANETTE.

Plaît-il?..

PROSPER.

Rien !.. c'est bien... laisse-nous, ma petite.

MANETTE, *hésitant.*

Vous m'aviez dit... que vous aviez quelque chose à me donner ?

PROSPER.

Ah ! oui... un gilet et deux foulards. Tu les prendras la première fois.

MANETTE, *avec un petit soupir.*

C'est tout, monsieur Prosper?

PROSPER.

Et puis mon mémoire qu'il faut m'apporter..... Tu n'y penses jamais !.

MANETTE.

Vous l'aurez aujourd'hui.

PROSPER.

Aujourd'hui ou demain... quand tu voudras... mais il faut de l'ordre...

MANETTE, *avec joie.*

Vous avez raison...vous l'aurez aujourd'hui. (*Sortant.*) Au revoir, monsieur Prosper! Vot' servante, monsieur Dorsay.

(Elle sort.)

SCENE XIII.

DORSAY, PROSPER.

PROSPER, *à part.*

A celui-ci maintenant!.. (*Haut.*) Ce cher ami! que j'ai de plaisir à le revoir!.. Avons-nous fait des farces ensemble!

DORSAY.

Je venais...

PROSPER, *l'interrompant.*

Vous rappelez-vous... ce jour... dans votre atelier... où nous avons pêché notre dîner... à l'hameçon, chez le rôtisseur en bas?

DORSAY.

Oui... mais...

PROSPER, *de même.*

Et cette petite danseuse de la Porte-Saint-Martin dont j'étais fou? je voulais faire le prince russse.... vous avez fait mon cocher... avec un remise... Ah! je m'en souviens!... vous nous meniez joliment.

AIR : *Ami, voici la sainte semaine.*

Mais par malheur la voiture lancée
Trouve en voulant dépasser un *goddem*,
Une boutique... elle fut enfoncée
Et je manquai d'avoir la côte *idem.*
On nous mena droit à la Préfecture,
Et l'on nous mit dans un cachot moral
Où je dormis fort bien, je vous l'assure,
Quoique couché sur un procès-verbal...

Comme nous nous amusions!

DORSAY.

C'est vrai... j'étais venu...

PROSPER.

Asseyez-vous donc.

DORSAY.

C'est inutile... je n'ai que deux mots à vous dire : j'étais venu réclamer ce que vous m'offrez précisément avec tant de grâce...

(Il montre la lettre.)

PROSPER.

Ah! oui, ces cinq cents francs ..

DORSAY.

Cela se trouve d'autant mieux, que dans ce moment j'ai grand besoin de cette somme... et puisque vous la tenez à ma disposition...

PROSPER, *embarrassé.*

Certainement... je la tenais! mais, voyez la fatalité... comme je venais de vous écrire, il m'est arrivé... on peut s'avouer cela entre jeunes gens... il m'est arrivé un mauvais plaisant qui voulait m'emmener à Sainte-Pélagie.

DORSAY.

Un garde du commerce?..

PROSPER.

Quelque chose comme ça. Je n'ai pu m'en débarrasser qu'en lâchant vos cinq cents francs!.. mais avant huit jours, je les remplacerai...

DORSAY.

Huit jours!.. il sera trop tard!..

PROSPER.

Est-ce que vous êtes aussi menacé de la prison?

DORSAY.

Non, mais il est question de me marier...

PROSPER.

Et l'échéance fatale est arrivée?..

DORSAY, *sans l'écouter.*

Je tenais à me présenter sous un jour favorable... non que je veuille tromper personne... mais vous savez que la qualité de peintre est un épouvantail!..

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Car, en province il est encor, je croi,
Des gens imbus de préjugés gothiques,
Pour qui ce titre, objet d'un saint effroi,
Nous montre tous mal habillés, étiques !
Il semblerait, qu'aux peintres, réservé,
Un sort chétif est notre seul partage;
Et que, maint exemple a prouvé,
Qu'on n'a jamais un talent élevé...
(*En souriant.*)
Sans loger au sixième étage.

Je voulais les éblouir un peu, faire quelque dépense!.. c'est malheureux pour moi, mais enfin n'en parlons plus.

PROSPER, *l'arrêtant.*

Un moment, un moment, mon cher Dorsay, je ne veux pas être cause... (*A part.*) Dieu! et mon oncle qui doit le voir aujourd'hui! (*Haut.*) Vous ne devez pas souffrir des retards que j'éprouve... Je n'ai pas d'argent, c'est vrai, mais j'ai du crédit... et je puis peut-être m'acquitter en vous fournissant ce que vous vouliez acheter!

DORSAY.

Quelle idée !.

PROSPER.

Qu'est-ce que ça vous fait, que je vous paie en argent ou autrement?.. Voyons, était-ce pour la corbeille ? vous auriez tort... on n'en donne plus : c'est meilleur genre.

DORSAY.

Non, je voulais quelques meubles...

PROSPER.

Des meubles !.. hé, mon Dieu ! mon cher, prenez dans mon appartement tout ce qui pourra vous convenir.

DORSAY, *regardant.*

Il n'y a rien !

PROSPER.

Choisissez... que le propriétaire les retrouve chez vous ou chez moi, ça ne sort pas de la maison.

DORSAY.

Je tenais surtout à avoir un domestique... une petite livrée ; ça fait bien chez un garçon.

PROSPER.

Une livrée?.. attendez donc... j'en ai une charmante !.. un reste de mon ancienne splendeur... je puis vous la céder. (*Il ouvre un tiroir et en tire une veste galonnée.*) Tenez, une veste de groom, véritable coupe anglaise !..

DORSAY, *d'un air indécis.*

Hum !

PROSPER.

Ah ! c'est qu'il faut que ça soit porté pour bien juger. (*Il ôte son habit et met la veste.*) Regardez-moi ça.

DORSAY, *riant.*

Oui... mais ça ne me donne pas le domestique.

PROSPER.

Ah !.. le domestique !.. si j'avais encore le mien... Eh ! mais...

DORSAY.

De quoi riez-vous donc ?

PROSPER.

D'une idée qui n'a pas le sens commun... c'est pour cela qu'elle me plaît... y a-t-il beaucoup d'ouvrage chez vous ?..

DORSAY.

Presque rien !.. c'est plutôt pour l'apparence... deux ou trois heures, le matin...

PROSPER.

On serait libre après ?

DORSAY.

Tout-à-fait.

PROSPER.

Il vous faut un garçon intelligent?

DORSAY.

Honnête.

PROSPER.

Enfin, ce que nous appelons un bon sujet...

DORSAY.

C'est rare !..

PROSPER.

Il y en a encore, et si vous voulez, je suis à vos ordres, moi!

DORSAY.

Qu'est-ce que vous dites?

PROSPER.

Que je vous demande la préférence.

DORSAY.

Vous ?

PROSPER.

Moi !..

DORSAY.

Quelle plaisanterie!

PROSPER.

Je ne plaisante pas! ma livrée que je vous cède, deux heures de la matinée pendant trois mois, et nous sommes quittes.

DORSAY.

Vous croyez que je consentirais !.. moi, votre ami !

PROSPER.

C'est bien à cause de cela... je n'entrerais pas chez un autre !.. et puis, par goût, je me sers toujours moi-même... un ami est un autre nous-même, c'est donc toujours moi que je sers, ça ne peut pas m'humilier!

DORSAY.

Quelle folie!.. je ne dois pas!..

PROSPER.

Oui... mais moi, je dois... je dois !.. et vous ne pouvez me refuser.

DORSAY, *riant.*

Ah! ah! ah ! voilà bien l'idée la plus extravagante!

PROSPER, *riant aussi.*

N'est-ce pas?.. il faut bien rire! et puis c'est entre nous, et quand ce ne serait que pour nous rappeler notre bon temps!

AIR : *Pour le chercher j'arrive en Allemagne.*

Je vous eus bien jadis à mon service,
Quand sur un siége et le fouet à la main,
Enveloppé d'une large pelisse,
Vous me meniez, je puis dire, grand train.

Chacun son tour ! bien loin que je m'en pique,
Ce souvenir devra nous rapprocher...
Et, quelquefois, le nouveau domestique
Pourra trinquer avec l'ancien cocher.

ENSEMBLE.

Oui, quelquefois, etc.

DORSAY.

Quel original ! (*à part.*) Au fait ! mon but serait rempli, et pourvu que l'on voie une livrée chez moi... cela donnera tout de suite une idée...

PROSPER.

Seulement, si on vous demande si je vous dois encore quelque petite chose, je compte assez sur votre délicatesse...

DORSAY.

C'est trop juste ! Ah ! ça, comment vous appellerai-je ?...

PROSPER, *gaîment.*

Comme vous voudrez... Dubois, Lafleur, Lapierre, Williams !.. je répondrai à tous les noms qui vous passeront par la tête !.. et, ne craignez pas de me bousculer, de me donner même quelques bourrades... c'est de l'emploi.

DORSAY, *riant toujours.*

A la bonne heure !.. justement j'attends deux de mes élèves à déjeuner. (*Souriant.*) Allons, Williams, allons, mon garçon, tu vas mettre le couvert chez moi !

PROSPER, *avec empressement.*

Tout de suite monsieur. (*Ouvrant une armoire.*) J'ai là de la vaisselle... et je puis même, au besoin, vous faire une omelette !.. il faut savoir se retourner !..

ENSEMBLE.

Air : *De la disgrace* (Vieux Mari).

Allons, courage,
Vite à l'ouvrage,
Ce badinage
Nous sert tous deux.
Allons, courage,
Vite à l'ouvrage,
Cet équipage
Me / Vous sied au mieux.

PROSPER, *gaîment.*

C'est un vrai métier de chanoine !...
Pour payer n'ayant, grâce au sort,
Que moi seul pour tout patrimoine...
Il faut bien me mettre en rapport !

ENSEMBLE.

Allons, courage, etc.

(Dorsay sort en riant par la gauche.)

SCENE XIV.

PROSPER, *seul, prenant dans l'armoire, des assiettes, des couverts, du linge, etc.*

Ça l'étonne!.. mais voilà ce qui prouve combien il y a de ressources dans un homme!.. je dis un homme... dans toute l'acception du mot! Après tout, il n'y a pas de sot métier... et, comme l'a dit un ancien : *Connaissez-vous beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?* Non! eh bien, moi, j'ai l'orgueil de m'en croire digne!.. (*Il casse une assiette.*) Diable!.. prenons garde!.. c'est à mon compte. (*Mettant une serviette sous son bras.*) Je brave le préjugé!.. domestique n'est qu'un mot... (j'ai oublié de lui demander s'il voulait du pain tendre)... D'ailleurs, que de gens portent la livrée sans s'en douter!.. une broderie au lieu d'un galon!.. voilà toute la différence!..

(Essuyant une assiette.)

AIR : Vaudeville de *l'Anonyme.*

C'est le mot seul qu'à la cour on élude,
Que de messieurs, qui, valets comme il faut,
Courant d'eux-mêmes après la servitude,
Pour l'ennoblir vont la chercher bien haut!
C'est une erreur; on doit le reconnaître,
On est toujours valet, malgré l'habit,
Quand une fois vous vous donnez un maître,
Plus il est grand, plus vous semblez petit.

(Il se met en marche, portant une pile d'assiettes, des verres, caraffes, etc.)

Là!.. pourvu que je sois libre quand mon oncle viendra me chercher pour dîner, c'est tout ce qu'il faut... (*L'apercevant.*) Ouf! c'est lui!

(Il s'arrête confus et immobile au milieu du théâtre.)

SCÈNE XV.

PROSPER, *en livrée*, DURAND, *sans le voir d'abord et entrant par le fond.*

DURAND, *à part.*

C'est unique! tous les créanciers que je viens de voir sont payés!... je n'ai pu résister au désir d'en faire compliment à mon neveu et... (*L'apercevant.*) Hein! qu'est-ce que c'est?...

PROSPER, *à part.*

Il m'a reconnu!

DURAND.

Comment, c'est toi?

PROSPER, *riant.*

Hé! hé! hé!... vous voyez.

DURAND, *s'approchant.*

Qu'est-ce que tu portes là?

PROSPER.

Ça, mon oncle? ce sont des assiettes.

DURAND.

Parbleu, je le vois bien! mais cet habit?..

PROSPER.

Est-ce que la couleur ne vous en plaît pas?.. chocolat...

DURAND, *se fâchant.*

Il ne s'agit pas de couleur!.. mais de savoir si tu es devenu domestique?

PROSPER.

Momentanément.

DURAND, *le prenant par le bras.*

Comment, morbleu!..

PROSPER, *retenant ses assiettes.*

Ne me touchez pas, mon oncle! vous allez me faire faire un malheur...

DURAND.

Est-ce une comédie que tu joues?..

PROSPER, *saisisant le mot.*

Une comédie?.. justement, mon oncle!.. une partie que nous avons faite... avec quelques amis... une représentation à bénéfice... nous jouons *les Fausses Confidences*... Et pour nous donner plus d'aplomb, plus de naturel, nous répétons avec les costumes, et les accessoires.

DORSAY, *en dehors.*

Allons donc! Williams!..

PROSPER.

Voyez-vous... c'est ma replique... c'est la voix de mon maître... (*Répondant.*) On y va, monsieur!.. (*à son oncle.*) Hein, comme c'est nature! (*Criant.*) On y va, monsieur... (*A son oncle.*) Si on ne dirait pas d'un vrai domestique! (*Voulant sortir.*) On y va!..

DURAND, *l'arrêtant.*

Oh! tu iras une autre fois... j'ai à te parler.

PROSPER.

Vous allez me faire gronder...

DURAND.

Ça m'est égal!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DORSAY.

DORSAY, *entrant par la gauche.*

A quoi diable s'amuse-t-il? je crois que je ferai bien d'user de la permission qu'il m'a donnée! (*Se croisant les bras en souriant.*) Ah! vous voilà, monsieur le drôle!..

DURAND, *bas à son neveu.*

Il t'appelle drôle!

PROSPER, *bas.*

C'est dans la piece... c'est du marivaudage! (*à Dorsay en lui faisant des signes.*) Pardon... si j'ai manqué mon entrée, c'est monsieur Durand qui m'a retenu...

DORSAY.

M. Durand!

PROSPER.

Mon oncle, que j'ai l'honneur de vous présenter.

DORSAY, *à part.*

Son oncle!.. ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'allais faire là!.. moi, qui veux me mettre bien avec toute la famille!.. (*Bas à Prosper.*) Quittez tout cela... qu'il ne soit plus question de rien, je vous en prie... (*à Durand.*) Croyez, monsieur, que ce n'était qu'une plaisanterie...

DURAND.

Je sais, je sais, monsieur... c'est un délassement très-agréable!.. je m'en suis mêlé aussi autrefois; je jouais les colins avec quelqu'agrément... Mais à qui ai-je l'honneur, s'il vous plaît?...

DORSAY, *s'inclinant.*

Dorsay... votre voisin.

DURAND, *souriant.*

Ah!.. le jeune peintre...

DORSAY, *prenant la main de Prosper.*

Et l'ami le plus dévoué de votre neveu, que j'aime comme un frère.

PROSPER, *à part.*

Est-il bon maître!...

DURAND.

Ah!... vous êtes liés?..

PROSPER, *tenant toujours la main de Dorsay.*

Vous voyez!

DURAND, *à part.*

En effet, je me rappelle qu'il est sur ma liste, au nombre des créanciers!.. et je tiens mon gaillard cette fois! (*Haut à Dorsay.*) Je suis enchanté d'une intimité... (*Baissant la voix.*) Mais, entre nous, elle vous coûte un peu cher, convenez-en...

DORSAY.

Comment, monsieur?

DURAND, *de même.*

Oui, oui... entre jeunes gens... ceux qui ont de l'argent paient souvent pour les autres... je sais que Prosper est votre débiteur..

PROSPER, *de loin et montrant sa veste galonnée qu'il n'a pas quittée.*

Brrr... (*Chantonnant entre ses dents.*) « De toi, Frontin... je me défie!.. »

DORSAY, *à Durand.*

C'est une calomnie, M. Prosper ne me doit rien!.. si je lui ai prêté, il m'a payé; ainsi...

PROSPER.

Je ne lui fais pas dire!

DURAND, *enchanté.*

Il serait possible!

DORSAY.

AIR : *De Marianne.*

C'est un garçon très-estimable!...
Plein d'ordre et des plus délicats.

DURAND, *à Prosper.*

De quelle erreur j'étais coupable !
Ah! mon ami... viens dans mes bras!
(*Il l'embrasse.*)
Trop emporté,
Je t'ai traité
Avec rigueur, même avec dureté...
Pardonne-moi,
Car je le croi,
Il est bien peu de neveux tels que toi!...
Je t'accusais d'avoir des dettes,
Mais je vois briller à mes yeux
Ton innocence...

PROSPER, *à part.*

C'est heureux
Qu'il n'ait pas ses lunettes.

DURAND.

Je n'y tiens plus! Prosper, je te dois un dédommagement... et je veux te le donner sur-le-champ!

(Il va à la table et écrit un petit mot à la hâte.)

PROSPER, *d'un air modeste.*

Tout ce qui vous sera agréable, cher oncle!

DURAND, *écrivant.*

Ah! tu ne t'attends pas...

PROSPER, *à Dorsay.*

Je vous demande bien pardon... je suis en famille.

DURAND, *cachetant la lettre.*

Tiens, porte cela à mon notaire... et dis-lui de se dépêcher.

PROSPER, *à part.*

L'acte d'association! heureux Prosper!.. (*A Dorsay.*) Vous permettez?

DORSAY, *riant.*

Comment donc!...

PROSPER, *ôtant sa livrée et reprenant son habit.*

Enfin! me voilà sur le chemin de la fortune!

DURAND, *à Dorsay.*

Quant à vous, jeune homme, nous avions à causer... vous êtes l'ami de mon neveu... venez sans façon dîner avec nous... je me flatte que nous nous entendrons...

DORSAY, *enchanté.*

Ah! monsieur!...

DURAND, *à part*

Au fait, ce pauvre Dorsay, je lui dois des consolations.

(Il rentre chez lui.)

PROSPER, *le suivant des yeux.*

Voilà-t-il un oncle!.. épicier vertueux, vas!... tu n'obliges pas un ingrat... courons vite! (*A Dorsay.*) Je n'oublie pas que je vous redois une heure et demie, je vous paierai ça demain avec le courant. Si même vous avez quelques commissions?.. Non?.. ça n'aurait pas compté!

(Il sort.)

SCENE XVII.

DORSAY, *seul.*

Je me flatte que nous nous entendrons.... Allons, tout me favorise ; il est clair que j'ai gagné ses bonnes grâces... mais, aussi, je n'ai rien épargné pour cela!.. Je lui ai dit un bien de son neveu... dix fois plus que je n'en pense. (*En riant.*) Quoiqu'après tout, c'est un bon garçon que ce Prosper, et qui paie assez bien de sa personne.

SCÈNE XVIII.

DORSAY, CAROLINE, *sortant de chez Durand.*

DORSAY.

Que vois-je?... Caroline! .. vous êtiez là?

CAROLINE.

Oui, mon tuteur m'avait envoyé chercher...

DORSAY.

Eh bien! nos affaires vont à merveille...

CAROLINE.

Au contraire! tout est perdu!

DORSAY.

Comment?

CAROLINE.

Mon mariage est décidé!

DORSAY.

Avec un autre?

CAROLINE.

Sans doute!.. je me doutais que M. Durand avait quelque projet!.. « Embrasse-moi! m'a-t-il dit tout-à-l'heure, embrasse-« moi, ma chère Caroline!.. j'avais promis à la mort de ton père, « mon ancien associé, de te marier à un homme sage, économe, « qui pût continuer notre commerce... grâce au ciel, mon neveu « passe mes espérances... »

DORSAY.

Quoi!.. Prosper!

CAROLINE.

C'est lui que je vais épouser!

DORSAY.

Et cette lettre qu'il a portée au notaire?..

CAROLINE.

C'est pour commander le contrat.

DORSAY.

Ah! malheureux!

CAROLINE.

Vous aviez bien besoin de faire son éloge!..

DORSAY.

Est-ce que je pouvair deviner?..

AIR *des Scythes.*

J'étais, hélas! sans défiance ;
Je désirais m'assurer son appui ;
Tout entier à cette espérance,
De lui j'ai fait un éloge infini; (*bis*)
Je l'ai pourvu, sans qu'il y pût prétendre,
De qualités, qu'ici je lui prêtais ;
Mais à présent comment les lui reprendre ?
Ce qu'on lui prête il ne le rend jamais.
Non, vraiment, etc.

Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE.

Les v'là tous deux!.. doivent-ils être contens? (*Elle s'approche.*) Hé bien, mamzelle... Ah! bon Dieu! quelles figures allongées! Quoique vous avez donc?

CAROLINE, *soupirant.*

Ah! ma pauvre Manette...

DORSAY, *de même.*

Tu nous vois au désespoir!

CAROLINE.

On me marie à un autre.

MANETTE.

Bah!

DORSAY.

Et dire que c'est cet imbécille de Prosper!..

MANETTE.

Monsieur Prosper!.. Comment! c'est lui qui épouse mamzelle?

CAROLINE.

Hélas! oui.

MANETTE, *un peu émue.*

Ah! bien, par exemple!..

DORSAY.

Ça t'étonne?

MANETTE, *de même.*

C'est-à-dire... ça m'étonne... dans ce sens que je ne m'y attendais pas du tout... parce qu'enfin... ce n'est pas délicat à lui!

CAROLINE.

N'est-ce pas que c'est bien mal?

MANETTE, *avec un dépit concentré.*

Certainement !.. avant de se jeter dans d'autres dépenses, il ferait mieux de payer ses dettes!

CAROLINE.

Hé! malheureusement... il n'en a plus!

MANETTE.

Il n'en a plus... il n'en a plus!.. parce qu'on y met des procédés! car, il ne tiendrait qu'à moi...

CAROLINE.

Que dis-tu? est-ce qu'il te doit?

MANETTE.

Je crois bien! depuis trois ans!.. huit cents francs... v'là encore son mémoire que j'avais pris!..

CAROLINE, *vivement.*

Il serait possible!.. (*A Dorsay.*) Et vous êtes sûr qu'il n'a pas d'argent?

DORSAY.

Sans doute.

CAROLINE.

Nous sommes sauvés!

DORSAY.

Comment cela?..

CAROLINE.

Je vous l'expliquerai!.. (*A Manette.*) Manette, il faut réclamer ce qui t'est dû.

MANETTE, *d'un air résolu.*

Oui, mamzelle.

CAROLINE.

Fais du bruit, crie bien haut!

MANETTE.

N'ayez pas peur...

DORSAY, *à Caroline.*

Mais dites-moi donc?..

CAROLINE.

Je n'ai pas le temps!.. courons auprès de monsieur Durand, lui apprendre cette bonne nouvelle... venez vite!.. Toi, Manette, du courage!

(Elle entraîne Dorsay.)

MANETTE, *seule.*

Ah! il se marie!.. Eh bien! ça m'a fait un drôle d'effet... quand on m'a dit cela!.. ça m'a mise en colère... et puis ça m'a donné une envie de pleurer... Est-ce bête!.. qu'est-ce que ça me fait

qu'il se marie, pourvu qu'il me paie !.. (*S'arrêtant en le voyant.*) C'est lui !..

SCÈNE XX.

MANETTE, PROSPER.

PROSPER, *sans la voir d'abord.*

Là, l'affaire est en bon chemin. Le notaire n'a pas voulu me dire... mais il a souri, en me pinçant le menton !.. Me voilà l'associé de mon oncle !

(Il se frotte les mains.)

MANETTE, *à part.*

A-t-il l'air heureux !.. (*S'approchant avec humeur.*) Monsieur...

PROSPER.

C'est encore toi, ma petite ?

MANETTE, *à part.*

Encore !.. comme il devient malhonnête !.. (*Haut.*) Dam ! vous vous m'avez demandé votre mémoire ?..

PROSPER.

Mon mémoire !.. je te l'ai demandé... pour aujourd'hui ou demain !..

MANETTE.

Eh bien !.. dans le doute...

PROSPER.

Fallait venir après-demain !.. rien ne presse !..

MANETTE.

Au contraire, monsieur, ça presse... j'ai besoin d'argent, et il m'en faut à l'instant.

PROSPER, *étonné.*

Qu'est-ce qui lui prend donc ?..

MANETTE, *élevant la voix.*

Oh ! je ne me paie plus de belles paroles ; et quand on doit...

PROSPER, *lui imposant silence.*

Veux-tu bien te taire !

MANETTE, *plus haut.*

Oui, quand on doit...

PROSPER, *bas.*

Malheureuse ! tu veux donc me faire manquer la plus belle affaire...

MANETTE, *à part.*

C'est ça !.. son mariage !.. (*Haut.*) Eh bien ! tant mieux, là !..

PROSPER.

Mais qu'est-ce que tu as besoin d'argent ?

MANETTE, *cherchant.*

J'en ai besoin... parce que... je veux m'établir ; je veux me marier.

PPROSPER.

Te marier!.. toi?

MANETTE.

Tout comme un autre!

PROSPER.

Tiens... cette idée! Et ton futur est-il gentil?

MANETTE.

Je n'en sais rien.

PROSPER.

Comment, tu n'en sais rien!..

MANETTE.

Je n'en ai pas!

PROSPER.

Tu n'as pas de futur?

MANETTE.

Dam! faut d'abord avoir la dot.

PROSPER, *lui prenant la main.*

Laisse donc, une dot!.. avec cette mine-là?.. Quel serait le misérable assez dépourvu de goût et de sensibilité pour exiger.....

MANETTE.

Je ne dis pas... mais il y a beaucoup de misérables qui veulent des dots... Alors, moi, comme je veux un mari, il me faut de l'argent tout de suite, et je m'adresserai plutôt à votre oncle...

PROSPER.

A mon oncle!.. (*A part.*) Il ne me manquerait plus que cela!.. (*Haut.*) Écoute donc, ma petite...

MANETTE, *frappant du pied.*

Je n'écoute rien!.. je veux un mari...

PROSPER.

Mais...

MANETTE.

Je veux un mari!

PROSPER.

Je veux un mari!.. je veux un mari!.. elles ont tout dit, quand elles ont dit cela. Encore, faut-il le temps de choisir! Que diable, moi, je m'intéresse à toi; je ne veux pas que tu prennes un mari de pacotille comme on en fait à la douzaine!.. il te faut quelque chose de bon, de bien conditionné!.. (*A part.*) C'est vrai, elle est charmante, cette petite!.. (*Haut.*) Qu'est-ce que tu lui apportes à ton mari?

MANETTE.

En comptant vos huit cents francs?

PROSPER.

Ou sans les compter?

MANETTE.

Une douzaine de mille francs.

PROSPER, *à part.*

Peste : ce n'est pas mal. (*Haut.*) Comment le voudrais-tu ton mari ?

MANETTE.

Mais dam ! le mieux possible.

PROSPER.

C'est juste ! pour son argent !.. comme qui dirait de ma taille ?..

MANETTE.

Mais...

PROSPER.

De mon air ? de ma figure ?

MANETTE.

Mais oui.

PROSPER, *vivement.*

Vrai ? (*à part.*) Pourquoi pas au fait !.. Ça me coûtera moins cher que de payer les huit cents francs. (*Haut.*) Eh ! bien, Manette... si tu veux, je suis ton homme... c'est-à-dire, je suis ton mari.

MANETTE, *suffoquée.*

Vous ? quest-ce que vous dites-là ?

PROSPER.

Tu hésites !.. est-ce que je te déplais ?

MANETTE.

Au contraire !.. mais, vous en épousez une autre.

PROSPER.

Du tout... mon cœur est libre ; pas la moindre hypothèque : et s'il faut te le dire, Manette, depuis long-temps je sentais en te voyant un certain tic-tac...

MANETTE.

Et moi donc ! mais, ce n'est pas possible !.. vous vous moquez !

PROSPER.

Tu en doutes !.. donne-moi ton mémoire. (*Il écrit au bas.*) « Je reconnais avoir reçu de mademoiselle Manette Bazin, ma fu-« ture épouse... la somme de huit-cents francs énoncée ci-dessus, « à-compte sur sa dot... dont quittance... etc. » (*Lui rendant le mémoire.*) Comme cela, je ne te dois plus rien, et avec deux baisers d'appoint, voilà une affaire soldée.

(Il l'embrasse.)

MANETTE.

Tout de bon !

PROSPER, *la regardant.*

Et une jolie femme ! on a raison de dire : qui paie ses dettes s'enrichit !

MANETTE, *hors d'elle.*

O Dieu ! monsieur Prosper.

AIR *de Partie et Revanche.*

Il se pourrait ? notr' prochain mariage,
Me cause un' joi' qu' j'ai peine à supporter !

PROSPER.

Tes transports, mon cœur les partage,
Car, je t'aimais sans m'en douter,
Oui, je t'aimais sans m'en douter !

MANETTE.
Moi, votre femm'?
PROSPER.
Tu le mérites...
Assez long-temps je fus ton débiteur
MANETTE.
Ah! maintenant nous sommes quittes!
PROSPER.
Non, car je vais te devoir le bonheur.

(*Apercevant son oncle.*) Chut! c'est mon oncle. (*La faisant passer de côté.*) Ne dis rien! plus tard, je te présenterai à la famille!... il est un peu fier, vois-tu... un épicier en gros!

SCENE XXI.

LES MÊMES, DURAND, CAROLINE, DORSAY.

DURAND, *à Caroline et Dorsay, qui le suivent.*
Comment, morbleu! il m'aurait trompé à ce point!

CAROLINE, *montrant Manette.*
La voici!

DURAND.
Nous allons voir!

PROSPER.
Qu'est-ce qu'il y a donc, mon oncle?

DURAND.
Taisez-vous, monsieur! après une pareille conduite!... Cette fois, Dieu merci! j'ai de quoi vous confondre... (*A Manette.*) Approchez, mademoiselle, ne vous cachez pas.

MANETTE, *à part.*
Ah! mon Dieu!.. il sait déjà...

DURAND.
C'est donc huit cents francs que mon neveu vous doit?

MANETTE.
A moi, monsieur?

DURAND.
Oui.

MANETTE.
Huit cents francs?.. Qui est-ce qui a pu vous dire cela?.. du tout... monsieur Prosper ne me doit rien.

DURAND.
Hein?

DORSAY ET CAROLINE.
Comment?

DURAND.
Mais on vient de m'assurer...

MANETTE.
On vous a trompé, monsieur. Je serai bien ingrate si je me plaignais de monsieur Prosper! je ne demande rien... je suis satisfaite... (*Regardant Prosper.*) et très-satisfaite!

CAROLINE, *très-étonnée*

Quoi, Manette...

DURAND, *se tournant vers Caroline.*

Ah! ça, qu'est-ce que vous êtes venus me chanter, vous autres!.. c'est donc un complot contre ce pauvre garçon!.. mais je l'en vengerai.

DORSAY, *à part.*

Je n'y comprends rien!

DURAND.

Prosper! tu as des ennemis.

PROSPER.

Le mérite en a toujours!

DURAND.

Mais, tu as un oncle.

PROSPER, *lui frappant sur le ventre.*

Et un bon oncle.

DURAND.

Je t'ai promis une récompense.

PROSPER, *tendant la main.*

Je suis prêt...

DURAND, *montrant Caroline.*

Eh! bien... embrasse ta femme.

PROSPER ET MANETTE.

Ma
Sa femme!.

DURAND.

Oui, la fille de mon ancien associé que j'ai fait élever comme une princesse.

PROSPER *à part.*

Et moi, qui croyais que c'était pour lui.

DURAND.

Eh! bien... qu'est-ce que tu fais là, les bras en l'air, la bouche béante?.. embrasse donc ta femme, imbécille.

PROSPER, *regardant Manette qui le retient par son habit.*

Imbécille... c'est bien aisé à dire. (*Bas à Manette.*) N'ayez pas peur... il n'y a pas de danger... (*Haut.*) Mais, je ne peux pas...

DURAND.

Tu ne peux pas!.. et pourquoi?

PROSPER.

Pourquoi! pourquoi! parce que je ne veux pas être bigame!

TOUS, *excepté Manette.*

Bigame!

DURAND.

Comment! tu serais marié?..

PROSPER.

A peu près.

DURAND, CAROLINE, DORSAY.

AIR : *Du Dieu et la Bayadère.*

ENSEMBLE.

Ah! juste ciel! qu'ai-je entendu,
Et que veut dire ce mystère?
D'étonnement et de colère
Ici je / Son oncle reste confondu.

PROSPE RET MANETTE.

O ciel! à ce coup imprévu,
Que dira-t-il? que va-t-il faire?
Dans ses regards quelle colère;
Ah! combien mon cœur est ému!

DURAND.

Après la peine que j'ai prise
Pour choisir ce qu'il lui fallait...
Quel maladroit! quelle sottise!

DORSAY ET CAROLINE, *avec joie.*

Que d'esprit et qu'il a bien fait!

ENSEMBLE.

DURAND, CAROLINE, DORSAY.

Ah! juste ciel! qu'ai-je entendu, etc.

PROSPER ET MANETTE.

O ciel! à ce coup imprévu, etc.

DURAND.

En voici bien d'une autre!.. Tu t'es marié?

PROSPER.

Pour mettre de l'ordre dans mes affaires.

DURAND.

Et, depuis quand?

PROSPER.

De tout-à-l'heure.

DURAND.

Et avec qui?

PROSPER, *présentant Manette.*

Voilà!.. je vous présente madame Prosper Durand,

TOUS.

Manette!

DURAND, *à mi-voix.*

Ta blanchisseuse!

PROSPER.

Elle ne fera pas tache dans la frmille!..

MANETTE.

Ah! monsieur... me pardonnerez-vous?

DURAND, *à son neveu.*

Celui-là est un peu fort!

PROSPER.

Ça paraît comme ça au premier coup-d'œil... mais au fond, c'est un mariage de raison!.. D'abord, c'est une économie... pas de mémoires de blanchissage!.. un débouché pour vos savons... une

dot que j'ai déjà touchée... et puis, regardez-la, mon oncle... sage, jolie... il y a bien des duchesses qui n'en ont pas tant!.. (*Regardant Dorsay.*) D'ailleurs on sait que je foule aux pieds les préjugés!

DORSAY.

Et il a raison. (*A Durand.*) Imitez-le, monsieur Durand, et puisque c'était le seul obstacle...

CAROLINE.

Ah! oui, mon cher tuteur...

DURAND.

Mais, qui est-ce qui prendra le magasin que je voulais établir à Paris?

PROSPER.

Moi, mon oncle, je prendrai tout. Vous voyez comme j'entends les affaires commerciales!...

MANETTE.

Ah ça, monsieur Prosper, vous me rendrez heureuse, n'est-ce pas?

PROSPER.

Comment donc! c'est encore une dette, et vous savez comme je les paye!

VAUDEVILLE.

Air : *Les gueux, les gueux sont les gens heureux.*

CAROLINE.

Sur le théâtre, sans peine
On se moque des huissiers;
Mais excepté sur la scène
Quand on a des créanciers :
Il faut payer;
On se fait prier,
Mais pour en finir... il faut payer.

TOUS.

Il faut payer, etc.

DURAND.

De dix-huit ans jusqu'à trente
On peut être séducteur;
Mais quand on en a soixante
Et que l'on veut prendre un cœur,
Il faut payer
Sans se récrier,
Si l'on est sensible... il faut payer.

TOUS.

Il faut payer, etc.

DORSAY.

Dans un pays de franchises
Soumis au règne des lois,
Les grands seuls font les sottises :
Que reste-t-il aux bourgeois?

Il faut payer,
C'est là leur métier;
A chaque bévue, il faut payer.

TOUS.

Il faut payer, etc.

MANETTE.

Aux dépens de l'hyménée,
Le célibat fait l'amour;
Mais changeant de destinée,
On se marie à son tour.
(*Parlant.*) Ah! dam, alors...
Il faut payer,
On a beau crier;
Tout ce qu'on a pris, il faut l' payer.

TOUS.

Il faut payer, etc.

PROSPER, *au public.*

J'ai d'autres dettes... j'y pense...
Au public combien je dois!
Mais je sais son indulgence:
Loin de m'accabler d'exploits...
Il vient payer
Quoique créancier...
Puisse-t-il long-temps venir payer!

TOUS.

Il vient payer, etc.

FIN.

EMMELINE,

OU

LA PORTE SECRÈTE,

Comédie-Vaudeville en Deux Actes,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET PAUL DUPORT;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,
LE 27 DÉCEMBRE 1831.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris

RIGA, ÉDITEUR,
Faubourg Poissonnière, n. 1.
J.-N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1832

Personnages.	Acteurs.
LE GRAND-DUC, souverain d'une principauté d'Allemagne.	M. FIRMIN.
PAOLINA, jeune princesse italienne, sa femme, mariée depuis quinze jours.	Mme JENNY-VERTPRÉ.
ERNEST DE LOWENSTEIN, secrétaire particulier, du grand-duc	M. PAUL.
FRIEDMAN, ancien professeur de philosophie et de violon.	M. BOUFFÉ.
EMMELINE, fiancée d'Ernest.	Mlle JENNY-COLON.
LA BARONNE DE BLUMENTHAL, première dame d'honneur de la duchesse.	Mme ROSALIE PRAGUE
CRETTLE, jeune villageoise au service d'Emmeline.	Mlle MINETTE.
UN FACTIONNAIRE; UN HUISSIER du palais.	
PAGES, PIQUEURS.	
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.	



La scène se passe, au premier acte, à la résidence de la principauté du grand-duc ; au deuxième acte, dans un village des environs.



S'adresser pour la musique de cette pièce, et celle de tous les ouvrages qui composent le Répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HORMILLE, chef d'orchestre, au théâtre.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n° 6.

EMMELINE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un des salons du palais ducal. — A gauche de l'acteur, la porte qui conduit aux appartemens particuliers. — A droite, une fenêtre avec balcon, donnant sur la place. — Fond ouvert, donnant sur une galerie.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, ERNEST (1).

ERNEST, *regardant à droite.*

Déjà midi, l'heure fixée pour la cérémonie... et le prince qui ne sort pas du conseil! Quel supplice!

LA BARONNE, *arrivant par le fond.*

C'est bien. Vous m'avertirez quand Son Altesse.....

ERNEST.

La dame d'honneur de la princesse... tous les ennuis à la fois.

LA BARONNE.

Ah! monsieur de Lowenstein!.. eh! mais on dirait que vous vous impatientez... le jour de votre mariage... c'est trop tôt.

ERNEST, *à part, et après un salut très-froid.*

Pardon, j'attends quelqu'un.

LA BARONNE.

Le chambellan de service?

ERNEST.

Non... le grand-duc.

LA BARONNE

Le grand-duc, quelqu'un! l'expression est leste, surtout dans la bouche de son secrétaire particulier... Mais depuis que notre nouvelle souveraine, la princesse Paolina, est arrivée, adieu le respect, le cérémonial, tout est bouleversé.

---

(1) Les acteurs sont placés au commencement de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Contre nous sa gaîté conspire ;
Plus de décorum, d'apparat :
L'étiquette du Saint-Empire
N'a plus de pouvoir, plus d'éclat.
On chante, on rit, c'est sans excuse;
Oui, tout est perdu, je le vois...
Car à la cour, maintenant, on s'amuse
Comme chez un simple bourgeois.

Faire rire des Allemands!.. elle est si capricieuse!..

ERNEST.

Tant mieux! car chacun de ses caprices est une nouvelle forme que prend sa bonté.

LA BARONNE.

Ou son étourderie... Sans son influence sur le grand-duc, jamais il n'aurait consenti à votre mariage... un beau service qu'elle vous a rendu là ! En faveur comme vous l'êtes, d'une naissance convenable, épouser la fille d'un ancien professeur de violon... une famille obscure... une espèce de villageoise... A coup sûr, mon cher Ernest, vous pouviez mieux trouver.

ERNEST.

Eh! madame, qu'importe le rang, si j'ai de l'inclination pour Emmeline ?

LA BARONNE.

On a de l'inclination, monsieur, et on y met de la dignité... Au surplus, je devine votre calcul, qui est assez adroit. En choisissant une épouse sans nom, vous avez voulu esquiver le danger d'une présentation au grand-duc.

ERNEST.

Le danger !..

LA BARONNE.

Faites donc l'ignorant... comme si vous n'aviez pas entendu parler des aventures de sa jeunesse... Une entre autres, mystérieux roman, qui força son père à le tenir prisonnier pendant trois mois, et à faire disparaître l'héroïne, dont on n'a jamais eu depuis la moindre nouvelle... Vous me direz qu'il y a de cela dix-huit ans... que le grand-duc en a aujourd'hui trente-six...

ERNEST.

Qu'il adore la princesse.

LA BARONNE.

Oh! cela n'empêche pas : les princes ont du temps pour tout.

Il est vrai qu'il est sous la haute surveillance de sa femme, une Italienne bien vive, bien jalouse; mais c'est égal. Quand je pense à l'opposition qu'il avait d'abord mise à votre mariage, et puis son brusque consentement... Savez-vous que c'est fort singulier; à moins que dans une de ses promenades, il n'ait rencontré votre belle Emmeline, et que... Au fait, vous êtes son secrétaire, vous logez au palais...

ERNEST, *vivement.*

Madame, de pareilles idées...

LA BARONNE, *riant.*

Oh! voyez-vous tout de suite, l'Othello qui éclate pour un simple badinage.

PAOLINA, *en dehors.*

Eh! mais sans doute... forcez la consigne, interrompez le conseil.

ERNEST.

C'est la princesse...

PAOLINA, *paraissant et parlant à un huissier qui la précède.*

Allez vite, et dites au grand-duc qu'il m'envoie cette clef sur-le-champ, que je la veux... Non, dites simplement que je la désire, il se dépêchera davantage.

(L'huissier s'incline et sort par le fond.)

SCENE II.

LA BARONNE, PAOLINA, ERNEST.

PAOLINA, *entrant.*

Bonjour, Ernest... C'est vous, madame de Blumenthal...

LA BARONNE.

J'attendais, pour entrer, le grand lever de Son Altesse.

PAOLINA, *riant.*

Mon grand lever!.. vraiment, il y a long-temps que je me promène dans le parc.

LA BARONNE.

Seule?

PAOLINA.

Oh! rassurez-vous... j'avais pris, comme en Italie, mon masque de velours; et si quelqu'un m'avait rencontrée, on ne se serait pas douté que c'était la princesse qui s'oubliait

au point de se promener... elle-même : ainsi l'étiquette est sauvée.

AIR *des Amazones.*

Mais je voulais, c'est un si beau spectacle,
Voir le soleil se lever ce matin.

LA BARONNE, *gravement.*

Vous le pouviez, et sans aucun obtacle ;
Mais il fallait me prévenir soudain,
Faire avertir l'intendant du jardin ;
Attendre aussi, pour suivre la coutume,
Dames d'honneur, d'atours... *et cœtera.*

PAOLINA.

Mais il fallait encor, je le présume,
Que le soleil attendît tout cela. } (*bis.*)
Qu'il voulût attendre tout cela. (*bis.*)

Et entre puissances, on se doit plus d'égards... J'étais la première au rendez-vous.

LA BARONNE.

Mais, madame...

PAOLINA.

C'est inconvenant, je le sais... mais que voulez-vous? je suis comme cela : je ne puis rester un moment en place... il faut que je m'occupe, fût-ce d'extravagances... Tout-à-l'heure, par exemple, pour me distraire, je me suis mis à bouleverser l'appartement du grand-duc.

LA BARONNE.

Comment?

PAOLINA.

Une surprise que je veux lui faire ; je veux remplacer cet ameublement gothique par quelque chose de plus nouveau, de plus élégant. Car je ne songe qu'à lui... je l'aime tant ! lui aussi, il n'a jamais aimé que moi ; il me l'a bien juré. Sans cela... et voyez comme une bonne femme est récompensée de ses attentions pour son mari ! Une découverte charmante : en faisant détacher un grand vilain portrait de famille, qu'est-ce que j'aperçois derrière?.. une petite porte qu'il masquait entièrement.

LA BARONNE.

Une porte secrète!..

ERNEST, *souriant.*

C'est comme le début d'un conte de fées.

PAOLINA.

N'est-ce pas?.. Aussi j'ai rappelé toute l'érudition de mon

enfance, et il me semble voir déjà les trésors d'Aladin... A l'entrée une galerie immense, avec des colonnes d'or massif, des statues en or, des vases où l'on puise l'or à pleines mains!.. Ça, je le cède au grand-duc ; et alors, suppression totale des impôts... plus de budgets... Hein? quelle joie pour le peuple, d'autant qu'il n'y est pas habitué.

ERNEST, *riant.*

Ce désintéressement...

PAOLINA.

Oh! j'ai ma part... Au bout de la première galerie, en voyez-vous cinq ou six autres toutes resplendissantes... Ici, la salle des diamans, là, celle des émeraudes, les rubis, les topazes...

AIR *du Baiser au Porteur.*

Oui, par ses rêves fantastiques,
Mon esprit gaîment excité,
Se composait des richesses magiques
Dont j'entrevois d'ailleurs l'utilité ;
Car cet éclat ajoute à la beauté.
Paraît-on laide?.. on en double les doses.

ERNEST.

Votre Altesse le disait bien :
Elle aime à s'occuper de choses
Qui ne lui serviront à rien.

PAOLINA.

Vous pensez à votre chére Emmeline... On assure que c'est la plus jolie personne de la principauté.

ERNEST.

Je le croyais il y a quinze jours, madame.

PAOLINA.

Et vous le croyez bien encore, courtisan... vous soupirez après sa présence, comme moi après la clef de ce cabinet mystérieux. (*Avec impatience et regardant à droite.*) Mais qu'est-ce que le grand-duc peut donc faire si long-temps avec ses ministres?.. les êtres les plus ennuyeux, les plus insupportables... Ah! Ernest! le nom du grand-père de votre fiancée... hier on le prononçait devant moi, et j'ai oublié...

ERNEST.

Friedman, madame.

PAOLINA, *comme frappée d'un souvenir vague.*

Friedman!.. attendez donc... n'a-t-il pas séjourné en Italie, où il donnait des leçons?..

ERNEST.

De violon... oui, madame. D'abord, professeur de philosophie en Allemagne, des malheurs le firent changer de pays et d'état ; et pour conserver son indépendance de philosophe, il se fit musicien, artiste... Il faut croire qu'il avait une vocation décidée, car il est d'une fierté, d'une originalité... du reste, le meilleur des hommes, grondant tout le monde, excepté son Emmeline, qu'il adore, et à qui il sacrifierait tout... jusqu'à son bon violon de Crémone.

PAOLINA, *réfléchissant.*

Eh! mais, plus je me rappelle... il serait bien singulier... Ernest, vous me le présenterez en même temps que madame de Lowenstein.

ERNEST, *embarrassé.*

Votre Altesse est trop bonne ; mais...

PAOLINA.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Ce pauvre jeune homme n'ose dire à Son Altesse que cette famille n'est pas d'un rang qui lui permette...

PAOLINA, *en s'éloignant avec humeur.*

Oh! oui... l'étiquette... toujours cette barrière ridicule... et puis soyez heureux, si c'est possible! oh! je changerai tout cela, bien certainement... Ernest, je verrai votre nouvelle famille : je le veux... je l'ai mis dans ma tête ; et s'il faut me fâcher pour cela... (*Elle s'est approchée de la fenêtre, et part d'un éclat de rire.*) Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

D'où vient cette gaîté soudaine?

PAOLINA, *sans lui répondre, criant de la fenêtre.*

Laissez passer... Oui, oui, sentinelle, je prends tout sur moi.

ERNEST.

Qu'est-ce donc, madame ?

PAOLINA.

Oh! comme elle monte!.. quatre marches à la fois... Imaginez-vous la plus drôle de petite paysanne!..

(Elle revient sur le devant de la scène (1).)

---

(1) Paolina, la Baronne, Ernest.

Air : *Vaudeville du Piége.*

Sans doute elle vient apporter
A mon époux une requête ;
Et moi, de la lui présenter,
Je me fais d'avance une fête,
Car il faut, pour fuir le chagrin,
Et les ennuis du rang où je suis née,
Faire des heureux le matin :
C'est du bonheur pour toute la journée.

CRETTLE, *avant de paraître.*

A gauche?.. bien, votre servante, mon capitaine.

PAOLINA, *courant au fond.*

La voilà.

ERNEST, *à part.*

Ah! mon Dieu! cette voix!.. c'est pour moi.

PAOLINA.

Par ici... entrez, entrez, mon enfant.

(Elle fait entrer Crettle ; Ernest se place de façon à faire des signes à Crettle sans être vu de la princesse et de la baronne.

SCENE III.

CRETTLE, PAOLINA, LA BARONNE, ERNEST.

CRETTLE, *entrant par le fond.*

Ah! ce n'est pas sans peine! (*A Paolina.*) Bien des remercîmens, madame, de votre honnêteté. (*Regardant.*) Voilà donc ce que c'est qu'un palais! il y a du local tout de même, et un beau local.

PAOLINA, *souriant.*

Vous vous y perdiez, je crois?...

CRETTLE.

Ma foi, oui ; sans un militaire qui m'a montré le chemin... un bel homme!.. des moustaches superbes!.. et malgré ça, pas plus fier que vous. Sa galanterie m'a rappelé un amoureux que j'ai dû épouser... un hussard de la Mort, qui était d'une gentillesse.....

LE BARONNE, *bas à Ernest.*

Miséricorde! entendre de pareilles choses!

ERNEST, *à part.*

J'ai beau lui faire signe, elle ne me voit pas.

CRETTLE.

Ah! ça, ma petite dame, il paraît que vous êtes de la maison?

PAOLINA.

Oui, je suis de la maison...

CRETTLE.

Voulez-vous me rendre un service... sans façon?

PAOLINA.

Volontiers. Lequel?

CRETTLE.

M'indiquer où est la personne que je cherche.

PAOLINA.

Le grand-duc, sans doute?

CRETTLE.

Oh! cette idée!.. Moi, une petite paysanne, je viendrais trouver de but en blanc un homme que je ne connais pas... et mon souverain légitime encore!.. Sans compter qu'il a une réputation... un peu... hum!..

PAOLINA, *vivement.*

Plaît-il?

ERNEST.

Maladroite!.. (*Toussant.*) Hum! hum!

CRETTLE.

Eh pardine! celui à qui je veux parler... (*désignant Ernest.*) le v'là...

PAOLINA.

Ernest.

CRETTLE.

Oui, M. Ernest, que je viens chercher pour le mariage; car ce n'est pas poli de faire attendre toute une noce.

LA BARONNE.

Le mariage!.. Est-ce que cette petite serait?...

ERNEST, *passant auprès de Paolina.*

Une excellente fille attachée au service de ma future.

CRETTLE.

Et très-attachée même. Quand j'ai vu que l'heure se passait, que M. Friedman se mettait à faire des discours sur la patience, ce qui lui arrive toujours quand il est au moment de la perdre; et que mademoiselle Emmeline, sans se plaindre, essuyait ses larmes en cachette...

ERNEST.

Qu'entends-je ? est-il possible ?..

CRETTLE.

Je me suis dit : Crettle, il ne s'agit pas de te ménager pour la danse de ce soir ; il faut courir jusqu'à la résidence avertir M. Ernest. Sitôt dit, sitôt fait. Une demi-lieue en un quart-d'heure... aussi, je n'en peux plus... Tant pis pour ceux qui m'inviteront aujourd'hui... je ferai des désespoir ; c'est sûr !..

PAOLINA, *à Ernest.*

Comment, votre fiancée se désole, et vous êtes là tranquille ?

ERNEST.

Que voulez-vous, princesse ? les ordres que j'ai reçus...

CRETTLE.

Princesse !.. Dieu ! Comment, madame, vous seriez ?..

ERNEST.

Son Altesse, votre grande-duchesse.

CRETTLE, *à part.*

La grande-duchesse... cette petite là ! pas possible... je causais avec une souveraine.

PAOLINA.

Ernest, vous souffrez ; le grand-duc vous fait attendre, moi aussi... c'est du despostisme ; je ne veux pas qu'il s'y accoutume... Aussi, je vous propose une petite insurrection.

ERNEST.

Comment?

PAOLINA.

Partez ; allez rejoindre votre Emmeline... je me charge de vous excuser.

LA BARONNE.

Y pensez-vous, madame ?

PAOLINA, *avec impatience.*

Ah ! vous allez encore me parler d'étiquette, quand il est question de bonheur.

CRETTLE.

C'est bien plus pressé.

ERNEST.

Mais mon devoir...

PAOLINA.

Est de m'obéir.

ERNEST.

Et le prince ?

PAOLINA.

Je l'appaiserai.

Air *de la walse de Robin des Bois.*

Allez, partez ; s'il vous réclame,
Je m'expose seule au danger.
Il faudra qu'il cède à sa femme ;
Soyez heureux pour m'obliger.

ERNEST, *avec transport.*

Que de bonté ! jamais personne
Eut-il un cœur si généreux ?

PAOLINA, *riant.*

Oui, n'est-ce pas ?.. je suis bien bonne :
Car vous êtes bien amoureux.

ENSEMBLE.

PAOLINA.

Oui, si le grand-duc vous réclame.
Je m'expose seule au danger.
Il faudra qu'il cède à sa femme ;
Soyez heureux pour m'obliger.

ERNEST.

J'accepte et m'éloigne, madame.
A rien je ne veux plus songer ;
Car toujours le bonheur réclame
Ceux que vous daignez protéger.

LA BARONNE.

C'en est fait, une obscure femme,
Pour jamais va donc l'engager ;
Lorsqu'à plus d'une grande dame
En ces lieux il pourrait songer.

CRETTLE, *à Ernest.*

Revenez près de votre femme,
Ne la laissez plus s'affliger ;
Car, si vous tardez, sur mon âme,
La noce en deuil va se changer.

SCENE IV.

Les mêmes, LE GRAND-DUC, *paraissant.*

LE GRAND-DUC.

Eh bien ! Ernest, où courez-vous donc ?

ERNEST, *confus.*

Monseigneur !..

CRETTLE.

Le grand-duc, à cette heure!.. voilà que je fréquente tous les princes.

PAOLINA, *courant au grand-duc* (1).

Ah! mon ami, c'est moi... je vous expliquerai... Enfin, vous voilà! Eh bien! cette clef?.. l'avez-vous?.. me l'apportez-vous?

LE GRAND-DUC, *avec embarras.*

Cette clef... oui, je l'ai fait chercher. (*Voulant détourner la conversation.*) Et votre santé, chère amie? je n'ai pas besoin de vous le demander... ce regard vif...

PAOLINA.

Vous vous trompez, je suis malade... très-malade... d'impatience... cette porte... ce mystère...

LE GRAND-DUC, *s'efforçant de sourire.*

A ce point-là! j'en suis désolé; car j'ignore ce que cette clef peut être devenue.

PAOLINA.

Vraiment! oh! alors, il ne faut pas vous tourmenter, mon ami; je m'en vais dire qu'on fasse sauter la serrure.

LE GRAND-DUC, *vivement.*

Gardez-vous-en bien.

PAOLINA, *étonnée.*

Pourquoi donc?

LE GRAND-DUC, *se remettant.*

C'est si peu important; elle se retrouvera demain... après-demain.

PAOLINA.

Après-demain! je n'irai jamais jusque-là; je me connais... et je ne vous quitte pas que cette porte mystérieuse ne soit ouverte devant moi.

CRETTLE.

Voilà une femme qui a de la suite dans les idées!

LE GRAND-DUC, *à part.*

Comment faire? (*Haut.*) Eh bien! oui, moi-même je suis curieux de savoir.... mais pas avant une partie de chasse que je viens de commander, et à laquelle je vous emmène.

---

(1) Crettle, Ernest, le grand-duc, Paolina, la baronne.

PAOLINA.

Moi?

LE GRAND-DUC, *avec tendresse.*

Je ne vous ai pas vue d'aujourd'hui. Allons, chère amie, soyez bonne, complaisante... comme à votre ordinaire... Vite à votre toilette, et ne me faites pas attendre trop long-temps.

PAOLINA.

Vous n'aimez pas à attendre, et vous laissez ce pauvre Ernest se morfondre... moi-même je l'oubliais. Ah! mon Dieu, que c'est affreux d'être égoïste!.. (*Avec bonté.*) Mon ami, il se marie aujourd'hui : donnez-lui bien vite sa liberté.

ERNEST, *timidement.*

En effet, si j'osais supplier Son Altesse...

LE GRAND-DUC.

Comment donc! avec plaisir, mon cher Ernest... Mais des affaires d'état... et dans quelques heures...

CRETTLE, *à part.*

Quelques heures... Ah ben! nous n'irons jamais jusques-là non plus.

PAOLINA, *à demi-voix et avec grâce.*

Mon ami, ayez de la mémoire... le jour de votre mariage, si on était venu vous parler d'affaires d'état, vous les auriez bien reçues?

LE GRAND-DUC, *toujours avec embarras.*

Sans doute; mais il s'agit d'un travail que je ne puis confier qu'à lui seul. (*Jetant un regard sur Ernest.*) Et quand Ernest saura combien la chose est importante pour moi...

ERNEST.

Ah! monseigneur! n'ajoutez pas un mot... après tout ce que je vous dois....

LE GRAND-DUC, *lui serrant la main.*

J'en étais sûr (*A Paolina.*) Je vais lui donner ses instructions. Vous, ma chère, à votre toilette.

PAOLINA, *à part.*

C'est singulier!.. ce trouble!.. (*Haut.*) Soit; puisque, quoique princesse, je dois l'exemple de la soumission.

CRETTLE, *bas à Ernest.*

Comment, voilà ce que c'est qu'une insurrection?..

PAOLINA.

Du courage, Ernest. Suivez-moi, baronne. (*A part.*) J'ai un projet... (*Haut à Crettle.*) Vous aussi, mon enfant; j'ai une commission à vous donner. (*Au grand-duc.*) Adieu, mon ami.

CRETTLE.

A votre service, princesse. (*Paolina sort par le fond à gauche. Crettle s'arrêtant après Paolina pour laisser passer la baronne.*) Sans façon, madame.

LA BARONNE, *d'un air dédaigneux.*

Passez, passez, petite fille... je suis de la cour.

(Crettle sort: la baronne sort après elle.)

SCENE V.

ERNEST, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC, *suivant des yeux Paolina.*

Enfin, nous sommes seuls.

ERNEST.

Qu'avez-vous donc, monseigneur?.. cette agitation...

LE GRAND-DUC.

Ernest, vous devez croire que j'ai juré d'empêcher votre mariage... je m'y suis long-temps opposé dans votre intérêt, votre seul intérêt... d'autres idées... une alliance plus brillante!.. et maintenant, c'est encore moi qui retarde le moment de cette union; mais j'ai compté sur votre dévouement; car vous seul pouvez me tirer de l'embarras cruel dans lequel je me trouve.

ERNEST, *vivement.*

Parlez, mon prince... ma vie vous appartient.

LE GRAND-DUC.

Plus bas! si l'on nous entendait!

ERNEST.

Qu'est-ce donc?

LE GRAND DUC, *avec trouble.*

Nous n'avons qu'un instant... je ne sais comment vous dire... mais vous me comprendrez... vous m'éviterez l'embarras d'un aveu!.. Vous le savez, Ernest; il est des erreurs, des fautes mêmes qui laissent des souvenirs bien chers, et qu'on n'a pas le courage d'anéantir... Marié depuis quinze

jours, à peine prévenu du caractère inquiet et jaloux de Paolina, j'ai voulu lui dérober les traces d'un passé que les femmes pardonnent rarement, et qui m'enleverait la tendresse de la mienne... et voilà qu'un hasard, un caprice imprévu a failli me perdre.

ERNEST.

Quoi !.. cette porte ?..

LE GRAND-DUC.

Cache un mystère qu'elle ne doit jamais pénétrer... et c'est sur vous que je compte, mon cher Ernest.

ERNEST.

Que faut-il faire ?.. parlez.

LE GRAND-DUC.

Cette chasse n'était qu'un prétexte pour l'éloigner. Dès que vous la verrez monter en voiture, dès qu'elle sera partie, ainsi que moi... courez à mon cabinet ; ouvrez l'armoire secrète, dont voici la clef ; et enlevez, du premier tiroir à gauche, tout ce qu'il renferme, en y substituant quelques papiers insignifians.

ERNEST.

Je comprends.

LE GRAND-DUC, *lui prenant la main.*

Songez, Ernest, que vous tenez en vos mains le repos de ma vie, celui de ma femme... et que la moindre imprudence...

ERNEST.

Soyez sans crainte, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

C'est bien. Je cours presser le moment du départ ; car je tremble toujours que Paolina ne change d'idée... Adieu, Ernest.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je vous impose un bien grand sacrifice ;
On vous attend ; je ne puis l'oublier :
Lorsque le prince exige un tel service,
C'est votre ami qui veut vous le payer. (*bis.*)
Aussi, demain, quand vous devez vous rendre
Auprès de moi. . n'allez pas vous hâter.
(*En souriant.*)
Si quelque soin devait vous arrêter,
Je vous permets de me bien faire attendre ;
C'est le moyen je crois de m'acquitter.

(Il lui serre la main et sort.)

SCENE VI.

ERNEST, *seul.*

Son ami ! quelle bonté ! et quoiqu'il m'en coûte, combien je suis heureux de reconnaître les bienfaits dont il m'a comblé ! (*En souriant.*) Mais voilà une confidence qui prouve que la baronne, ce matin, n'avait pas tout-à-fait tort... Pour le fond, son récit a plus d'un rapport avec ce que je viens d'entendre ; et quant aux détails, un aveu de souverain n'est jamais complet, même quand il est officiel... Que m'importe après tout ? pourvu qu'ils se dépêchent de partir, et que je puisse enfin rejoindre ma chère Emmeline !.. (*Écoutant.*) Une voiture !.. (*Il court à la fenêtre.*) C'est la calèche de la princesse... et elle ne paraît pas encore !.. Oh ! oui, une toilette négligée, ça demande tant de soin... N'importe, voici le moment ! je ne quitte plus mon poste.

(Il s'avance jusques sur le balcon de la fenêtre, et paraît tout occupé à regarder.)

SCENE VII.

CRETTLE, UN FACTIONNAIRE, EMMELINE, *en toilette de mariée ;* FRIEDMAN, ERNEST, *sur le balcon.*

CRETTLE, *au fond.*

Par ici, monsieur Friedman ; je connais les êtres.

LE FACTIONNAIRE, *se présentant.*

On ne passe pas.

CRETTLE.

Bah ! laissez donc... quand on a le mot d'ordre. Approchez, factionnaire.

(Elle lui parle à l'oreille.)

LE FACTIONNAIRE, *se retirant.*

C'est différent !

CRETTLE.

Hem ! comme il m'obéit !

FRIEDMAN, *paraissant avec Emmeline.*

Ah ! ça, passe-t-on, ou ne passe-t-on pas ?.. on n'a jamais vu faire venir les gens, pour leur fermer la porte... et si je n'avais pas été professeur de philosophie, je me mettrais dans une colère... Allons, avance donc, Emmeline,

puisque tu as voulu venir... car, moi, je connais les princes; et c'est pour cela que je ne voulais pas renouveler connaissance.

EMMELINE, *regardant autour d'elle.*

Dieu! que c'est beau, mon père!.. cet éclat, ces dorures!..

FRIEDMAN, *avec dédain* (1).

Oui, des dorures; mais ici comme ailleurs, tout ce qui reluit n'est pas...

EMMELINE, *à Crettle.*

Et c'est la princesse qui t'a chargée de nous amener?

CRETTLE.

Elle veut vous voir : je vous présenterai... nous sommes très-bien... Ah! dame, c'est une princesse!.. elle n'est pas haute du tout celle-là... et puis comme M. Ernest est retenu par le grand-duc pour des affaires d'état...

FRIEDMAN, *l'apercevant.*

Des affaires d'état!.. Oui, tenez, le voyez-vous... les bras croisés?.. il regarde d'où vient le vent. Voilà l'histoire de tous nos grands politiques.

ERNEST, *se retirant de la fenêtre.*

Personne encore. (*Voyant Emmeline et Friedman.*) Que vois-je?

EMMELINE.

Ernest!

ERNEST (2).

Vous ici, Emmeline! et monsieur Friedman!

FRIEDMAN.

C'est ce qui m'étonne le plus... et si je n'avais pas été professeur de philosophie, j'enverrais tout...

EMMELINE, *tendrement.*

Puisque vous ne venez pas près de ceux qui vous aiment, il faut bien que ce soient eux qui viennent près de vous.

ERNEST.

Par quel hasard?

---

(1) Ernest, Crettle, Emmeline, Friedman.

(2) Crettle, Ernest, Emmeline, Friedman.

EMMELINE.

Air *nouveau* (musique de M. Hormille).

Eh! quoi, vous ne devinez pas
Que, dans ce palais, la princesse,
Sensible au tourment qui m'oppresse,
Ordonna de guider mes pas.
J'ai cédé sans trop de combats;
Je pourrais bien, fière et hautaine,
Paraître, ici lorsqu'on m'amène,
N'obéir qu'à ma souveraine;
Mais, entre nous, je vous le dis,
C'est à mon cœur que j'obéis.

CRETTLE.

Sommes-nous dociles!

ERNEST, *baisant la main d'Emmeline.*

Chère Emmeline! comme je prendrai ma revanche!.. Mais quel peut être le dessein de la princesse?

FRIEDMAN, *avec humeur.*

Parbleu! faut-il le demander? Un caprice... bouleverser une noce, c'est si amusant!.. Ces Altesses sérénissimes, il leur faut toujours des fantoccini vivans qu'elles puissent faire marcher à leur gré... mais si elle croit me mener comme une marionnette...

EMMELINE.

Allons, allons, mon père, point d'humeur; vous étiez si gai ce matin... vous aviez repris votre violon; vous repassiez les airs sur lesquels vous vouliez faire danser tout le village.

FRIEDMAN.

C'est pour cela que je suis furieux qu'on m'ait dérangé; j'avais fait des frais; j'avais mis une chanterelle neuve à mon Crémone... je jouissais d'avance du coup-d'œil...

CRETTLE.

Un coup-d'œil superbe, comme je disais à la princesse.

FRIEDMAN, *impatienté.*

A l'autre! sa princesse... il faut qu'elle la fourre partout.

ERNEST, *qui a toujours les yeux sur la fenêtre.*

Chut! la voilà.

EMMELINE.

Qui donc?

ERNEST.

La princesse.

FRIEDMAN, *plus impatienté.*

Encore! je n'en sortirai pas... Mais enfin, puisqu'elle est curieuse de nous voir, qu'elle se depèche de venir.

ERNEST, *à la fenêtre.*

Au contraire, elle part.

FRIEDMAN.

Hem! qu'est-ce que vous dites?.. Elle part quand nous arrivons.

CRETTLE ET EMMELINE.

Pas possible!

ERNEST.

Regardez plutôt, dans cette calèche une dame enveloppée dans son manteau, et le grand-duc, à cheval, en tête des chasseurs.

(Ils s'approchent tous de la fenêtre.)

EMMELINE.

La voiture s'éloigne au galop.

CRETTLE, *tristement.*

Ah! mon Dieu!

FRIEDMAN, *triomphant.*

Eh bien! sommes-nous marionnettes? *(Il revient sur le devant de la scène.)* Ah! du mépris, des humiliations!.. j'en suis enchanté!.. ça vous apprendra... Mais puisque, grâce au ciel et à la malhonnêteté de Son Altesse, nous voilà libres, partons vite.

EMMELINE.

Oh! de grand cœur; n'est-ce pas, Ernest?

ERNEST, *avec embarras.*

Pardon... je ne puis encore... je suis retenu pour une affaire.

FRIEDMAN.

Une affaire d'état!.. à une autre fenêtre!..

EMMELINE, *d'un ton de reproche.*

Comment, Ernest, si peu d'empressement au moment de notre mariage?

ERNEST.

Ah! gardez-vous de penser... mais une mission importante, que je ne puis confier à personne... et qui exige le plus grand soin.

EMMELINE.

A la bonne heure; mais dépêchez-vous.

ERNEST.

Je ne vous demande que cinq minutes, et je vous suis... (*A part.*) Eh! vite, profitons de l'absence de la duchesse.

(Il va pour entrer par la porte à gauche ; elle s'ouvre : Paolina en sort.

SCENE VIII.

LES MÊMES, PAOLINA (1).

PAOLINA.

Me voilà!

ERNEST, *à part.*

Ciel!

EMMELINE.

Que vois-je?

CRETTLE.

Ma princesse!

FRIEDMAN, *à part.*

Elle est déjà revenue!

PAOLINA, *à Ernest, sans voir les autres personnages.*

Qu'avez-vous donc, Ernest? votre stupéfaction... (*Riant.*) Ah! ah! ah! il me semble voir celle du grand-duc quand il découvrira... Ah! ah! ah! Devinez qui part à ma place? la baronne... elle se faisait toute petite pour mieux me ressembler, avec un de mes manteaux, et ce masque de velours si commode... et mon pauvre mari, qui de loin la regardait si tendrement, qui lui faisait des signes... Ah! ah! ah! j'en ris encore.

CRETTLE, *riant.*

Oh! oh! c'est un tour!...

(La princesse se retourne ; Crettle se retient.)

ERNEST, *à part.*

Dieu! dans quel embarras!..

PAOLINA, *à Crettle.*

Déjà ici, petite!.. Ernest, votre fiancée... (*Ernest lui présente Emmeline.*) Je la reconnais au portrait que vous m'en avez fait. (*A Emmeline.*) Venez, approchez donc.

---

(1) Crettle, Emmeline, Ernest, Paolina, Friedman.

EMMELINE, *s'avançant timidement, et passant entre Ernest et la princesse.*

Madame!..

AIR : *Habitans des bords de l'Adour.* (du Philtre.)

Pardonnez, ce n'est qu'en tremblant
Qu'auprès de vous j'ose paraître!
Dans nos villages cependant,
On vous aime sans vous connaître;
Et moi, plus qu'un autre peut-être.
Car à votre appui bienveillant,
Je dois cet heureux mariage!
D'un époux tendre et complaisant,
Le ciel vous a fait le présent:
Et vous avez, à son image,
Voulu m'en accorder autant.
Vous m'en accordez autant.

PAOLINA, *à Ernest, en prenant la main d'Emmeline.*

Elle est charmante!

FRIEDMAN, *dans un coin.*

Des complimens!.. c'est ça!.. monnaie de princes, pour être remboursée en flatteries.

PAOLINA, *le remarquant.*

Vous ne m'attendiez plus; et je suis sûre que le grave philosophe qui boude là-bas dans son coin, m'accusait déjà de caprice.

FRIEDMAN, *entre ses dents.*

Hum! j'aurais eu tort...

PAOLINA.

Plaît-il?

(Mouvement de Friedman.)

EMMELINE, *passant à la gauche de Friedman.*

Mon père!..

PAOLINA.

Oh! j'ai bien entendu.

FRIEDMAN.

Alors, pourquoi me faire répéter?

PAOLINA.

Pour gronder à mon tour.

FRIEDMAN.

Si c'est pour ça... Enfin, madame, vous avez voulu voir des gens heureux, à cause de la rareté, ici... eh bien! regardez-nous, et allons-nous-en.

PAOLINA, *souriant.*

Oh! quel homme terrible! Vous avez donc une grande antipathie pour la cour?

FRIEDMAN.

Mais...

PAOLINA.

Soyez franc.

FRIEDMAN, *brusquement.*

Eh bien! oui, madame.

PAOLINA, *l'imitant.*

A la bonne heure... Eh bien! moi aussi.

FRIEDMAN.

Par exemple!

PAOLINA.

Je la déteste.

FRIEDMAN.

Et vous y êtes?

PAOLINA.

Qu'est-ce que cela dit?.. est-ce que vous n'y êtes pas aussi?

FRIEDMAN.

Par hasard.

PAOLINA.

Moi, par naissance... l'un vaut l'autre... ou pour mieux dire, l'une ne vaut pas plus que l'autre.

FRIEDMAN, *étourdi.*

Eh! mais, c'est un philosophe que cette petite femme-là!

PAOLINA.

Nous voilà d'accord pour commencer... et quand nous nous connaîtrons mieux...

FRIEDMAN.

Du tout, du tout! je ne reste pas ici... l'air n'y vaut rien pour moi; et dès que M. Ernest aura terminé cette grande affaire...

PAOLINA, *à Ernest.*

Quelle affaire?

ERNEST, *embarrassé.*

Moi? rien, madame... une bagatelle.

PAOLINA, *à mi-voix.*

Il ne s'agit pas de la porte secrète?

ERNEST, *vivement.*

Du tout, madame.

PAOLINA, *bas.*

Tant mieux ; car c'est pour cela aussi que je reviens... il y a quelque chose... le trouble du grand-duc... Je vais la faire ouvrir devant moi. Vous m'accompagnerez, Ernest... je veux que vous soyez présent.

ERNEST, *à part.*

Ah! mon Dieu!

FRIEDMAN.

Alors, si tout est fini, je réclame ma liberté.

PAOLINA.

Un moment... et si je ne veux pas vous la rendre, moi ?

FRIEDMAN.

Comment?

PAOLINA.

Si j'ai l'intention de faire votre conquête?

FRIEDMAN.

Hein ?

PAOLINA.

De vous forcer à rester ici de vous-même ; et sans contrainte ?

FRIEDMAN.

C'est un peu fort.

PAOLINA.

Je n'ai qu'un mot à dire.

TOUS.

Un mot!..

FRIEDMAN, *avec ironie.*

Je voudrais bien l'entendre.

CRETTLE.

Moi aussi.

PAOLINA.

Oui, monsieur le boudeur, esprit rebelle et morose, votre cœur n'a pas battu en me voyant?.. Rappelez-vous, il y a dix ans, la cour de Ferrare... le jeune prince auquel vous donniez des leçons et sa petite cousine, un enfant de huit ans, toujours sur vos pas à vous lutiner, à pousser votre archet, à retourner votre perruque, à vous faire mille tours qui vous ravissaient... car vous étiez fou d'elle, comme elle de vous... et le jour où on s'aperçut de cette

familiarité, où on s'en formalisa, vous souvient-il comme elle pleurait à chaudes larmes, lorsque vous jurâtes avec colère de ne plus remettre les pieds dans le palais ?

FRIEDMAN.

S'il m'en souvient!.. c'est depuis ce temps-là que j'ai pris en haine...

PAOLINA.

Tous les princes, toutes les princesses, soit... excepté elle... et elle est devant vous.

(Mouvement général.)

FRIEDMAN.

Qu'entends-je?.. il serait possible!.. le petit diable, comme je l'appelais... Ah! pardon.

PAOLINA, *riant.*

Ah! vous voyez bien que vous ne m'aviez pas oubliée.

EMMELINE.

Quoi, madame, c'est vous dont mon grand-père me parlait si sou ent?

FRIEDMAN, *hors de lui.*

Vous oublier! vous si folle, si étourdie, si bonne!.. est-ce que ça se pouvait?.. Ah! vous aviez raison, au diable la philosophie!.. je reste, je ne m'en vais plus... faites de moi ce que vous voudrez...

EMMELINE, *souriant.*

Eh bien! bon papa?

FRIEDMAN, *riant et essuyant ses larmes.*

Eh bien! oui, que veux-tu?.. me voilà aussi dans les marionnettes; mais ça me fait plaisir... je suis heureux... je ris, je pleure tout à la fois. (*A Emmeline, et regardant Paolina.*) Ah! c'est bien elle... ces petits traits!.. ce regard spirituel! c'est que tu ne sais pas comme elle était gentille!.. et dire que j'étais cause qu'on la grondait!.. C'est vrai, il y a une fatalité qui s'attache à toutes mes affections.

AIR *de Téniers.*

D'un sort injuste, oui, j'ai droit de me plaindre ;
Car le malheur toujours me poursuivait.
Dès que j'aimais quelqu'un, je devais craindre...
Ceux que j'aimais le malheur les frappait.
Par ce détour il voulait, j'imagine,
Plus sûrement arriver jusqu'à moi.

(*Prenant la main de sa fille.*)

Et bien souvent, ah! ma pauvre Emmeline,
Cela m'a fait trembler pour toi.

(La serrant dans ses bras, et la montrant à Paolina.)

C'est que c'est mon trésor, ma richesse... et si elle n'était pas heureuse, celle-là!...

PAOLINA.

Eh bien! voilà qui est convenu. Nous passons la journée ensemble comme de vieux amis.

FRIEDMAN, *s'essuyant les yeux.*

Oui, oui; je ne vous quitte plus... vous et mon Emmeline.

CRETTLE.

Et la noce qui nous attend là-bas? ces bons paysans qui ont mis leurs plus beaux habits.

ERNEST, *voulant éloigner Paolina.*

Si Son Altesse y paraissait un moment?

PAOLINA.

Mieux que ça, si nous faisions venir la noce ici? je leur livre le parc, je fais descendre des rafraîchissemens, un repas... je me mêle à leurs danses... Quel plaisir! une fête champêtre : c'était mon bonheur en Italie!

TOUS.

A merveille!

FRIEDMAN, *l'admirant.*

Impossible de lui résister!

ERNEST, *à part.*

Dieu! comment obéir au grand-duc?

(Il passe à la gauche d'Emmeline.)

EMMELINE, *inquiète.*

Qu'avez-vous donc, Ernest?

ERNEST, *bas.*

Au nom de notre amour, Emmeline, cherchez un moyen d'occuper la princesse pendant que je m'éloignerai un moment.

EMMELINE, *étonnée.*

Pourquoi?

ERNEST, *bas.*

Il le faut; il y va de mon honneur.

EMMELINE, *bas.*

Ciel! et comment faire? (*Haut à Paolina, en hésitant, et*

avec un air de gaîté contrainte.) Madame, je vais être bien fière sans doute de vous voir prendre part à ma noce; mais danser dans notre village, c'est une grande affaire... mon grand-père y a naturalisé les airs et les walses suisses; et quand Votre Altesse se trouvera au milieu de ces bonnes gens, je parierais qu'elle va gagner tous les cœurs et brouiller toutes les figures.

CRETTLE.

C'est possible, par exemple !...

PAOLINA.

N'est-ce que cela?.. Tandis qu'Ernest enverra chercher notre monde, vous me donnerez une leçon, ma chère Emmeline.

EMMELINE.

Je n'osais vous le proposer.

FRIEDMAN.

C'est charmant! Ah! si j'avais mon violon!

PAOLINA.

Eh! mais il doit y en avoir un dans la salle des gardes; car il y a un petit page qui m'écorche les oreilles tous les matins.

CRETTLE.

Je cours le chercher.

PAOLINA, *à Ernest.*

Vous, Ernest, faites ouvrir la petite porte du parc à ces bons paysans; cela abrège le chemin de moitié.

ERNEST, *s'inclinant.*

Oui, madame.

EMMELINE, *bas à Ernest.*

Est-ce bien.

ERNEST, *bas.*

Vous êtes nn ange.

EMMELINE, *bas.*

Revenez bien vite.

ERNEST, *lui baisant la main.*

Sur-le-champ. (*A part, en sortant.*) Nous sommes sauvés!

SCENE IX.

FRIEDMAN, PAOLINA, EMMELINE.

PAOLINA, *avec gaîté.*

Quelle journée délicieuse!.. point de gêne, point d'étiquette, je l'exige... ici, nous sommes tous princes.

FRIEDMAN, *gravement.*

Non, tous artistes.

PAOLINA, *souriant.*

C'est la même chose. (*Friedman laisse échapper un* Hum ; hum! *et un geste dubitatif. Paolina continue en patelinant.*) Vous souvenez-vous de cet air qui nous faisait tant rire, quand vous accordiez votre violon?

FRIEDMAN.

Ah! oui; fron! fron! fron!

PAOLINA, *avec un cri de joie.*

C'est cela. (*Essayant de chanter.*) Fron! fron! fron!

FRIEDMAN, *criant.*

Du tout, du tout, ce n'est pas ça.

AIR : *Des Villageois que j' réveille* (d'Adam).

Des chagrins de cette vie,
Du sort qui me poursuivait,
Mieux que la philosophie,
Mon archet me consolait.

(*Crettle revient, elle apporte un violon que Friedman prend.*)

Lui seul, en ami fidèle,
Calme ma peine cruelle;
Aussi pleurs, souci, raison,
Fron, fron, fron, zon, zon, zon,
Tout fuit au son de mon violon.

(Essayant d'accorder le violon, et faisant la grimace.)

Ah! voilà un ami bien faux.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans mon long pélérinage,
Je me suis vu bien souvent
Posséder, pour tout bagage,
Des dettes, et point d'argent.
Mais quand le sort me talonne,
Qu'aussitôt l'archet résonne,
Pièces d'or, fille et garçon...
Fron, fron, fron, zon, zon, zon,
Tout saute au son de mon violon.

(S'accordant encore et parlant.)

Ah! mon Dieu! mais il n'a pas d'âme, ce malheureux-là!

(Paolina et Emmeline répétant le refrain avec Friedman.)

Fron. fron, fron, zon zon. zon,
Tout saute au son de son violon.

FRIEDMAN.

Est-il possible de jouer sur un pareil sabot... avec des

oreilles et pas de colophane?.. C'est égal ; allons, Emmeline, puisque la princesse le désire, notre tyrolienne.

EMMELINE.

Je suis prête, bon papa.

CRETTLE.

Moi aussi.

FRIEDMAN, *à Crettle.*

Tu feras le public. (*A Paolina qui se place.*) Et vous, Altesse, tenons-nous droite, s'il vous plaît; ne perdons aucun de nos avantages. Et surtout, je vous le demande en grâce, quoique princesse, tâchons d'aller en mesure.

(Crettle est à droite du théâtre ; Paolina, au milieu suit les mouvemens d'Emmeline qui indique des passes, en chantant la tyrolienne suivante que Friedman accompagne.)

EMMELINE.

Air : *Tyrolienne de madame Malibran.*

N'entends-tu pas, aimable jouvencelle,
Ce doux refrain qui vient de retentir?
N'entends-tu pas la valse qui t'appelle?
C'est le signal, c'est l'instant du plaisir.
Tra la, la, la, tra la, la, la la, la.

DEUXIÈME COUPLET.

L'hiver a fui de nos vertes montagnes,
Et le soleil, par ses feux bienfaisans,
Rendant la vie à toutes nos campagnes,
A ramené l'amour et le printemps.
Tra la, la, la, tra la, la, la, la, la.

(Elle valse avec Paolina. Au moment où Paolina reprend Emmeline et valse avec elle, les villageois et villageoises de la noce, que Crettle a appelés, sont entrés par le fond, et suivent avec admiration les mouvemens de Paolina, en se faisant signe que c'est la princesse. Crettle et le chœur à demi-voix accompagnent la valse.)

CHOEUR ET CRETTLE.

Eh! quoi vraiment, eh! quoi, c'est Son Altesse
Qui daigne ainsi se mêler à nos jeux!..
Que d' légér'té!... très-bien pour un' princesse,
Nos paysann's ne danseraient pas mieux.

SCENE X.

LES MÊMES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

TOUS, *applaudissant.*

Bravo!

PAOLINA, *les apercevant et riant.*

Ah! quelle trahison!

FRIEDMAN.

Pas mal, pas mal... Son Altesse est digne de danser avec nous.

PAOLINA, *avec bonté.*

Ah! ça, tout le monde est réuni... partons pour la noce.

CRETTLE.

Et le marié?

FRIEDMAN.

Ernest?..

PAOLINA.

Ah! c'est vrai, qu'est donc devenu le marié!

FINAL.

Dans cette auberge quel tapage!

Fragment du final du deuxième acte de *Fra-Diavolo.*

FRIEDMAN.

En ce moment, que peut-il faire?

PAOLINA.

Loin de sa femme...

EMMELINE, *souriant.*

Il reviendra.

Et justement...

FRIEDMAN.

Oui, le voilà.

SCENE XI.

LES MÊMES, ERNEST, *pâle et abattu.* (1)

ERNEST, *à part et accablé.*

Qu'ai-je vu?

PAOLINA ET EMMELINE.

Quel regard sévère!

---

(1) Friedman, Emmeline, Ernest, Paolina, Crettle.

ERNEST, *à part.*

Combien je souffre!

EMMELINE.

Ah! mon ami!

PAOLINA.

Approchez, pour l'hymen on vous attend ici.

ERNEST, *avec amertume.*

Pour l'hymen?

FRIEDMAN.

A l'instant.

EMMELINE.

Qui vous agite ainsi?

ERNEST.

Vous me le demandez?

EMMELINE, *à part.*

Quelle frayeur nouvelle!

FRIEDMAN.

Allons, plus de retard, partons pour la chapelle.

ERNEST.

Je frémis!

PAOLINA ET LES AUTRES.

Venez donc.

ERNEST.

Je ne puis.

PAOLINA ET LES AUTRES.

Et pourquoi?

PAOLINA.

Ernest, que faites-vous?

ERNEST.

Je fais ce que je doi.

TOUS.

Que dit-il?

ERNEST, *avec feu.*

Pour jamais je renonce à sa foi.

CHOEUR.

Parlez... pourquoi?

ERNEST.

Non, laissez-moi.

EMMELINE ET FRIEDMAN.

Ah! quel affront! quel coup pour moi!

ENSEMBLE.

CHOEUR ET CRETTLE.

C'en est trop! quelle offense!
Ciel! après tant d'ardeur,
D'une telle alliance
Rejeter le bonheur!

EMMELINE.

C'en est trop, cette offense
A flétri mon honneur!
Prouve mon innocence,
Dieu, qui connais mon cœur!

FRIEDMAN.

C'en est trop! cette offense
A flétri mon honneur!
Ah! jusqu'à la vengeance,
Pour moi plus de bonheur!

PAOLINA, *regardant Ernest.*

Pourquoi donc cette offense?
Quel trouble dans son cœur!
Et combien sa présence
Redouble sa douleur!

ERNEST.

J'ai perdu l'espérance,
Pour moi, plus de bonheur!
Ah! fuyons sa présence,
Et cachons ma douleur!

(Emmeline veut aller à Ernest qui la repousse et sort. Elle se cache entre les bras de Paolina et de Friedman; Crettle et les paysans s'empressent autour d'eux. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une partie de l'habitation de Friedman. A gauche de l'acteur, l'entrée de la maison. A partir du troisième plan, le théâtre est fermé par une haie vive, avec une barrière au milieu qui indique l'entrée du jardin. A droite, un bouquet d'arbustes formant berceau. Au fond, une campagne agréable.

SCENE PREMIERE.

EMMELINE, CRETTLE, FRIEDMAN.

(Au lever du rideau, Friedman est assis devant sa maison, avec un livre sur lequel il a les yeux fixés sans pouvoir lire. Emmeline, pâle et parée comme au premier acte, est assise de l'autre côté. Crettle, près de la barrière, écoute une musique éloignée, qui indique une danse de village accompagnée de chant.)

CHŒUR, *éloigné.*

AIR : *Enfin, c'est à mon tour* (du Philtre).

Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!
Amis, chantons tous de bon cœur!

EMMELINE.

Je sens couler mes pleurs
Au refrain si joyeux de leur danse ;
Le plaisir anime leurs cœurs,
Et redouble encor mes douleurs.
Désormais, je n'ai plus l'espérance
De voir se calmer mes douleurs.

(*Regardant Friedman.*)

Mais il faut cacher ma tristesse,
Sans me plaindre sachons souffrir.
Hélas! puis-je en être maîtresse,
Quand au plus léger souvenir.
Je sens couler mes pleurs.
Le refrain si joyeux de leur danse,
Qui vient enivrer tous les cœurs,
Redouble encore mes douleurs.
Désormais je n'ai plus l'espérance
De voir se calmer mes douleurs.

ENSEMBLE.

CRETTLE, *écoutant la danse.*

L'écho redit la contredanse,
Ces sons joyeux brisent mon cœur ;
Je suis bien sûr' que mon absence
Va désoler plus d'un danseur.

CHOEUR, *très-éloigné.*

Chantons, amis, et qu'à la danse,
Chacun se livre de bon cœur;
C'est le plaisir de l'innocence,
C'est l'image du vrai bonheur.

(La musique s'éloigne et cesse peu à peu.)

CRETTLE, *écoutant encore.*

C'est ça... on danse là-bas et on pleure ici. Ces pauvres gens ont voulu utiliser leurs beaux habits... Aussi, je vous demande, a-t-on jamais vu une noce finir ainsi? (*S'approchant.*) Mamzelle Emmeline... monsieur Friedman... personne!... Depuis une heure que nous sommes revenus à la métairie, toujours là, immobiles, sans dire un mot... ils se rendront malades. (*A Emmeline.*) Mamzelle...

EMMELINE, *tressaillant.*

C'est toi, Crettle!

CRETTLE, *montrant la maison.*

Si vous rentriez vous reposer un moment?

EMMELINE.

Non; quand mon grand-père quittera sa lecture, ne faut-il pas que je sois là pour le consoler?.. (*Friedman lève les yeux sur elle et se détourne brusquement.*) Mais qu'a-t-il donc?

CRETTLE.

Peut-être ce bouquet...

EMMELINE, *vivement.*

Je l'ai encore!.. (*Elle l'ôte.*) Ah! tu as raison; cache tout cela... que rien ne puisse lui rappeler...

FRIEDMAN, *se levant et posant son livre sur la chaise.*

Ce livre n'a pas le sens commun; il répète toujours la même chose.

CRETTLE, *à part.*

Je crois bien, il n'a pas tourné la page.

FRIEDMAN, *la rencontrant sur ses pas.*

Qu'est-ce que tu fais là?

CRETTLE.

Monsieur...

FRIEDMAN, *avec colère.*

Va-t-en.

CRETTLE, *à part.*

V'là qu'il s'emporte! allons, il y a un peu de mieux. (*En sortant.*) C'est égal, c'est toujours bien dur de quitter une parure de noce sans qu'elle ait servi.

(Elle rentre dans la maison.)

SCENE II.

EMMELINE, FRIEDMAN.

(Friedman se promène à grands pas, et s'arrête tout-à-coup près d'Emmeline qu'il regarde avec attendrissement.)

FRIEDMAN.

Pauvre enfant ! Je te le disais bien ce matin... Je t'aimais trop pour que le malheur t'épargnât.

EMMELINE.

Ah ! mon père !..

FRIEDMAN, *très-agité.*

Tu es étonnée de mon calme !... moi aussi. Après tout, à quoi servirait la philosophie ?... je me suis dit : Je veux être impassible ; je le suis : Avoir du sang-froid ; j'en ai. (*Avec explosion.*) Mais ce malheureux Ernest, après un pareil affront !..

EMMELINE.

Mon père, vous m'avez promis...

FRIEDMAN,

Sois tranquille ; c'est le premier moment. Tu l'aimais tant que j'ai bien été forcé de l'aimer aussi. Alors, ça donne plus de mal ; mais ça se passe... (*Avec inquiétude.*) Toi aussi, n'est-ce pas, mon enfant, tu n'y penses plus ?

EMMELINE, *secouant la tête.*

Si, mon père.

FRIEDMAN.

Oui... encore de temps en temps ; je conçois... l'indignation !.. mais au moins tu ne l'aimes plus ? (*Silence.*) Heim ?

EMMELINE, *timidement.*

Je le voudrais ; mais malgré son abandon, son injustice... Ne me grondez pas, mon père, mais...

FRIEDMAN, *amèrement.*

J'entends ; me voilà obligé de le détester pour deux. Ça, je m'en acquitterai en conscience ; (*reprenant sa colère*) car ne crois pas que je le regrette. Il était de la cour, de cette cour qui ne compte que des ingrats, des indifférens... Cette petite princesse elle-même, que j'avais été si heuteux de revoir, qui semblait si bonne, si dévouée ! dès que le bonheur nous a tourné le dos, n'a-t-elle pas fait comme lui ? Disparue... sans nous adresser un seul mot d'intérêt, de consolation.

Air : Vaudeville de *l'Homme vert.*

Fiez-vous donc à l'apparence ·
Cherchez l'amitié dans les cours ;
Et placez votre confiance
Dans les princes, dans leurs discours.
On a beau les porter aux nues ;
Ils sont sous les plus nobles traits,
Le contraire de leurs statues :
Grands de loin, et petits de près.

(*D'une voix émue.*) Eh bien ! tant mieux ; qu'ils nous laissent, qu'ils nous oublient tous ; je suis enchanté que ça soit rompu: tu me resteras, à moi, à moi tout seul ! tu en seras plus heureuse... moi aussi ; et.... (*La prenant dans ses bras et fondant en larmes.*) Ah ! ma pauvre enfant ! nous ne nous relèverons ni l'un ni l'autre !

SCENE III.

Les mêmes, CRETTLE.

CRETTLE.

Monsieur, monsieur !

FRIEDMAN.

Qu'est-ce que c'est ?

CRETTLE.

Vous n'avez pas entendu une voiture ?

EMMELINE, *émue.*

Si c'était lui ?

FRIEDMAN, *avec espoir et colère.*

Monsieur Ernest... je voudrais bien voir !.. Du tout, c'est M. Muller, notre bon vieux pasteur, qui a dû lui parler, et savoir la cause...

CRETTLE.

Mieux que ça ; gage que c'est... ma petite princesse.

FRIEDMAN.

Allons donc, ta princesse !

CRETTLE.

Puisque j'ai reconnu ses chevaux. (*Montrant de côté à droite.*) Et tenez, la voyez-vous, elle-même, qui accourt avec sa pigrièche de dame d'honneur, qui a toujours un air... je n' sais pas pourquoi ; car, après tout, je suis la dame d'honneur de mamzelle, moi.

EMMELINE.

Il serait possible ! la princesse !..

FRIEDMAN, *regardant vers la droite.*

Oui, c'est elle... elle me sourit ; elle me fait signe... Ah ! sa vue m'ôte un poids... ça fait tant de mal de haïr ceux qu'on aime !

SCENE IV.

LES MÊMES, PAOLINA, LA BARONNE, DEUX JOCKEYS, *qui restent au fond.*

PAOLINA, *à la cantonnade, parlant à ses gens.*

Oui, je reste ici toute la journée ; prévenez-en le grand-duc ; car, dans mon impatience, je n'ai pas eu le temps de... (*S'avançant vers Friedman et Emmeline.*) Ah ! mes amis, vous voilà !..

(Elle leur tend la main à chacun.)

EMMELINE (1).

Madame, quelle bonté !

(Ils se rapprochent tous trois.)

FRIEDMAN.

Je ne vous remercie pas ; mais je vous félicite ; je suis heureux... J'avoue que je craignais... je ne m'attendais plus...

PAOLINA.

Parce que je ne suis pas restée à me désoler avec vous, vous avez cru que je vous abandonnais ?.. Ah ! philosophe !

AIR : *d'Aristippe.*

Vous m'accusiez d'un oubli condamnable ;
Vous m'accusiez... je le vois dans vos yeux !
Mais des amis que le destin accable,
M'en sont plus chers, et j'aime mieux
Les secourir que me plaindre avec eux.
Sur un malheur, pourquoi gémir d'avance ?
Le temps qu'on passe à le pleurer
Est bien mieux employé, je pense,
A tâcher de le réparer.

FRIEDMAN.

Ah ! vous êtes un ange !

---

(1) La baronne, Emmeline, Paolina, Friedman, Grettle.

EMMELINE.

Vous vous êtes occupée de nous?

PAOLINA.

Je n'ai pensé qu'à cela... j'en oublie tout le reste... même ma porte secrète... car j'en suis sûre, (*regardant Emmeline*) il y a quelqu'un ici qui a bien pleuré.

FRIEDMAN.

Mais, dam!..

PAOLINA.

Heureusement, je me disais : Il y a près d'elle un sage, toujours maître de lui, qui la calmera...

CRETTLE, *à part.*

S'il avait pu se calmer lui-même!

PAOLINA.

Qui lui donnera du courage!

FRIEDMAN, *avec bonhomie.*

Oui, nous étions là à pleurer ensemble. (*A Paolina.*) Mais, parlez, je vous en conjure : quelles nouvelles?

EMMELINE, *avec empressement.*

Vous avez vu Ernest?

PAOLINA.

Non. Il avait déjà disparu du château, et au moment où j'allais le faire chercher, mon mari, que j'avais oublié, et qui s'était aperçu pendant la chasse de la substitution, revenait à toute bride. Il était d'une humeur, d'une agitation... Il avait raison, c'est vrai; j'avais eu tort; mais je me suis bien gardée d'en convenir..... il s'y habituerait. Aussi, au lieu de me justifier, j'ai parlé plus haut que lui, je l'ai embrassé, je l'ai grondé, surtout d'avoir un secrétaire aussi fantasque; je lui ai porté plainte contre monsieur Ernest, et sa conduite révoltante... mon mari est indigné comme moi; il m'a promis d'interposer son autorité, et de le contraindre, aujourd'hui même, à réparer sa faute.

EMMELINE.

Le contraindre!.. ah! madame, qu'avez-vous fait?..

PAOLINA.

Il faut bien qu'il vous épouse, ma chère.

EMMELINE.

M'épouser par respect, par obéissance!.. ah! mon Dieu!

vous voulez donc me rendre encore plus malheureuse?.. Il ne m'aime déjà plus... il finira par me haïr.

PAOLINA.

C'est que vous ne soupçonnez pas les conséquences d'une pareille rupture... sans explication... sans motif apparent...

CRETTLE, *à part.*

Elle ne peut pas savoir... une jeune fille... moi, je le sais.

PAOLINA.

Le monde est si méchant... Vous n'avez d'autre protecteur que votre grand-père; et lui-même doit exiger...

FRIEDMAN, *relevant la tête.*

Au fait, je n'y pensais pas... il faut peut-être que je lui demande raison!

TOUS.

Comment?

PAOLINA, *haussant les épaules.*

Allons, le philosophe qui veut se battre à présent...

FRIEDMAN.

Dame! je ne sais pas, moi... je vous demande.

PAOLINA.

Hé non, mon ami... il faut le ramener, combattre ses idées; et pour cela, chercher ensemble quelle peut être la cause de ce brusque changement!..

FRIEDMAN, *cherchant.*

Ah! oui... la cause?..

EMMELINE.

Elle n'est que trop claire... c'est qu'il ne m'aime plus!..

FRIEDMAN, *la regardant.*

Est-ce que ça se peut?..

EMMELINE.

Ce matin même, je m'en suis aperçue.... son air distrait, préoccupé... il ne cherchait que des prétextes pour retarder le mariage... et cependant, hier encore, il paraissait si heureux près de moi!.. il ne me parlait que de sa tendresse, de son impatience...

PAOLINA.

Vous n'avez pas eu de querelle?

EMMELINE.

Jamais!

CRETTLE.

Une idée!.. s'il en aimait une autre?..

EMMELINE, *frappée.*

Une autre!

CRETTLE.

Dame! ça s'est vu.

PAOLINA.

De la légèreté!.. les Allemands! pas possible!.. Baronne, avez-vous remarqué quelque chose?

LA BARONNE.

Rien de positif; mais il ne serait pas impossible que M. Ernest.....

EMMELINE.

Vous l'entendez?..

PAOLINA.

Non, ça ne peut pas être cela!.. et je suppose plutôt que des idées d'ambition...

FRIEDMAN, *qui a écouté tout le monde en silence.*

D'ambition!.. attendez... j'y suis!..

TOUS.

Vous?..

FRIEDMAN.

Oui, un aveu que je lui ai fait hier soir, un secret, qu'au moment d'épouser Emmeline l'honneur m'imposait la loi de lui découvrir!..

PAOLINA.

Un secret?

EMMELINE.

Qui me regarde?

PAOLINA.

Et vous ne nous le disiez pas?..

FRIEDMAN.

C'est que... ce secret... je ne sais trop si je dois...

(Il passe au milieu. Tout le monde se rapproche.) (1).

PAOLINA.

AIR : *Grand Dieu! quelle nouvelle!* (du Philtre.)

Parlez, je vous conjure.

TOUTES.

Parlez, je vous conjure.

---

(1) La baronne, Emmeline, Friedman, Paolina, Crettle.

EMMELINE.

Quel est donc ce secret?

TOUTES.

Quel est donc ce secret?

PAOLINA.

Personne, je le jure,

TOUTES.

Personne, je le jure.

PAOLINA.

Plus que moi n'est discret.

TOUTES.

Plus que moi n'est discret.

CRETTLE, *s'apprêtant à écouter.*

Ça d'vient intéressant.

FRIEDMAN.

Crettle, va-t-en, ma bonne.

CRETTLE, *interdite.*

Comment, monsieur?

FRIEDMAN.

Va-t-en.

LA BA ONNE, *avec dédain et s'apprêtant à écouter.*

La petite personne
Croyait
Qu'un tel secret...

PAOLINA, *à qui Friedman a fait signe qu'il ne peut parler devant la baronne.*

Et vous aussi, baronne,
(*Lui montrant la maison.*)
Veuillez être assez bonne...

LA BARONNE, *interdite.*

Comment?
Vraiment!..

ENSEMBLE.

PAOLINA ET EMMELINE, *à Friedman.*

Parlez, je vous conjure,
Quel est donc ce secret?
Personne, je le jure,
Plus que moi n'est discret.

LA BARONNE ET CRETTLE, *à part, avec humeur.*

Ah! pour moi quelle injure!
Me cacher ce secret...
Personne, je le jure,
Plus que moi n'est dis

FRIEDMAN.

Quoique mon cœur murmure,
A parler je suis prêt ;
Mais je vous en conjure,
Gardez-moi le secret.

(A la fin de cet ensemble, la baronne remonte, et trouve Crettle à l'entrée de la maison.)

LA BARONNE, *à Crettle.*

Eh bien?

CRETTLE, *parodiant son ton du premier acte.*

Passez, passez, ma grande dame; je suis de la ferme.

(Elles sortent.)

SCENE V.

EMMELINE, FRIEDMAN, PAOLINA.

(Pendant la fin de la scène précédente, Friedman s'est approché d'Emmeline, lui a pris la main et la regarde avec attendrissement.)

EMMELINE, *à Friedman.*

Mon père, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?.. Votre main tremble!.. vos yeux sont pleins de larmes.

FRIEDMAN, *ému.*

Oui; j'ai trop présumé de mes forces, et maintenant... je ne sais comment t'apprendre... (*Plus ému.*) Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas, Emmeline?.. quelque chose que je te dise, tu seras toujours ma fille?.. tu me le promets?

EMMELINE, *avec tendresse.*

Avez-vous besoin de ma promesse?.. Mais je ne puis comprendre...

PAOLINA, *qui les a observés.*

Et moi, je le devine... son trouble, ses craintes... elle n'est pas votre fille.

EMMELINE.

Que dites-vous?..

FRIEDMAN, *avec effort.*

Il est trop vrai.

EMMELINE.

Qu'entends-je?.. ô mon Dieu! tout m'abandonne donc à la fois!

FRIEDMAN, *la serrant dans ses bras.*

T'abandonner! moi, Emmeline!

EMMELINE.

Je ne suis pas votre fille!.. Eh! qui suis-je donc? sans doute une malheureuse orpheline que votre compassion... Ah! monsieur!..

FRIEDMAN.

Allons, elle ne m'appelle déjà plus son père.

EMMELINE, *vivement.*

Pardon! ah! toujours, toujours.

FRIEDMAN, *l'embrassant.*

A la bonne heure, ne l'oublie plus... Ce titre aurait dû être le mien, si ta mère, dont tu m'offres la vivante image, n'avait repoussé mes vœux et le sort modeste que je lui offrais... Pauvre Augusta!.. vous savez que je n'ai jamais été heureux dans mes affections... Vous devinez alors qu'elle en aimait un autre!.. Un jeune homme riche, brillant... à ce qu'ils m'ont dit du moins; car le voir auprès d'elle, jamais je n'ai eu ce courage... et j'ai eu tort... Mes conseils l'auraient éclairée, l'auraient sauvée peut-être; je ne reconnus ma faute que lorsqu'ils eurent disparu ensemble!

EMMELINE.

Ciel!

PAOLINA.

Achevez.

FRIEDMAN.

Deux ans s'étaient passés!... deux ans de regrets et de désespoir. Plus de livres, plus de philosophie surtout. Mon violon, mon pauvre Crémone était mon seul consolateur. C'est encore le même. J'étais donc un jour, seul et mélancolique, à déchiffrer un adagio de Viotti, lorsque je vois entrer chez moi une espèce de paysan, enveloppé d'un manteau. Cet homme me remet une lettre, dont je n'ai pas de peine à reconnaître l'écriture, et profite de mon trouble pour s'échapper.

EMMELINE ET PAOLINA.

Cette lettre...

FRIEDMAN.

Il me semble que je l'ai toujours sous les yeux... « Je « touche à ma dernière heure, m'écrivait l'infortunée: sé« parée de mon époux, je n'ai pu obtenir sa liberté qu'en « jurant de ne jamais révéler son nom, et de lui laisser igno« rer où j'étais. Mais j'ai une fille... une pauvre orpheline, « puisqu'elle ne connaîtra pas son père... Je vous la lègue. « Si vous m'avez aimée, si mon souvenir vous est encore

» cher, elle n'a pas tout perdu. » Mes larmes m'empêchaient de continuer, lorsqu'un faible cri... Je me retourne; c'était toi, toi, mon enfant, qui semblais me tendre les bras comme à ton seul appui.

Air : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

A cet aspect, je vole à ton berceau,
Et te pressant sur mon âme attendrie,
Saisi soudain d'un sentiment nouveau,
Les yeux au ciel, en pleurant, je m'écrie :
Je l'accepte, repose en paix,
Oui, pauvre mère... et puisqu'à ma tendresse
Tu la donnes .. je te promets
De la chérir comme un père...
(*A Emmeline en pressant sa main.*)
Et tu sais
Si j'ai bien tenu ma promesse.

EMMELINE.

Ah! comment jamais m'acquitter ?

PAOLINA.

Et vous l'avez élevée?..

FRIEDMAN.

L'élever! c'était trop peu pour moi; il lui fallait une dot, une fortune... Je quittai la philosophie pour m'adonner entièrement au violon, qui est bien plus lucratif. J'avais le coup d'archet hardi; je voyageai; puis je vins m'établir ici, dans ce domaine que j'achetai pour elle... (*Hésitant.*) Par exemple, j'ai un grand tort, et je ne sais si tu pourras me pardonner.

EMMELINE.

Un tort!

FRIEDMAN, *timidement.*

J'aurais dû faire des recherches... tâcher de découvrir ton père... je ne l'ai jamais osé; j'avais peur de le trouver.

EMMELINE.

Ah! puis-je me plaindre d'une tendresse qui a fait mon bonheur!

PAOLINA.

Et vous croyez que la connaissance de ce secret... S'il en était ainsi, j'ai un moyen de décider Ernest, et... (*Regardant vers le fond, à droite.*) Qui vient là?

EMMELINE, *qui a remonté la scène.*

C'est lui.

FRIEDMAN.

Qui, lui?

PAOLINA, *lui montrant Emmeline.*

Faut-il le demander!... Regardez son trouble; c'est Ernest!

FRIEDMAN, *avec colère.*

Il oserait reparaître!

PAOLINA, *passant entre Emmeline et Friedman.*

Allons, allons, puisqu'il revient, il l'aime encore. Interrogez-le, forcez-le de s'expliquer. (*Montrant le bosquet à droite.*) Nous serons là... près de vous. (*A Emmeline.*) Venez, mon enfant.

AIR : *Le voilà! le voilà!* (Du Morceau d'ensemble.)

TOUS, *à mi-voix.*

Le voilà! le voilà!
Ah! je / Elle tremble déjà.
En vain mon / son cœur l'évite;
A sa vue, il s'agite,
Il bat encor plus vîte,
Car, le voilà... le voilà!
Ah! je / Elle tremble déjà;
Fuyons, fuyons bien vite.
Entrons- / Entrez- là,
Le voila! (*bis*)
Ah! je / Elle tremble déjà.
Le voilà!
Entrons- / Entrez- là.

(Les deux femmes disparaissent sous le bosquet.)

FRIEDMAN, *seul et s'excitant.*

Comme je vais le traiter!...

SCENE VI.

ERNEST, FRIEDMAN.

ERNEST, *sans voir Friedman et lentement.*

Oui, quels que soient ses torts, je ne puis m'éloigner sans que son père... Et que lui dirai-je pourtant? (*Avec agitation.*) Fatale découverte. Emmeline! le prince!.. me tromper! Et.. (*Apercevant Friedman.*) Monsieur Friedman!

FRIEDMAN, *sévèrement.*

Que venez-vous faire ici, jeune homme? insulter à ma douleur? jouir de votre triomphe?

ERNEST.

Ah! monsieur, ne m'accablez pas, je suis plus malheureux que vous.

FRIEDMAN, *étonné.*

Malheureux! (*A part.*) En effet, comme il est pâle et changé!

ERNEST.

Vous affliger! vous dont la vieillesse mériterait d'être si heureuse, vous que je regardais déjà comme mon père.

FRIEDMAN, *ému et décontenancé.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?.. Eh! bien, voilà que je ne sais plus comment me fâcher.

ERNEST.

Ah! si vous saviez tout ce que j'ai souffert! ce que je souffre encore!

FRIEDMAN.

Vraiment! (*Le pressant dans ses bras.*) Pauvre garçon! (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je fais donc, moi? Je le console, je l'embrasse! (*Haut.*) Il n'en est pas moins vrai, monsieur, que votre conduite...

ERNEST.

A été cruelle... barbare.... mais pouvais-je faire autrement?

FRIEDMAN, *hésitant.*

Vous... ne l'aimez donc plus?

ERNEST.

Moi!... (*A voix basse.*) Ah! Monsieur, c'est là mon tourment, mon supplice!.. mais, malgré moi, je l'aime, plus que jamais.

FRIEDMAN.

Eh bien! dis-le donc tout de suite, malheureux. Ecoute, Ernest, il y a dans tout ceci quelque chose d'inexplicable; mais il ne faut pas jouer son bonheur par un orgueil mal entendu. Voyons, mon enfant, je ne me souviens plus trop de tout ça... mais on dit que les amans se brouillent souvent pour des misères. Si tu as quelques reproches à te faire, et qu'il faille que je m'en mêle pour vous raccommoder... Eh bien! je m'en mêlerai; nous nous mettrons à ses genoux.

ERNEST.

Moi!

FRIEDMAN.

Eh bien! non. Si ça te coûte, je m'y mettrai tout seul; nous la supplierons.

ERNEST.

Moi!

FRIEDMAN.

Eh bien! non; je la prierai tout seul... pourvu que tout s'arrange, et que votre mariage...

ERNEST, *avec force.*

Notre mariage!.. jamais, jamais!..

FRIEDMAN, *avec indignation.*

Qu'est-ce à dire?.. ce nouvel outrage!.. quelle en est la cause?

ERNEST.

Je ne l'ai confiée qu'à votre bon pasteur... peut-être un jour il me justifiera... Mais par pitié pour vous-même, monsieur Friedman, pour le repos de vos vieux jours, ne cherchez pas à connaître...

FRIEDMAN.

Ah! c'en est trop... parlez, monsieur, c'est un père qui vous l'ordonne.

ERNEST, *prêt à parler.*

Vous le voulez?

FRIEDMAN.

Je l'exige.

SCENE VII.

LES MÊMES, EMMELINE ET PAOLINA, *sortant du bosquet* (1).

EMMELINE, *paraissant tout-à-coup.*

Moi aussi, je l'exige.

ERNEST, *tressaillant et sans la regarder.*

C'est elle!

PAOLINA, *qui se trouve à la gauche d'Ernest.*

Vous ne pouvez vous y refuser... votre honneur y est engagé.

---

(1) Friedman, Emmeline, Ernest, Paolina.

ERNEST, *à part.*

Dieu ! la duchesse !

EMMELINE.

Parlez, Ernest.

PAOLINA.

Parlez, monsieur.

ERNEST, *regardant Paolina.*

Détruire son repos, son bonheur !.. *(Haut.)* Je n'ai rien à vous dire.

PAOLINA.

Après un tel éclat !

EMMELINE, *amèrement.*

Vous vous taisez, Ernest?

PAOLINA, *à part.*

Comment le contraindre ?.. Ah ! peut-être...

(Elle s'assied auprès de la maison, tire un riche carnet de sa ceinture, et écrit quelques lignes au crayon tandis que la scène continue.)

ERNEST, *avec effort, et n'osant regarder Emmeline.*

Que voulez-vous de plus ?.. je prends sur moi tous les torts... tous les reproches... je ne vous accuse pas.

EMMELINE.

Vous ne m'accusez pas !.. mais ce monde, toujours prêt à soupçonner une pauvre fille sans défense, ne va-t-il pas me demander compte de votre éloignement, de votre abandon? Votre silence m'accusera bien plus que des reproches auxquels je pourrais répondre *(D'une voix émue.)* Ernest, qu'ai-je donc fait? par pitié, dites-le moi... j'étais heureuse avant de vous connaître ; tout mon malheur est d'avoir cru à votre amour.. mon crime, de l'avoir partagé... Cet amour, ne croyez pas que j'y prétende encore, que je cherche à le faire renaître... Non, non, je l'ai perdu ; je m'y résigne, je m'y soumets... je vous rends vos sermens, votre liberté ; mais en échange, du moins, ne laissez point peser sur moi un doute qui me déshonore... ayez le courage de dire « : Eh bien ! oui, Emmeline, je ne vous aime plus. » Je m'y attends ; je ne vous en voudrai pas... et quelque douleur que j'en éprouve, elle sera moins cruelle que votre silence.

ERNEST, *à part.*

O ciel ! et n'oser la confondre !

(Paolina a vu Crettle qui s'est approchée doucement et qui écoute par dessus la haie ; elle lui a fait signe de venir auprès d'elle, et lui a parlé bas.)

PAOLINA, *bas à Crettle.*

Eh! vite! un de mes gens à cheval.

(Crettle s'éloigne doucement.)

EMMELINE, *regardant Ernest.*

Si vous me refusez, Ernest, songez-y bien... je ne saurais rester plus long-temps auprès de mon bienfaiteur.

FRIEDMAN, *en larmes.*

Me quitter! et tu crois que je le souffrirais? (*A Ernest.*) Mais voyons, est-ce sa fortune?

PAOLINA.

Sa naissance?

FRIEDMAN.

Son nom?

PAOLINA.

Son obscurité? Je l'entoure d'honneurs, de distinctions; elle vivra près de moi, au palais... mon mari y consent.

ERNEST, *à part.*

Près du grand-duc!.. (*Haut et vivement.*) Non, madame, les honneurs que vous lui destinez, loin de nous rapprocher... (*Avec un mouvement.*) Ne me pressez pas davantage, je vous en conjure, et laissez-moi.

(Il veut s'éloigner.)

EMMELINE.

Ernest, tu ne peux pas me quiter ainsi... (*Ernest s'arrête.*) Si tu m'as jamais aimée, que je connaisse mon crime; que je puisse me défendre... Tu hésites... tu détournes les yeux?.. O mon Dieu! comment peut-on voir là... devant soi, quelqu'un qui nous fut cher!.. qui nous supplie... et le livrer au désespoir!

AIR: *Un seul instant écoute ma prière.* (de Leycester.)

Un seul instaut écoute ma prière,
Si tu n'as point résolu mon malheur...
Que cette voix, qui long-temps te fut chère,
Arrive encore une fois à ton cœur.
Prouve mon innocence,
Et je pourrai, je croi,
Malgré ton inconstance,
Faire des vœux pour toi.

(Ernest ému veut parler; puis il se détourne brusquement en disant:)

ERNEST.

Adieu!

SCENE VIII.

LES MÊMES, CRETTLE.

CRETTLE, *accourant par le fond.*

Madame, madame, voici la voiture du grand-duc!

ERNEST, *amèrement.*

Le grand-duc!

PAOLINA, *avec joie.*

Dieu soit loué!..

(Ici on entend l'air de chasse de Guillaume Tell qui continue en sourdine jusqu'à l'entrée du grand-duc.)

EMMELINE, *regardant toujours Ernest.*

Pas un mot!.. ô mon Dieu!

(Elle tombe inanimée dans les bras de Friedman.)

FRIEDMAN.

Ma fille!

ERNEST, *courant à elle involontairement.*

Emmeline!

FRIEDMAN, *hors de lui et la soutenant.*

N'approchez pas!.. vous, la secourir! quand c'est vous la qui tuez.

PAOLINA, *à Friedman.*

Soutenez-la, emmenez-la. (*A Ernest.*) Vous, monsieur, restez, je vous l'ordonne.

FRIEDMAN, *conduisant Emmeline.*

Je n'ai plus qu'un moyen; et puisque le pasteur sait tout... (*A Emmeline, en la conduisant.*) Du courage, chère enfant, du courage; ton vieil ami du moins ne t'abandonnera pas!

(Ils rentrent dans la maison.)

SCENE IX.

ERNEST, PAOLINA.

ERNEST, *à part et amèrement.*

Le grand-duc!.. Oui, je me doutais qu'il viendrait...

PAOLINA, *qui a conduit Emmeline, et avec émotion.*

Ernest, écoutez-moi : de toute la cour de mon mari, c'est vous que j'estimais le plus... j'aimais votre franchise, votre caractère... j'aurais pris votre défense envers et con-

tre tous... je vous l'ai dit ; je vous l'ai prouvé... Eh bien! à présent, ce que je vous dis, ce que je vous prouverai encore mieux, c'est que je vous déteste!.. qu'à dater de ce jour, je deviens votre ennemie, votre ennemie mortelle!.. que j'emploierai tout mon pouvoir, toute mon influence pour vous nuire, pour vous perdre... Vous le voyez, je vous préviens, je ne suis pas fausse... mais vous saurez bientôt ce que c'est que la vengeance d'une femme, d'une princesse... et surtout d'une Italienne.

(La musique a continué et devient plus bruyante ; elle cesse dès que le Grand-Duc est entré.)

SCENE X.

LES MÊMES, LE GRAND-DUC, *précédé de quatre piqueurs qui restent au fond.*

LE GRAND-DUC, *à ses gens.*

Que l'on m'attende près d'ici.

PAOLINA, *courant à lui* (1).

Ah! mon ami, arrivez donc... si vous saviez, il résiste à tout... il refuse de réparer ses torts.

LE GRAND-DUC, *regardant Ernest.*

Comment?

PAOLINA.

Il n'y a plus que votre autorité qui puisse l'y contraindre. Parlez-lui, je vous en conjure... car, moi, j'en perds la tête; j'en pleure de dépit!.. ne pouvoir rendre heureux ceux qu'on aime!.. A quoi sert donc d'être princesse? ce n'est déjà pas si amusant!.. Soyez sévère, inflexible ; vous ne le serez jamais autant que lui... *(A demi-voix.)* Et pourtant, mon ami, tâchez qu'il se repente, qu'on lui pardonne... nous en avons tous besoin.

(Elle rentre dans la maison.)

SCENE XI.

ERNEST, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC, *donne son chapeau et sa cravache à un des piqueurs, et leur fait signe de s'éloigner. Après un silence.*

Ce que je viens d'apprendre, Ernest, est-il vrai? Vous refusez...

---

(1) Ernest, le grand-duc, Paolina.

ERNEST, *très-froidement.*

Je pense que Son Altesse au moins ne m'en fera pas de reproches ?

LE GRAND-DUC, *avec sévérité.*

Vous vous trompez, monsieur ; je suis fort mécontent.

ERNEST.

Qu'entends-je, prince?.. avez-vous oublié que ce matin?....

LE GRAND-DUC.

Que voulez-vous dire, monsieur? est-ce une menace?.. et croyez-vous que ma confiance soit un privilége d'impunité pour tous les torts?.. Vous avez mon secret... un secret d'où dépend mon repos... mais, dussiez-vous le trahir, jamais je ne mettrai en balance un intérêt personnel et mon devoir envers le plus humble de mes sujets!.. Je vous le dis à regret, Ernest, si vous persistez dans votre résolution, vous ne pouvez rester près de moi.

ERNEST, *toujours froidement, et lui présentant un papier plié.*

Vous me prévenez, prince. Voici ma démission que j'allais vous envoyer.

LE GRAND-DUC, *très-étonné.*

Votre demission !..

ERNEST.

Je me suis rappelé vos bienfaits ; j'ai gardé le silence... mais, maintenant, nous sommes quittes.

LE GRAND-DUC.

Comment?

ERNEST.

Je rends justice à vos intentions... Votre Altesse s'est longtemps opposée à ce mariage, je le sais... mais pour m'obliger à renoncer à celle que j'aimais, vous pouviez peut-être trouver un moyen moins cruel que le coup affreux dont vous m'avez frappé, et ne pas me contraindre à chercher moi-même, parmi les gages de vos anciennes amours, le portrait de ma fiancée.

LE GRAND-DUC.

De votre fiancée !.. que dites-vous?

ERNEST.

Toutes les lettres, les papiers, j'ai dû les respecter... mais ce médaillon, en tombant à mes pieds...

(Il tire un médaillon de son sein et le présente au grand-duc.)

LE GRAND-DUC, *troublé.*

C'est le portrait d'Augusta!..

ERNEST.

D'Augusta !.. ce nom... c'était celui de sa mère.

LE GRAND-DUC.

De sa mère, dites-vous?

ERNEST.

A ce que m'a dit M. Friedman... Et cette ressemblance!...

LE GRAND-DUC.

Cette ressemblance!.. ô mon Dieu! s'il était vrai... Tant de bonheur!.. j'ose à peine y croire.

ERNEST.

Qu'avez-vous, monseigneur? cette agitation...

LE GRAND-DUC.

Et vous êtes bien sûr que ce sont les mêmes traits?

ERNEST.

Jugez-en, monseigneur... regardez, elle vient.

LE GRAND-DUC, *très-ému.*

Ah! courons! (*Il veut s'élancer au-devant d'elle, et s'arrête tout-à-coup.*) Que vais-je faire?.. et ma femme!.. ce secret qu'elle ignore... cette naissance dont je lui ai fait mystère; sa jalousie si vive!.. Ah! prenons garde; Ernest, pas un mot, que j'aie le temps de préparer... Chut! la voici... (*Emmeline paraît là, et s'arrête intimidée. Le grand-duc l'admirant.*) Qu'elle est bien! et comment aurai-je la force de me contraindre?

SCÈNE XII.

ERNEST, LE GRAND-DUC, EMMELINE.

EMMELINE, *timidement.*

Monseigneur, pardon, si j'accours près de vous sans y être appelée... j'ignore les usages... mais je suis si malheureuse!.. Je me suis échappée un moment pour réclamer une grâce que j'attends à vos pieds...

(Elle veut s'y mettre.)

LE GRAND-DUC, *l'arrêtant.*

A mes pieds!.. vous, mon enfant!..

(Ernest remonte la scène, reste quelques instans au fond, et, en redescendant, se place à la gauche d'Emmeline.)

EMMELINE.

C'est la place qui convient à une pauvre orpheline... car,

vous le savez, monseigneur : je n'ai plus de père pour me défendre, me protéger.

LE GRAND-DUC, *à part.*

Ah ! ce mot !..

EMMELINE.

Mais vous, monseigneur, vous êtes celui de tous vos sujets.

LE GRAND-DUC, *vivement.*

Ah ! sans doute... et le ciel m'est témoin qu'aujourd'hui, de tous mes priviléges, c'est celui qui m'est le plus cher. (*Avec tendresse.*) Que désirez-vous? parlez sans crainte, parlez, ma fille.

EMMELINE.

Votre voix me rassure.

LE GRAND-DUC.

Eh bien?

EMMELINE (1).

Eh bien ! monseigneur, je sais que l'on veut obliger Ernest à me donner sa foi... on croit me rendre le bonheur, on se trompe... C'est moi qui vous en conjure, monseigneur, qu'il soit libre, qu'il soit heureux; qu'on ne lui parle plus de la malheureuse Emmeline... et peut-être qu'un jour reconnaissant son injustice...

ERNEST.

C'est moi qui implore mon pardon... grâce, grâce, mademoiselle le... trouble de mes esprits... un soupçon odieux... mais, je vous le jure, je n'ai pas cessé un moment de vous aimer, de vous chérir...

EMMELINE, *avec joie.*

Que dit-il?.. Ernest, vous m'aimez !.. vous m'aimez !.. ah ! ne me trompez pas... ce serait bien mal !.. (*Elle le regarde toute émue et en souriant.*) Non, non, il me regarde encore comme autrefois... (*Se tournant vers le grand-duc.*) Ah ! monseigneur ! et vous ne le lui avez pas ordonné?.. C'est de lui-même !

LE GRAND-DUC, *souriant.*

Oui, mon enfant !

EMMELINE, *à Ernest.*

Ah ! que je suis heureuse, et que vous m'avez causé de chagrins !.. ingrat !.. Mais enfin, quelle était donc la cause?

---

(1) Le grand-duc, Emmeline, Ernest.

LE GRAND-DUC, *avec douceur.*

C'est moi qui vous l'expliquerai plus tard... quand vous serez unis.

ERNEST.

Quoi ! monseigneur, je pourrais encore espérer?..

EMMELINE, *souriant.*

Et pourquoi pas?.. puisque vous reconnaissez vos torts... Oh ! je ne suis pas si entêtée que vous, moi.

LE GRAND-DUC.

Et croyez-vous donc, Ernest, qu'en la retrouvant son père ne veuille user de ses droits, que pour faire son malheur ?

ERNEST.

Qu'entends-je ?

EMMELINE, *troublée.*

Mon père !.. qu'avez-vous dit, monseigneur; mon père!.. il existerait ?..

LE GRAND-DUC.

Oui, mon enfant.

EMMELINE.

Il est dans ce pays ?

LE GRAND-DUC.

Oui.

EMMELINE.

Et je le verrais bientôt ?

LE GRAND-DUC, *plus ému.*

Bientôt.

EMMELINE.

Ah ! tous les bonheurs à la fois... Mais si mon bon ami Friedman était là... N'importe, monseigneur, je vous en supplie, conduisez-moi vers mon père... que je puisse le voir, me jeter dans ses bras, lui prouver ma tendresse...

LE GRAND-DUC, *très-ému.*

Je n'y tiens plus. (*Prenant la main d'Emmeline.*) Calmez-vous, Emmeline, vous le verrez... je vous le jure... Mais vous serez bien prudente, bien discrète?.. car son repos dépend de votre silence.

EMMELINE.

Vous le connaissez donc ?

LE GRAND-DUC, *à demi-voix, et l'amenant sur le devant de la scène.*

Oui, oui, je le connais... je sais le secret de votre nais-

sance... ce que votre père a souffert loin de vous... combien il vous aime déjà !.. le sort qu'il vous destine... je sais tout, et je puis enfin vous apprendre...

SCENE XIII.

LES MÊMES, PAOLINA, LA BARONNE, CRETTLE.

PAOLINA, *qui est arrivée doucement près de son mari, et qui a entendu ces derniers mots.*

Vous savez tout... Ah! que c'est heureux, mon ami... Vous allez nous le dire (1).

LE GRAND-DUC, *à part.*

Grand Dieu! la duchesse!

ERNEST, *à part.*

Tout est perdu!

EMMELINE.

Madame, madame, partagez ma joie... je vais revoir mon père.

PAOLINA, *lui prenant la main.*

Pauvre enfant!.. (*Au grand-duc.*) Voyons, mon ami, racontez-nous donc bien vite... je suis d'une impatience...

LE GRAND-DUC, *à part.*

Quel embarras!

PAOLINA, *gaîment.*

Vous savez donc?..

LE GRAND-DUC, *embarrassé.*

C'est-à-dire... je soupçonne... je n'en suis pas bien sûr.

EMMELINE.

Ah! monseignéur! vous m'avez dit que vous le connaissiez, qu'il allait venir?..

PAOLINA.

Oh! alors, vous en êtes sûr? (*A demi-voix et d'un air de confiance.*) C'est quelqu'un de la cour, n'est-ce pas?

LE GRAND-DUC.

Oui.

---

(1) La baronne, le grand-duc, Paolina, Emmeline, Ernest, Crettle.

PAOLINA, *à son oreille en souriant.*

Quelque ancien mauvais sujet? (*Haut.*) Dites donc vite, mon ami... j'adore ces aventures...

LE GRAND-DUC.

Devant tout le monde?

PAOLINA, *bas et se rapprochant.*

C'est bien... c'est bien... nous allons en causer entre nous... il me tarde tant de la savoir heureuse.

LE GRAND-DUC, *voulant détourner la conversation.*

Eh bien! vous serez satisfaite; car, d'abord, son mariage est certain maintenant... et en faveur de cette union, Ernest, je vous nomme comte de Lowenstein.

ERNEST.

Quoi! monseigneur!

PAOLINA, *bas à son mari.*

C'est donc quelqu'un de distingué?

LE GRAND-DUC.

Oui.

PAOLINA, *au grand-duc.*

C'est bien... c'est bien, mon ami; je vous approuve.

LEGRAND-DUC, *l'interrompant.*

Ils logeront au palais, près de nous.

PAOLINA.

Elle ne me quittera plus... Ah! mon ami, que je vous aime!

EMMELINE.

Et mon père?...

LE GRAND-DUC, *de même.*

M. Friedman aussi... Nous vivrons tous ensemble... heureux... contens. Mais où est-il donc ce bon M. Friedman? Pourqui ne vient-il pas partager notre joie?

CRETTLE, *au fond.*

Le voici... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a?

FRIEDMAN, *accourant, suivi de paysans.*

Emmeline!... Emmeline!...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

PAOLINA.

Cette agitation!...

SCENE XIV.

LA BARONNE, LE GRAND-DUC, PAOLINA, EMMELINE, ERNEST, CRETTLE, FRIEDMAN.

FRIEDMAN, *courant à Emmeline.*

Viens, Emmeline, viens; ma fille, préparons-nous à quitter ce pays.

TOUS.

Comment?

EMMELINE.

Vous m'emmenez!

FRIEDMAN.

A l'instant même.

EMMELINE.

Mais vous ne savez pas...

FRIEDMAN.

Je sais tout; et je ne te laisserai pas plus long-temps exposée aux piéges de la corruption.

TOUS.

M. Friedman!...

PAOLINA.

Y pensez-vous?

FRIEDMAN, *jetant des regards de colère sur le prince.*

Je sais ce que je fais... (*A Ernest.*) Ernest, je vous estime... (*A Paolina.*) Vous, madame, je vous aime, je vous honore... voilà pourquoi je m'en vais... Adieu!

(Il prend Emmeline par la main.)

LE GRAND-DUC.

Arrêtez, monsieur... je ne souffrirai pas...

FRIEDMAN, *indigné.*

Quoi! vous osez?...

ERNEST, *bas.*

C'est le prince.

FRIEDMAN (1).

Je le sais bien... c'est pour cela... (*Au grand-duc.*) Vous

---

(1) La baronne, le grand-duc, Friedman, Paolina, Emmeline, Ernest, Crettle.

osez avouer vos indignes projets... Eh bien! soit... je ne mé-plus rien... je quitte M. Muller, notre pasteur.

ERNEST, *à part.*

Il sait tout.

FRIEDMAN.

Et puisqu'il faut vous confondre...

LE GRAND-DUC, *vivement.*

Arrêtez, vous dis-je... respectez...

FRIEDMAN, *avec force.*

Quoi?... votre repos? celui de ma fille avant tout... votre réputation?.. Celle de ma fille avant tout...Vous m'en devez compte!.. Et vous me direz ici, devant tout le monde, comment il se fait que vous ayez son portrait entre vos mains?

TOUS.

Son portrait!

PAOLINA, *quittant la main d'Emmeline.*

Son portrait!

LE GRAND-DUC.

Paolina!...

PAOLINA, *repoussant sa main.*

Laissez-moi.

EMMELINE.

Madame.

PAOLINA, *de même.*

Laissez-moi... (*Passant près du grand-duc et le regardant avec défiance.*) Son portrait!... et vouliez la rapprocher de vous!.. et ce matin, votre embarras... cette clef... l'indignation d'Ernest... Ah! je ne sais ce que c'est... mais ce doit être quelque chose d'affreux.

(Elle passe à la droite du théâtre; la baronne se retire au fond; Ernest est passé près de Friedman, le contient et lui parle bas.) (1)

LE GRAND-DUC, *après un silence, s'approchant de Paolina, et avec douceur.*

Paolina, ne vous ai-je pas dit que je devais lui rendre un père?

PAOLINA, *de même.*

Eh bien! qu'attend-il pour paraître, pour réclamer sa fille?

---

(1) Paolina, le Grand-Duc, Emmeline, Friedman, Ernest, Crettle.

LE GRAND-DUC.

S'il y avait un obstacle ?

PAOLINA.

Lequel?

LE GRAND-DUC, *timidement.*

Mais peut-être un second hymen.

PAOLINA.

Que dites-vous?

LE GRAND-DUC, *hésitant.*

Peut-être craint-il d'affliger une épouse jeune, et qu'il aime tendrement. Peut-être, pour prévenir tout ombrage, devait-il accoutumer peu à peu, l'une à l'autre, deux femmes dont le bonheur lui est également cher.

PAOLINA, *avec inquiétude.*

Mais qui ne se sont jamais vues ?

LE GRAND-DUC.

Qui doivent s'aimer davantage quand elle se connaîtront mieux.

PAOLINA, *de même.*

Mais qui ne se connaissent pas encore?.. Eh bien?

(Les villageois sont entrés et garnissent le fond.)

AIR : *Monsieur Raymond, votre fête.* (d'Emma.)

PAOLINA.

Quoi! vous gardez le silence ?

LE GRAND-DUC, *timidement.*

Pour ce père et ce mari,
N'auriez-vous point d'indulgence?

PAOLINA.

Quel soupçon!... j'en ai frémi.

EMMELINE, *agitée.*

A mes yeux, quel espoir brille!

PAOLINA.

Et ce père est près d'ici!

LE GRAND-DUC.

Il tremble, hélas! pour sa fille.

PAOLINA, *d'un ton menaçant.*

Plus encore que pour lui.

LE GRAND-DUC.

De sa femme qu'il adore.

PAOLINA, *amèrement.*

Dont il a trompé le cœur.

LE GRAND-DUC.

Que sa fille obtienne encore
Son pardon et le bonheur.

PAOLINA.

Ciel !

LE GRAND-DUC.

A sa place, si j'étais,
Que diriez-vous ?

(*Il prend Emmeline par la main et la fait passer auprès de Paolina.*)

PAOLINA, *avec un mouvement de colère.*

Je lui dirais... (1).

(*Emmeline est près d'elle, et les mains jointes. Paolina s'arrête combattue. Sur un signe du grand-duc, Emmeline tombe aux pieds de Paolina, saisit sa main et la presse sur ses lèvres.*)

PAOLINA, *attendrie.*

Je lui dirais :
Quand une fille a tout pour plaire,
Devrait-on hésiter jamais...
(*L'embrassant.*) Pour la présenter à sa mère ?

LE GRAND-DUC, *pressant Paolina et Emmeline dans ses bras.*

Qu'entends-je ! ô ciel !

TOUS.

C'est lui ! c'est son père.

ENSEMBLE.

C'est toi, c'est toi, mon / C'est lui, c'est lui, son / C'est lui, c'est lui, ton } père.
Oui, oui, c'est votre enfant, je veux être sa mère ! / son enfant, elle sera sa mère !
O moment plein de douceur !
Rien n'égale mon mon / son bonheur !

CRETTLE, *à part.*

Allons, je serai chez une princesse... Voilà que je monte

---

(1) La baronne, Paolina, Emmeline, le grand-duc, Friedman, Ernest, Crettle.

en grade ! (*Regardant la baronne.*) Elle en mourra la grande dame !

EMMELINE, *très-émue et entre les bras du grand-duc et de Paolina.*

Est-il possible! vous, vous mon père!.. Ernest... madame !..

PAOLINA, *tendrement.*

Appelez-moi votre mère, je le veux, j'y tiens... ne fût-ce que pour ce qu'il m'en a coûté.

FRIEDMAN, *d'un air sombre.*

Là! avais-je tort de me défier des princes?

LE GRAND-DUC, *lui tendant la main.*

Maintenant, M. Friedman, j'espère que nous serons amis.

FRIEDMAN, *de même.*

Nous, amis !.. Vous m'avez pris la mère... vous me prenez la fille... laissez-moi...

TOUS.

Monsieur Friedman !..

EMMELINE, *courant à lui.*

Mon bon papa! mon ami !

FRIEDMAN.

Eh bien! quoi?.. tu n'as plus besoin de moi?

EMMELINE, *le serrant dans ses bras.*

Ah! plus que jamais... si vous me quittez, que voulez-vous que je fasse de tout mon bonheur?

FRIEDMAN, *ému et entouré de tout le monde.*

Quoi! vrai?.. je te suis encore nécessaire?.. Eh bien! soit, je reste près de vous tous... je serais trop malheureux si je n'avais plus personne à aimer!.. que je sois entouré de tout ce qui m'est cher. (*A Crettle, en essuyant ses larmes.*) Crettle, tu emporteras aussi mon pauvre Crémone.

PAOLINA ET EMMELINE, *au public.*

AIR *De la barcarolle des Sybarites de Florence.*

En dépit de ma/sa jalousie,
L'humble fille de mon/son époux,
Auprès du trône est accueillie.
Puissions-nous voir, au gré de notre envie,
Cet exemple suivi par vous.

EMMELINE.

Adoptez-moi !

PAOLINA.

Adoptez-la !

EMMEEINE.

Ce prix du zèle ,

PAOLINA.

Ce prix du zèle ,

EMMELINE.

Plus que mon rang ,

PAOLINA.

Plus que son rang ,

EMMELINE.

Me sera doux.

PAOLINA.

Lui sera doux.

ENSEMBLE.

Oui , la couronne la plus belle,
Est celle qu'on obtient de vous.

CHOEUR.

Car la couronne la plus belle,
Est celle qu'on obtient de vous.

FIN.

LES CHAPEAUX SÉDITIEUX,

A-Propos-Vaudeville en un Acte,

PAR

MM. BRAZIER, MÉLESVILLE ET CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 27 JANVIER 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre-Français.

1832

Personnages.	Acteurs.
COQUELET, adjoint surnuméraire du commissaire de police.	M. Lepeintre.
AGATHE, sa fille.	Mlle Alexandrine.
BALUCHARD, receveur à Château-Giron.	M. Arnal.
LENOIR, marchand chapelier.	M. Hypolite.
M. BERNARD, inspecteur de l'enregistrement.	M. Derouvère.
L'ONCLE GIBOULON.	M. Henrique.
LA TANTE GIBOULON.	Mme Lacase.
LE COUSIN LABAUME.	M. Émilien.
LA COUSINE LABAUME.	Mme Constance.
UN SERGENT DE VILLE.	M. Cassel.
UN COCHER DE FIACRE.	M. Lacombe.
UN INCONNU.	M. Ballard.
DEUXIÈME INCONNU.	M. Armand.
Gardes.	
Peuple, Voisins, Voisines.	



La scène est à Paris.



Chaque exemplaire sera revêtu de la signature de l'un des auteurs.

LES

CHAPEAUX SÉDITIEUX,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une place publique. Dans le fond, un restaurant. A droite, la boutique d'un chapelier ; sur l'enseigne on lit : *Lenoir, successeur de Leblanc, chapelier*. A gauche, la boutique d'un marchand de vin.

SCÈNE PREMIÈRE.

COQUELET, AGATHE, L'ONCLE ET LA TANTE GIBOULON, LE COUSIN ET LA COUSINE LABAUME, DEUX AUTRES PARENS, UN COCHER.

COQUELET.

C'est bien, cousin Giboulon, payez les deux fiacres, je vous rendrai ça.

LE COCHER, *au parent qui paie.*

C'est trente sous la course ; vous me donnez deux francs pour mon camarade et moi... est-ce que c'est raisonnable?

COQUELET.

Comment, trente sous? tu avais à ton fiacre une girouette à vingt sous.

LE COCHER.

C'est pas vrai, vous pouvez voir.

COQUELET.

C'est que tu l'as retirée... je suis sûr que quand je suis monté dedans il y avait une girouette.

TOUS.

Oui, il y avait une girouette!

COQUELET.

Je dois être cru, je suis presque magistrat, adjoint surnuméraire au commissaire de police... allons, file!

LE COCHER.

Heim! je n'croyais pas qu'il l'avait vue! (*Il sort.*)

AGATHE, *à part.*

Nous voilà arrivés... et mon père qui choisit le traiteur à côté de ce pauvre Lenoir... qui m'aime tant!

COQUELET.

Mes chers parens et amis, en attendant l'heure où nous irons à la mairie, nous allons faire un petit déjeuner dinatoire... Eh! bien, Agathe, à quoi penses-tu?

AGATHE.

A rien, mon père...

COQUELET.

C'est flatteur pour ton prétendu...

AGATHE.

Dame! aussi vous conviendrez que c'est un drôle de mariage que je fais là, me marier à un homme que je ne connais pas...

COQUELET.

Je le connais... moi...

AGATHE.

Mais ce n'est pas vous qui l'épousez; si je l'avais vu, au moins j'aurais eu le tems de me reconnaître; ce futur devrait être ici il y a trois jours; les bancs avaient été publiés d'avance, le repas commandé, les parens invités, tout préparé à jour fixe, et pas de mari.

COQUELET.

Que veux-tu? il m'écrit qu'il a été retardé en route par un accident qu'il m'expliquera, mais qu'il arrivera juste pour la cérémonie...

AGATHE.

C'est agréable!.. de manière que s'il ne me plaît pas... on n'a jamais rien vu de pareil!...

COQUELET.

Mademoiselle Coquelet... aujourd'hui l'on voit ce qui ne s'est jamais vu; on est obligé de se presser, le siècle marche avec une rapidité effrayante... nous nous précipitons.

AGATHE, *regardant la boutique du chapelier.*

Au moins, on pouvait retarder ce mariage...

COQUELET.

Impossible! M. Baluchard occupe un emploi dans l'enregistrement à Château-Giron... il n'a qu'un congé limité... pour se marier et obtenir un grade supérieur!...

les fonctionnaires publics ne sont pas libres de leur temps, j'en sais quelque chose, moi... depuis que je suis surnuméraire au commissariat de police.

Air *de Voltaire chez Ninon.*

Dans ce poste, ma chère enfant,
Il faut toujours que l'on surveille,
On ne déjeûne qu'en courant,
Ce n'est que d'un œil qu'on sommeille!
Et dans ces jours assez nombreux
Où les partis courent par meutes...
On est quelquefois trop heureux
De dîner entre deux émeutes.

Qu'est-ce que vous dites de cela, cousin Labaume?

LABAUME, *prenant du tabac.*

Heim! heim! je dis que tout cela n'est pas fini.

LA TANTE GIBOULON.

Je crois bien, ça n'est pas commencé.

(Ici Lenoir paraît sur la porte de sa boutique, il tient un chapeau qu'il brosse.)

COQUELET.

Eh bien, pour nous mettre en train, mes chers parens et amis, nous allons toujours faire ouvrir quelques douzaines d'huîtres... j'ai laissé mon petit commis chez moi, qui nous amènera le futur à son débotté; ainsi, mes chers parens et amis, la main aux dames.

Air *du Siége de Corinthe.*

ENSEMBLE.
Pour que la gaîté soit plus vive,
Chez le traiteur entrons soudain,
Et que le futur, s'il arrive,
Nous trouve le verre à la main.

COQUELET.

Allons, morbleu, qu'ici chacun s'empresse,
En attendant que ces nœuds soient conclus.
Fêtons l'ivresse
Et la tendresse
De deux amans qui n' se sont jamais vus.

CHOEUR.

Pour que la gaîté soit plus vive, etc.

(Le cousin Labaume donne la main à Agathe; toute la noce défile devant la boutique du chapelier qui les regarde passer derrière les carreaux. Agathe baisse les yeux.)

SCÈNE II.

LENOIR, *sortant de sa boutique avec un chapeau à la main.*

C'est bien! c'est du joli!.. la perfide!.. je vois bien pourquoi, depuis deux jours, elle évitait de passer par ici, en allant chez sa tante Giboulon... elle m'avait bien dit que son père voulait la marier à un M. Baluchard de Château-Giron, mais elle m'avait promis de refuser... il paraît qu'elle a changé d'idée. (*Il essaie le chapeau.*) Et s'en aller froidement manger des huîtres et boire du vin de Chablis, car c'est toujours du Chablis que l'on boit en mangeant des huîtres. (*Il brosse son chapeau.*) Ce qui me révolte, c'est l'atrocité du procédé!.. la noirceur de l'intention.

Air : *Chantons l'amour et le plaisir* (du Calife de Bagdad).

Le trait est par trop satyrique,
En vérité, c'est une horreur!..
Défiler devant ma boutique
Pour se rendre chez le traiteur...
A mes dépens comme ils vont rire...
On croirait qu'ils ont voulu dire :
Et la femme et le déjeûné,
Ça te passe devant le nez.

Mais nous verrons, nous verrons... j'ai l'imagination exaspérée.... je leur ferai des infamies... O Agathe!... Agathe!... tu m'as oublié, mais tu t'en souviendras.

SCÈNE III.

BALUCHARD, *tenant à la main son sac de nuit et un parapluie. Il porte une casquette ;* LENOIR, *travaillant sur le seuil de sa porte.*

BALUCHARD, *à la cantonnade.*

Non, non... c'est inutile, je le porterai bien moi-même... c'est un tas de pour-boire... ça n'en finit pas... et mon chapeau qui s'est perdu dans la diligence... (*Regardant en l'air.*) Voyons un peu que je m'oriente... nous disons rue Saint-Pierre-Montmartre... tiens... je suis bête... je vais demander à la première boutique venue... (*A Lenoir.*) Pardon, monsieur, pourriez-vous m'enseigner la rue Saint-Pierre-Montmartre?

LENOIR.

La rue Saint-Pierre-Montmartre... Oh! vous n'y êtes pas...

BALUCHARD.

Je sais bien que je n'y suis pas... si j'y étais, je ne demanderais pas... pardon de la plaisanterie, mais quand on vient à Paris pour la première fois...

LENOIR.

Ah! vous allez le trouver bien embelli...

BALUCHARD.

C'est ce qu'on m'a dit à Château-Giron...

LENOIR.

A Château-Giron!.. vous en venez?

BALUCHARD.

Oui, monsieur... La personne que je cherche doit être connue, c'est une espèce d'autorité adjoint du commissaire de police.

LENOIR.

Un adjoint du commissaire de police, rue Saint-Pierre, M. Coquelet, peut-être ?

BALUCHARD.

Juste! il doit être sur le gril... depuis trois jours que je n'arrive pas...

LENOIR.

Et vous venez de Château-Giron ! (*A part.*) C'est mon homme... Ah ! farceur, je te tiens. (*Haut.*) Et vous cherchez M. Coquelet dans ce quartier-ci?

BALUCHARD.

Mais dam!.. on vient encore de me dire rue Saint-Pierre.

LENOIR.

Oui... rue Saint-Pierre à Chaillot; son patron a changé d'arrondissement.

BALUCHARD.

Bah !

(Il pose son sac à sa gauche.)

LENOIR.

J'en sais quelque chose... c'est moi qui coiffais toute la famille...

BALUCHARD.

Tiens, comme ça se trouve, vous allez me coiffer aussi, car je ne peux pas me marier en casquette.

LENOIR.

Volontiers... qu'est-ce que vous voulez?

BALUCHARD.

Un chapeau!.. le premier venu!.. celui que vous tenez... combien est-ce? (*Il essaie le chapeau gris.*) Comment me va-t-il?

LENOIR.

Très-bien... c'est quinze francs...

BALUCHARD.

Voilà, et puis faites-moi l'amitié de me garder ma casquette... Vous allez m'indiquer... dites donc, est-elle jolie, mademoiselle Coquelet?

LENOIR.

Hum!.. est-ce que vous l'épousez?

BALUCHARD.

Aujourd'hui même... Figurez-vous, monsieur, qu'il y a trois jours que je devrais être à Paris, mais j'ai été arrêté en route, à quelques lieues de la Mayenne, en Bretagne...

LENOIR, *à part.*

Diable de bavard... si la noce allait sortir... (*Haut.*) Dites donc, si vous vous mariez aujourd'hui, il est midi, et les mairies ferment à deux heures.

BALUCHARD, *reprenant son sac.*

Peste, il ne faut pas s'amuser. (*Il repose son sac à terre.*) C'est bien l'événement le plus bizarre, le plus fantastique! nous roulions en diligence depuis quatre heures d'horloge, nous venions de quitter Mayenne, j'avais les reins abîmés... je dis : Conducteur!.. Quoi, monsieur?.. Conducteur!.. j'ai les reins abîmés... Mon vieux! quand il y aura une côte vous me préviendrez... Effectivement, une côte se présente, je descends, la diligence allait toujours son petit bonhomme de chemin... moi, je lisais tranquillement un volume de Notre-Dame de Paris, que j'avais pris au cabinet de lecture de notre endroit pour me donner une idée de la capitale.

LENOIR.

Ah! oui... un roman nouveau.

BALUCHARD.

D'un auteur très-goûté en Basse-Bretagne... à cause de son style!.. Tout-à-coup je vois une demi-douzaine de gas qui me suivaient... je ne suis pas positivement pol-

tron, mais je ne suis pas précisément brave; j'avais un cordon de montre tricolore, on m'avait dit que ça ferait bien... parce que je me propose d'aller dans les bureaux solliciter de l'avancement; et en parlant d'avancement, ne perdez pas de vue la diligence qui va toujours son petit bonhomme de chemin; mes six gas regardaient ma montre d'un mauvais œil, ces diables de Bretons s'étaient mis dans la tête, à cause de mon cordon tricolore, que j'étais un homme de juillet... et je vous demande, je suis du 14 novembre... ainsi...

LENOIR.

Vous me direz ça une autre fois... et votre mariage...

BALUCHARD, *reprenant son sac.*

C'est juste, je n'ai pas le temps de m'amuser... Ah! ça, nous disons pour aller rue Saint-Pierre à Chaillot...

LENOIR.

Vous allez prendre le premier *Omnibus* qui passera sur le boulevard et qui vous mènera à la porte Saint-Antoine; là, vous en prendrez un autre qui vous mènera à la barrière du Trône... quand vous serez là, vous demanderez...

BALUCHARD.

Je vois ça d'ici...

LENOIR.

AIR : *Chaque soir au boulevard du Temple.*

Ou : Vaudeville du Premier Prix.

Suivez bien mon itinéraire.

BALUCHARD.

Vous êtes des plus obligeans!
Mais pour arriver chez l'beau-père,
Combien me faudra-t-il de temps?
D'impatience je suis ivre!..

LENOIR.

Je n'puis pas trop vous dire ici,
D'après le chemin qu'vous allez suivre,
A quelle heur' vous s'rez chez lui.

BALUCHARD.

Je ne vous remercie pas... bien obligé.

LENOIR.

Il n'y a pas de quoi... allez toujours.

SCÈNE IV.

LENOIR, *seul, se frottant les mains.*

Trotte!.. trotte!.. oh! je suis heureux, je me venge... je suis ravi! je me venge!.. Comme la jalousie vous rend barbare!.. Je ne me serais jamais cru capable de faire de ces infamies-là!..

SCÈNE V.

LENOIR, AGATHE, *sortant de chez le traiteur.*

AGATHE, *à la cantonnade.*

Je reviens, ma tante... je vais prendre ma ceinture que j'ai oubliée chez la mercière...

LENOIR, *l'apercevant de loin au moment où il retourne à sa boutique.*

La voilà!.. quel aplomb... à dix-sept ans.

AGATHE.

Ah! M. Justin!.. c'est vous!

LENOIR, *avec ironie.*

Oui, mamzelle... ou plutôt madame; voulez-vous bien recevoir mon compliment sur votre sensibilité et votre fidélité.

AGATHE.

Eh bien! il se fâche à présent! Est-ce que c'est ma faute!

LENOIR.

C'est peut-être la mienne, si vous vous mariez.

AGATHE.

Il fallait me demander à mon père, je vous ai assez prévenu!

LENOIR.

Dam! je voulais avoir un établissement avant de prendre une femme, et je n'ai terminé que d'hier. Lisez: *Lenoir, successeur de Leblanc*, en lettres de six pouces... je m'en mords les doigts aujourd'hui.

AGATHE.

Quoi, il serait possible!.. vous êtes le maître....

LENOIR.

Oui, je suis le bourgeois... mais il paraît que le bour-

geois restera garçon... vous m'avez joliment désenchanté!.. vous m'avez trompé comme dans un bois.

AGATHE.

Moi?

LENOIR, *s'animant.*

Mais je ferai manquer cet odieux mariage.... mon amour acquiert de l'intensité... il devient progressif... vous ne savez pas ce dont je suis capable...

AGATHE.

Vous me faites trembler!

LENOIR.

J'en tremble moi-même.

AIR : *Dis-moi, mon vieux.*

Je f'rai des scèn's jusques à la mairie ;
Si vous dit' : *oui !* tout haut je crierai : *non !*
Pendant le r'pas j' vex'rai la compagnie...
Je lancerai des pétards dans l' salon!
Pendant le bal, j' boirai les limonades...
Je vous f'rai voir c' que c'est qu'un homme trompé.
Et quand tout le monde dans'ra les galopades,
Je courrai d'dans comme un cheval échappé.

AGATHE.

Arrêtez, Justin!

LENOIR.

Non, il n'y a plus de frein qui me retienne, et les horreurs vont commencer! Il est arrivé, votre fameux prétendu!.. il est ici.

AGATHE.

Ciel!

LENOIR, *avec joie.*

Dieux!.. comme elle a dit ciel! plus de doutes... je suis aimé... une femme qui n'aime point ne dit pas *ciel* comme ça. (*Avec passion.*) Oh! Agathe, tu m'aimes encore...

AGATHE, *pleurant un peu.*

Mais sans doute, je ne revenais que pour vous le dire et chercher les moyens d'éloigner ce vilain Baluchard.

LENOIR.

C'est déjà fait!.. je l'ai envoyé promener, et nous ne le reverrons pas de long-temps!

BALUCHARD, *en dehors.*

C'est affreux!.. c'est abominable!

LENOIR.

Dieux! c'est sa voix.

AGATHE.

M. Baluchard... je me sauve!

LENOIR.

Mais, au moins, vous jurez d'être à moi?..

AGATHE, *rentrant.*

Oui, si je ne suis pas à lui...

LENOIR.

O Agathe!.. amour et espoir...

(Agathe est rentrée précipitamment.)

LENOIR, *seul.*

C'est bien lui!.. Qui diable peut le ramener!

SCÈNE VI.

BALUCHARD, LENOIR.

BALUCHARD, *tout effaré, son parapluie à la main.*

A-t-on jamais vu ça! poursuivre un honnête voyageur... le huer... le conspuer...

LENOIR.

Tiens, c'est vous! que vous est-il donc arrivé? comme vous voilà pâle!

BALUCHARD.

Je suis pâle?.. ça ne m'étonne pas. Figurez-vous, je venais de vous quitter; je n'avais point fait cinquante pas que je rencontre un boucher dont le chien agaçait celui d'un chandelier, qui était sur la porte. Moi, qui ne suis pas Anglais, et qui ai horreur des pugilats d'animaux domestiques, je dis au boucher: Pardon, mon ancien, c'est votre bouldogue qui a tort, c'est lui qui a été l'agresseur. — De quoi vous mêlez-vous? qu'il me dit.— Moi, je lui dis: Ecoutez, je n'ai point l'intention d'insulter votre chien, je ne le connais pas; mais, vrai, c'est lui qui a tort. — Mon chien ne te regarde pas, qu'il me dit. Je veux lui répondre poliment; il m'appelle mauvais chapeau blanc!

LENOIR.

Chapeau blanc!

BALUCHARD.

Je veux me fâcher: on m'entoure; je rétrograde: on m'appelle carliste, on crie: *A bas le carliste!* Effectivement je tombe par terre; c'était le chien du boucher qui

me passe entre les jambes, ou celui du chandelier, je ne suis pas sûr... enfin je tombe, je me relève, je les toise...

Air : Vaudeville *de Farinelli.*

Et je m' sauv', car ces lurons... là
N'avaient pas les mains dans leurs poches...
J'ai bien manqué dans tout cela
De r'cevoir de fameus's taloches!..

LENOIR.

C'est votr' coiffure, j'en réponds,
Qui vous a valu ces attaques.

BALUCHARD, *très-surpris.*

Ma coiffur' me vaut ces attaques?..
Il paraît que les chapeaux ronds
Deviennent des chapeaux à claques.

LENOIR.

Ce n'est pas cela, c'est qu'il est presque blanc.

BALUCHARD.

Eh bien! est-ce que les chapeaux blancs sont le signe de ralliement de la branche d'Holyrood?

LENOIR.

Je l'ignore; mais je sais qu'ils ont eu un mauvais moment... peut-être que ça revient.

BALUCHARD, *tremblant.*

Ah! mon cher monsieur, qu'est-ce que vous me dites là? Mais, que diable, on devrait prévenir!

LENOIR.

Bah! c'est quelque cerveau brûlé. En prenant une autre rue,..

BALUCHARD.

Du tout, je ne continue pas ma route comme ça.

LENOIR.

Eh bien! entrez dans ma boutique.

BALUCHARD.

Vous me le changerez donc?

LENOIR.

Avec plaisir!

BALUCHARD.

Vous me sauvez la vie!..

LENOIR.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Un chapeau fait comme le vôtre
Peut vous perdre à chaque moment.

Chez moi courez en prendre un autre,
Pour éviter tout accident.

BALUCHARD.

Vous me rendez un bon office,
Et j'espère, avant quelque temps,
Vous payer un si grand service.

LENOIR.

Ce ne sera que dix-huit francs!

ENSEMBLE.
Un chapeau fait comme le vôtre, etc.

BALUCHARD.

Un chapeau fait comme le nôtre,
Peut me perdre à chaque moment...
Je cours chez vous en prendre un autre
Pour éviter tout accident.

(Il entre dans la boutique et passe dans le fond.)

LENOIR, *sur le seuil de la boutique..*

François, servez monsieur.

SCÈNE VII.

LENOIR, COQUELET.

COQUELET, *sortant de chez le traiteur.*

A-t-on idée de cela! midi et demi, et ne pas arriver quand on n'attend plus que lui!..

LENOIR, *d'un air goguenard.*

(*A part.*) Au beau-père, à présent. (*Haut.*) Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Coquelet?

COQUELET, *avec humeur.*

J'ai... j'ai... une noce sur les bras et pas de mari...

LENOIR.

Ah! oui, c'est gênant...

COQUELET.

Cet étourneau de Baluchard!

LENOIR.

Baluchard? un petit gros qui descend de diligence!

COQUELET.

Juste.

LENOIR.

L'air un peu bête?

COQUELET.

Juste.

LENOIR.

Ah bien ! il vous attend à la mairie.

COQUELET.

A la mairie !

LENOIR.

Depuis une grande heure !.. Il était si pressé...

COQUELET.

Cet imbécille ! pourquoi ne pas venir chez le traiteur?..

LENOIR.

C'est moi qui a fait la bêtise ; je vous croyais sorti par la porte qui donne sur le boulevard, et je l'ai envoyé *dar dar !*

COQUELET.

Eh vite ! eh vite ! nous allons le rattraper. En vous remerciant, mon cher Lenoir. (*Criant.*) Agathe ! chers parens et amis ! des fiacres, des citadines...

AIR : *Tenez moi je suis un bonhomme.*

Eh vite !... eh vite ! à la mairie,
Notre futur est retrouvé...
Partons pour la cérémonie.

(*Il rentre.*)

LENOIR, *seul.*

Leur fais-je battre le pavé !
Bravo ! d' l'hymen c'est une ébauche,
Quoiqu'ils n' soient pas encor liés ;
L'époux à droit', la femme à gauche,
C'est comme s'ils étaient mariés.

SCÈNE VIII.

LENOIR, BALUCHARD, *sortant de la boutique avec un chapeau à trois cornes, dit* à la Bonaparte. *Il a laissé son parapluie dans la boutique.*

BALUCHARD, *sur le seuil de la porte.*

Mon cher chapelier, voilà !..

LENOIR.

Ah ! très-bien ; vous ne pouviez pas mieux choisir.

BALUCHARD.

N'est-ce pas ? Et puis il n'y avait que celui-là qui m'allait.

LENOIR.

Ça vous donne un air martial.

BALUCHARD.

Aussi, en me voyant dans la glace, je me suis fait une peur! Ah ça! qu'est-ce que je vous dois? car je suis pressé d'arriver.

LENOIR.

C'est quarante francs pour tout le monde; mais pour vous ce n'est que trente-six francs.

BALUCHARD.

Comment! tout-à-l'heure vous m'avez dit dix-huit francs.

(*Chantant.*

Ça ne sera que dix-huit francs.

LENOIR.

Je croyais que vous prendriez un *prix fixe*, mais un trois cornes! un chapeau fin! un vrai castor!..

BALUCHARD, *riant.*

Allons, allons, à propos de Castor, traitez-moi en Pollux... c'est-à-dire en ami.

LENOIR.

Vous pouvez vous présenter partout avec un chapeau comme ça; vous pouvez aller chez les ministres, à la cour.

BALUCHARD.

Ca se trouve bien, moi qui dois voir mes chefs de l'enregistrement, car j'ai des affaires... j'en ai.

LENOIR.

Heureusement que vous êtes actif!

BALUCHARD, *fouillant dans ses poches.*

Oui... j'ai ça pour moi... ah! si je flanais, je n'arriverais jamais; ah ça! pour combien me reprenez-vous mon blanc?..

LENOIR.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? je vends des chapeaux, mais je n'en achète pas.

BALUCHARD.

Ah! il est encore bon...

LENOIR.

Il est bon... il est bon à vous faire assommer.

BALUCHARD.

Le fait est qu'il est traître. (*Il tire de l'argent de sa poche.*) C'est que je n'ai que trente-cinq francs de monnaie.

LENOIR, *prenant l'argent.*

Je garderai votre vieux pour les vingt sous... dites que je ne suis pas accomomdant.

BALUCHARD.

Faut bien en passer par là, parce que je suis pressé... cette pauvre petite femme qui m'attend! Dites-donc, est-ce que la cocarde n'est pas un peu forte... un peu large?

LENOIR.

Cocarde administrative!... puisque vous sollicitez... elle n'en montre que mieux vos bons sentimens... si vous aviez vu les cocardes blanches autrefois, c'était bien autre chose!...

AIR : *de Turenne.*

Dès qu'il survient une tempête,
Cet emblême est notre sauveur;
Il faut au moins qu'on en pare sa tête
Si l'on ne l'a pas dans le cœur.

BALUCHARD.

C'est le moyen d'avoir une couleur.

LENOIR.

Moins l'opinion est complète,
Et plus le signe en doit être apparent.

BALUCHARD.

Oui, c'est toujours en haut du bâtiment
Que l'on place la girouette.

Allons, allons, je cours me marier... nous disons rue Saint-Pierre, à Chaillot. Au revoir, chapelier hospitalier...

LENOIR.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance. (*A part.*) S'ils se rencontrent, ils auront du bonheur.

(Il rentre dans sa boutique.)

SCÈNE IX.

BALUCHARD, *au fond; ensuite* M. BERNARD.

BALUCHARD.

Ah! je ne me rappelle plus... si je dois prendre la septième rue à droite, ou la neuvième...

BERNARD, *brusquement.*

Faites donc attention, imbécille.

(Il marche en parlant, et sans y prendre garde il heurte violemment M. Bernard qui entre en scène.)

BALUCHARD.

Prenez donc garde, butor!

BERNARD, *le regardant.*

Tiens!..

BALUCHARD.

Comment! c'est vous?..

BERNARD.

Monsieur Baluchard!

BALUCHARD, *ôtant son chapeau.*

Monsieur Bernard, qui a logé chez moi à sa dernière tournée.. mon inspecteur-général; c'est particulier!..

BERNARD, *riant.*

Je vous demande pardon de vous avoir appelé imbécille.

BALUCHARD.

C'est naturel... on se heurte... J'allais passer chez vous.

BERNARD.

Mais je vous attendais ces jours derniers.

BALUCHARD.

Je sais bien! mais j'ai été retardé. Imaginez-vous qu'en sortant de Mayenne, je dis au conducteur : Conducteur!.. j'ai les reins abîmés, mon vieux...

BERNARD.

Enfin... vous voilà, et vous avez bien fait d'arriver.

BALUCHARD.

Bah! est-ce qu'il y a des obstacles?

BERNARD.

Nous avons eu du mal, mais, morbleu! j'ai tenu bon... j'ai harcelé le directeur, les commis du personnel.

BALUCHARD.

Ils ne voulaient pas me pousser. Ah ça, ils sont donc timbrés à l'enregistrement?

BERNARD.

Heim! vous aviez à faire à forte partie, un petit receveur de la Corse, un certain Napoléon Truchet. Corbleu, ai-je dit, un homme qui pense aussi bien que M. Baluchard ne doit pas recevoir de croc en jambes pour un Truchet, un ancien esclave du tyran.

BALUCHARD.

Du tyran... lequel?

BERNARD.

Un fanatique de l'empire.

BALUCHARD.

Ah! je vois, M. Napoléon se permettait d'être bonapartiste.

BERNARD, *appuyant.*

Et... vous me connaissez, je n'entends pas raillerie sur chapitre-là: dévoûment aveugle à tout ce qui est; le plus profond mépris pour ce qui n'est plus!

BALUCHARD.

C'est ça; vous avez toujours été ferme dans vos opinions.

BERNARD.

Je n'entre pas dans les abstractions, sambleu! je me dis: Les Tuileries sont occupées, c'est tout ce qu'il me faut; si l'appartement devenait vacant...

BALUCHARD.

Oh! il n'y a pas de danger.

AIR : Vaudeville *de Partie et Revanche.*

Qnand les maisons sont dégarnies,
Que les loyers baissent de tout côté,
D'puis quarante ans les Tuileries
Sont une bonn' propriété!
Dieu! quell' fameuse propriété!
Quoiqu' la location y soit chère,
Dès que quelqu'un déménage *subito,*
On r'trouv' tout d' suite un autre locataire,
Sans mettre jamais d'écriteau.

BERNARD.

Sans doute!.. pourvu que ça ne nous vienne pas de l'étranger.

BALUCHARD, *mettant son chapeau avec fierté.*

Oh! l'étranger!

SCENE X.

LES MÊMES, UN INCONNU, *vêtu d'une redingote boutonnée, et portant le chapeau à la Bonaparte.*

L'INCONNU, *rôdant au fond.*

Je crois qu'en voilà un.

(Il fait semblant de lire une affiche et écoute la conversation.)

BERNARD, *prenant du tabac avec complaisance.*

Après ça, demain on viendrait me dire : Vous ne savez pas? Napoléon II est aux Tuileries. — Vous en êtes sûr? — Je viens de le voir sur le balcon. — Eh bien ! tout de suite...

BALUCHARD.

Tout de suite vive Napoléon II !...

L'INCONNU, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé. (*Il se rapproche de Baluchard. — Toussant.*) Hum ! hum !

(Il le touche en passant.)

BERNARD.

Voilà quelqu'un qui veut vous parler.

BALUCHARD.

A moi? (*Se retournant.*) Inconnu, qu'y a-t-il pour votre service?

L'INCONNU.

Prenez... et silence!..

(Il lui glisse un petit papier dans la main et s'éloigne aussitôt, Baluchard le regarde étonné.)

BALUCHARD.

Merci, inconnu.

BERNARD.

Qu'est-ce que c'est donc?

BALUCHARD.

Un de ces donneurs de petits papiers comme il y en a tant dans Paris ; je les prends toujours, parce que ça peut servir.

(Il va pour mettre le papier dans sa poche.)

BERNARD, *lui arrêtant le bras.*

Pourtant il ne m'en a pas offert ; faites donc voir.

BALUCHARD.

Ah bah ! des dîners à 32 sous, des habits à 15 francs, des placemens d'argent, des bouillons...

BERNARD.

Qu'ai-je lu? Comment, corbleu !..

BALUCHARD.

Quoi donc?

BERNARD, *lisant.*

Au signe distinctif que vous portez on voit que vous êtes des bons... « Trouvez-vous ce soir, à huit heures, rue des Pyramides, au pied de la Colonne. »

BALUCHARD.

Qu'est-ce que cela veut dire, je suis des bons? En voilà une bonne!

BERNARD, *à part et le regardant.*

En effet, ce chapeau... je n'y avais pas pris garde.

BALUCHARD.

C'est quelque attrape; mais j'irai voir ça; je ne connais pas la Colonne.... (*A Bernard.*) Ah ça! ma nomination est donc signée, et je pourrai passer demain matin?

BERNARD, *froidement.*

Ne vous donnez pas la peine, monsieur.

(Mouvement pour sortir.)

BALUCHARD.

Vous aurez la bonté de me l'envoyer?

BERNARD, *de même.*

C'est-à-dire, rien n'est encore décidé; il y aura beaucoup de réformes, et il serait possible...

BALUCHARD.

Comment! comment! mais tout-à-l'heure vous me disiez...

BERNARD.

Ça ne dépend pas de moi, il y a des concurrens qui ont des titres.

(Mouvement de sortir; il passe.)

BALUCHARD.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? c'est une plaisanterie... Ça n'est pas gentil, Bernard! une place qui m'est promise... à moi dont les principes...

BERNARD.

Je vous conseille d'en parler!.. une réunion politique, un chef de parti, un coryphée d'insurrection.

BALUCHARD.

Moi, un coryphée...

BERNARD.

Oui, monsieur; et ne parlez plus d'avancement; bien heureux si vous restez où vous êtes.

BALUCHARD.

Comment, monsieur?

BERNARD.

L'élève de Metternich!

BALUCHARD.

Moi ! élève du collége de Bourges...

BERNARD.

Je suis enchanté de savoir que vous êtes coiffé de ces idées-là. Allez sous la Colonne, monsieur.

BALUCHARD.

AIR *d'une Nuit au château.*

L'injustice est sans égale !
Me renvoyer c'est trop fort !

BERNARD.

Point de bruit, point de scandale !
Le pouvoir n'a jamais tort !
(*Avec ironie.*) Comptez sur votre diplôme !
Vous pouvez, mon cher monsieur,
Avoir la place Vendôme,
Mais point cell' de receveur.

ENSEMBLE.

BALUCHARD.

L'injustice est sans égale !
Me renvoyer, c'est trop fort !
Point de bruit, point de scandale !
Et tâchons d'être d'accord.

BERNARD.

Son audace est sans égale,
Mais j'en ferai mon rapport.
Point de cris, point de scandale !
Le pouvoir n'a jamais tort.

(Il sort furieux.)

SCÈNE XI.

BALUCHARD, *ensuite* LENOIR.

BALUCHARD.

Ah ça, qu'est-ce qui lui prend ! est-il fou !... qu'est-ce qu'il a dans la tête, je vous le demande? je ne lui disais rien... je lui parle de mon emploi ! il me jette la place Vendôme au nez ; je ne sais pas jusqu'à quel point il en a le droit.

LENOIR.

Eh ! bien, comment vous êtes encore là ? et la rue Saint-Pierre et votre mariage?

BALUCHARD.

Ah ! mon cher ami, je ne sais plus si je dois me marier... me voilà presque destitué...

LENOIR.

Et pourquoi donc?

BALUCHARD.

Est-ce que je sais!... un homme à qui je souhaite le bonjour, qui me répond des sottises, qui me voit ce petit papier dans la main, qui m'appelle élève de Metternich, coryphée... je n'ai jamais figuré dans aucune...

LENOIR.

Qu'est-ce que ça vous fait?

BALUCHARD.

C'est que c'est mon chef.

LENOIR, *prenant*.

Voyons donc ce petit papier. (*Lisant.*) *Ce signe distinctif... au pied de la Colonne.* Ah! malheureux, c'est votre chapeau...

BALUCHARD.

Comment, c'est mon chapeau?

LENOIR.

Oui, à la Bonaparte... il paraît qu'ils se remuent.

BALUCHARD, *effrayé*.

Qui ça? Bonaparte!

LENOIR.

Non, ses partisans... au fait, c'est peut-être leur jour.

BALUCHARD.

Et vous me vendez un pareil chapeau?

LENOIR.

C'est vous-même qui l'avez choisi, et puis il n'est pas cher...

BALUCHARD.

Pas cher! il va me coûter ma place! deux mille quatre cents francs... et il ne les vaut pas... il a beau être fin.

LENOIR.

Que voulez-vous que j'y fasse?..

BALUCHARD.

Que vous me le changiez, tout de suite! car c'est une horreur... exposer un homme comme moi à être pris pour Bonaparte. O grand homme!

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Pardonne-moi, si j'ai r'semblé ce soir
Au plus grand homme de la France!

Napoléon, c'est bien sans le vouloir,
Ne prends pas ça pour une offense...
Ta coiffure était un drapeau
Qui nous menait à la victoire.
Mais en descendant au tombeau,
Tu nous as laissé ton chapeau;
Nous chercherons long-temps ta gloire.

LENOIR.

Je vais vous le changer.

BALUCHARD.

Au nom du ciel, donnez-moi un chapeau qui m'aille bien et ne blesse personne! qui ne porte aucune atteinte à la religion, à la liberté; un chapeau inoffensif, qui ne soit d'aucune couleur.

LENOIR.

Vous m'embarrassez... ils sont tous gris ou noirs.

BALUCHARD.

Enfin, vous comprenez... un chapeau qui ne dise rien.

(Musique.)

LENOIR, *regardant à gauche.*

(*A part.*) Ah! mon Dieu!... toute la noce qui revient.

BALUCHARD.

Qu'est-ce qui vient par là!

(Il veut aller à gauche.)

LENOIR, *le prenant par le bras.*

Ne vous montrez pas, imprudent.

(Il l'entraîne.)

BALUCHARD, *effrayé.*

Dieu! c'est peut-être la Colonne qui se met en marche...

(Il entre dans la boutique.)

SCÈNE XII.

COQUELET, M. LABAUME, AGATHE, PARENS ET AMIS.

CHOEUR.

AIR : *Mes amis, le soleil va paraître* (de la Muette.)

Ah! c'est affreux! quel affront pour ma fille,
Oser manquer à son premier devoir!
Faire courir une honnête famille,
En omnibus du matin jusqu'au soir.

COQUELET.

C'est épouvantable!

LA TANTE GIBOULON.

C'est une horreur ! et le maire qui était furieux !

AGATHE.

Et moi qui ai l'air de courir après un futur. (*A mi-voix.*) Tandis que si vous vouliez , mon père , ce jeune homme dont je vous ai parlé...

COQUELET.

Ta, ta, ta, ta! il est bien question de tout cela. Et ces ordres que je viens de recevoir de la Préfecture de police?

TOUS.

Comment, la Préfecture ?

LA TANTE GIBOULON.

Il y a donc encore quelque chose?

COQUELET.

Oui , on craint des rassemblemens , des promenades. Ah ! à propos , cousin Labaume... c'est votre chemin, passez donc aux diligences pour savoir au moins si ce maudit homme est rendu à Paris...

LABAUME.

Rendu... rendu... c'est nous qui le sommes... les jambes me rentrent dans le corps.

COQUELET.

Eh! pourquoi, diable, sortez-vous avec des jambes comme ça ?.. C'est imprudent. Je cours à la Préfecture.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

AGATHE, LENOIR, *qui ressort de sa boutique;* LE COUSIN ET LA TANTE GIBOULON, *puis* BALUCHARD.

LA TANTE GIBOULON, *effrayée.*

Ah! mon Dieu, des rassemblemens! des hommes en masses... Et qu'est-ce qui va nous accompagner?

LENOIR, *s'approchant; il a passé une redingote.*

Moi , madame, je vous escorterai.

LA TANTE GIBOULON.

Certainement, monsieur, ce n'est pas de refus dans

des momens pareils!.. Monsieur Giboulon, donne-moi donc mes gants.

(Ils se parlent bas.)

BALUCHARD, *sortant de la boutique avec un chapeau ciré et son parapluie.*

Parbleu! celui-là me va comme un bas de soie.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

C'est simple et même gracieux!
Quelle découverte admirable!

LENOIR, *à part, le voyant.*

Encor' lui, que c'est ennuyeux!

BALUCHARD.

Et de plus, c'est impérméable!
Ce vernis ne craint jamais l'eau.
C'est une double économie :
S'il fait beau temps, c'est un chapeau,
Et s'il pleut, c'est un parapluie.

LENOIR, *bas à Agathe.*

Eh! oui... c'est M. Baluchard... c'est votre futuri.

AGATHE, *à part.*

Ah! mon Dieu...

BALUCHARD.

Ah! ah! il paraît que nous sommes en conversation.

LENOIR, *bas.*

Oui, c'est ma prétendue... Ne dites rien.

BALUCHARD.

Très-jolie... très-jolie... je voudrais bien que la mienne fût comme ça...

AGATHE.

Allons-nous-en, ma tante.

TOUS.

Venez, venez.

TOUS.

AIR *du Dieu et la Bayadère.*

Plus de retard et partons tous:
Pour regagner notre demeure,
Car il nous faut au moins une heure,
Pour arriver chacun chez nous.

BALUCHARD, *à Lenoir.*

Est-il heureux! Dieu de grâce!
L'hymen va donc vous rapprocher...
Fripon! je me mets à vot' place...

LENOIR, *à part.*

Nous saurons bien t'en empêcher.

TOUS.

Plus de retard, etc.

(Ils sortent. Lenoir donne le bras à Agathe.)

SCÈNE XIV.

BALUCHARD, *seul ; il les suit des yeux.*

Très-bien. Pendant que les mamans tournent la tête, le petit chapelier baise la main de sa belle. Ça me fait penser à la rue Saint-Pierre : il s'agit enfin d'y arriver. *(Ici plusieurs inconnus coiffés de chapeaux cirés paraissent dans le fond.)* D'autant que je n'ai rien pris de la journée, et je ferai bien de prendre un fiacre. O Agathe ! (*L'appelant.*) Cocher ! O hymen ! (*Criant de côté.*) Avancez. (*A lui-même.*) Tyran des cœurs, il faut donc se laisser enchaîner et renoncer à la liberté.

(Ici une demi-nuit.)

SCÈNE XV.

BALUCHARD, CINQ OU SIX INCONNUS, *qui se sont approchés, et qui ont entendu les derniers mots.*

PREMIER INCONNU, *lui frappant sur l'épaule.*

Pourquoi y renoncer ?

BALUCHARD, *se retournant.*

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

DEUXIÈME INCONNU, *le frappant de l'autre côté.*

Oui, pourquoi y renoncer ?

PREMIER INCONNU.

Il n'y a que les âmes faibles qui doutent de l'avenir...

BALUCHARD, *de son côté.*

Pardon, messieurs, je n'ai pas l'honneur...

PREMIER INCONNU, *regardant son chapeau.*

C'est bien ! c'est bien ! nous n'avons pas de temps à perdre en cérémonies ; il suffit que nous sachions que vous êtes des nôtres... Touchez là, mon brave.

BALUCHARD.

Mon brave ! ils me prennent pour un autre. (*Haut.*) Cependant.

PREMIER INCONNU, *le doigt sur la bouche.*

Chut!

DEUXIÈME INCONNU, *de même.*

Chut!

PREMIER INCONNU.

Pas d'inprudence.

DEUXIÈME INCONNU.

Allons, doucement.

(Ils remontent en observant au fond.)

BALUCHARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc?.. on dirait qu'ils me connaissent, et je ne me rappelle pas, c'est drôle... ils ont tous des chapeaux comme moi; il paraît que c'est la mode... des jeunes gens comme il faut, bien couverts... mais je n'ai pas le temps.

(Il veut sortir.)

PREMIER INCONNU, *l'arrêtant.*

Eh bien! où allez-vous donc?

BALUCHARD.

Au rendez-vous...

PREMIER INCONNU.

Ce n'est pas là le chemin!..

BALUCHARD.

Ce n'est pas par là?.. dam... c'est possible, j'ai perdu la carte.

PREMIER INCONNU, *lui donnant un papier.*

Ah! diable... il faut prendre garde... en voici une autre...

BALUCHARD.

Ponrquoi faire?

PREMIER INCONNU.

Pour aller et venir.

BALUCHARD.

Ah! bien... (*A part.*) Au fait, un étranger. (*Haut.*) Je vous remercie infiniment de votre politesse.

PREMIER INCONNU.

D'ailleurs, nous vous conduirons... nous sommes tous invités...

BALUCHARD.

Vous êtes invités tous...(*A part.*) Ah! que je suis bête... est-ce que ce serait les jeunes gens de la noce qui vien-

nent me chercher ? (*Haut.*) Une poignée de mains, messieurs... ah ! ça, nous serons donc beaucoup?

PREMIER INCONNU.

Deux ou trois cents.

BALUCHARD, *à part.*

Deux ou trois cents !

AIR : *De sommeiller encore.*

(*A part.*) Dieu ! quelle dépense et quel faste !
(*Haut.*) Mais pour cette réunion
Trouverons-nous un local assez vaste ?

PREMIER INCONNU.

Je le crois bien, au Panthéon !

BALUCHARD.

Avec le nombre que nous sommes,
Nous allons faire un fameux embarras !

PREMIER INCONNU, *à part, aux autres.*

C'est là qu'on met tous nos grands hommes,
Et la place ne manque pas...

BALUCHARD.

Au Panthéon. (*A part.*) C'est quelque nouveau restaurateur... (*Haut.*) Eh bien ! en route.

(*Chantant.*)

En avant, marchons.

PREMIER INCONNU.

Chut! imprudent... (*A ses amis.*) C'est un luron.... quelle tête chaude !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN AFFIDÉ, *avec un chapeau ciré.*

L'AFFIDÉ.

Messieurs, messieurs, ne partez pas.

TOUS.

Comment?

L'AFFIDÉ, *à mi-voix.*

Tous les commissaires de police sont sur pied.

PREMIER INCONNU.

Ah! diable...

BALUCHARD.

Tous les commissaires de police... ils en sont aussi... (*A part.*) Le beau-père ne pouvait pas se dispenser d'inviter ses futurs confrères.

PREMIER INCONNU.

Qu'allons-nous faire? +

BALUCHARD.

C'est mon affaire. (*A part.*) Du vin rouge et du vin blanc, ça m'a toujours réussi. (*Haut.*) Allons, ça y est-il?

(*Chantant.*)

En avant, marchons.

PREMIER INCONNU, *les arrêtant.*

Un moment, marchons paisiblement, quatre par quatre... on n'a le droit d'empêcher des citoyens de se promener.

DEUXIÈME INCONNU.

Et de rendre des visites à qui il nous plaît.

PREMIER INCONNU.

Qui est-ce qui prononcera le discours?

BALUCHARD.

Le discours?.. pour demain! ça sera le maire.

TOUS, *étonnés.*

Le maire!

BALUCHARD.

Tiens, s'il ne veut pas, mon beau-père, l'adjoint du commissaire de police l'y forcera bien.

PREMIER INCONNU, *à ses amis.*

Le gendre du commissaire de police...

DEUXIÈME INCONNU, *bas.*

Nous sommes vendus, prenons garde à cet homme-là...

AIR : Vaudeville *de l'Écu de francs.*

C'est peut-être quelque émissaire.

DEUXIÈME INCONNU.

Sans doute! il nous est inconnu.

PREMIER INCONNU.

Oui, messieurs, oui, c'est un faux frère...
Pour nous trahir il est venu!
Du mouvement nous l'avions cru!

TOUS, *avançant sur lui.*

Il faut s'en emparer, je pense!

BALUCHARD, *reculant.*

Que veut dire? oh! oh! un moment!
Si vous faites du mouvement,
Je ferai de la résistance!

(Il se met en défense avec son parapluie.)

+ Baluchard
oh! bien bêtes donc, mon garçon... il faut [illegible] tous les commissaires de police dedans
1er inconnu
Comment vous [illegible] ... vous?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN AUTRE INCONNU, *accourant.*

TROISIÈME INCONNU.

Eh! vite... eh! vite, en retraite, nous sommes cernés.

TOUS.

Les voilà !.. sauve qui peut.

(Ils se débandent et se sauvent.)

BALUCHARD, *criant.*

Ah! je leur ai fait peur. (*Regardant du côte opposé.*) Dieu ! en voilà qui reviennent... Encore quelque nouvelle charge... (*Une foule de gens traverse le théâtre en courant; ils sont suivis de quelques gardes et d'un sergent de ville. Baluchard, d'une voix terrible en relevant son parapluie.*) N'approchez pas! n'approchez pas! ou je vous extermine.

(Ici les voisins paraissent aux fenêtres des maisons avec des lumières; la rampe se lève.)

LES VOISINS.

Qu'est-ce qu'il y a? encore du tapage!

SCENE XVIII.

BALUCHARD, UN SERGENT DE VILLE, VOISINS, GARDES.

LE SERGENT, *à Baluchard.*

Au nom de la loi, dispersez-vous.

BALUCHARD.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

LE SERGENT, *d'une voix forte.*

Dispersez-vous, monsieur.

BALUCHARD.

Mais je suis tout seul.

LE SERGENT.

C'est égal, rentrez chacun chez vous.

BALUCHARD.

Mais je ne sais pas où je demeure.

LE SERGENT.

Un vagabond... qu'on l'arrête et qu'on le jette provisoirement chez le marchand de vin.

BALUCHARD, *se débattant.*

C'est une horreur!.. une infamie!

CHOEUR.

Air : *Ah! quelle nouvelle imprévue* (Jeune et Vieille).

C'est nn bruit dans le voisinage,
Tout Paris en est effrayé...
Et c'est lui qui fait ce tapage,
Qu'il soit arrêté sans pitié.

(On l'enferme chez le marchand de vin.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, COQUELET, PEUPLE.

COQUELET, *donnant des ordres.*

Faites avancer la reserve; que l'on garde toutes les issues... que les bons citoyens soient éclairés... mettez des lampions à vos fenêtres. (*Au sergent.*) Avez-vous vu l'émeute?

LE SERGENT.

Je la quitte à l'instant.

COQUELET.

Où est-elle?

LE SERGENT.

Chez le marchand de vin.

COQUELET.

C'est ça, elle se livre à tous les excès.

LE SERGENT.

Nous tenons le chef.

COQUELET, *s'essuyant le front*

Ah! ce n'est pas sans peine... Dieux! quelle journée pour un magistrat paisible... une noce qui court les rues, la république qui a failli me passer sur le corps, et mon gendre, ce malheureux Baluchard!...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, BALUCHARD, *à la croisée du marchand de vin, puis successivement* BERNARD, AGATHE, LENOIR, LES PARENS ET AMIS DE COQUELET.

BALUCHARD, *à la fenêtre.*

Qui est-ce qui appelle?

COQUELET.

Plaît-il!

BALUCHARD.

Tiens! c'est vous, beau-père?

COQUELET.

Baluchard! qu'est-ce que vous faites donc là?

BALUCHARD.

Imaginez-vous... tous les désagrémens possibles. D'abord, en partant, je dis au conducteur : J'ai les reins abîmés, mon vieux.

COQUELET.

Mais qu'est-ce que vous faites là?

BALUCHARD.

Eh bien! je suis arrêté!

COQUELET.

Arrêté!

UNE VOISINE, *à sa fenêtre.*

Pardi! c'est lui qui a proclamé la république.

COQUELET.

Il serait possible!

LE SERGENT, *bas.*

Regardez son chapeau.

COQUELET.

Ah! le malheureux! je ne m'étonne plus qu'il ne soit pas venu se marier.

BALUCHARD.

Ah ça! m'expliquerez-vous?...

COQUELET.

Otez votre chapeau, malheureux!

BALUCHARD.

C'est qu'il fait froid...

COQUELET.

Otez votre chapeau et venez ici, que je constate l'identité.

BALUCHARD, *quittant la fenêtre.*

On y va. Si j'y comprends un mot...

(Il disparaît.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, AGATHE, LENOIR, BERNARD ET LES PARENS.

BERNARD.

Qu'est-ce qu'il y a donc? impossible de rentrer *chez soi?*

AGATHE.

Toutes les rues sont gardées!

LA TANTE GIBOULON.

Même celle du Pas-de-la-Mule, qui est pleine de chevaux.

LE COUSIN LABAUME.

Tout cela n'est pas fini!..

COQUELET.

Ah! monsieur Bernard, ah! mes amis, vous voyez un magistrat bien à plaindre, vous voyez Brutus obligé de condamner son gendre.

TOUS.

Votre gendre!

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BALUCHARD, *conduit par le* SERGENT DE VILLE ET DES GARDES.

BALUCHARD.

Ah ça, vous me direz peut-être, beau-père...

COQUELET.

Qu'est-ce que c'est? beau-père? C'est donc vous, malheureux, qui venez remuer Paris!

BALUCHARD.

Moi, j'ai remué Paris?

COQUELET.

Réveiller les passions!.. Enfin, nous étions tranquilles depuis hier, et dès qu'il a paru... (*Au sergent.*) Etait-il armé?

LE SERGENT.

Un parapluie.

COQUELET.

Etait-il chargé? Ah! que je suis bête, l'habitude... Qu'on le fouille.

LE SERGENT.

C'est déjà fait; voilà les pièces de conviction.

COQUELET, *regardant ce que lui passe le sergent de ville.*

Une lettre pour le Panthéon... c'est clair!... (*A son homme.*) Mettez, républicain.

BALUCHARD.

Heim!

BERNARD.

Mais du tout, mon cher, c'est un bonapartiste; il ne s'en cache pas.

COQUELET, *regardant le papier que lui passe le sergent.*

En effet. Attendez donc; ce papier... « Au pied de la Colonne... » Ecrivez, napoléoniste.

BALUCHARD.

Moi!..

UN BOUCHER.

Eh non, c'est mon chapeau blanc d'à c' matin, qui a fait battre mon bouldogue; c'est un carliste.

BALUCHARD, *en colère.*

De mieux en mieux!.. Ah ça: républicains, bonapartistes, carlistes..... tâchez donc de vous entendre.

COQUELET, *regardant le volume que lui montre le sergent.*

Voici qui fixe tous nos doutes: il était de l'affaire de Notre-Dame. (*A Baluchard.*) Malheureux! c'est donc vous qui avez pris les tours?

BALUCHARD.

J'ai pris les tours!

COQUELET.

Oserez-vous le nier? (*Montrant le livre.*) Une brochure politique. Il avait Notre-Dame dans sa poche.

TOUS.

Ah !

BALUCHARD.

Certainement, Notre-Dame de Paris.

COQUELET.

Vous l'entendez ! nous tenons le nœud...

BALUCHARD.

Le nœud ! le nœud ! je ne connais que celui qui doit me lier à votre fille.

COQUELET.

Jamais, monsieur, un homme qui est de tous les partis à la fois... l'un après l'autre, je ne dis pas. Je la donne à ce jeune homme, qui ne porte pas de chapeaux suspects, lui !

AGATHE ET LENOIR.

Mon père !

Ah ! monsieur !

BALUCHARD.

Comment, c'est encore ?.. Maudit chapeau ciré, c'est donc un sort, une gageure ?.. Depuis ce matin je suis vexé, ballotté, arrêté... tantôt parce qu'il est blanc, tantôt parce qu'il est noir ; celui-ci parce qu'il est rond, celui-là parce qu'il est carré, et tout cela parce que le hasard m'a coiffé de travers toute la journée ! Hé ! que diable, laissons-là les couleurs ; ne jugeons pas les hommes sur la forme et soyons Français dans le fond. (*Apart.*) C'est pas si bête ce que je dis là.

COQUELET.

Le hasard !.. c'est donc sans intention ?

LENOIR, *riant.*

Et sans doute, j'en suis témoin ; la vérité est qu'il n'a aucune opinion.

COQUELET, *à Baluchard.*

Comment, vous ne pensez pas...

BALUCHARD.

Moi, je n'ai jamais pensé...

COQUELET, *l'embrassant.*

Ah ! mon pauvre Baluchard, que je suis fâché ; mais, que voulez-vous ? nous sommes *tous sujets*...

BALUCHARD.

Qu'est-ce que vous dites là ?... Vous allez faire faire du train....

COQUELET.

Non : je dis nous sommes tous *sujets à l'erreur.*

BALUCHARD.

Ah ! comme ça, on peut le dire, moi aussi je suis *sujet* à la migraine...

BERNARD.

Mon cher ami... désespéré... Vous garderez votre place.

COQUELET.

Je vous rends mon estime.

BALUCHARD.

Et ma femme !

LENOIR, *gaîment.*

Je la garde.

BALUCHARD.

Merci ! j'ai fait un voyage bien agréable... (*Tirant sa montre.*) Je n'ai plus que le temps de remonter en diligence... Maudit chapeau !

LENOIR.

En voulez-vous un autre ?

BALUCHARD.

Du tout. Je ne porterai plus que des bonnets de coton ! (*Il en tire un de sa poche et le met sur sa tête.*) Voilà !

COQUELET.

Mon ami, prenez garde... c'est bien blanc.

BALUCHARD, *l'ôtant.*

Ah ! dame ! il faut donc aller nu-tête et s'enrhumer ? O libérté... tu te conduis bien mal !.. à mon égard. (*On entend le fouet du postillon.*) C'est la diligence de Rennes... Hoé, hoé... conducteur, y a-t-il de la place ?..

LE CONDUCTEUR.

Oui, monsieur... mais les quatre coins sont pris.

BALUCHARD.

C'est ça, on va dire à présent que je suis dans le juste milieu !....

VAUDEVILLE.

Air : Vaudeville *des Frères de lait.*

Chaque parti rêve son utopie...
Avance-t-on, ou bien reculons-nous!
Le siècle va de folie en folie ;
Dans tous les sens nous nous agitons tous,
Nous avons l'air de véritables fous.
A gouverner, chacun ose prétendre ,
Mais espérons par un juste retour ,
Que la raison saura se faire entendre,
Ne faut-il pas que chacun ait son tour ?

COQUELET.

On ne rit plus... les scènes politiques
Ont détrôné l'Avare et Turcaret.
On ne rit plus de sombres romantiques ,
Ou remplacé Jocrisse et Dumollet. (*bis*)
Certain journaux, dans nos longs jours de crises,
Veul't exiler l' couplet et l' calembourg...
Les feuilletons remplacent les bêtises.
Ne faut-il pas, que chacun ait son tour ?

BALUCHARD.

L'ancien palais, dans Paris, se décore
Des vieilles tours de *Philippe-le-Bel...*
Les Anglais ont la tour *de Londre encore ,*
Et les Hébreux ont la tour *de Babel.*
Le Cirque avait *Latour d'Auvergne* en drame,
Nos vieux guerriers ont eu *Latour Maubourg...*
Des niais ont eu la tour *de Notre-Dame ;*
Ne faut-il pas que chacun ait sa tour ?

LE NOIR, *au public.*

Messieurs, je viens réclamer vot' suffrage,
Pour les couplets que nous avons chantés.

LA TANTE GIBOULON, *s'avançant.*

Daignez, messieurs, applaudir cet ouvrage.

COQUELET, *s'avançant.*

Car les auteurs comptent sur vos bontés.

BALUCHARD, *à part.*

En voilà trois, je les ai bien comptés.

AGATHE, *s'avançant.*

Daignez, messieurs, dans votre bienveillance...

BALUCHARD, *l'arrêtant.*

Ah! c'est à moi, permettez, p'tit amour,
Quand il s'agit d' réclamer l'indulgence,
Ne faut-il pas que chacun ait son tour?

FIN.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n° 6.

LA FOIRE

DE

LONDONDERRY,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. MÉLESVILLE ET BAYARD,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 4 FÉVRIER 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL

1832.

Personnages.	Acteurs.
SIR LITTLE JOHN, juge du comté.	M. Préval.
JACK PLOUM, maître de taverne.	M. Dormeuil.
PRETTY, sa fille.	Mlle Pernon.
ANDRÉ, jeune marchand ambulant.	M. Paul.
DOBOBIE, inspecteur du marché.	M. Sainville.
Paysans anglais.	
Marchands et Marchandes.	
Garçon de taverne.	



(*La scène se passe dans le comté de Londonderry.*)



LA FOIRE

DE

LONDONDERRY,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une place de village ; à gauche, quelques boutiques de planches et de toiles, indiquant le commencement de la foire. — A droite, l'entrée de la taverne de JACK PLOUM, à l'enseigne du GRAND MARLBOROUGH, dont le portrait est suspendu au-dessus de la porte ; une table en dehors. — A gauche, au premier plan, une auberge très-simple, à l'enseigne de LA TÊTE NOIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRETTY, JACK PLOUM, MARCHANDS (1).

Au lever du rideau, et pendant le chœur, plusieurs marchands et marchandes passent au fond, et sont censés aller prendre possession de leurs boutiques pour la foire. Les uns traînent des ballots, d'autres portent des hottes, des paniers.

CHŒUR.

AIR : *L'écho de nos montagnes* (Zampa).

Nous v'nons de chaqu' village,
Gaîment nous apportons
Nos fruits, notre laitage,
Nos bœufs et nos moutons.
Quell' richesse !
Chacun s'empresse
D'accourir,
De se réunir.

JACK PLOUM.

Voyez, voyez, comme la foul' se presse !
Le marché va s'ouvrir ! (*bis*)

CHŒUR.

Nous v'nons de chaqu' village,
Gaîment nous apportons,
Nos fruits, notre laitage,
Nos bœufs et nos moutons. (*Ils sortent.*)

JACK PLOUM, *à sa fille.*

Jamais la foire n'aura été si belle !... Regarde donc, Pretty.

PRETTY.

Tout Londonderry est sur pied.

JACK PLOUM, *regardant toujours.*

Cette enfilade de boutiques !... ces ballots de draps de Lincoln !

---

(1) Le premier acteur inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

ces fromages de Chester.... et ces troupeaux, ces magnifiques bêtes à cornes!... Qu'on est fier d'être Anglais, quand on voit tous ces produits de nos manufactures!

PRETTY.

Pourvu que la vente donne bien !... N'y a que ça qui amène des buveurs.

JACK PLOUM.

C'est vrai... quand ils n'font pas d'affaires, ces pauvres marchands ne boivent que leur soif,... et les maîtres de taverne avalent des bouillons!... mais cette année, n'y a pas de risque... il fait chaud, on sera altéré, et l'esprit national se montrera dans tout son éclat. (*Se tournant vers la gauche.*) Qui est-ce qui vient là?

PRETTY.

M. Dobobie, l'inspecteur du marché.

JACK PLOUM.

Et en même temps, officier de paix de monseigneur le juge du comté... Ah! ça, je crois qu'il se dispute, l'officier de paix!

PRETTY.

Pardi!... il n'en fait jamais d'autres.

AIR *des maris ont tort.*

C'est un inspecteur intraitable,
Toujours criant, verbalisant,
Il se démène comme un diable
Pour trouver du bruit en passant,
Et c'est lui qui le fait souvent.
Car, v'là toujours ce qu'il demande,
Il ferait battr' tout le quartier,
Et quand il vous met à l'amende,
C'est lui qui devrait la payer.

SCÈNE II.

PRETTY, DOBOBIE, JACK PLOUM.

DOBOBIE, *à la cantonnade.*

Je te dis que je mettrai ton âne à l'amende.., oui, ton âne! ne m'échauffe pas les oreilles.

JACK PLOUM.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mon cher Dobobie?

DOBOBIE.

Ce gros marchand de beurre de Liverpool, qui, sous prétexte que, dans un pays libre, chacun mange ce qu'il trouve... lâche son baudet dans le pré du voisin... c'est comme si je mangeais chez vous, gratis.

PRETTY, *à part.*

C'est ce qu'il fait tous les jours.

DOBOBIE, *à la cantonnade.*

Je te montrerai, drôle, que dans un pays libre... il y a des prisons.

PRETTY, *le saluant.*

Votre servante, M. Dobobie.

DOBOBIE.

Salut, charmante Pretty... bonjour, honnête Ploum.

JACK PLOUM.

Il paraît que vous aurez de la besogne aujourd'hui.

DOBOBIE.

Ne m'en parlez pas! les jours de foire, on ne sait auquel entendre... nous autres inspecteurs, surtout! il faut tout voir, tout entendre... l'œil à gauche, l'oreille à droite, le pied en l'air, et les mains sur ses poches. Sans compter la partie des recettes... J'ai déjà là trente-deux marchands pour des patentes.

PRETTY.

Est-ce qu'ils doivent la taxe?

DOBOBIE.

Je crois bien! il ne suffit pas d'être marchand pour avoir le droit de vendre!... il faut payer pour vendre ceci plutôt que ça... pour vendre en boutique ou en plein vent.. Dans un pays libre, on paie pour tout.

JACK PLOUM.

Parbleu!... sans cela on tomberait dans la licence.

PRETTY.

Et sont-ils bien assortis?

DOBOBIE.

Mais oui.... Des étoffes d'Écosse, des chevaux, des harengs pecs, de jolies petites femmes.

PRETTY.

Des femmes!... On en vend encore?

DOBOBIE.

Très-bien! on en vendra toujours!... Et puis, ces pauvres femmes, ça ne leur fait pas de peine... ça les change... je viens d'en voir deux qui étaient là à se promener la corde au cou.

PRETTY, *indignée.*

La corde au cou?

DOBOBIE.

Dam!... dans un pays libre.

PRETTY.

Fi! l'horreur!... Mariez-vous donc, pour être vendue au rabais.

DOBOBIE, *la regardant amoureusement.*

On n'a pas cela à craindre lorsque l'on est sans prix.

PRETTY.

Plaît-il?

DOBOBIE, *lui prenant la main.*

Je dis : lorsque l'on est sans prix.

PRETTY.

Ah! que c'est joli!

JACK PLOUM, *bas.*

Chut!...

DOBOBIE, *bas.*

Est-ce qu'elle ne connaît pas nos projets?

JACK PLOUM, *bas.*

Pas encore.

DOBOBIE, *bas.*

Il faut les déclarer... je me sens en verve.

PRETTY, *les regardant.*

Qu'est-ce que vous avez donc à chuchoter ?

DOBOBIE, *d'un air agréable.*

Rien, naïve créature!... une petite surprise que nous vous ménageons, le papa et moi... un secret.

PRETTY.

Un secret... dites-vous ?

DOBOBIE.

Eh! bien... apprenez donc... (*regardant de côté*) Qu'est-ce que je vois là?

JACK PLOUM.

Encore des charrettes, des ballots, qui arrivent du pays de Galles.

DOBOBIE.

Allons! il faut y courir... je n'ai pas le temps de m'occuper de mes affaires. Pardon, charmante Pretty!... je reviens dans la minute... nous déjeunerons ensemble; et, entre l'ale et le roast-beef, vous saurez combien l'octroi est sensible. (*A Ploum.*) Achevez la confidence, beau-père.

Air : *Venez, mon père, ah! vous serez ravi.*

Dieu! quel métier! il faut me trouver là
Pour recevoir, timbrer!... quell' patience!
A force de timbrer, je pense
Que ma tête un jour le sera.
Oui, vous connaîtrez mon secret,
Faut-il (quel tourment pour mon ame!)
Quand le sentiment l'emportait
Que le roulage me réclame?

ENSEMBLE.

Dieu! quel métier, il faut me trouver là,
Etc., etc.

JACK PLOUM.

Allez bien vite, il faut vous trouver là
Pauvre garçon! un peu de patience,
A force de timbrer, je pense
Que sa tête un jour le sera.

PRETTY.

Partez bien vit', j'aime autant qu'il soit là
Que d'mennuyer ici, de sa présence,
Pauvre homme, il d'viendra fou je pense,
Si toutefois il ne l'est pas déjà.

Dobobie sort.

SCÈNE III.

JACK PLOUM, PRETTY.

PRETTY, *étonnée.*

Beau-père!... beau-père!... Qu'est-ce que ça veut dire ?

JACK PLOUM, *souriant.*

Tu ne devines pas?... Eh bien, que tu vas être sa femme, quoi!

PRETTY.

Sa femme!

JACK PLOUM.

Sans doute, un bon parti.

PRETTY.

Laissez-donc... il est laid comme tout.

JACK PLOUM.

Bah! en province, qu'est-ce qu'on a besoin d'agrémens extérieurs!... c'est du luxe.

PRETTY.

Un air sournois.

JACK PLOUM.

L'habitude d'inspecter... mais au fond, c'est un homme aimable et une protection.... Quand il vient goûter le vin du *Grand Marlborough*, s'il est un peu plus faible que ne le porte le réglement, il boit un coup de plus, ferme les yeux, et ne voit rien... c'est délicat!... Et puis ton parrain, le juge du comté, lui veut beaucoup de bien, et doit le nommer son greffier à la première occasion.

PRETTY.

Sir Little John?

JACK PLOUM.

Oui, un digne magistrat, qui juge parfaitement quand les avocats parlent haut, parce qu'il a l'oreille un peu dure, et quand il n'y a pas de chasse au renard, parce qu'alors sa tête bat la campagne! Et certainement en réunissant l'intérêt qu'il te porte à l'amitié qu'il a pour Dobobie, vous ferez une bonne maison.

PRETTY.

Et un mauvais ménage.

JACK PLOUM, *sans l'écouter.*

C'est comme ça que j'ai fait avec ta mère, et je m'en suis bien trouvé. D'ailleurs j'ai donné ma parole... et moi, d'abord : franchise et loyauté, c'est la devise de la vieille Angleterre.

PRETTY, *essuyant une larme.*

Et si j'en aime un autre... là...

JACK PLOUM.

Un autre.

PRETTY.

Oui, vous savez... ce petit André.

JACK PLOUM.

Ce Français?... ce jeune groom d'un négociant de Londres qui a logé chez nous?

PRETTY.

Juste! je le voyais, tous les matins, cirer les bottes de son maître... il avait un air si sentimental!

AIR *de Paris et le village.*

Sous ma f'nêtre toujours placé
Sa bott' d'un' main, sa bross' de l'autre,
Son regard sur le mien fixé,
Dieu! quel bonheur était le nôtre!
Il s'rait resté jusqu'au lend'main
A travailler de c'te manière,
Nos cœurs faisaient bien du chemin
Mais ses bottes n'avançaient guère.

JACK PLOUM.

Qu'est-ce que j'apprends là? Un amour clandestin : un petit vagabond.....

PRETTY.

Du tout, un honnête garçon, qui a des économies..... Six cents livres sterling placés chez son maître.

JACK PLOUM.

Qu'est-ce que tu dis? six cents livres!

PRETTY, *cherchant dans sa poche.*

Voyez plutôt sa dernière lettre. (*Elle lui donne la lettre.*)

JACK PLOUM, *prenant la lettre.*

Au fait, il n'était pas mal, ce petit bon homme.

PRETTY.

Un si bon caractère.

JACK PLOUM, *regardant l'écriture.*

Un caractère tout rond..... Voyons un peu. (*Il lit.*) « Chère » et bien-aimée amante..... la présente est pour vous annoncer que » je me porte bien..... Je désire qu'il en soit pareillement de vous » et du respectable auteur de votre être...» (*S'interrompant.*) Ce n'est pas mal écrit pour un Français!.....

PRETTY.

N'est-ce pas?

JACK PLOUM, *continuant.*

« Mon maître vient de me donner mon compte. » (*A sa fille.*) On l'a chassé?

PRETTY.

Eh! non.

JACK PLOUM.

Ah!... « Mon compte et la permission de me marier..... Demain je » touche mes six cents livres, que je cours jeter dans les futailles de » votre père..... dont je souhaite que la santé se soutienne, et avec » lesquelles, etc., etc., etc. » (*S'interrompant.*) Ce bon jeune homme... Six cents livres!.... (*A part.*) Moi, qui ai une aile de ma maison à relever..... et ce Dobobie qui n'a que sa place.

PRETTY.

Eh bien, papa?

JACK PLOUM, *d'un air solennel.*

Ecoute, ma fille..... on est père ou on ne l'est pas... Cet André, l'aimes-tu?

PRETTY.

O Dieu!

JACK PLOUM.

Je ne te demande pas *ô Dieu!*... Je te dis, l'aimes-tu?

PRETTY.

Oh! oui, mon papa!.....

JACK PLOUM.

Voilà tout!... Je ne m'embarrasse pas du reste, moi... Dobobie ira se promener.

PRETTY.

Est-il possible!

JACK PLOUM.

Franchise et loyauté.., c'est la devise de la vieille Angleterre!.... Je ne lui ai donné qu'une parole en l'air.... et puis, il ne me revenait pas, ce gaillard-là... Un état équivoque.....

PRETTY.

Vous croyez que son emploi?

JACK PLOUM, *secouant la tête.*

Puh!.....

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je sais bien qu'il est inspecteur,
C'est le nom qu'on donne à sa place ;
Mais dans le monde, par malheur,
Ce nom-là peut changer de face!...
Aux écout's toujours aposté,
Toujours en l'air comme une mouche,
Il n'vous regard' que de côté,
Et ça me paraît un peu louche.

PRETTY, *regardant au fond.*

Eh! mais, je ne me trompe pas..... c'est lui.

JACK PLOUM.

Dobobie?

PRETTY.

Eh! non, André..... mon cher André...... le voilà.

SCÈNE IV.

PRETTY, ANDRÉ *en costume de voyage, une petite caisse sur le dos;* JACK PLOUM, *au fond, causant avec un marchand.*

ANDRÉ, *recevant Pretty dans ses bras et sans voir Jack Ploum.*

Pretty!

PRETTY.

C'est toi!

ANDRÉ, *gaîment.*

Ah! que ça fait de bien!..... ça étouffe..... Imaginez-vous que je m'étais perdu..... Je demandais partout le *Grand Marlborough.*

PRETTY, *montrant l'enseigne.*

Il te crevait les yeux.

ANDRÉ.

Je le reconnais à présent..... Oui, le voilà bien, ce fameux *Marlborough s'en va-t-en guerre...* J'ai été élevé avec lui.

PRETTY.

Sont-ils gais, ces Français!

ANDRÉ, *gaîment.*

AIR : *Vois-tu cette nacelle.*

Dès l'matin en voyage,
L'cœur content et dispos,
J'partais avec courage,
Mon paquet sur le dos!
Moi que la soif gouverne,
Doublant toujours le pas....
Devant chaque taverne,
J'disais : J' n'entr'rai pas....
Ah! ah!
Le vin peut être bon là
Là
Ah! ah!
Mais plus loin, oui dà,
J'aurai mieux qu'ça.

DEUXIÈME COUPLE.

Dans mon impatience,
Je m'dépêchais d'dormir,
Je n'vivais qu'd'espérance,
C'est maigr' pour vous nourrir.
Souvent plus d'une belle
Sur ma rout' se trouva;
Quoiqu'à rester près d'elle
Son regard m'invitât,
Ah! ah!
J'n'entends pas de c't'oreill' là
Là
Ah! ah!
(*lui prenant la main*)
Non, plus loin, oui dà
J'trouv'rai mieux qu'ça.

ENSEMBLE :

ANDRÉ.

Ah! ah!
J'n'entends pas de c't'oreill' là.
Là
Ah! ah!
Non, non plus loin, oui dà,
J'trouv'rai mieux qu'çà.

PRETTY.

Ah! ah!
Quel cœur fidèl' j'ai là!
Là
Ah! ah!
Va, l'amour, oui dà,
T'récompens'ra.

JACK PLOUM, *à part.*

Ah! ah!
Quel gendre j'aurai là!
Là,
Ah! ah,
Mais l'amour, oui dà,
L'récompens'ra.

(1) JACK PLOUM, *lui frappant sur l'épaule.*
A la bonne heure..... Voilà des principes.

---

(1) *Pretty, André, Jack Ploum.*

ANDRÉ, *apercevant Ploum, et prenant un air respectueux.*

Oh! le respectable auteur de votre être!

JACK PLOUM, *lui tendant la main.*

Eh bien! avance donc... Est-ce que je te fais peur?

ANDRÉ, *hésitant.*

Oh! non, monsieur Ploum.

JACK PLOUM.

Ne crains rien, mon garçon! je sais tout; et du moment que ma fille t'aime, tu n'aurais pas un schelling, vois-tu, qu'il n'en serait ni plus ni moins. Franchise et loyauté!..... Touche-là, mon gendre..... Tu logeras chez moi; tu mangeras avec nous, et tu apprendras à connaître l'hospitalité de la vieille Angleterre.

ANDRÉ, *lui sautant au cou.*

Ah! père Ploum!.... vous pouvez vous vanter d'être un homme, vous!.... J'avais pourtant peur d'être mal reçu.

PLOUM ET PRETTY.

Pourquoi donc?

ANDRÉ, *posant sa boîte.*

Dam! quand on n'a plus ni sou ni maille, et qu'on arrive comme un petit saint Jean!

PRETTY.

Sans sou ni maille.....

JACK PLOUM.

Et tes six cents livres?

ANDRÉ, *souriant.*

Passées à l'ennemi.

PRETTY.

Comment? tu serais.....

ANDRÉ, *gaîment.*

Ruiné à plates coutures.

JACK PLOUM.

Ruiné!

ANDRÉ, *toujours gaîment.*

Oh! mais, rafle générale!... Il y a de quoi rire, allez..... c'est-à-dire qu'il ne me reste pas ça.... (*Mettant l'ongle sous la dent*). Au point qu'en partant de Londres, j'ai troqué ma garde-robe, mes hardes, tout ce que j'avais de mieux, pour c'te boîte de colporteur, afin de gagner ma vie dans le commerce. (*Riant plus fort.*) Eh bien! je n'avais pas même de quoi payer la patente..... On n'a pas d'idée d'une pareille débâcle!.... Mais ça m'est égal, parce que les patentes, c'est comme les passeports; on en parle toujours, et on ne les demande jamais.

PRETTY.

Mon pauvre André!

JACK PLOUM, *à part.*

Allons, v'là ma maison qui ne bat plus que d'une aile.

ANDRÉ.

Après ça, je ne m'en tourmentais qu' pour le père Ploum, et du moment qu'il le prend comme ça.....

JACK PLOUM, *à part.*

C'est que je ne le prends pas du tout.

PRETTY.

Mais comment se fait-il?

ANDRÉ.

Je vous conterai ça en mangeant un morceau, car je n'en peux plus.

JACK PLOUM, *embarrassé.*

C'est juste..... Il faut penser..... Où allons nous le loger, ce bon garçon?

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu! le premier petit coin.

PRETTY.

AIR *de Vadé à la Grenouillère.*

Nous avons la chambr' du second.

JACK PLOUM.

Non... pour ton parrain je la garde.

PRETTY.

Au troisième.

JACK PLOUM.

On r'fait le plafond.

ANDRÉ.

Plus haut.

JACK PLOUM.

Il pleut dans la mansarde.

ANDRÉ.

Diabl'! ne prenons pas la mansarde.

PRETTY.

Mais le premier?

JACK PLOUM.

Il est trop grand.

PRETTY

Où donc le mettre?

JACK PLOUM.

Je l'ignore.

ANDRÉ.

Que d'soins! qu'on m'loge pour le moment
(*montrant Pretty*) Près de sa chambre, en attendant...
(*en souriant*) Que vous me logiez mieux encore.

JACK PLOUM.

Près de sa chambre!.... du tout, du tout..... et la décence!... ça me fait même penser.... (*Il passe entre eux.*) Voyez-vous, mes enfans, il serait peut-être plus convenable, jusqu'au mariage... seulement jusqu'au mariage, de ne pas loger sous le même toit.

ANDRÉ.

Comment, père Ploum!....

JACK PLOUM, (*vivement.*)

Tu es de cet avis-là, n'est-ce pas?... C'est très-bien.... (*A sa fille.*) C'est très-délicat de sa part.

PRETTY ET ANDRÉ.

Mais.....

JACK PLOUM, *lui serrant la main.*

Tu as raison..... ça sera beaucoup mieux..... il y a tant de mau-

vaises langues..... les propos, les cancans..... et puis il ne manque pas d'auberges dans le pays... je te recommande la Tête-Noire.... la table d'hôte n'est pas chère.... ça te conviendra.... (*Rapidement*) Du reste, nous nous reverrons.... Sois sûr que les soins, les attentions et tout ce qui concerne l'hospitalité..... (*Bas à sa fille.*) Décidément, ma fille..... j'ai réfléchi.... je suis trop avancé avec Dobobie.... la vieille Angleterre n'a qu'une parole...... (*Faisant comme si on l'appelait de sa maison.*) Une bouteille de porter?... Voilà, (*Bas à Pretty en s'en allant.*) Fais-lui tes adieux, et viens me rejoindre.

(*Il rentre chez lui et lui ferme la porte au nez.*)

SCÈNE V.

PRETTY, ANDRÉ, *se regardant un moment en silence.*

ANDRÉ.

Qu'est-ce que ça signifie?

PRETTY, *tristement.*

Qu'il te met à la porte.

ANDRÉ.

Ah! c'est là ce qu'il appelle l'hospitalité de la vieille Angleterre?

PRETTY.

Sa tendresse s'est en allée avec ton argent.

ANDRÉ, *avec défiance.*

Et vous, Pretty... vous allez sans doute en faire autant?

PRETTY.

Ah! que c'est mal, André!... me soupçonner!... moi qui t'aime encore plus qu'auparavant.

ANDRÉ, *avec joie.*

Mais?... oh! bien, alors, je n'ai rien perdu.

PRETTY.

Vrai, mon Dieu! Comment as-tu fait pour te ruiner?

ANDRE.

Je ne m'en suis pas mêlé; c'est les autres... un feu roulant de banqueroutes.

PRETTY.

Ton maître t'a emporté ton argent?

ANDRÉ.

Pas lui, pauvre cher homme!... le plus honnête négociant.... mais tout lui a manqué à la fois... alors, il m'a manqué aussi.

PRETTY.

Et tu n'avais pas de gage?

ANDRÉ.

Au contraire, puisque c'étaient mes gages.

PRETTY.

Mais il fallait crier.

ANDRÉ.

Pour lui faire de la peine, comme tous ses bons amis, qui se sont mis après lui?... ma foi non!.... Comme je lui ai dit: « Mon-« sieur Ptterson, vous avez toujours été bon maître pour moi...

« je suis sûr que dans tout ça vous n'êtes pas fautive... ainsi, dor-
« mez tranquille... Si plus tard vous retrouvez de quoi, voilà mon
« adresse.... A votre aise, et à la grace de Dieu. »

PRETTY, *attendrie.*

Bon André, es-tu malheureux!

ANDRÉ.

AIR : *Pour te chercher, j'arrive en Allemagne.*

Pas tant, mamzell', car vous m'aimez encore,
Et mon pauv' maître, en s'approchant de moi,
Me dit : « André... que d'viendrai-j' ?... je l'ignore,
» Pourtant ce bien, je l'accepte de toi.
» Mais que du moins le ciel m'entende,
» Et ce bien-là ne sera pas perdu...
» Qu'un bon cœur un jour te le rende. »
(*lui prenant la main*)
Et c'est vous qui m' l'avez rendu.

PRETTY.

Et tu es parti, comme ça?

ANDRÉ, *gaîment.*

La canne à la main, en flaneur..., V'là trois semaines que je marche... aussi je commence à être fatigué.

PRETTY.

Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant?

ANDRÉ.

Je vais me reposer... ensuite (*montrant la boîte*) je vendrai des petits couteaux, des ciseaux, des cure-dents... et quand j'aurai fait fortune...

PRETTY.

Je serai mariée à ton rival.

ANDRÉ.

Bah!... il y a donc un rival?

PRETTY.

Eh! sans doute... un imbécille, une espèce d'autorité d'ici, que mon père protége.... Le mariage est presque décidé.

ANDRE.

Je conçois, il faut que je m'hâte.

PRETTY.

Hein...

ANDRÉ.

Je dis... faut que je m'hâte de m'enrichir! j'aurai du mal.... Depuis Londres, je n'ai vendu que pour deux sous de lacet, et encore c'est une pièce fausse qu'ils m'ont donnée.

PRETTY.

Oh! ici tu trouveras plus d'occasions... un jour de foire.

ANDRÉ, *vivement.*

Il y a la foire ici?... V'là mon affaire.... J'ai justement une partie de vieux rubans de Paris, qui ne sont plus de mode, mais dont vos Anglaises sont folles... Je les ferai passer pour le dernier genre.... Je les vends le double, le triple ; ça me donne la vogue... J'étends mon commerce, je loue une boutique.... Je demande la

main, et ton père, ébloui par le magot que je lui présente, couronne notre amour.

PRETTY.

C'est cela!... Moi, je prierai mon parrain de retarder mon mariage.

ANDRÉ, *passant à gauche.*

Je vais d'abord me loger en face de toi ... Y mange-t-on à crédit?

PRETTY.

Oui.

ANDRÉ.

C'est ce qu'il me faut.

AIR : *Que le seul mérite*(Zoé.)

Quell' rencontre unique!
J'y cours à l'instant,
J'suis un' bonn' pratique,
Mais j'n'ai pas d'argent.
Je m'en vais, j'espère,
Boire un coup d'bon cœur,
Et c'baiser va m'faire
Trouver l' vin meilleur.

(*Il l'embrasse : Dobobie paraît au fond.*)

ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Quell' rencontre unique!
Etc., etc., etc.

PRETTY.

Quel chang'ment unique!
Mon pèr' t'aimait tant!
Il faut qu'ça s'explique,
Reviens promptement.

DOBOBIE.

Spectacl' diabolique!
Un baiser, vraiment!
Il faut qu'on s'explique,
Car c'est indécent!

(*André entre dans l'auberge à gauche.*)

SCÈNE VI.
DOBOBIE, PRETTY.

DOBOBIE, *à part.*

Par exemple! ça m'a donné un éblouissement.

PRETTY, *sans le voir et se tâtant la joue.*

Ces Français ont toujours quelque chose d'aimable à vous dire.

DOBOBIE, *s'avançant.*

Vous trouvez?

PRETTY, *avec un cri.*

Ah!... Comment, monsieur, vous étiez là?

DOBOBIE, *furieux.*

Oui, mamzelle... j'ai vu le crime... et en vertu de la loi de l'*Habeas corpus*, je vous arrête.

JACK PLOUM, *dans la maison.*

Pretty...

PRETTY, *voulant s'esquiver.*

Mon père!...

DOBOBIE, *l'arrêtant.*

Oh! vous ne m'échapperez pas.

SCÈNE VII.

Les mêmes, JACK PLOUM.

JACK PLOUM, *avec empressement.*

Vite, Pretty, un couvert.... Je viens de voir par la fenêtre l'honorable sir Little John, ton parrain... celui qui fait votre mariage.

DOBOBIE, *tenant Pretty par la main.*

C'est bon... je vais lui parler.

PRETTY.

Et moi aussi.

JACK PLOUM.

Il commence sa tournée; et tu sais que ce digne homme ne peut faire un pas sans se rafraîchir.

PRETTY.

J'y cours..... (*A Dobobie.*) Lâchez-moi donc.

JACK PLOUM.

Lâchez-la donc, Dobobie.

DOBOBIE.

C'est que.....

JACK PLOUM, *lui ôtant son chapeau.*

Chut!... et ôtez votre chapeau devant votre supérieur.

(*Pretty s'est échappée pendant ce mouvement et est rentrée dans la taverne.*)

SCÈNE VIII.

DOBOBIE, JACK PLOUM, sir LITTLE JOHN (*suivi de deux hommes portant des bâtons blancs.*

LITTLE JOHN.

Par saint Christophe, messieurs, je n'irai pas plus loin!... la justice n'est pas de fer, et voici mon compère Ploum, qui se fâcherait si je passais devant le *Grand Marlborough* sans lui faire politesse.

JACK PLOUM (1), *passant à sa gauche, et lui avançant une chaise près de la table.*

Certainement, votre honneur! Voulez-vous une chaise?

LITTLE JOHN.

Si je veux déjeuner! Toujours, mon garçon, toujours!

JACK PLOUM, *à part.*

C'est une justice à lui rendre!..... Il devient plus sourd tous les jours. (*Haut.*) Et vous vous portez bien?

---

(1) *Dobobie, Little John, Jack Ploum, les deux hommes au fond.*

LITTLE JOHN.

Ce que je veux pour déjeuner?.... le mets national, mon cher, mets national!

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets.*

Quoi qu'on le trouve un peu commun,
C'est l'ami le plus véritable....
Surtout lorsque l'on est à jeun!....
Et rien qu'en le voyant sur table,
J'éprouve une juste fierté;
Je dis : « O sol de l'Angleterre!
» Pour le bien de l'humanité,
» Tu fis naître la liberté....
» Et le beeftack aux pomm's de terre! »

PRETTY, *posant le déjeuner sur la table.*

Voilà, mon parrain.

LITTLE JOHN, *lui donnant une petite tape sur la joue.*

Hé! hé! c'est toi, ma jolie Pretty..... ma rose des bruyères!.... *[M]ontrant Dobobie.*) Ce coquin est-il heureux!

DOBOBIE, *à part.*

Joliment!..... quand tout-à-l'heure..... ô honte!..... ô astuce!....

LITTLE JOHN, *s'asseyant.*

Eh bien!.... qu'est-ce que tu as, avec tes gros yeux? Est-ce que [tu] viens déjà d'être témoin de quelque escroquerie?

DOBOBIE, *regardant Pretty.*

Justement.

LITTLE JOHN, *se versant à boire.*

Fais-moi ton rapport.

PRETTY, *à part.*

Ah! mon Dieu! il va déclarer.....

DOBOBIE.

Imaginez-vous, votre honneur.....

LITTE JOHN, *buvant.*

Parle, mon garçon. (*Buvant.*) A propos, voici le réglement du [gra]nd Edouard III, sur les vagabonds et les ivrognes... (*Il se verse [u]n troisième verre.*) Messieurs, je vous recommande les ivrognes. [(B]*uvant.*) J'ai aussi dans ma poche le paquet de patentes en blanc... [D]obobie, vous y tiendrez la main... Personne ne peut vendre sans [pat]ente... personne, sans exception!... où je le fais pendre!.. (*Bu-[v]ant.*) Ah! compère Ploum, que la magistrature a de mal!

JACK PLOUM.

Oui..... les affaires publiques.....

LITTLE JOHN, *mangeant.*

J'en ai par-dessus la tête!... Hier, la chasse au renard... Demain, [le d]îner de l'aldermann..... Aujourd'hui, la foire..... (*A Dobobie.*) Continue ton rapport; je t'écoute.

DOBOBIE, *à part.*

Je n'ai pas commencé. (*Haut.*) Comme je vous disais...

PRETTY, *l'interrompant.*

Mon papa... il n'y a plus de vin des Canaries...

JACK PLOUM.

J'vas en qu'rir. (*Il rentre chez lui.*)

DOBOBIE, *criant.*

Comme je vous disais...

LITTLE JOHN, *mangeant.*

Ne crie donc pas... nous ne sommes pas sourds.

DOBOBIE.

Il n'est pas sourd, à présent. (*Plus haut.*) Comme je vous disais...

PRETTY, *le repoussant en donnant une assiette à son parrain* (1).

Mais éloignez-vous donc, Monsieur; vous me gênez pour le service.

DOBOBIE, *s'éloignant.*

Allons, elle ne me laissera pas parler!

LITTLE JOHN.

Attends un peu.

PRETTY, *parlant à l'oreille de Little John.*

Mon parrain..... j'aurais bien voulu vous demander quelque chose!

LITTLE JOHN.

Que je te donne quelque chose, ma petite gazelle?... Au fait tu es ma filleule, je te dois un cadeau de noce, et dès que tu seras madame Dobobie.

PRETTY, *à mi-voix.*

C'est que justement je désire vous parler pour un autre.

LITTLE JOHN.

J'entends, j'entends..... tu es pressée de l'épouser.

PRETTY.

Mais, du tout...

LITTLE JOHN.

Ça ne m'étonne pas, c'est un garçon charmant.

PRETTY.

Au contraire!

LITTLE JOHN.

Qui fait les rapports dans la perfection.

PRETTY.

Et je voulais...

LITTLE JOHN, *d'un air approbateur.*

C'est bien, je le nommerai mon greffier à la première occasio

PRETTY, *à part.*

Pas moyen de s'entendre.

LITTLE JOHN, *à Ploum, qui reparaît avec une bouteille.*

N'est-ce pas, père Ploum?

JACK PLOUM, *posant la bouteille sur la table.*

C'est indubitable!... de quoi parliez-vous?

---

(1) *Dobobie, Pretty, Little John* (*à table*), *puis Jack Ploum.*

DOBOBIE, *qui les a suivis de l'œil.*

De moi; et elle en disait du mal, je parie.

PRETTY.

Je disais ce que je pense, Monsieur.

DOBOBIE, *furieux.*

Oui... Eh bien! je déclarerai tout.

PRETTY.

Ne l'écoutez pas... c'est un menteur.

DOBOBIE, *à Pretty.*

Un menteur... quand je l'ai vu là... à cette place.

JACK PLOUM.

Qui?

DOBOBIE.

Un jeune égrillard.

LITTLE JOHN, *se levant vivement.*

Hein!... un renard?... qu'est-ce que c'est?... où est-il?

DOBOBIE, *se dépitant.*

Eh! non... vous ne voulez pas comprendre...

LITTLE JOHN, *un peu gris.*

Ah!... il est diablement embrouillé, aujourd'hui, ton rapport. (*Il boit.*) Tu me le recommenceras demain, quand tu seras à jeun... parce que, dans ce moment, je crois que tu as la tête et la langue un peu embarrassées. (*On entend trois sons de trompe.*)

AIR *de la valse de Robin des bois.*

Qu'entends-je?

JACK PLOUM, *regardant de côté.*

Quelle foule immense!
Quel tapage l'on fait déjà!
Oui, c'est la foire qui commence.

LITTLE JOHN.

Partons, il faut que je sois là;
A son poste toujours fidèle,
Que chacun fasse ce qu'il doit;
Dès que le devoir nous appelle,
(*S'appuyant sur ses hommes*),
Quoi qu'il coûte, il faut marcher droit.

TOUS.

Regardez quelle foule immense!
Quel tapage l'on fait déjà!
Oui, c'est la foire qui commence:
Il faut que le juge soit là.

Little John sort avec ses gens, par la gauche. Pretty est rentrée dans la taverne.

SCÈNE IX.

DOBOBIE, JACK PLOUM, *puis* PRETTY *qui revient.*

JACK PLOUM.

Ah! çà, mon ami, qu'est-ce que vous aviez donc?... Voilà un quart d'heure que vous ne dites que des bêtises.

DOBOBIE, *agité.*

Vous croyez?...

JACK PLOUM.

J'en suis sûr ; je m'y connais.

DOBOBIE.

On en dirait à moins!... Mon sang bout, ma tête est en feu!... Votre fille...

JACK PLOUM.

Eh! bien, ma fille...

DOBOBIE, *amèrement.*

C'est une charmante personne.

JACK PLOUM.

Elle n'est pas mal.

DOBOBIE.

Eh non! ce n'est pas cela.... Croiriez-vous qu'au moment de m'épouser, je la surprends ici... en criminelle conversation?

JACK PLOUM.

Hein!

DOBOBIE.

Un jeune drôle, qui l'embrassait... sans aucune espèce de difficulté.

JACK PLOUM.

Comment, ce petit André?

DOBOBIE.

Vous le connaissez? *Ici Pretty rentre et les écoute.*

JACK PLOUM.

Un Français...

DOBOBIE, *avec indignation.*

Un Français! Elle se laisse embrasser par un Français!... Ah! ça, nous sommes donc soumis à toutes les horreurs de l'invasion!

JACK PLOUM, *en colère.*

Qu'il y revienne...

DOBOBIE, *de même.*

Du tout, qu'il n'y revienne pas!

JACK PLOUM.

Il me le paiera.

DOBOBIE.

Moi aussi.

PRETTY, *à part.*

Qu'entends-je!

JACK PLOUM, *en colère.*

Un petit malheureux qui n'a rien! qui se lance dans le commerce sans avoir même de quoi payer sa patente!

DOBOBIE.

Comment... il n'a pas...

JACK PLOUM.

C'est lui qui s'en est vanté devant moi.

DOBOBIE.

Et il se mêle de vendre.... Je le tiens.

PRETTY, *à part.*

Que dit-il ?

JACK PLOUM.

Vous le tenez ?

DOBOBIE.

Dans une heure, je vous en rendrai bon compte... (*A part.*) Ah! tu es mon rival, et tu n'as pas de patente!... Bon... (*A mi-voix et en se frottant les mains.*) La loi est formelle... Vingt livres sterling d'amende, la prison, et chassé du pays.

PRETTY, *à part.*

O ciel! comment le tirer de là... Courons vite après mon parrain... Il faudra bien qu'il m'entende

Elle sort sans être vue.

SCÈNE X.

JACK PLOUM, DOBOBIE, *puis quelques marchands, qui vont et viennent.*

JACK PLOUM.

Ah! ça, comment vous y prendrez-vous ?

DOBOBIE.

Ça me regarde... Je ne l'ai vu qu'un moment; mais son signalement est là..... et, tout en faisant mon inspection..... (*Regardant à gauche.*) Qu'est-ce que c'est?... une dispute!... V'là déjà deux marchands de laine qui vont se prendre aux cheveux!..... Holà! messieurs; la paix..., la paix du roi. *Il sort par la gauche.*

Les marchands paraissent.

JACK PLOUM.

C'est çà... en criant la paix, il va échauffer la querelle. (*Regardant au fond.*) Oh! oh! ça commence à prendre de l'activité... (*A des buveurs qui se mettent à la table en appelant : Garçon!*) Voilà, messieurs.... *Au Grand Marlborough*, claret? ale mousseuse!... Pretty... Où diable est-elle donc ?

Il rentre chez lui, et rapporte un pot de bière et des verres, au moment où la foule envahit le théâtre, et où l'on commence le chœur suivant.

SCÈNE XI.

MARCHANDS ET ACHETEURS, *se promenant et figurant un marché.*

CHOEUR.

AIR. *Au plaisir, à la folie.* (de Zampa.)

V'nez chez moi fair' vos emplettes,
Chiens courans, aciers anglais,
Plum-puddings, cuirs et moquettes;
Moi je ne surfais jamais.

UN MARCHAND.

Entrez,

UNE FEMME.

V'nez donc.

UNE AUTRE.

Ma pratique.

TOUS.

Entrez entrez dans ma boutique.

CHOEUR.

V'nez chez moi fair' vos emplettes, etc., etc., etc.

TOUS *criant à la fois.*

Voyez, voyez, messieurs, belle toile de Hollande! foulards de l'Inde..... cigarres de la Havane!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANDRE, *avec sa boîte suspendue devant lui.*

ANDRÉ, *criant aussi.*

A deux sous!..... à deux sous! cure-dents, cure-oreilles, passe-lacets.

LES MARCHANDS.

La boutique à prix fixe.

D'AUTRES.

Chemises d'hommes, pantalons.

ANDRÉ, *criant.*

A deux sous!

LES MARCHANDS.

Bijoux, boucles d'oreilles.

ANDRÉ.

A deux sous!

UN HOMME, *en paillasse.*

Venez voir le géant du Nord, qui a fait l'admiration de tous les souverains étrangers.

ANDRÉ, *criant.*

A deux sous..... à deux sous! (*Regardant autour de lui*) Il y aura de la concurrence..... C'est égal, j'ai idée que je ferai de bonnes affaires..... (*Passant près de la porte de Pretty.*) Si je pouvais avertir Pretty!... (*Apercevant un acheteur qui s'arrête près de lui.*) Qu'est-ce qu'il vous faut, ma pratique?... Des bretelles, un col, un savon?... Je vais vous le donner..... *Il l'entraîne à gauche, pose sa boîte sur une borne, et a l'air de disputer sur le prix.*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DOBOBIE, *revenant un peu en désordre.*

DOBOBIE.

Là! c'est arrangé..... Ils se sont battus..... J'ai reçu deux coups de pied, mais ils seront compris dans les frais... (*Apercevant André.*) Oh! voilà mon homme!

ANDRÉ, *à l'acheteur qui s'éloigne.*

Quand vous aurez besoin d'autre chose... (*Criant.*) A deux sous... à deux sous!.....

DOBOBIE, *à part.*

Il faut s'y prendre adroitement pour qu'il ne puisse pas nier... Je vais lui acheter quelque chose.

ANDRÉ, *apercevant Dobobie qui s'approche.*

Voyez, monsieur.... Qu'est-ce que vous désirez?..... Qu'est-ce qu'il vous faut?

(1) DOBOBIE.

Dam!.. Je ne sais pas... Je voudrais une espèce de... C'est-il bien cher!

ANDRÉ, *le regardant.*

Ça dépend de la qualité.... (*A part.*) Oh! la bonne boule!

DOBOBIE, *à part.*

Il donne dedans! (*Haut.*) Voyez-vous, c'est pour ma future, une galanterie....

ANDRÉ.

Vous allez vous marier?... Vous ne pouviez pas mieux tomber... Tout ce qu'il y a de plus frais.... (*A part.*) J' vas lui couler mes vieux rubans... (*Haut.*) J'ai des mouchoirs de Lyon et des rubans français.... (*Baissant la voix.*) La douane n'y a vu que du feu.

DOBOBIE, *à part.*

De la contrebande! Très-bien.... ça se complique... (*Haut*) Ah! des rubans français!...

ANDRÉ, *bas.*

Chut donc.... Il y a toujours des agens de police qui rôdent.

DOBOBIE, *à part.*

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Comme il se livr' le malheureux!

ANDRÉ.

C'ne'st pas que j'les craigne.. Au contraire.

DOBOBIE.

Ils sont adroits....

ANDRÉ.

Je l'suis plus qu'eux.

DOBOBIE.

S'ils s'fâch'nt

ANDRÉ.

Je m' moqu' d'leur colère.

DOBOBIE.

S'ils te prennent?

ANDRÉ

A l'inspecteur,
J'graiss' la patt', ça m'sauve d' l'amende.

DOBOBIE.

Mais sa probité, son honneur!..

ANDRÉ.

Bah! c'est encor d' la contrebande.

DOBOBIE, *à part.*

Ah! drôle!

ANDRÉ.

Vous dites donc....

---

(1) *André, Dobobie, au fond les marchands qui vont et viennent.*

DOBOBIE.

Je prends d'abord ces ciseaux, et ce petit miroir...

ANDRÉ.

Vous avez bon goût. Quatre schellings.

DOBOBIE.

Comment?... comment?.... voilà une heure que vous criez; *à deux sous!*

ANDRÉ.

Oui, les épingles, les cure-dents; mais ce côté-ci, c'est plus cher.

DOBOBIE, *désignant les objets qu'il veut prendre.*

Quatre paires de gants.

ANDRE *prenant à mesure*,

Oh! vous prendrez bien la demi-douzaine. Il y a deux mains.

DOBOBIE.

Quant aux rubans, je voudrais quelque chose de joli.

ANDRÉ, *d'un air fin.*

Du rose.

DOBOBIE.

Non.

ANDRÉ, *à part.*

Diable! Je n'en ai pas d'autre.

DOBOBIE.

Je veux une couleur distinguée..... Du jonquille, par exemple.

ANDRE, *se grattant l'oreille.*

Vous en ferez ce que vous voudrez... mais à votre place je prendrais du rose.

DOBOBIE.

Pourquoi?

ANDRÉ.

C'est plus jeune.... Et puis si votre future est blonde...

DOBOBIE.

Non... Elle est brune.

ANDRÉ.

C'est ce que je voulais dire... C'est le fard des brunes, le rose... Et puis, c'est la grande mode.

DOBOBIE.

Soit.... Mais un rose superbe...

ANDRÉ.

Regardez l'échantillon.

DOBOBIE.

Ah! mon Dieu! comme il est pâle!

ANDRÉ.

Rose tendre..... Il vous en faudra six aunes.

DOBOBIE.

Vous ne savez pas pourquoi faire.

ANDRÉ.

C'est égal..... La ceinture, le corsage, le bonnet, le tablier, la doublure..... (*Lui donnant la demi-aune.*) Voulez-vous me tendre la demi-aune?

DOBOBIE, *tenant la demi-aune et à part.*

Je le tiens.

ANDRÉ, *à part.*

Est-il bête !

Il pose sa boîte à gauche sur un banc, pour y chercher les rubans.

SCÈNE XIV.

ANDRÉ *à gauche*, DOBOBIE, JACK PLOUM.

JACK PLOUM *à Dobobie, qui tient la demi-aune.*

Qu'est-ce que vous faites donc là ?

DOBOBIE, *bas.*

Chut ! Je guette un gaillard qui est en contravention.

JACK PLOUM, *bas.*

Bah !

DOBOBIE, *de même.*

Allez vite chercher sir Little John... Qu'il vienne arrêter le délinquant et toucher l'amende.

JACK PLOUM, *bas.*

C'est donc une affaire...

DOBOBIE.

Superbe... Allez donc.

JACK PLOUM, *vivement.*

J'y cours... (*A part.*) Ce gaillard là !.. Il mettrait en prison les trois royaumes !... Il fera une excellente maison.

Il sort en courant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* JACK PLOUM.

ANDRÉ, *revenant à Dobobie.*

Voilà ! .. Je ne savais plus où je l'avais fourré... Nous disons : six aunes de ruban rose... (*A part en mesurant devant Dobobie, qui tient la demi-aune*) Je vais lui en faire voir de toutes les couleurs. (*Haut en mesurant.*) Cinq, six, sept.

DOBOBIE.

Pas si vite.

ANDRÉ.

Neuf, dix, onze, douze.... et le demi-quart.

DOBOBIE.

Dites donc... Vous avez mal auné.

ANDRÉ, *se tâtant le nez.*

Hein !... Je saigne ?.. Prenez garde au ruban...

DOBOBIE.

Eh non !... C'est la mesure.

ANDRÉ, *roulant le ruban entre ses doigts et l'enveloppant.*

Ah ! oui, je comprends... Ça vous paraît comme ça parce que je suis gaucher... Mais je recommencerais dix fois que ce serait toujours la même chose.

DOBOBIE, *à part.*

Je vais te rattraper... (*Haut*) Tout cela fait?..

ANDRÉ, *comptant en lui-même.*

Nous disons : six aunes, à quatre schellings et demi... Le miroir, les ciseaux.. quatre et cinq font neuf, et trois font dix-sept... Ça fait deux guinées et trois farthings.

DOBOBIE, *froidement.*

Voilà.

ANDRÉ.

Il ne vous faut pas autre chose?

DOBOBIE, *d'un air agréable.*

Non... rien... que votre patente.

ANDRÉ.

Je n'en tiens pas.

DOBOBIE, *l'arrêtant.*

Vous ne m'entendez pas, mon cher ami; vous devez avoir une patente... Il faut me la montrer.

ANDRÉ, *inquiet.*

Vous la montrer?... A vous?...

DOBOBIE.

A l'instant.

ANDRÉ.

Dieu!... Est-ce que vous seriez?...

DOBOBIE.

Si vous voulez bien le permettre.

ANDRÉ.

C'est fait de moi!... (*Se troublant.*) J'ai ma patente, monsieur; je l'ai... Ce n'est pas pour moi que je dis cela... Ainsi, bonsoir..... Portez-vous bien... *Il va pour s'en aller.*

DOBOBIE, *le retenant.*

Un moment!... Vous savez ce qu'il en coûte, quand on s'avise de vendre sans cette petite formalité..... Vingt livres d'amende, la prison, et puis ensuite chassé du pays. Votre patente, s'il vous plaît?

ANDRÉ, *hors de lui.*

C'est une infamie!... Dans un pays libre...

DOBOBIE.

Raison de plus.

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

On r'proche à la polic' chez nous
De n'jamais fair' payer d'amende.
J'en tiens un! il paiera pour tous...
Point de patente et contrebande.

ANDRÉ.

Mais permettez.

DOBOBIE.

Te tairas-tu?

ANDRÉ.

Non morbleu, c'est une injustice.

DOBOBIE.

Si tu t' revolt's, tu s'ras pendu.

ANDRÉ.

Qui, moi?... sans m'avoir entendu!

DOBOBIE, *faisant tomber son chapeau.*

C'est pour l'honneur de la police.

QUELQUES MARCHANDS, *qui se sont approchés.*

Qu'est-ce qu'il y a donc?

DOBOBIE.

Un petit drôle qui se permet de vendre sans patente.

TOUS.

Sans patente?

ANDRÉ.

C'est-à-dire, j'ai vendu...

DOBOBIE.

Voilà la marchandise, et il tient encore mon argent.

LES MARCHANDS.

Le misérable!... En prison.

ANDRÉ.

Écoutez-moi.

CHOEUR, l'entourant et le bousculant.

AIR : *Jouons, courons.*

(De la femme, le mari et l'amant.)

Allons
Marchons.
Point de raison,
Punissons un fripon.
Voyez pourtant
Quel tort pour le marchand!
Ces fins matois
Méritent bien, je crois
Qu'on en pend' deux ou trois.

On le saisit au collet pour l'entraîner, il se défend et gagne la gauche.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PRETTY, *accourant.*

ANDRÉ, *bousculé.*

Lâchez-moi donc, ou je vous boxe.

(1) PRETTY, *à part au fond.*

J'arrive à temps... (*Haut.*) Eh! bien, eh! bien.. A qui en avez-vous donc?

DOBOBIE, *d'un air dégagé.*

Ce n'est rien... Un coquin que l'on arrête...

PRETTY, *feignant d'être étonnée.*

Comment!... C'est André!

DOBOBIE, *gravement.*

Oui, mamzelle... Vous voyez le danger d'aimer quelqu'un sans

(1) *André, Pretty, Dobobie, les marchands un peu en arrière.*

prendre d'informations ! Il vous a embrassée, et il n'avait pas de patente.

PRETTY.

Tiens, il n'y a en a pas besoin pour ça... D'ailleurs je suis sûre qu'il en a une.

ANDRÉ, *bas.*

Mais du tout... Vous savez bien...

PRETTY, *continuant.*

Parce que avec une physionomie si honnête, il est impossible qu'on s'expose...

ANDRÉ, *à part.*

Mais qu'est-ce qu'elle a donc ?

DOBOBIE.

Alors qu'il la montre.

PRETTY, *s'approchant d'André, et lui glissant, sans qu'il le voie, un papier dans la poche.*

Certainement..... Allons, monsieur André, montrez-la donc..... Parce que si vous n'en aviez pas, d'abord, je serais la première à dire... Ah! dam !... Faut que la loi s'exécute... (*Allant à Dobobie*) Par exemple, je vous demanderais les plus grands égards.

ANDRÉ, *étouffant, et menaçant Pretty.*

Dieu! que ces Anglaises sont léopards.... (*Pleurant et tirant son mouchoir*) Allez.... Je ne me serais jamais attendu... (*Il laisse tomber un papier à ses pieds.*) à une trahison... aussi...

PRETTY, *le lui montrant du doigt.*

Prenez garde, vous allez perdre quelque chose.

ANDRÉ, *étonné et le ramassant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DOBOBIE.

Quoi donc?

PRETTY, *souriant.*

Un billet doux..... Ces Français en ont toujours les poches pleines.

DOBOBIE, *d'un air fat.*

Ce sont des scélérats.

ANDRÉ, *qui l'a ouvert.*

Ah! mon Dieu!... Une patente!

DOBOBIE.

Comment?

TOUS.

Une patente!

ANDRÉ, *avec joie.*

Oui, vraiment... André l'Etourneau .. Et la signature... Le sceau du juge.

DOBOBIE, *prenant le papier.*

Il serait possible!

ANDRÉ.

Par exemple!

PRETTY, *bas, pendant que Dobobie et les marchands examinent la patente.*

Elle me coûte assez cher... Remets-toi donc... C'est mon parrain... Hum... (*Elle se retourne vers Dobobie.*) Est-elle en règle?

DOBOBIE.

Que trop... Le sceau y est... Ah! ça, il voulait donc s'amuser à mes dépens?

ANDRÉ, *poussé par Pretty et se remettant.*

Oui, Messieurs... Une petite plaisanterie à la française... Ce que nous appelons une légère mystification... (*A part.*) Ma foi, c'est venu bien à temps. (*Haut.*) Eh bien! vous ne riez pas?

DOBOBIE, *froissant la patente.*

Si fait, si fait... Que le diable l'emporte...

ANDRÉ, *riant.*

Est-il vexé!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JACK PLOUM, *accourant tout essoufflé.*

(1) JACK PLOUM, *à Dobobie.*

Tenez-le bien.. tenez-le bien...

DOBOBIE.

Qui?

JACK PLOUM, *bas.*

Le criminel... Monsieur le juge va venir... Il achève une bouteille... Et je vous apporte une fameuse nouvelle.

DOBOBIE.

Quoi donc.

JACK PLOUM.

Pretty consent enfin à vous épouser aujourd'hui-même!

DOBOBIE, *avec joie.*

Aujourd'hui!

ANDRÉ.

Hein!... Qu'est-ce qu'il dit?

JACK PLOUM.

Elle vient de le promettre à son parrain...qui vous nomme son greffier.. Moi, j'ai prévenu les témoins... et dans deux heures tout sera fini.

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu!

DOBOBIE.

Est-il possible!

JACK PLOUM.

Je vous l'avais promis, mon cher!... Ah! ça, nous ferons une fière noce..... J'ai déjà invité les voisins. Voyez la liste. *Pendant qu'ils causent de côté, André se rapproche de Pretty.*

ANDRÉ, *bas.*

Quoi! mademoiselle.... Vous l'épousez?

---

(1) *André, Pretty, Dobobie, Jack Ploum, quelques marchands au fond.*

PRETTY, *bas.*

Il l'a bien fallu ; tu étais perdue sans cette patente. C'est le cadeau de noces de mon parrain.

ANDRÉ, *bas.*

Il est joli.

PRETTY, *bas.*

On voulait t'arrêter.

ANDRÉ, *bas.*

Il fallait les laisser faire.

PRETTY, *bas.*

On voulait te pendre.

ANDRÉ, *bas.*

Il fallait les laisser... C'est-à-dire, non.

PRETTY, *bas.*

Dam! j'ai fait ce que j'ai pu... A ton tour, trouve un moyen de nous tirer de là.

JACK PLOUM, *à Dobobie.*

Là ! c'est entendu. *Dobobie passe à gauche en narguant André* (1).

AIR : *de la Disgrâce (Vieux Mari.)*

TOUS.

Vite à l'ouvrage,
Pour l'mariage
Je vous engage,
C'est arrêté.
Quel jour prospère
Viv' l'Angleterre,
Ainsi qu'la bière,
Et la gaîté.

DOBOBIE *à Pretty.*

Je vous invite pour la danse.

JACK PLOUM, *à Pretty bas.*

Surtout, mamzell', point de regrets!

DOBOBIE, *regardant André.*

Nous sablerons les vins de France,
Aux amours d' l'aimable Français.

ENSEMBLE ET CHOEUR.

DOBOBIE, JACK PLOUM.

Vite à l'ouvrage
Pour l'mariage, etc., etc.

ANDRÉ ET PRETTY, *à part.*

Dieu ! quel orage !
Je perds courage ;
V'l'à not' mariage
Qu'est arrêté.
J'me désespère,
Je n' sais plus qu' faire
Quand l' sort contraire
M'tô' ma gaîté.

Les marchands s'éloignent. Jack Ploum emmène Pretty, qui fait des signes à André.

---

(1) *André, Dobobie, Pretty, Jack Ploum, les marchands.*

SCÈNE XVIII.

ANDRÉ, DOBOBIE, *quelques marchands au fond.*

DOBOBIE.

Je respire!...

ANDRÉ, *à part.*

Et moi j'étouffe!... Dire qu'elle sera la femme d'un pareil *plum pudding!*

DOBOBIE, *regardant ce qu'il a acheté.*

Ah! ça, qu'est-ce que je vais faire de tous ces brimborions-là?

ANDRÉ, *à part.*

Et quand je pense qu'il voulait me faire arrêter, qu'il a envoyé chercher le juge... Satané sournois, va!

DOBOBIE.

Eh! dis donc, toi, mon garçon.

ANDRÉ, *avec humeur.*

Vous voulez encore m'acheter quelque chose?.. je n'ai rien à vous vendre.

DOBOBIE.

Du tout, sois tranquille... mais reprends tes drogues, et rends-moi mon argent.

ANDRÉ.

Votre argent? je le garde... c'est bien le moins... je ferais de belles affaires.

DOBOBIE.

Est-il bête!... il ne distingue pas une plaisanterie... Mais, animal, tu ne vois pas que c'était pour rire. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de tout ça, à présent?

ANDRÉ, *avec ironie.*

Vous le donnerez à votre femme.

DOBOBIE.

Fi donc! des guenilles pareilles.

ANDRÉ.

Ah! ce qui est vendu est vendu!

DOBOBIE.

Ah! tu te fâches!... Voyons, rachète-les moi, que diable!..

ANDRÉ.

Les racheter? (*A part.*) Oh! quelle idée!... (*Haut.*) Dam! moyennant des sacrifices... C'est que ça n'est plus neuf.

DOBOBIE.

Laisse-moi donc tranquille... il n'y a pas deux minutes... d'abord tes ciseaux...

ANDRÉ, *les regardant.*

Ah! comme ils sont ternes!... tout le poli est parti.

DOBOBIE, *avec ironie.*

Voyez-vous ça!.. Et les rubans, ont-ils aussi perdu leur brillant?

ANDRÉ.

Non; mais ils sont chiffonnés... Ah! sont-ils chiffonnés!... Une fois que ça a été porté...

DOBOBIE.

Est-ce que je les ai portés?

ANDRÉ, *les montrant dans sa main.*

Tiens, qu'est-ce que vous faites donc depuis une heure?

DOBOBIE.

Hum! drôle... je vois ce que c'est... tu veux garder quelques schellings.

ANDRÉ, *lentement.*

Non... j'ai de la conscience... je ne veux pas abuser... et tout bien considéré... je vous donnerai du tout... une demi-guinée.

DOBOBIE, *se récriant.*

Une demi-guinée!... le quart de ce que tu m'as vendu.

ANDRÉ.

Ecoutez-donc... v'là le commerce.

DOBOBIE, *furieux.*

Mais c'est presque un vol.

ANDRÉ.

Le commerce! je ne sors pas de là... Après ça, si vous en trouvez davantage... (*Aux marchands qui s'approchent*) Dites donc, camarades, voici une occasion... Voulez-vous acheter les rubans de l'inspecteur?

LES MARCHANDS, *riant entre eux.*

Du tout, nous n'en voulons pas.... Du rebut.

DOBOBIE, *indigné, et passant à la droite d'André.*

Pardi! ils s'entendent tous comme larrons en.... Hum!... tu es bien heureux que je sois pressé de me marier... (*Lui donnant le paquet.*) Allons, dépêchons... marché conclu... (*A part.*) Je te retrouverai.

ANDRÉ, *à part.*

Voici le juge. (*Haut.*) C'est parce que c'est vous, au moins.

DOBOBIE.

Je le vois bien.

ANDRÉ, *lui comptant de l'argent.*

Tenez, et de la belle monnaie encore.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES (1), LITTLE JOHN, *arrivant par la gauche avec ses gens, ensuite* JACK PLOUM, PRETTY *et gens de la noce, sortant de la taverne.*

LITTLE JOHN.

Eh! bien, où est-il?... où est le misérable qui se permet de vendre sans patente?

ANDRÉ, *vivement et montrant Dobobie.*

Le voilà, M. le juge... arrêtez-moi cet homme-là.

---

(1) *Dobobie, André, Little John, puis Pretty, Jack Ploum, les marchands au fond.*

DOBOBIE.

Moi !

TOUS.

L'inspecteur !

ANDRÉ.

Lui-même.

LITTLE JOHN.

Qu'est-ce qu'il dit ?

DOBOBIE.

Il perd la tête!

ANDRÉ.

Du tout... il m'a vendu.. Voilà la marchandise, et il tient encore mon argent. (*Aux marchands*) N'est-ce pas qu'il faisait le commerce ?

TOUS LES MARCHANDS.

C'est vrai... c'est vrai.

DOBOBIE.

Oh ! l'effronté !

JACK PLOUM ET PRETTY, *arrivant.*

Qu'est-ce que c'est donc?

ANDRÉ, *froidement.*

Ce n'est rien... (*Montrant Dobobie*) Un coquin que l'on arrête.

JACK PLOUM ET PRETTY.

Un coquin ! Dobobie !

LITTLE JOHN, *criant.*

Ah ! ça, je n'y entends rien.

ANDRÉ.

C'est terrible quand la justice ne se contente pas d'être aveugle... (*Lui criant aux oreilles*) C'est pourtant bien clair... La loi est formelle... Quand on vend sans patente, vingt livres d'amende, la prison, et chassé du pays. (*Sous le nez de Dobobie*) Avez-vous une patente ?... Votre patente, s'il vous plaît?

LITTLE JOHN, *montrant André.*

Au fait, si ce petit bonhomme n'a pas de patente.

TOUS, *montrant Dobobie.*

Mais non... c'est lui.

LITTLE JOHN.

Dobobie...

ANDRÉ.

AIR *du Charlatanisme.*

Il faut donner en ce moment
L'exempl' que la justic' demande ;
Sans patente, il s'est fait marchand,
Même il s'permet la contrebande.
Payez, partez.

LITTLE JOHN.

C'est entendu.

DOBOBIE, *hors de lui.*

Ne l'croyez pas !... c'est d'la malice.

ANDRÉ.

Si tu t'révolt's, tu s'ras pendu.

DOBOBIE.

Un inspecteur !

ANDRÉ.

Ça vous est dû.
(*Lui faisant sauter son chapeau.*)
C'est pour l'honneur de la police.

LITTLE JOHN, *à Dobobie qui va à lui.*

Vous avez tort, M. Dobobie... je n'ai pas bien compris ; mais vous mériteriez la destitution, l'amende, les galères....

DOBOBIE, *à part.*

C'est ça... il tape comme un sourd, lui... (*Très-haut*) Mais enfin, l'esprit de la loi.

LITTLE JOHN.

Hein ?

PRETTY, *lui criant.*

Il dit l'esprit de la loi !

LITTLE JOHN.

Bah ! en Angleterre, l'esprit ne signifie rien du tout..... C'est la lettre..... Ainsi, mon pauvre garçon, embrasse-moi, et conduis-toi en prison avec tous les égards.....

ANDRÉ, *se frottant les mains.*

Et chassé du pays.

PRETTY, *sautant de joie.*

Il ne m'épousera pas.

JACK PLOUM, *tristement.*

Il ne sera pas greffier.

ANDRÉ.

Enfoncée la vieille Angleterre ! (*Il court auprès de Ploum.*) Eh bien, père Ploum !

(1) PRETTY.

Eh bien, mon papa !

JACK PLOUM, *avec bonhomie.*

Eh bien, mes enfans, je n'ai jamais varié... (*A André.*) Tu sais ce que je t'ai dit tantôt... Ma fille est à toi...

ANDRÉ ET PRETTY.

Quel bonheur !

ANDRÉ.

Et pour que ma noce n'attriste personne.... Monsieur le juge, je retire ma plainte (*montrant Dobobie*) contre cet honnête homme... Je lui pardonne.

DOBOBIE, *d'un air fier.*

Comment ! il me pardonne !... C'est trop humiliant, et...

---

(1) *Dobobie, Little John, André, Pretty, Jack Ploum, les marchands au fond.*

ANDRÉ.

Je ne pardonne pas!

DOBOBIE, *d'un air agréable.*

J'accepte, Français.

LITTLE JOHN.

Macte animo... Je ne me souviens pas du reste; mais c'est égal! M. Dobobie, que cela vous serve de leçon...Apprenez à respecter le droit des gens... qui paient leurs patentes... et souvenez-vous que dans un pays libre...

JACK PLOUM, *avec emphase.*

Franchise et loyauté.

ANDRÉ, *riant.*

Oui, je sais... c'est la devise de la vieille Angleterre.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Célébrons à la ronde* (*des Bouillons*).

Célébrons son adresse,
Célébrons son bon cœur,
Il obtient sa maîtresse
La fortune et l'bonheur.

ANDRÉ, *au public.*

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pauvre colporteur de village,
Je le sais trop, mon bagage est léger;
Et l'on pourrait m'arrêter au passage.
Mais en ces lieux où l'on va m'éberger,
Chaqu'soir, messieurs, à l'heure de la vente
J'm'éatblirais, quoique contrebandier,
Si le public, sans m'la faire payer,
Voulait bien viser ma patente.

CHOEUR.

Célébrons son adresse.
Etc., etc., etc

FIN.

MISE EN SCÈNE

DE LA FOIRE DE LONDONDERRY.

Ploum et Pretty sortent de chez eux.

Pretty est à la droite de son père.

Dobobie entre, venant de la droite des spectateurs au dernier plan ; il tient le milieu de la scène. Il sort par la gauche au dernier plan.

Ploum prend alors la droite de sa fille. André arrive par la droite (dernier plan), et se tient à la gauche de Pretty, tandis que Ploum remonte la scène et cause avec un des marchands, sorti de la coulisse à gauche. Ploum redescend la scène et se tient à la gauche d'André. Après ces mots : *tenez*, *tenez, mes enfans*, Ploum prend le milieu de la scène et rentre à la droite des spectateurs.

André reste en scène, ayant Pretty à sa droite.

Dobobie entre à gauche et s'arrête au fond.

André sort par la porte à gauche au second plan. Dobobie prend la droite de Pretty.

Ploum entre venant de la droite.

Pretty rentre chez elle.

Little John vient de la droite et se tient au milieu, entre Ploum à sa gauche et Dobobie à sa droite. Les deux hommes qui accompagnent Little John restent au fond.

Pretty sort de chez elle et apprête à déjeuner sur la petite table où se place Little John, ayant à sa gauche Ploum et Dobobie à sa droite. Pretty, qui se tenait derrière, se met à la droite de son parrain, et empêche Dobobie de s'approcher.

Au mot *renard*, Little John se lève et passe près de Dobobie, puis il remonte la scène et sort à gauche. — Pretty rentre chez elle emportant les restes du dejeuner. — Elle en sort bientôt pour écouter l'entretien de son père et de Dobobie qui est à la droite de Ploum, puis elle s'éloigne par la gauche.

Dobobie prend alors la gauche de Ploum, et sort par la gauche au fond.

Deux marchands qui entrent de la droite, se plaçent à la table près de la maison de Ploum. D'autres marchands arrivent.

André sort de la maison à gauche, au moment du marché.

Dobobie, venant de la gauche au dernier plan, se place à la gauche d'André.

Ploum, sortant de chez lui, se met à la gauche de Dobobie et sort par le fond à gauche.

Pretty, venant du fond à gauche, se tient entre Dobobie et André.

Ploum revient du fond à gauche et se place à la gauche de Dobobie.

Les marchands s'éloignent.—Ploum emmène Pretty chez lui.

Dobobie reste à la gauche d'André. Little John arrive par la gauche, tandis que Ploum et Pretty sortent de chez eux.

Position des personnages prise de la droite des spectateurs :

Ploum, Pretty, Little John, André et Dobobie.

Changement lorsqu' André court à Ploum, position des personnages prise de la droite :

Ploum, Pretty, André, Little John, Dobobie.

Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

RÉPERTOIRE

DU

GYMNASE DRAMATIQUE,

ONTINUATION DE CELUI DU THÉATRE DE MADAME.

PAR M. SCRIBE.

Chaque pièce se vend séparément 1 fr.

EN VENTE 2e SÉRIE.

Le Foyer du Gymnase.
Une Faute.
La Seconde Année.
Le Quaker et la Danseuse.
Philippe.
Louise.
La Favorite.
La Vengeance Italienne.
9. Le Chaperon.
10. Le Savant.
11. La Famille Riquebourg.
12. Schahabaham II.
13. L'Apollon du Réverbère.

SOUS PRESSE.

Jeune et Vieille, *les Trois Maîtresses*, *le udget d'un jeune Ménage*, *la Famille du aron*, *Zoé*, *le Suisse de l'Hôtel*, *le So-rano*, *le Luthier*, etc.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Chaque pièce se vend séparément 75 c.

EN VENTE.

1er Kettly ou le Retour en Suisse.
2e Léonide ou la Vieille de Surène.

Sur la demande d'un grand nombre de n(souscripteurs nous avons imprimé les trois plus j(lies pièces de Picard : *La Petite Ville,* coméd en 4 actes et en prose ; *M. Musard,* comédie e un acte et en prose ; *les Visitandines,* opér comique en 2 actes. Prix des trois pièces 1 f 50 cent. Le papier et le format sont absolume conformes au *Répertoire de Madame.* La pa gination de ces trois pièces se suit, on peut l faire relier en un vol. Elles forment des parti qui sont détachées, mais ne peuvent se vend séparément.

RÉPERTOIRE

DU

GYMNASE DRAMATIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ
Rue Saint-Louis, nº 46, au Marais.

RÉPERTOIRE

DU

;YMNASE DRAMATIQUE.

L'APOLLON DU RÉVERBÈRE,

OU LES

ONJECTURES DE CARREFOUR,

R M. SCRIBE, MÉLESVILLE ET XAVIER.



PARIS.

POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

priétaire du Répertoire du Gymnase Dramatique,

RUE DU TEMPLE, Nº 36.

1832.

’APOLLON DU RÉVERBÈRE,

OU LES

NJECTURES DE CARREFOUR,

TABLEAU POPULAIRE EN UN ACTE.

M. SCRIBE, MÉLESVILLE ET XAVIER;

ésentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 24 mars 1832.

PERSONNAGES.	ACTEUR
M. PATOULET, commissaire.	M. Cazot.
SUZETTE, sa servante......	Mlle Augusti
CHOUCHOU SÉRAPHIN ...	M. Adrien.
FLAMÈCHE, allumeur.....	M. Vernet.
FILOSELLE, Md. bonnetier.	M. Charlet
Un Caporal de la Garde Nationale.............	M. Lebel.
Un soldat parlant........	M. George.
Un cocher.	
Soldats.	

La scène se passe à Paris.

L'APOLLON DU RÉVERBÈRE,

TABLEAU POPULAIRE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une rue ; à droite, un hôtel garni avec un écriteau au-dessus de la porte, sur lequel on lit : *Mad. Dufour. Jolis petits appartemens meublés de garçon.* Derrière cet hôtel une petite cour avec une autre porte donnant aussi sur la rue. Le mur de cette cour se prolonge jusqu'au 4e ou 5e plan, un réverbère est contre le mur. A gauche, la maison de Patoulet, avec un balcon au premier ; un deuxième réverbère est contre le balcon et dressé près de la maison de Patoulet ; une boîte en fer est pratiquée dans le poteau pour renfermer la corde du réverbère.

SCÈNE I.

SÉRAPHIN, SUZETTE.

(*Suzette porte une petite corbeille, avec une demi-tasse de café, le sucre, etc. Séraphin une canne à la main, une casquette, un paquet sous le bras.*)

SÉRAPHIN.

C'est toi !... ma chère Suzette, ah Dieu ! que je suis content !

SUZETTE.

Et moi donc, mon pauvre petit chouchou Séraphin... J'étais si impatiente, que j'avais envoyé aux Messageries pour s'informer adroitement si tu étais arrivé.

SÉRAPHIN.

C'est-il heureux de t'avoir rencontrée comme ça, juste à mon débotté de la diligence de Pithiviers, d'où je suis parti hier soir, sur l'impériale, entre un sac de nuit et un pâté de mauviettes.

Air : *de sommeiller encor, ma chère.*

Aussi, tu vois quelle est ma mise,
Le vent m'enleva mon chapeau;
A la Douane est ma valise,
Et tout mon argent au bureau;
Et, craignant des fraudes secrètes,
Les commis d' la barrière, hélas!
Ont mangé d'vant moi mes mauviettes,
En me disant qu' çà n' passait pas.

Et tout d'même elles y ont passé..... u
pâté superbe que j'apportais à mon oncl

Filoselle, le bonnetier... que je porte dans mon cœur, avec une croûte dorée!... Enfin je te revois et j'oublie tout.

SUZETTE.

Moi aussi, mais va-t'en.

SÉRAPHIN.

Comment!... va-t'en! C'est ainsi que tu revois un pays? un amant qui vient de faire vingt lieues en plein soleil pour se rapprocher de toi, et pour acheter son fourniment; car tu ne sais pas, aux élections d'officiers, j'ai été nommé caporal dans la garde nationale de Pithiviers.

SUZETTE.

A la bonne heure..... mais mon maître, M. Patoulet, vient d'être nommé commissaire de police... Lui, il est défiant par état, il n'aime pas que je cause avec les jeunes gens, et s'il m'apercevait... justement qu'il attend son café... Va-t'en vite.

SÉRAPHIN.

Comment! quand j'arrive... (*La regar-*

dant.) Suzette, est-ce que vous auriez renoncé au projet enchanteur de m'épouser... Ah! pas de farces là-dessus, je vous en prie... j'ai payé ma place à la diligence Lafitte et Cagnard, 7 fr. 50 c. à cause du rabais... Je ne les regrette pas, si vous êtes fidèle... mais vous sentez que s'il faut encore payer le retour..... et m'en aller tête-à-tête avec mon fourniment...

SUZETTE.

Et mon Dieu! tu sais bien que je t'aime toujours... mais je dépends de ma marraine, Mme Patoulet, la meilleure femme du monde, qui ne fait qu'les volontés de M. Patoulet, et M. Patoulet ne veut pas que je me marie.

SÉRAPHIN.

A cause?

SUZETTE.

Dame! il dit que quand on est marié, on n'est plus bon à rien... Voilà ses principes.

SÉRAPHIN.

Il faut qu'il y ait quelque autre raison... et

je soupçonne... Eh bien! mamzelle, vous rougissez... qu'est-ce qu'il y a donc?... Je veux tout savoir; je ne quitte plus ce quartier-ci.

SUZETTE.

Et M. Filoselle ?

SÉRAPHIN.

J'irai le voir demain!... l'amour avant les bonnets de coton... d'ailleurs, ce n'est pas lui qui m'attend, c'est Mme Filoselle, ma tante, qu'est venue me chercher à Pithiviers, pour être leur garçon de boutique... une surprise qu'elle ménage à son mari pour sa fête... elle veut voir s'il me reconnaîtra... il m'a pas vu depuis l'âge de deux ans... Je suis parti de Pithiviers avant elle; ainsi j'ai le tems..... D'ailleurs s'ils me tenaient une fois, ils ne me lâcheraient plus... et je veux veiller sur toi, me loger près d'ici... (*Il lève les yeux.*) Tiens! justement, Mme Dufour, jolis petits appartemens meublés de garçon... Mme Dufour... Mme Dufour?

SUZETTE.

Oui, une veuve de Pithiviers.

SÉRAPHIN.

Ah! je la connais... comme ça se rencontre! Elle pourra me rendre service... Vous, Suzette, signifiez à votre bourgeois que vous avez trouvé un parti sortable, un jeune homme bien élevé, d'un physique analogue, et que vous voulez vous marier.

SUZETTE.

Mais...

SÉRAPHIN.

Où est votre chambre?

SUZETTE, *montrant le balcon à droite.*

Au-dessus de ce balcon.

SÉRAPHIN.

Je serai dessous, à la nuit tombante... et s'il refuse, je vous enlève.

SUZETTE.

Maïs écoutez donc.

SÉRAPHIN

Je n'écoute rien, je renverse tous les obstacles... (*Il l'embrasse.*)

SUZETTE, *se débattant.*

Eh mon Dieu! il renverse le café de not' maître... et le voilà lui-même.

SÉRAPHIN, *s'élançant dans l'hôtel garni.*

Ouf!... je me sauve.

SCÈNE II.

SUZETTE, PUIS PATOULET.

PATOULET.

Suzette, Suzette!

SUZETTE, *dans la position où Séraphin l'a laissée, et n'ôsant bouger de peur de renverser le reste du café.*

Là, il y en a au moins la moitié par terre.

PATOULET, *sa serviette à la boutonnière.*

Suzette!... Cette petite fille est inconcevable!..... Me faire prendre mon café une heure après le dessert.

SUZETTE, *sans bouger.*

Eh bien ! v'la que j'ai tout renversé !..... c'que c'est que d'me presser !

PATOULET.

Te presser !....... quand c'est moi qui a tends.

SUZETTE.

Dame!... ces garçons n'en finissent pas !.. ça n'est jamais assez chaud.

PATOULET.

C'est pour cela qu'il est à la glace !... (*Lu pinçant le bras.*) Petit lutin, tu abuses d ma bonté... Au moins as-tu envoyé chez l frangière, pour mon écharpe tricolore?

SUZETTE.

Oui, monsieur... j'y ai envoyé Flamèche

PATOULET.

L'allumeur du quartier..... ton commissionnaire ordinaire?... il va nous faire encore quelque gaucherie.

SUZETTE.

Ah! c'est un si brave homme!

PATOULET.

Oui, mais il a la rage de vouloir tout de-
er, et il devine toujours de travers... Al-
s, décidément ce café n'est pas prenable...
tre tout cela, je m'en passerai aujour-
ui. (*Donnant sa serviette à Suzette.*) Tiens,
pporte-moi mon chapeau. (*Lorgnant les
tres en face.*) Eh mais! ma jolie voisine,
naîtresse de l'hôtel garni, tarde bien à
aître à sa croisée... ce matin encore, je
ai lancé une œillade qui certainement
t pas tombée par terre... J'espère qu'elle
ondra à mon épitre... je sollicitais une
ience particulière... C'est qu'elle est vrai-
t charmante, très-bien conservée... on
qu'elle a dû être très-jolie, cette femme-
..

TTE, *rentrant avec le chapeau de Patoulet, à part.*

h bien! qu'est-ce qu'il a donc à faire

des mines à la maison de Mme Dufour?.
Est-ce qu'il lui en conte aussi?... Tant mi
alors, il ne me refusera pas son conse
ment à mon mariage... et voilà le bon
ment. (*Haut.*) Dites-donc, monsieur?

PATOULET, *se retournant brusquement*

Qu'est-ce que c'est?... Dieu!... cett
tite qui m'a remarqué....... quelle im
dence!... Qu'est-ce que tu veux, mon
loup?

SUZETTE.

A présent que vous v'la une espèce d
gistrat, vous devez le bon exemple.

PATOULET.

C'est vrai.

SUZETTE.

Vous ne ferez plus la cour à toute
voisines, car ça ferait de jolis escanda

(*Elle lui donne son chapea*

PATOULET.

Diable!... elle a raison; je ne peu

ermettre d'intriguer dans mon arron-
ıent. (*Regardant la croisée.*)

Air *du Pot de Fleurs.*

échons-nous, avec ma belle hôtesse
ut, morbleu! terminer en ce jour,
ı magistrat la sévère rudesse
e doit point céder à l'amour.
bonnes mœurs nous sommes les apôtres,
serai, pour tout concilier,
ıpassible dans mon quartier
sensible dans tous les autres.

s visites à faire, pour mon entrée en
ons... le juge-de-paix, rue des Francs-
eois... d'autres autorités... Je ne sais
and je serai libre. (*Regardant la fenê-
Mad. Dufour.*) Mais s'il venait quelque
quelque lettre d'affaire... car je n'en
s pas d'autres..... tu ne la remettrais
ıoi seul... entends-tu?... Adieu, Su-
(*Il sort.*)

ıtend crier dans la coulisse: « V'la l'A-
pollon du Réverbère.)

SCÈNE III.

SUZETTE, PUIS FLAMÈCHE.

SUZETTE.

Ah mon Dieu! c'est ce pauvre F che, que j'avais envoyé aux Messag pour s'informer si Séraphin était arri il ne l'aura pas trouvé... ça lui aura fai encore quelque supposition, quelqu toire..... C'est vrai... comme il passe dans la rue, il faut qu'il s'mêle des a de tout les passans.

FLAMÈCHE, *entrant portant sur sa tête l de fer blanc, et la petite lanterne à la*

Voulez-vous ben m'laisser tranquill vot' Apollon!

SUZETTE.

Ah! vous voilà de retour, monsie mèche?

FLAMÈCHE.

A la bonne heure, au moins vous

z pas de sobriquet, vous, mamzelle... i que les gamins du quartier, ils sont nnêtes comme tout... ils sont toujours i : *Ah! v'la l'Apollon du Réverbère.....* *Apollon!...* C'est bête, voyez-vous... qu'on a beau t'être d'un physique le, on ne peut pas lutter avec c'ca-

SUZETTE.

bien!... et vot' commission?

FLAMÈCHE.

'en suis tacquitté subito..... c'est-à-itôt que mon arrondissement z'a été ... Me v'là libre maintenant, p'tite t je n'ai plus que ces deux réverbères er, vu que je loge à deux pas d'ici.

SUZETTE.

ns, voyons, au fait.

FLAMÈCHE, *posant sa lanterne.*

ndez-donc que je mette là mon ate- (*Il pose sa boîte et sa lanterne.*) J'ai

d'abord été chercher l'écharpe de la p
M. Patoulet..... et je l'ai portée à la
danseuse.

SUZETTE.

Quelle danseuse donc?

FLAMÈCHE.

Eh bien! mam'zelle Aglaé, de la
Saint-Martin, à qui on a pris la sienn
et qui s'est plaint à M. le commiss
J'ai dit: « Tout d'même, pour son ent
fonctions, il n'a pas été long à la retro

SUZETTE.

Allons, qu'est-ce que je disais... vo
ça commence.

FLAMÈCHE.

De là je suis été à la Messagerie,
Bouloir, comme vous m'aviez dit, p
voir si ce petit bonhomme que votre
attendait de Pithiviers, était arrivé.

SUZETTE.

Le petit bonhomme?

FLAMÈCHE.

...ites donc la mystérieuse, comme si ... ne le saviez pas, eh oui! le petit garçon ...I. Patoulet, un gros pâté qui arrive de ...iviers avec sa nourrice, ce n'est pas ... mauviette.

SUZETTE.

...! il a dix-huit ans.

FLAMÈCHE.

...a tant qu'ça, alors ce n'était pas lui, ...lait donc me dire qu'il était sevré.

SUZETTE.

... ne regarde même pas M. Patoulet, car ...

FLAMÈCHE.

...est?

SUZETTE.

...est sa femme qui m'avait chargée de ...envoyer.

FLAMÈCHE.

...i, oui, j'sais ben, c'est ça qu'vot'

maître n'est pas connu dans ses fredain
je l'ai encore rencontré ce matin sur
trente et un, il gagnait la rue des Frar
Bourgeois dar! dar!

SUZETTE.

Pour faire une visite au juge-de-pai

FLAMÈCHE

J'sais ben, j'sais ben, j'n'en dirai ri
ça n'me regarde pas; mais pourquoi
vous empêche de faire une petite établ
ment, car j'avais des vues sur vous...

SUZETTE.

Vous.... monsieur Flamèche?... c'es
qu'vous avez encore un bel état pour p
d'mariage...

FLAMÈCHE.

Ah! l'état est assez brillante par
même... et si ce n'était que les drog
nous galopent joliment...

SUZETTE.

Des drogènes?

FLAMÈCHE.

Oui, ils veulent nous enfoncer... mais ça prend pas..... c'est comme leurs lampes trales... à quoi que ça sert... c'n'est bon à vous éblouir la vue... mais je leurs y : Est-ce que le but de la nature a été il fasse plus clair à minuit qu'en plein r... si ça avait été là son idée à la nature, is aurions eu le soleil pendant la nuit... s elle a ben senti que ça nuisait à l'ordre choses et que ça enfonçait les allu- irs ; c'te bonne nature! elle nous a plement gratifiés de la lune... qu'à une te lumière douce, pâlotte, agréable à l... analogue avec celle des réverbères... bonne heure, vive la lune!... C'est pas je dise du mal du soleil... l'un et l'autre les doyens de tous les luminaires pos- es, et je les respecte... par droit d'an- neté!... mais n'me parlez pas de vos velles inventions.

SUZETTE.

Mais si c'est économique.

FLAMÈCHE.

Ah ben oui ! je sais bien, les uns vo
disent qu'ça économise l'huile, les autres
bougie..... tout ça c'est des économies
bouts d'chandelles...

SUZETTE.

Ah mon Dieu! et moi qui m'amuse à
ser et je n'ai pas ôté mon couvert... S
adieu, monsieur Flamèche... je vous pai
ces commissions-là avec autre chose, qu
que vous les ayez faites tout de travers.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE IV.

FLAMÈCHE, *seul.*

C'est ça, v'la toujours ce qu'ils v
disent quand ils veulent vous rabattre q
que chose, car enfin qu'est-ce que c'e
que ce petit jeune homme qu'on attenda
elle veut me faire croire que ça regarde

dame Patoulet... mais madame Patoulet est une femme respectable, je sais ben que vous me direz qu'il y a des femmes respectables... eh! eh!... mais moi j'en crois rien! voyez pourtant comme on est compromis par ses domestiques... elle ne l'a pas fait à mauvaise intention, car elle est gentille, cette petite... douce, propre. (*Il descend son réverbère de droite et le nettoie.*) Et moi qui aime la propreté par dessus tout... mais ce n'est pas encore ce qui me conviendrait... ça n'est pas assez calé pour moi. (*Il nettoie le verre avec un chiffon.*)

Air : *Fafa lironfa.*

Je sais que sa prunelle,
Comme un astre étincelle,
Mais le feu
D'un œil bleu
Fr'a-t-il bouillir le pot-au-feu,
Lironfa
Fa fa,
Çà n' prend pas comme ça,

Faut d'autre huile que ça,
Lironfa!

2e COUPLET.

Ses dents sont blanch' comm' plâtre,
Mais fuss't-elles d'albâtre,
Qu' font d' bell's dents, entre nous,
Quand on a rien à mettre d'ssous.
(Même jeu en descendant le deuxième réverbère qu'il nettoie.)
Lironfa,
Fa fa,
Çà n' prend pas comm' ça,
Faut d'autre huile que ça,
Lironfa.

UNE VOIX, *en dehors.*

Hoé! Hoé! l'allumeur, range-toi donc!

FLAMÈCHE, *sans se déranger.*

Tiens! le cabriolet jaune, fait-il ses embarras..... on voit bien qu'il n'est pas à l'heure!

LE COCHER, *en dehors.*

Allons donc, animal.... tu barres le passage !

FLAMÈCHE.

Animal ! eh bien ! tu ne passeras pas.... j'suis à mon devoir, entends-tu...

LE COCHER, *faisant claquer son fouet.*

Garre donc !

FLAMÈCHE.

Ah ! n'fais pas claquer ton fouet... il est six heures...... tes lanternes n' sont pas allumées... t'es fautif, et tu peux t'être à l'amende, je n'ai qu'à appeler le corps-de-garde.

FILOSELLE, *en dehors.*

Cocher, cocher ! je veux descendre ; voilà votre course.

FLAMÈCHE.

C'est bien fait, v'là son bourgeois qui le plante là ? C'est que si on n'avait pas du ca-

ractère, c'te canaille-là vous passerait sur l'corps d'un fonctionnaire public comme sur une borne !...

SCÈNE V.

FLAMÈCHE, FILOSELLE.

FILOSELLE, *se heurtant le pied à la boîte de Flamèche.*

Diable ! vous barrez la rue avec votre boîte.

FLAMÈCHE, *laissant son réverbère à moitié nettoyé.*

Eh ! c'est M. Filoselle, le bonnetier de la rue des Francs-Bourgeois !... Comment ! c'est vous qui étiez dans le cabriolet jaune ?

FILOSELLE.

Oui, mon ami... et c'était bien la peine ; je l'avais pris pour ne pas me crotter..... et en s'en allant, il vient de m'éclabousser de la tête aux pieds.

FLAMÈCHE.

Ah mon Dieu! c'est vrai..... comme il
us a arrangé, jusqu'à votre cravate... Et
courriez-vous donc comme ça?

FILOSELLE.

Ah! mon ami!... un événement... ima-
e-toi que j'étais parti il y a quatre jours,
ur une affaire de commerce, une paco-
e de faux molets, qu'on m'offre à 50 pour
t de diminution... ça m'allait très-bien...
reviens chez moi, et je m'aperçois que
été volé.

FLAMÈCHE.

Sur vos molets?...

FILOSELLE.

Non, non, d'abord ma montre que je ne
uve plus.

FLAMÈCHE.

Diable!

FILOSELLE.

Une répétition...

FLAMÈCHE.

Comment ! c'est la seconde fois qu'o vous la vole !

FILOSELLE.

Non, je te dis..... une montre à répé tion !..... et puis encore un autre désagr ment... j'ai perdu ma femme.

FLAMÈCHE.

Madame Filoselle serait morte ?

FILOSELLE.

Non, je me flatte qu'elle n'est qu'égaré

FLAMÈCHE.

Est-ce qu'on vous l'aurait volée aussi?

FILOSELLE.

Ma foi! je le croirais.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Grand Dieu ! moi qui l'ai tant aimée !
Je trouve, ô funeste destin !
Visag' de bois, porte fermée,
Pas plus d' femme que sur ma main ;

Sans rien dire ell' s'est mise en route,
Je te le demande, pourquoi?

FLAMÈCHE.

Pour vous faire enrager, sans doute.

FILOSELLE.

Ell' n'avait qu'à rester chez moi.

FLAMÈCHE.

est sûr que deux vols comme ceux-là, vent éveiller l'attention de la justice..... comment vous êtes-vous aperçu que vot' me?...

FILOSELLE.

e m'en suis aperçu que ça m'a crevé les x, quand je suis arrivé ce matin... Elle était pas... je me suis informé... la frui- e m'a dit que le jour de mon départ je vais pas eu plus tôt le dos tourné, qu'elle it fait venir une citadine, et qu'elle avait au cocher: « Aux Messageries royales. »

FLAMÈCHE.

Elle est donc partie?

FILOSELLE.

J'en ai peur.

FLAMÈCHE.

Diable!..... on dit qu'elle est jolie vo
femme?

FILOSELLE.

Elle est agréable.

FLAMÈCHE, *secouant la tête.*

Hein!..... quatre jours d'absence du
micile conjugal.

FILOSELLE, *de même.*

Hein!...

FLAMÈCHE, *à part.*

Oh! quelle idée!..... M. Patoulet
j'ai vu justement ce jour-là en citadine
que j'ai rencontré aujourd'hui rôdant d
la rue des Francs-Bourgeois.

FILOSELLE.

Qu'est-ce que tu dis?

FLAMÈCHE.

Rien.

FILOSELLE.

… que tu aurais quelque idée?

FLAMÈCHE.

…ut.

FILOSELLE.

…douterais-tu de la personne?

FLAMÈCHE.

… moins du monde.

FILOSELLE.

…en ! mon ami, nous sommes d'ac… tous les points, heureusement que …ulet est mon ami intime, et…

FLAMÈCHE.

… ami intime?..... (*A part.*) Plus de … c'est lui qui a fait le coup.

FILOSELLE.

…uisqu'il est commissaire, je vais lui …ma plainte.....

… un mouvement pour entrer chez Patoulet.)

FLAMÈCHE.

Ne vous donnez pas la peine... il
pas. (*A part.*) Et c'est à lui qu'il all
ter... (*Regardant Filoselle.*) Malheur
dividu !... fatal aveuglement !

FILOSELLE.

Il n'y est pas... c'est égal, je vais
toute la justice sur pied... et si je su
si ma femme m'a trompé... je veux c
sache..... parce que je n'entends pa
me montre au doigt.

AIR : *Courons aux Prés St.-Gerv*

Chez le juge et l' procureur,
Je cours dans l'ardeur qui m'enflam
Je fais prendre le voleur,
Et punirai le séducteur !
Oui, d'une pareille trame
Mon amour se vengera,
Et puisqu'il a pris ma femme,
Il la gard'ra.

ENSEMBLE.

FILOSELLE, FLAMÈCHE.

h le juge, etc.

FLAMÈCHE.

C'ez le juge et l' procureur
o ez dans l' zèle qui vous enflamme,
F tes prendre le voleur
E renfermer le séducteur.

(*Filoselle sort.*)

SCÈNE VI.

FLAMÈCHE, *seul.*

'le affaire!... qu'elle affaire!... Une une femme... Y n'y a donc plus sacré... La montre, je ne dis pas, et à se déranger... Mais une femme, re de famille!... Tiens, à propos, ne mère de famille?... Je n'y ai pas é si elle avait des enfans... Oh! ça e... Quelle horreur!... abandonner

de pauvres innocens!..... Et dire
un commissaire de police qui met l
le trouble dans les familles!.......
Dieu!... je ne veux rien dire... mai
pas beau, et ça peut le mener loin

(*Il achève de nettoyer son réver*

SCÈNE VII.

FLAMÈCHE, SÉRAPHIN, *sortant*
tite cour de l'hôtel garni.

SÉRAPHIN, *une lettre à la main et à*
nade.)

Eh bien! vous me ferez plaisir d
mon sabre en attendant le reste.

FLAMÈCHE, *à part.*

Son sabre!... qu'est-ce que c'est q
petite individu ?

SÉRAPHIN, *à part.*

Comme ça se trouve... Cette mad
four... quelle brave femme! elle m'

or plus que je n'en voulais savoir... Il pa-
a que ce M. Patoulet est un séducteur
le profession..... Il lui en contait à elle-
nne..... Heureusement qu'il attend une
éponse de madame Dufour... la v'la, avec
a clef de c'te petite porte, et si M. le com-
nissaire peut mordre à l'hameçon, je ver-
a Suzette tout à mon aise.

FLAMÈCHE, *à part.*

m'semble qu'il a parlé de M. le com-
nissaire.

SÉRAPHIN, *à part.*

Mais comment nous y prendre?

FLAMÈCHE, *à part.*

se promène, il observe... Il a dit : gar-
e mon sabre..... C'est un gendarme dé-
uisé, je vois ce que c'est... la justice est
ea saisitte de l'affaire... on guète le voleur
la montre... et le commissaire qui ne va
a se trouver à son poste... ça va faire du
npre.

SÉRAPHIN, *à part.*

Il s'agit de lui faire remettre ce billet je viens d'écrire... Si j'en chargeais la b aux mèches. (*Haut.*) Dites-donc, l'ami, votre respect, n'est-ce pas ici que dem la maison de M. Patoulet?

FLAMÈCHE, *à part.*

Nous y v'la... (*Haut.*) Oui, monsie gendarme.

SÉRAPHIN.

Monsieur l'gendarme!...

FLAMÈCHE.

Ah! pardon, j'voulais dire..... mons le garde municipal..... l'habitude..... voudriez parler à M. l'commissaire?

SÉRAPHIN.

Non, c'est un papier à lui remettre.

FLAMÈCHE.

J'entends... le signalement de l'indiv

SÉRAPHIN.

C'est tout bonnement une lettre p

Patoulet... vous chargez-vous de la lui
ıettre en secret?

FLAMÈCHE.

En secret?... est-ce que ça serait...

SÉRAPHIN.

)'une femme?... oui.

FLAMÈCHE.

)'une femme?..... tiens!... est-ce que la
darmerie fait ce service-là à présent?....
nnez, il l'aura..... (*A part.*) Ah mon
u! c'est d'Mme Filoselle..... (*Haut.*)
is dites à la personne qu'elle se tienne
n cachée... on la cherche.

SÉRAPHIN, *effrayé.*

Comment! on la cherche.

MÈCHE, *à part. Il lui passe la lanterne devant la figure en prenant la lettre.*

Il n'a pas seulement de barbe au menton...
! quel soupçon!... Dites-donc... dites-
ıc... (*A demi-voix.*) J'ai eu tout-à-l'heure
onneur de voir M. Filoselle.

SÉRAPHIN, *troublé.*

M. Filoselle?... est-ce qu'il est encor
par ici?... je ne veux pas qu'il me voie.

FLAMÈCHE, *à part.*

Je le crois bien... (*Haut.*) Vous le con
naissez?...

SÉRAPHIN.

M. Filoselle le bonnetier?... pardi! c'e
mon...

FLAMÈCHE.

Silence!..... imprudent!..... vous vo
perdez!...

SÉRAPHIN.

Eh bien?...

FLAMÈCHE, *à part.*

Elle s'est trahite!..... C'est Mme Fil
selle déguisée en homme..... Dieu! la p
sion!

SÉRAPHIN, *à part.*

Ah çà! il est fou, l'allumeur... (*Haut, et*
donnant de l'argent.) Il faut faire un sac

ice... tenez, v'la dix sous... mais au moins e puis compter que cette lettre lui sera re-nise?...

FLAMÈCHE.

Oui, madame...

SÉRAPHIN.

Madame! gendarme!..... est-ce qu'il se moque de moi?

FLAMÈCHE, *d'un air intelligent.*

Ne craignez rien; je suis au courant de l'affaire... vous sentez ben qu'il n'ma fallu qu'un coup-d'œil... (*A part.*) Elle n'est pas mal du tout, cette petite femme-là... (*Haut.*) Au reste, vous pouvez compter que la discrétion..... la prudence et l'oscurité la plus profonde... c'est mon fort.

AIR *du Calife.*

Vot' époux peut monter sa garde,
Toujours motus sur ce qui r'garde
Assez d' gens qui peign't tout en noir,
Bavard'nt sur tout, croy'nt tout savoir;

Jaser n'est pas mon ordinaire,
Je m' renferm' dans mon réverbère ;
C'est mon métier, chacun le sien;
Moi, j'éclaire, et je ne vois rien.

SÉRAPHIN, *à part.*

Si je sais ce qu'il veut dire... mais n'importe, le bourgeois aura ma lettre... Allons nous mettre en sentinelle, et dès qu'il sera pincé... à l'escalade. (*Il sort.*)

FLAMÈCHE, *seul.*

Elle porte très-bien l'habit d'homme!... et une jolie tournure... il paraît qu'elle s'est logée dans les environs pour être plus près du commissaire... Oh! sexe enchanteur et volage, va!... et c'pauvre Filoselle qui la cherche aux Messageries royales..... tandis que..... Ah bien! ce M. Patoulet en fait trop, aussi il en fait trop... Justement... le v'la lui-même.

SCÈNE IX.

FLAMÈCHE, PATOULET.

PATOULET.

Là ! je viens de faire mes visites..... et puisque Mme Dufour ne me répond pas, faisons le fier aussi, et tâchons de décider cette petite Suzette à renoncer à ses idées ridicules de mariage.

FLAMÈCHE, *au moment où il va descendre le réverbère.*

St, st..... dites-donc, monsieur le commissaire.

PATOULET.

Ah ! c'est toi... qu'y a-t-il donc ?

FLAMÈCHE.

Une lettre pour vous, qu'on m'a dit de vous remettre en secret... Vous vous doutez bien de qu'est-ce ?

PATOULET.

Du tout !... (*L'ouvrant.*) C'est sûrement

de Mme Dufour !..... oh ! bonheur inattendu !...

FLAMÈCHE, *d'un air mystérieux.*

Elle me l'a remise elle-même.

PATOULET.

Vraiment ?

FLAMÈCHE.

En mains propres.

PATOULET, *lisant bas.*

Lisons vite... « Impossible de vous résis-
» ter... » Aimable femme !... « Je me flatte
» que vous n'abuserez pas..... » Ah !..... « Ce
» soir... dans la petite cour... près du réver-
» bère, à la nuit tombante..... la porte qui
» donne sur le carrefour s'ouvrira pour vous. »
Dieux !... Je m'y rends à l'instant, ce n'est point à moi de me faire attendre..... Mais j'y songe... la clarté pourrait me trahir... (*Haut.*) Flamèche !...

FLAMÈCHE.

Monsieur le commissaire ?

PATOULET.

Tu n'allumeras pas les réverbères par ici.

FLAMÈCHE.

Bah !... et si l'inspecteur venait à passer ?

PATOULET.

Ne crains rien, je prends tout sur moi, et e te donne pleine lune.

FLAMÈCHE.

Merci, monsieur le commissaire... Alors 'est dit..... (*D'un air entendu.*) Vous avez lonc besoin de l'oscurité ?

PATOULET.

Sans doute..... une expédition très-délicate... une saisie à faire dans cette maison.

FLAMÈCHE.

Oui, une saisie !... je sais ce que c'est.

PATOULET.

Et surtout pas un mot.

AIR : *Goûtons sans bruit.*

Voici l'instant... près d'une aimable belle
Je ne crains plus désormais de jaloux ;

Sachons, lorsque l'amour m'appelle,
Être fidèle au rendez-vous.

ENSEMBLE.

PATOULET, SÉRAPHIN.

PATOULET.

Voici l'instant, etc.

SÉRAPHIN, *dans le fond.*

Voici l'instant, etc.

FLAMÈCHE, *à son réverbère.*

Voici l'instant, il va rejoindr' sa belle,
Loin des regards de son époux;
Oh! trop malheureux Filoselle,
Si tu savais le rendez-vous.

(*Patoulet entre; Séraphin l'enferme et pren*
la clé.)

SCÈNE X.

FLAMÈCHE, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, *à part.*

Maintenant je le tiens... il peut se mor
fondre là toute la nuit.

FLAMÈCHE.

est très-joli pour un commissaire !... et on dira que la police est mal faite.

aphin se cache derrière une des colonnes qui soutiennent le balcon.)

SCÈNE XI.

MÈCHE, FILOSELLE, PUIS SÉRAPHIN.

FLAMÈCHE.

ui vife !...

FILOSELLE.

est moi... n'ayez pas peur !

FLAMÈCHE.

h ! c'est vous, monsieur Filoselle..... is courir chez vous... Eh bien ! dites-... votre femme n'est pas perdue...

FILOSELLE.

ardi !... je le sais bien... je viens de la ouver chez moi.

FLAMÈCHE, *étonné.*

Chez vous?... vot'femme?

FILOSELLE.

Oui.

FLAMÈCHE.

Ah! elle est revenue!..... Vous ave
bien étonné de la voir en homme?

FILOSELLE.

Comment! en homme!...

FLAMÈCHE.

Elle était en femme?..... (*A part.*)
juste!... elle avait changé... et il ne se c
de rien, le brave homme. (*Haut.*) Q
je vous disais que vous aviez tort d'ac
Mme Filoselle... il y a toujours des gen
sont prêts à mal penser.

FILOSELLE.

Ah! mon ami! d'autant plus tort,
cette pauvre femme n'était partie que
me faire une surprise pour ma fête.

FLAMÈCHE.

h elle vous a dit ça... (*A part.*) Il fal-
bn qu'elle dît quelque chose.

SÉRAPHIN, *à part.*

ıt pourtant que je me décide.

(*Il monte au balcon.*)

FILOSELLE.

, mon cher ami..... un neveu à moi
a été chercher elle-même à Pithi-
s pour être notre garçon de boutique...
tention !... Elle trouve que je me fais
ı vieux..... Mais à présent, ce diable
eu qui est perdu à son tour!... il est
vant elle parce qu'il n'y avait qu'une
aux Messageries... Elle, elle est venue
Petit-Musc, et n'a pas entendu parler
raphin.

FLAMÈCHE, *à part.*

i en a-t-elle fait des ragots..... et il a
out ça...Au fait, ça vaut mieux...j'aime
x qu'il le croie... (*Haut.*) Enfin vous
ranquille sur vot'femme!...

FILOSELLE.

C'est ce que je venais dire à mon a
toulet, en le priant de ne s'occuper
ma montre.

FLAMÈCHE.

Votre montre?... elle est donc to
volée?...

FILOSELLE.

Toujours!...

FLAMÈCHE.

Ah! j'y suis maintenant.

FILOSELLE.

Comment?

FLAMÈCHE.

Vous avez envoyé votre plainte au
missaire?

FILOSELLE.

Sans doute.

FLAMÈCHE, *à part.*

Alors décidément c'était un gendar
un jeune gendarme... un surnumérair

FILOSELLE.

bien?

LAMÈCHE, *montrant l'hôtel garni.*

ez tranquille... vot'voleur est là!

FILOSELLE.

1!

FLAMÈCHE.

Patoulet est en train de l'arrêter.

FILOSELLE.

à?

FLAMÈCHE.

di!... il me l'a bien dit... une expédi-
lélicate... une saisie à faire...

FILOSELLE.

-ce qu'il est tout seul?

FLAMÈCHE.

solument... c'est un lion pour le cou-
...

FILOSELLE.

si notre homme avait des complices...
fît résistance?

FLAMÈCHE.

Ils sont capables de l'égorger... ce garnites sont de vrais antres mal com je ne voudrais pas y co-habiter.

(*Séraphin éternue*

FLAMÈCHE.

Dieu vous bénisse.

FILOSELLE.

Tout ce que vous pouvez désirer.

SÉRAPHIN.

Merci.

FLAMÈCHE et FILOSELLE.

Il n'y a pas de quoi. (*Ils éc*

FILOSELLE.

Je n'entends rien.

FLAMÈCHE.

C'est effrayant.

FILOSELLE.

Ah mon Dieu!... que faire?...

FLAMÈCHE.

Il n'y a qu'un moyen... Vous ne

ıbandonner ce pauvre M. Patoulet qui
voue pour vous..... allez vite chercher
rde.

FILOSELLE.

ı garde !

FLAMÈCHE.

est là, à deux pas d'ici.

FILOSELLE.

est dit... j'y cours... faut éclaircir tout
et vous, pour commencer, il faut allu-
vos réverbères.

FLAMÈCHE.

ais M. le commissaire me l'a défendu.

FILOSELLE.

ırce qu'il ne savait pas qu'il y aurait du
ger.

FLAMÈCHE.

suffit... moi, je ne perds pas la maison
ue... comme ça... il ne nous échappera

*oselle sort en courant; Flamèche lui mon-
tre le chemin de loin.*

SCÈNE XII.

SÉRAPHIN. FLAMÈCHE.

SÉRAPHIN, *écoutant.*

Hein?... la garde... serait-ce pour mc et cette Suzette qui ne m'entend pas.. beau frapper à la fenêtre.

FLAMÈCHE, *revenant.*

Comme j'ai mené ça chaudement M. le préfet n'se doute pas que l'Ap du Réverbère veille aussi à la salubrité blique....... Au fait, M. Filoselle a son; pour faire une arrestation, faut y clair... parce que quand la justice va tons, elle donne dans le pot au noir comme un simple particulier!... Allu vite. (*Il allume le réverbère du commiss* Il y a des occasions... où il faut que telligence naturelle supplée.... et pui prouvera mon zèle à M. le commissair

(*Il remonte le réverbère.*

SÉRAPHIN, *à part.*

Allons, le v'là qui allume à présent.

FLAMÈCHE.

D'ailleurs... je ne serai pas fâché de voir
igure du voleur...

SÉRAPHIN, *à part.*

Eh bien! si l'on m'apercevait..... non-
lement je perds Suzette de réputation,
is je m'expose à quelque aventure plus
agréable encore.

FLAMÈCHE, *regardant son réverbère.*

Comme ça brille... j'vous d'mande un
si tous leurs drogènes peuvent entrer
comparaison... et quand il y en aura
ix.

(Il va à l'autre réverbère.)

SÉRAPHIN.

Dieu!... me voilà illuminé de la tête aux
ds... ma foi!... il n'y a pas à hésiter.

(s'avance de côté, ouvre le réverbère qui est à sa portée et le souffle.)

FLAMÈCHE, *allumant l'autre en chantant.*

Allumons, chaud, chaud, allumons
(*Il se retourne et voit son réverbère étei*
Eh bien!... qu'est-ce que ça veut dire....
v'là qui expire... c'est pourtant de l'h
épuratif... c'est peut-être un reste de
grande ouragan d'avant-z'hier.

(*Il remonte le deuxième réverbère, et retou*
au premier qu'il rallume.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PATOULET, *paraissant su*
mur de l'autre côté.

PATOULET, *à part.*

C'est une mystification... voilà une he
que je me morfonds dans cette petite cou
sans voir paraître Mme Dufour; et la p
qui s'est refermée toute seule à double to

FLAMÈCHE, *remontant son réverbère.*

Ah ben!... ah ben!... si les réverb

e montrent pas plus que ça... ils sont abés.

PATOULET, *sur le mur.*

h mon Dieu! et cet imbécile qui al-e malgré mes ordres; si on me recon-.. quel scandale!..... Il va faire clair me en plein jour.... Il n'y a qu'un en. (*Il souffle le réverbère.*)

FLAMÈCHE, *se retournant.*

! encore un..... (*Séraphin souffle encore verbère; se retournant de l'autre côté.*) s, en v'là deux à présent... Est-ce qu'il rait encore une révolution... c'est vrai, nalheureux réverbères en est toujours remières victimes!.... (*Il aperçoit Sé-in.*) Ah mon Dieu! qu'est-ce que je là sur le balcon... c'est le voleur de la... se sera sauvé par ici..... la peur me d...

ÉRAPHIN, *lui faisant signe de se taire.*

ut!.. chut donc...

FLAMÈCHE, *se retourne et aperçoit Patoul*

Miséricorde!... encore un!.. en... coı un!..

PATOULET, *bas.*

Tais-toi donc... c'est moi.

FLAMÈCHE, *hors de lui et criant.*

Ils sont une bande!... au voleur!. voleur!... à la garde!

SUZETTE, *paraissant sur le balcon.*

Quel tapage!... qu'est-ce qu'il y a d(*(Elle aperçoit Séraphin et jette un cri.)*

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SUZETTE, *sur le balcon*

SÉRAPHIN, *bas à Suzette.*

Chut... cache-moi vite, ou je suis per

SUZETZE, *tremblante.*

Ah mon Dieu!

FILOSELLE, *derrière le théâtre.*

On a crié à la garde... venez vite sont aux prises!

LA PATROUILLE.

ɔilà !...

S ette fait entrer Séraphin dans la maison.)

PATOULET, *sur le mur.*

ıe patrouille... et mon échelle qui vient ɔmber... impossible de descendre d'au- côté... Dieu ! quelle aventure.... pour ıagistrat ! et mon jour de début.

SCÈNE XV.

MÊMES, LA PATROUILLE, FILOSELLE.

LE CAPORAL, *à deux soldats.*

urez !... courez !... j'ai vu un homme r de ce côté.

(Deux soldats sortent par le fond.)

FILOSELLE.

ɔnsieur le caporal !.... c'est là... eh ! , je ne me trompe pas... il y a un me sur ce mur.

PATOULET.

Je suis mort !

LE CAPORAL.

Effectivement ! qui vive ! Qui vive joue !...

PATOULET.

Ne tirez pas !

LE CAPORAL.

Eh bien ! descends, coquin ! descen tu ?

PATOULET, *à demi-voix.*

Je ne peux pas.

LE CAPORAL, *à deux soldats.*

Aidez-le à descendre. En face de la son du nouveau commissaire ! c'est avo l'effronterie.

UN SOLDAT.

Qu'allons-nous en faire?...

LE CAPORAL.

Il faut le conduire à la Préfecture.

PATOULET, *à part.*

Je suis perdu !

UN SOLDAT.

ians aller si loin, il n'y a qu'à le con-
re chez le commissaire.

:APORAL, *frappant à la porte du commissaire.*

Ionsieur le commissaire! monsieur le com-
saire! ouvrez donc! il faut verbaliser.

SUZETTE, *en dedans.*

'ortier! tirez le cordon.

LE CAPORAL.

llons, entre à l'instant chez M. le com-
saire.

PATOULET.

ie faire rentrer chez moi, c'est tout ce
e je demandais... je suis sauvé.

LE CAPORAL.

Allons, marche, coquin... passe devant...
nous te suivons.

*s soldats forment une haie; Patoulet entre
lans la maison, et referme la porte sur le
nez du caporal, qui voulait le suivre.)*

Nous laisser dans la rue... au secours !.. au secours !... à la garde !

FILOSELLE.

Allons, v'là la patrouille qui crie à garde !

LE CAPORAL,

C'est vrai, je n'y pense pas... (*Frappan* Ouvrez..... le voleur est chez le commi saire.

SUZETTE, *paraissant sur le balcon.*)

Mais quel tapage... que voulez-vous don

TOUS.

Le commissaire !

SUZETTE.

Il n'y est pas !

TOUS.

Le greffier du commissaire !

SUZETTE.

Il n'y est pas !

TOUS.

La bonne du commissaire !

SUZETTE.

C'est moi, qui vous dis que monsieur est
rti, et qu'il n'y a personne à la maison.

TOUS

Il y a un voleur!

SUZETTE.

Ah mon Dieu!... un voleur..... et moi
suis toute seule... Ouvrez!... ouvrez!

OULET, *sur le balcon, en robe de chambre et en bonnet de coton.*

Qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est?
ù vient ce bruit?

SUZETTE, *étonnée en le voyant.*

Ah mon Dieu! d'où sort-il donc?...

LE CAPORAL, *à Suzette.*

Qu'est-ce que vous disiez?.., je savais bien
il y était M. le commissaire... Pardon,
use, monsieur Patoulet; vous avez passé
bonne nuit, monsieur Patoulet?

PATOULET.

Parbleu! vous me réveillez en sursaut.

LE CAPORAL.

Air : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

C'est un voleur que l'on arrête.

PATOULET.

Ne le lâchez pas, caporal...

LE CAPORAL.

Il m'a fait un' bosse à la tête.

PATOULET.

Qu'on la mette au procès-verbal...

LE CAPORAL.

Mais dans vot' maison il s'échappe.

PATOULET.

Il faudra bien qu'on le rattrape.

LE CAPORAL.

Entrez, vous autr's et qu'on le happe.

PATOULET.

Craignez quelque nouvelle tape...
Avancez à pas mesurés,
Cherchez tant que vous le voudrez,
Cherchez bien, vous le trouverez.

(*L'orchestre joue l'air:* va-t'en voir, etc. ; *soldats entrent, Patoulet disparaît de fenêtre.*)

SCÈNE XVI.

ES MÊMES, FLAMÈCHE, *amené par la garde.*

LE CAPORAL.

Ah! voilà sans doute le complice; qui es-vous?

FLAMÈCHE.

Monsieur je suis connu... c'est moi que suis Flamèche...l'Apollon du Réverbère.

LE CAPORAL.

Pourquoi te sauvais-tu?

FLAMÈCHE.

Pour aller chercher du secours!... je suis moin qu'on a volé à M. Filoselle..... une ontre à répétition, une montre superbe, rnite en diamans.

SCÈNE XVII.

S MÊMES, PATOULET, *entrant en scène.*

LE CAPORAL, *à Flamèche.*

Eh bien! c'est toi qui es cause de tout

ce qui arrive ce soir... pourquoi n'as-tu pas allumé ? réponds à M. le commissaire.

PATOULET, *à part.*

Au fait, il faut que je remplisse ma charge. (*Haut.*) Oui, réponds, coquin ! pourquoi n'as-tu pas allumé ?

FLAMÈCHE.

Coquin! mais vous savez bien, monsieur le commissaire, que vous m'avez dit...

PATOULET, *lui mettant un écu de cinq francs dans la main.*

(*Haut.*) Réponds, te dis-je. (*Bas.*) Réponds toujours comme moi... voilà cinq francs.

FLAMÈCHE, *regardant la pièce.*

Oui, monsieur le commissaire.

PATOULET.

Je t'avais ordonné d'éclairer.

FLAMÈCHE.

Oui, monsieur le commissaire.

PATOULET.

Tu as manqué à ton devoir.

FLAMÈCHE.

Oui, monsieur le commissaire.

PATOULET.

Tu es un misérable !...

FLAMÈCHE.

Oui, monsieur le commissaire.

PATOULET.

Tu mériterais que je te fisse passer un ıois à l'ombre.

FLAMÈCHE.

Oh ! monsieur le commissaire.

PATOULET.

Mais je veux être indulgent ; je te paronne.

FLAMÈCHE.

Ah !

PATOULET.

Et te condamne à 5 francs d'amende, que ı vas payer de suite, et tu allumeras.

LE CAPORAL.

Allume !...

FLAMÈCHE, *à part.*

Ah bien !... c'est trop fort !...

LE CAPORAL, *à part.*

AIR *de l'Écu de Six Francs.*

Ça doit faire un bon commissaire.
(*A Flamèche.*)
Allons, allons, paie à l'instant.

FLAMÈCHE.

Oui, mais l'amende est par trop chère.

LE CAPORAL, *lui prenant les cinq francs de la main.*

Voilà qu'il les tient justement.

FLAMÈCHE.

Grand Dieu! quel guignon est le nôtre!
La justic', c'est un fait certain,
Ne donne jamais d'une main
Que quand ell' peut r'prendre de l'autre.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, UN SOLDAT, PUIS SÉRAPHIN *amené par des soldats.*

LE SOLDAT.

Monsieur le commissaire! monsieur le commissaire!

PATOULET.

Qu'est-ce que c'est ?

LE SOLDAT.

Nous le tenons.

PATOULET.

Qui?

LE SOLDAT.

Le fripon que nous cherchions.

PATOULET, *à part.*

Par exemple, ils sont bien habiles !

LE SOLDAT.

C'est un beau jeune homme, il était caché dans votre cabinet de toilette, près de l'appartement de madame Patoulet.

TOUS.

De sa femme !

FLAMÈCHE, *à part.*

Et moi qui disais que c'était une femme respectable ; j'avais tort... c'est p'têtre pas le premier.

PATOULET, *à part.*

Ce serait joli pour mon entrée en fonction... (*On amène Séraphin.*)

SUZETTE, *à part.*

Ah mon Dieu... qu'est-ce que ça va (
venir !

FLAMÈCHE.

Tiens ! c'est ce petit rôdeur de tantôt
qui a voulu se faire passer pour un g
darme. Est-ce que ça serait le voleur ?

PATOULET.

Comment! jeune homme ! s'introduir
nuit dans une maison honnête !...

SÉRAPHIN.

C'est vous que vous êtes le commissa
je vais tout vous conter... mais je vou
que ce fût en particulier ; je l'aim
mieux.

PATOULET.

Et moi aussi... éloignez-vous un insta
il a des complices à déclarer.

FLAMÈCHE.

Diable ! moi qui voulais entendr
aveux ! c'est égal... je sais d'avance to
qu'il va dire !... un tas de mensonges !

SÉRAPHIN, *bas à Patoulet.*

'e ne suis point du tout un voleur, mais u amoureux.

PATOULET, *à part.*

e m'en doutais.

SÉRAPHIN.

'uisqu'il faut vous l'avouer, mon objet d·neure dans cette maison.

PATOULET, *à part.*

'ieu !

SÉRAPHIN.

'voulais profiter de l'absence du bourg·is pour faire un p'tit bout de conversa-ti... j'avais grimpé sur le balcon, grâce u réverbères qui étaient éteints...

PATOULET, *à part.*

t c'est moi qui favorisais! (*Haut.*) Quoi! c·ne séducteur !...

SÉRAPHIN.

: n'ai que des vues honnêtes.

PATOULET.

es vues honnêtes!... quand elle a un ·ıx respectable !

SÉRAPHIN.

Quest-ce que vous dites? un époux r
pectable.

PATOULET.

Très-respectable.

SÉRAPHIN.

Comment!... Suzette est mariée?...

PATOULET.

Ah! c'est Suzette... mais encore, qui
vous?

SÉRAPHIN.

J'ai des répondans : M. Filoselle
oncle.

PATOULET.

M. Filoselle? parbleu! nous allons
voir. (*Haut.*) Monsieur Filoselle!

FILOSELLE.

Qu'est-ce que c'est?

FLAMÈCHE.

On vous appelle pour reconnaître
montre.

PATOULET.

Tenez!... voilà M. Filoselle.

SÉRAPHIN.

omment! c'est vous? pardon si je ne s reconnais pas... mais il y a si longs... mais v'là une lettre de ma mère... eur de ma tante. (*Il tire une lettre.*)

FILOSELLE, *la prenant.*

a mère!... la sœur de sa tante! qu'est-ce l dit donc?

FLAMÈCHE, *à la patrouille.*

là qu'on lui fait exhumer ses papiers...

FILOSELLE, *lisant.*

h mon Dieu! c'est lui! (*A Flamèche.*) t bien lui!

FLAMÈCHE, *à la patrouille.*

ardi! si c'est lui! le v'là pincé; sans pourtant... on le laissait échapper.

FILOSELLE.

omment! c'est toi? (*Il l'embrasse.*)

FLAMÈCHE, *stupéfait.*

h bien! il embrasse son voleur à pré!... il n'a pas de cœur!

FILOSELLE, *à Patoulet.*

C'est qu'il faut que je vous dise... (*Il l*
parle bas.)

PATOULET.

Mais vous ne savez pas que le gaillard
amoureux de la petite Suzette. (*Il lui pa*
bas.)

FILOSELLE.

Alors je crois que le plus simple serait
les marier. (*Il lui parle bas.*)

PATOULET.

Au fait, pour sauver mon honneur, l'h
neur de la magistrature... Suzette !

SUZETTE, *s'approchant.*

Not' maître ?...

FLAMÈCHE, *cherchant à écouter.*

Voilà qu'ça s'éclaircit... Nous allons t
savoir.

PATOULET.

Pauvres enfans... c'est bien naturel...
dis rien, Suzette... silence !...

(*Patoulet prend la main de Suzette et la*
dans celle de Séraphin.)

PATOULET, *au caporal.*

ısieur le caporal. (*Il lui parle bas.*) a pas de quoi fouetter un chat.

LE CAPORAL.

ıment donc! avec plaisir.... (*Il parle ı patrouille qui dit* :) C'est trop juste!...

FLAMÈCHE.

:s-moi donc, monsieur le caporal, ent ça s'est arrangé.

LE CAPORAL, *à sa patrouille.*

ıi-tour à droite!... marche!

HE, *retenant le dernier homme de la patrouille.*

riez-vous, chasseur, que le caporal n'a me dire comment ça s'était arrangé... ous...

LE CHASSEUR.

sez-moi donc tranquille.

FLAMÈCHE.

ıraît qu'ils sont tous au fait.

PATOULET, *bas à Filoselle.*

dites donc, donnez quelque chose à ard de Flamèche, pour qu'il se taise.

FILOSELLE, *bas.*

J'y pensais. (*Haut.*) L'allumeur !

FLAMÈCHE, *s'approchant.*

Monsieur Filoselle ?...

FILOSELLE, *fouillant dans sa poche.*

Je veux reconnaître ton zèle, mon
çon... tu nous a été bien utile dans
ça...

FLAMÈCHE, *tendant la main.*

Dame !... j'ai fait ce que j'ai pu... a
peu de lumières que j'avais... n'y a que
qui y perdez, monsieur Filoselle, car enfi
montre ne s'est pas retrouvée, tout d'mê
mais elle n'est pas perdue pour tout le m

SÉRAPHIN.

Vot' montre, la v'là... c'est ma tan
l'avait emportée... elle me l'a donnée
que je save l'heure.

FILOSELLE.

Comment ! c'était ma femme?

FLAMÈCHE, *recevant une pièce de monn*

Là... ce que c'est que d'avancer sa
voir... Il y a long-tems que j'ai dit qu

ien prendre garde avant de faire des
ɔsitions... Merci, monsieur Filoselle.

TOUS, *excepté Flamèche.*

AIR : *Contredanse de Joconde.*

ɔns, partons, à demain l'hyménée...
lus de soupçons, plus de frayeur;
)ui, chacun dans cette journée,
n sera quitte pour la peur.

(*Il rentre chez Patoulet.*)

FLAMÈCHE.

nment donc qu'ça s'est arrangé?... où comment qu'ça va s'arranger? car en-Ah! je devine à présent, celui qu'on pour un voleur, c'est tout bonnement it jeune homme que j'ai été attendre lessageries..... le fruit des erreurs de toulet... D'abord, il lui ressemble... et te qui passe pour être la filleule de atoulet... Sa filleule!... on sait ce que ut dire... ils se seront pardonné mu-ment les anicroches de leur jeunesse, ns ce moment ils forment tous ensem-

ble un tableau de famille... Vl'à c'que
c'est fort touchant!...

PATOULET, *à sa fenêtre.*

Flamèche!

FLAMÈCHE.

Monsieur le commissaire?...

PATOULET.

Tu peux allumer.

FLAMÈCHE.

Je peux allumer... j'veux bien... m
ne m'y fera pas voir plus clair... (*Au pu*
Si quelqu'un dans le quartier pouva
dire comment qu'ça s'est arrangé... M
m'informerai demain aux amis..... C
dant faut encore prendre garde, car..

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charm*

Parmi les amis y a des Grecs,
Et ce soir la critiqu' revêche,
Pourrait ben souffler sur mes becs,
Alors, messieurs, n'y aurait plus mè
Vous qui redoutez les filous,
Vous qui protégez les lumières,
Vous qui voulez r'tourner chez vous
N' fait's pas tomber les réverbères.

FIN DE L'APOLLON DU RÉVERBÈRE

LA CHEMINÉE DE 1748,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

LA CHEMINÉE

DE 1748,

Vaudeville en un acte,

PAR MM. MÉLESVILLE ET BRAZIER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 20 JUIN 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.
J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RICHEPANSE, ancien marchand de comestibles.	M. PHILIPPE.
HENRIETTE, sa femme.	Mme COUTURIER.
FRÉDÉRIC.	M. AUGUSTE.
POTEL, vieux domestique.	M. BOUTIN.
THÉRÈSE, cuisinière.	Mlle ÉLÉONORE.
ISIDORE, pompier.	M. LHERITIER.
UN OFFICIER DE PAIX (en noir).	M. BEAU.
Quatre soldats.	
Voisins.	

La scène se passe chez M. Richepanse.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA CHEMINÉE

DE 1748,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon Au fond, en face du public, une large cheminée sans feu ; elle est surmontée d'une glace et d'un petit tableau de bergers du temps de Louis XV. A côté de la cheminée une petite porte qui fait corps avec la boiserie ; à gauche la porte d'entrée ; à droite une autre porte qui conduit à l'appartement de Richepanse.

SCENE PREMIERE.

THÉRÈSE, POTEL, ISIDORE, *en uniforme de pompier, puis* HENRIETTE. *Ils achèvent de ranger les meubles.*

POTEL.

Nà, v'là le déménagement qui avance.

(*Il laisse tomber une chaise.*)

THÉRÈSE.

Prenez donc garde! mon Dieu! père Potel, que vous êtes bête!

POTEL, *ramassant la chaise.*

J'suis bête! Vous n'êtes guère polie, vous.

ISIDORE, *près de la cheminée.*

Thérèse, respectez un homme d'âge.

POTEL, *ôtant sa casquette.*

J'vous remercie, sapeur pompier, de l'intérêt que vous portez à mes cheveux blancs.

ISIDORE.

N'y a pas de quoi; couvrez-vous, vieillard vénérable.

HENRIETTE, *entrant par la gauche, un vase à la main.*

Ah! quel ennui qu'un déménagement, surtout avec des maris qui vous laissent tout l'embarras!

ISIDORE, *prenant le vase pour le poser sur la cheminée.*

Permettez, madame...

HENRIETTE, *le regardant.*

Quel est ce garçon, Thérèse?

THÉRÈSE.

C'est mon cousin Zidore, madame, qu'est en semesse, et à qui qu'j'ai dit de venir nous donner un coup de main pour finir de ranger.

HENRIETTE, *d'un air de doute.*

Ah! c'est bien. (*à part.*) Elles ont toutes des cousins ou des pays. (*haut.*) Père Potel, venez m'aider à placer mes cartons.

(*Elle sort à droite.*)

POTEL, *la suivant lentement.*

V'là que j'y cours, madame. (*Il sort.*)

ISIDORE.

Ah! çà, mame Isidore...

THÉRÈSE.

Chut!

ISIDORE, *regardant de côté.*

N'y a point d'danger! Je vous préviens que toutes ces cachoteries ne vont point z'à la sincérité du pompier; j'suis vot' époux d'puis un mois, et vous m'faites jouer z'un rôle de cousin qui finira par me piquer.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

Oui, ce mystèr' me déplaît et m'chiffonne;
Il faut toujours v'nir en catimini,
Sous un autr' titr' déguiser ma personne
Et ne jamais avoir l'air d'un mari.
A quoi me sert d'être époux légitime?
Si j'deviens père, enfin, il faudra donc
Que mon enfant garde aussi l'anonyme?
Vous conviendrez, ma chèr', qu'ça n'a pas d'nom.
Faudra qu'mon fils garde aussi l'anonyme!...
Je vous déclar', madam', qu'ça n'a pas d'nom.

THÉRÈSE.

Vous savez, Zidore, que je n'vous ai t'épousé qu'à cette condition. Not' maître ne veut pas d'cuisinières mariées... Il dit qu'les maris sont toujours là, et qu'ça l'gêne.

ISIDORE.

Il n'est pas gêné!

THÉRÈSE.

Qu'ils s'font toujours nourrir z'aux dépens des maîtres...

ISIDORE.

Préjugé chimérique! faudrait être bien indélicat... A propos, j'ai t'oublié de te rendre le petit poëlon du dernier vermicelle. (*Il lui donne une écuelle d'argent qu'elle cache dans son tablier.*)

Il paraît que tu as des bourgeois un peu suscestibles dessur les alimens.

THÉRÈSE.

Non, c'est une idée, et comme ma place est excellente...

ISIDORE.

La place est bonne ?

THÉRÈSE.

J'crois bien ! monsieur Richepanse, un ancien marchand de comestibles du passage du Saumon, où c'qu'il vendait des turbots, des bécasses, toutes sortes de primeurs avec des confitures de Bar et des harengs salés ! il a conservé le goût des bonnes choses ; aussi il vous a une cuisine...

ISIDORE.

De député ?

THÉRÈSE.

Tu en goûteras, mon Zidore.

ISIDORE.

C'est quelque chose. Mais je ne me suis pas marié pour être toujours mari surnuméraire... et sans appointemens. Si tu te confiais à la bourgeoise ?

THÉRÈSE.

J'y ai pensé. (*baissant la voix.*) Je crois qu'elle aura besoin de moi ; j'ai surpris des regards avec un petit voisin...

ISIDORE.

Bah !.. il l'y aurait des projets hostiles ?

THÉRÈSE, *secouant la tête.*

Hum !.. madame est fort bien, monsieur est un gros réjoui qui ne songe à rien, qui rit toujours, et ces maris qui rient toujours, ça me fait des peurs pour eux !

ISIDORE, *qui riait, reprenant tout à coup son sérieux.*

Thérèse, ne plaisantez pas une corporation avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

THÉRÈSE, *bas.*

On vient !.. du mystère.

ISIDORE, *bas et passant à sa droite.*

C'est notre fort. O femme idolâtrée ! tâche de me mettre de côté une aile de volaille... tu verras ma discrétion, avec deux bouteilles de vin.

HENRIETTE, *reparaissant et donnant un paquet de clefs à Potel qui ressort de l'autre côté.*

Tenez, Potel, placez toutes les clefs aux armoires. Thérèse, vous pouvez renvoyer votre cousin, je n'ai plus besoin de lui.

ISIDORE.

Madame est bien honnête. (*bas à Thérèse.*) A ce soir, j'ai demandé une permission.

THÉRÈSE.

Tu oserais...

ISIDORE, *bas.*

J'ai trouvé un moyen. Où est ta chambre?

THÉRÈSE, *montrant la porte à côté de la cheminée.*

Là...

ISIDORE, *bas.*

Suffit. O épouse adorée! n'oublie pas de me garder quet'chose?

HENRIETTE, *revenant.*

C'est bien, monsieur le pompier, allez.

ISIDORE.

Madame est bien bonne; ma cousine, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

HENRIETTE, THÉRÈSE.

HENRIETTE, *regardant du côté de la cour.*

Encore à sa fenêtre! Si je pouvais lui faire savoir... Mais cette Thérèse... (*haut.*) Eh bien! Thérèse, vous ne songez pas à votre dîner?

THÉRÈSE.

Oh! tout sera bientôt prêt, madame, n'y a que vous deux monsieur?

HENRIETTE.

C'est égal, allez à votre cuisine.

RICHEPANSE, *en dehors.*

Je vous dis que je suis le nouveau locataire. Vous ne me connaissez pas, farceur? Ah! ah! ah!

THÉRÈSE.

Tiens! c'est monsieur, que le portier ne voulait pas laisser monter.

HENRIETTE, *contrariée.*

Mon mari!... déjà!

THÉRÈSE, *à part.*

Ça la vexe; décidément il y a quelque manigance.

SCENE III.

LES MÊMES, RICHEPANSE, *avec un pâté de foie gras sous le bras, une botte d'asperges dans une poche, un jambon de Reims dans l'autre*, etc.

RICHEPANSE, *gaîment.*

AIR : *Accourez tous, venez m'entendre* (Philtre).

Pour un gourmet, ville charmante;
Que de trésors s'offrent partout!

Vive Paris! sans peine on y contente
Les yeux, l'odorat et le goût.
Comment le cœur pourrait-il se défendre?
C'est un faisan de truffes boursoufflé;
C'est une alose au regard doux et tendre
Près d'un gigot de présalé.
Pour un gourmet, etc

DEUXIÈME COUPLET.

Dans vos amours cherchez-vous l'inconstance :
Lingère et modiste sont là.
Aimez-vous mieux la vertu, l'innocence?
(*entre ses dents et à Thérèse.*)
Faites un tour à l'Opéra.
(*haut.*)
Pour un gourmet, ville charmante;
Que de trésors s'offrent à nous!
Vive Paris! sans peine on y contente
Tous les désirs et tous les goûts.

(*à Henriette.*) Bonjour, chère amie, bonjour, bobone; tu ennuyais déjà de ne pas me voir? pauvre chat... Allons, Thé-èse, débarrasse-moi; tu vois que je suis chargé comme un... alheureux... (*lui donnant tout à mesure.*) Le pâté, les as-erges; ce jambon, qui est sous mon bras, un petit pot de eurre dans mon gilet, et un fromage raffiné dans mon cha-eau. (*Il s'essuie avec son mouchoir.*)

HENRIETTE.

Et pour qui donc tout cela, bon Dieu?

RICHEPANSE.

Pour nos amis, pour pendre la crémaillère.

HENRIETTE.

Vous avez déjà du monde, comment, à peine installé?

RICHEPANSE.

Raison de plus; un dîner ça vous établit solidement! et puis est une manière délicate de fêter l'anniversaire de notre ma-age... (*tendrement.*) Hein! bobone, il y a trois ans... te sou-iens-tu?... Quel beau repas de noce!

HENRIETTE, *souriant.*

C'est aimable! il paraît que vous ne vous souvenez que de la.

RICHEPANSE, *riant.*

Ah! méchante!... je n'ai rien oublié, madame Richepanse, et us verrez que l'anniversaire... Ah! ah! ah!... c'est pour plai-nter, tu sais que j'aime à rire. Ah! çà, Thérèse, j'espère que

tu vas t'occuper de notre dîner; je t'aiderai, j'irai goûter les sauces.

Air : *Verse, verse le vin de France.*

Allons, qu'on ne s'amuse pas ;
Je veux un splendide repas.
Ah ! que la table offre d'appas !
D'l'ennui qui doit suivre
Elle nous délivre ,
Honneur au boucher et gloire au boulanger !
On dit qu'il faut manger pour vivre ;
Quant à moi, je vis pour manger.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand c'est la diète qu'il m'enjoint,
Au docteur je n'obéis point.
Et craignant que mon embonpoint
Ne perde une livre,
Gaîment je me livre
A chaque goguette où l'on vient m'engager.
Plus tard je mangerai pour vivre,
Aujourd'hui je vis pour manger.

THÉRÈSE.

Dieu ! que monsieur est drôle, quand il parle cuisine, ses yeux brillent comme des charbons.

RICHEPANSE.

Que veux-tu ? né au milieu des comestibles, je suis nourri de mon sujet. (*Il se frappe le ventre.*) Sans compter que j'étais de toutes les Sociétés mangeantes, buvantes et chantantes : Momus, les Lapins, les Joyeux... Je faisais les refrains d'une manière effroyable !

Air : *Dans la chambre où naquit Molière.*

J'ai fait plus d'un repas aimable
A côté d'un joyeux Favart ;
Je me suis vu cent fois à table
Près d'un Piron ou d'un Panard.
Mais ne pouvant, comme poète,
Au dîner fournir ma chanson,
J'arrivais avec un dindon...
Et je n'étais pas le plus bête.

A propos, chère amie, crois-tu que tu te plairas dans la rue du Chemin-Vert ?

HENRIETTE.

Mais, oui, la maison paraît commode... un peu gothique ; cette cheminée, surtout.

THÉRÈSE.

Et puis le quartier est un peu isolé; mais avec les Omni-ɔus...

RICHEPANSE.

Tais-toi donc, Thérèse, je ne te parle pas. (*à Henriette.*) Ce que j'en aime, c'est qu'ici au moins on ne me relancera pas ıussi souvent pour la garde nationale.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur, vous qui parlez toujours de dévouement...

RICHEPANSE.

Tais-toi donc, Thérèse, on ne te parle pas. (*à sa femme.*) Certainement, j'aime à faire mon service; je me suis montré, nais les maris risquent beaucoup à être trop bons patriotes. Par exemple, vous ne savez pas un cancan?... Notre ancien bonne-ier, qui commandait hier la patrouille de nuit, en passant levant sa porte il veut offrir un petit verre à ses hommes, il rappe pendant quarante-cinq minutes, et quand on lui ouvre... l s'aperçoit que sa femme est allé prendre l'air, à deux heures lu matin... (*Il rit.*) Ah! ah! ah!... soyez donc bonnetier et ca-ɔoral...

HENRIETTE.

Vous riez de cela?

RICHEPANSE.

Pardi! ce pauvre bonnetier! je lui ai conseillé de se faire saint-simonien, puisqu'il a trouvé la femme *libre!*... Il ne lui nanque plus que de déshériter ses enfans, pour donner sa for-une à *ses fils*... en Saint-Simon.

THÉRÈSE.

Eh bien! ça ne sortirait pas de la famille.

RICHEPANSE.

Mais du tout, *leurs fils* ne sont pas leurs enfans... avec la ommunauté des femmes, comment voulez-vous qu'ils s'y re-connaissent? Ah! ah! la communauté des femmes... J'ai envie le me faire saint-simonien, moi.

AIR: *En guerre, ces aventures.*

Les maîtres et les manœuvres
Dans le partage ont des droits:
A chacun selon ses œuvres;
C'est très juste, je le crois.
Or, à chacun si l'on donne
Suivant sa capacité,
Ma part serait assez bonne
D'après ma rotondité.

THÉRÈSE.

Est-c'que vous croyez que ça prendra, not' maître, c'te reli-gion?

RICHEPANSE.

Ils voudraient bien prendre, mais ils ne peuvent pas ; mais tais-toi donc, Thérèse, qui est-ce qui te parle ?... A ta besogne.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Vite à la cave!
Monte, pour ma santé,
De mon vieux Grave
Qui me met en gaîté.
Femme, à ta gloire,
Je veux, sans m'arrêter,
Chanter pour boire
Et boire pour chanter.

ENSEMBLE.

Vite à la cave, etc.

THÉRÈSE, *en sortant.*

Vite à la cave!
Montons, pour sa santé,
De ce vieux Grave
Qui le met en gaîté.

(*Elle emporte les provisions.*)

SCENE IV.

RICHEPANSE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous allez inviter votre monde, mon ami?

RICHEPANSE.

Non, je suis fatigué... je vais y envoyer le père Potel. (*Il s'étend dans un fauteuil.*)

HENRIETTE, *inquiète.*

Comment, vous restez?

RICHEPANSE.

Est-ce que je te gêne?

HENRIETTE.

Sans doute, quand on a à ranger... vous voyez bien que rien n'est fini... les rideaux ne sont pas posés.

RICHEPANSE.

Je me ferai tout petit.

HENRIETTE, *avec humeur.*

C'est facile à dire... et puis, ne devez-vous pas aller chercher votre nièce à sa pension?

RICHEPANSE.

Aspasie?... du tout... elle ne sortira que le jour de son mariage. Ces petites filles... ça leur donne des idées de dissipation, et puis, ça fait des maris comme... le bonnetier de tout à-l'heure. Du reste, nous signons ce soir les articles avec monsieur Camus.

HENRIETTE.

Monsieur Camus!... l'être le plus ennuyeux! un petit apothicaire?

RICHEPANSE, *se levant.*

Madame, c'est un état qu'il ne faut pas mettre trop bas; monsieur Camus est un homme qui me convient; sage, posé, tout-à fait dans le juste milieu; qui traite à merveille les embarras d'estomac, et qui a même servi avec éclat.

HENRIETTE.

Lui?

RICHEPANSE.

AIR *de Turenne.*

Il a sauvé naguère le royaume
Par des moyens adoucissans;
Oubliez-vous qu'à la place Vendôme
Ses confrères ont, dans un temps,
Joué des rôles importans?
Monsieur Camus, payant de sa personne,
A, de ses mains, aspergé l'ennemi;
Et je suis fier d'un ami tel que lui
Quand je regarde la colonne.

HENRIETTE.

Il me semble pourtant que mon frère Frédéric, que je vous ai proposé, convenait bien mieux à une jeune personne.

RICHEPANSE, *vivement.*

Votre frère, madame! ne m'en parlez pas, ne m'en parlez jamais; je lui ai signifié de ne pas mettre les pieds chez moi.... Un homme dont les principes politiques ne peuvent pas cadrer avec les miens.

HENRIETTE.

Vous ne l'avez vu que le jour de notre mariage, puisqu'il est retourné à Marseille, où il était attaché à un journal.

RICHEPANSE.

Et où il en a fait de belles! toujours dans le mouvement... Et ce pamphlet pour lequel il est poursuivi; c'est bien fait! il faut espérer que quelques mois de prison le dégoûteront de la liberté.

HENRIETTE.

Mais, quand vous le connaîtrez mieux...

RICHEPANSE.

Je ne veux pas le connaître ; je ne veux pas vivre avec un cerveau brûlé, qui me ferait des révolutions au moment du dîner et troublerait toutes mes digestions... brisons là.

HENRIETTE, *avec humeur.*

A la bonne heure, puisque vous avez juré de me contrarier en tout ; mais vous pouvez vous vanter d'être le mari le plus insupportable...

RICHEPANSE.

Allons, allons, bobone, ne te fâche pas, et va surveiller le dîner.

HENRIETTE, *à part.*

Il ne s'en ira pas... (*haut et avec dépit.*)

AIR : *Vaudeville des Blouses.*

Soit!... j'obéis ; mais quelques friandises
Complèteraient au mieux votre repas.
Grand connaisseur en fait de gourmandises,
Si vous alliez les chercher de ce pas?

RICHEPANSE.

C'est déjà fait. J'ai commandé, madame,
Crème et plumkett pour la fin du dîner.
(*à part.*)
C'est singulier comme ma chère femme
Veut, aujourd'hui, m'envoyer promener.

ENSEMBLE.

(*à part.*)
Elle paraît et pensive et rêveuse ;
A quel propos m'éloigner de ces lieux ?
Je ne suis point d'une humeur soupçonneuse ;
Mais il est temps, je crois, d'ouvrir les yeux.

HENRIETTE, *à part et avec dépit.*

Ah! quel tourment!... je suis bien malheureuse!
Tout semble, hélas! tourner contre mes vœux.
Craignons encor son humeur soupçonneuse,
Et cachons bien mon dépit à ses yeux.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

RICHEPANSE, *seul, la suivant des yeux.*

Qu'est-ce que c'est?... de l'humeur... parce que je reste! est-ce que mon vieux Potel aurait raison... depuis huit jours il me dit un tas de choses... Madame, par-ci... madame, par-là! hein!... ma femme est jolie... moi, à la rigueur, je ne suis pas mal... mais enfin, elle pourrait trouver mieux en cherchant... et même en ne cherchant pas. (*se grattant le front.*) Est-ce que sans m'en douter je tomberais... dans les bonnetiers!... (*se remettant.*) quelle idée!.. une jeune personne élevée dans le commerce des indiennes et de toutes les vertus; qui a la candeur du comptoir et l'innocence des toiles peintes... Allons donc!

AIR *de Masaniello.*

Ma confiance est placée
Dans l'objet de mon ardeur;
Éloignons une pensée
Qui me porterait malheur.
Oui, ce serait par trop bête,
Sur quelques soupçons, hélas!
De se mettre dans la tête
Des choses qui n'y sont pas.

SCENE VI.

RICHEPANSE, POTEL, *entrant par la gauche.*

POTEL, *mystérieusement.*

Monsieur!...

RICHEPANSE.

Ah! c'est toi!

POTEL.

Etes-vous seul?

RICHEPANSE.

Tu le vois bien...

POTEL.

Vous allez dire encore que j'suis-t-un imbécile?...

RICHEPANSE.

C'est possible.

POTEL.

Mais le jeune homme dont j'vous ai parlé et qu'j'ai surpris un' fois sous les croisées de madame...

RICHEPANSE.

Eh bien?...

POTEL.

Il demeure dans la maison qui touche celle-ci.

RICHEPANSE, *frappé.*

Dans la maison qui touche?.. Eh bien!... ne faut-il pas qu'il demeure quelque part?

POTEL.

Oui, mais je viens de voir madame qui lui faisait des signes de sa fenêtre...

RICHEPANSE, *ému.*

C'est peut-être quelque connaissance de bal!..

POTEL.

Oui, mais le jeune homme qui était à sa croisée lui a jeté un papier...

RICHEPANSE.

Un papier... qu'est-ce que tu dis? ne vas-tu pas t'imaginer que c'est un amant?

POTEL.

Qu'est-ce que vous voulez que ça soye?...

RICHEPANSE, *avec humeur.*

Laisse-moi donc tranquille... tu auras mal vu, mal interprété.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

Oui, tu te seras trompé sur
Ce jeune homme, peut-être.

POTEL.

Non, c'est un galant, j'en suis sûr;
Je sais bien les r'connaître.
Il faisait des yeux
Doux et langoureux:
C'est l'amoureux
D'madame;
Je n'm'y trompe plus:
Ah! j'en ai tant vus...
Du temps d'ma pauvre femme!

RICHEPANSE.

C'est ça, parce que ta défunte t'a fait... des inconséquences, tu crois que tout le monde...

SCENE VII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Monsieur, c'est z'un papier que madame a retrouvé dans ses cartons et que not' ancien portier avait oublié de vous remettre...

RICHEPANSE, *le regardant.*

Que vois-je ?... une citation devant le conseil de discipline et pour aujourd'hui !...

THÉRÈSE.

Madame dit que vous y couriez bien vite.

RICHEPANSE, *sèchement.*

Je ne peux pas, je n'ai pas le temps.

THÉRÈSE.

Mais, not' maître, allez-y au moins pour dire que vous n'irez pas.

RICHEPANSE.

Au diable !...

THÉRÈSE.

Dame !... c'que j'en dis, c'est pour vot' bien. Fait's à vot' tête, not' maître, je retourne à mon canard. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

RICHEPANSE, POTEL, *ils se regardent un moment en silence.*

RICHEPANSE.

Son canard !... As-tu vu comme elle m'a regardé en disant ça ?... La friponne est du complot.

POTEL.

Les femmes s'entendent toujours entre z'elles.

RICHEPANSE, *rêveur.*

C'est clair !... la mienne veut m'éloigner à tout prix.

POTEL.

Comme quand ma défunte m'envoyait tirer de l'eau z'au puits ! Pendant ce temps-là, il y avait toujours un petit brun... queuqu' fois un blond... Car j'ai eu bien des peines de cœur, allez, monsieur.

RICHEPANSE, *vivement.*

Mais si l'on croit que je vais rester là les bras croisés... je n'irai pas au conseil de discipline.

POTEL.

Ils vous condamneront à la prison...

RICHEPANSE.

Je ne m'y rendrai pas.

POTEL.

On vous y mènera de force.

RICHEPANSE.

Tu as raison... le plus sage est de courir m'expliquer avec mes chefs, et de revenir bien vite ici ; justement, mon pâtissier est membre du conseil. Potel... tu m'es dévoué ?

POTEL.

A la vie, z'à la mort !...

RICHEPANSE.

Ne quitte pas la maison, tiens-toi à la porte, ne laisse entrer personne, quel que soit l'âge, le sexe, l'état; saisis les lettres, les paniers, les paquets...

POTEL.

J'aurai les yeux d'un esphinx.

RICHEPANSE.

Ne perds pas de vue la fenêtre du jeune homme surtout... et... c'est ma femme!... Silence... (*Il fredonne entre ses dents.*)

Sexe charmant, j'adore ton empire.
Tra la, la, la...

SCENE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah! mon ami, vous a-t-on remis un papier?

RICHEPANSE, *d'un air dégagé.*

Oui, ma bonne... comme c'est heureux que tu l'aies retrouvé... Je vais y aller.

HENRIETTE, *à part.*

Enfin!... (*haut.*) Comment!... c'est encore la garde nationale?

RICHEPANSE, *du même ton.*

Oui, parce que je ne suis pas équipé au grand complet... comme si le patriotisme tenait à un sac en peau de chèvre?... Mais, je cours me justifier, et je reviens. (*bas.*) Potel, veille sur mon épouse!...

POTEL, *bas.*

Comme sur la mienne propre, monsieur.

RICHEPANSE, *bas.*

Non pas, diable!... Un peu mieux, si tu peux. (*Il prend son chapeau.*)

HENRIETTE, *à son mari.*

Eh bien!... vous ne m'embrassez pas?

RICHEPANSE, *l'embrassant.*

Si fait, mon chat!...

HENRIETTE, *d'un air affligé.*

Comme c'est contrariant!

RICHEPANSE, *l'imitant.*

N'est-ce pas?... (*bas, à Potel.*) Décidément, mon vieux, les femmes sont atroces!

HENRIETTE.

Air : *Ah! c'cadet-là.*

Allons, partez, mon cher ami,
Mais revenez bien vite;

Car, ici, je me meurs d'ennui
Lorsque mon mari
Me quitte.

RICHEPANSE, *à Potel.*

Quel sentiment
Si touchant
Soudain lui reprend!
On croirait, à l'entendre,
Que si je tardais un instant,
Elle irait sur-le-champ
Se noyer ou se pendre.

POTEL, *à Richepanse.*

Des femmes je connais à fond
Les petites manœuvres ;
Ce sont des serpens qui nous font
Avaler d'fièr's couleuvres!

HENRIETTE.

Vous n'êtes pas parti ?...

RICHEPANSE.

Voilà! voilà, bobonne!...

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Allons, partez, etc.

RICHEPANSE *et* POTEL.

Allons, éloignons-nous / éloignez-vous d'ici ;
Mais revenons / revenez bien vite :
Car ma / vot', femme se meurt d'ennui
Lorsque son mari
La quitte.

(*Ils sortent à gauche.*)

SCENE X.

HENRIETTE, *seule.*

Me voilà seule enfin! et je puis relire sa lettre... J'en suis encore toute tremblante. Si quelqu'un l'avait vu... quelle imprudence!... (*Elle tire un billet de son sein et lit.*) « Chère Hen- « riette, te voilà donc près de moi!... Quel bonheur que tu aies « pu décider ton mari à prendre cet appartement; maintenant,

« je pourrai te parler à toute heure sans être aperçu de per- « sonne... » (*à elle-même.*) Que veut-il dire?... (*lisant.*) « Fais- « en l'expérience bien vite, chère amie, j'ai beaucoup de choses « à t'apprendre... Dès que ton mari sera sorti, rends-toi dans « la chambre verte... » (*à elle-même.*) C'est ici... (*lisant.*) « Frappe deux coups dans ta main, et ne t'effraye pas de mon « apparition subite; tu sais si je t'aime... » (*à elle-même.*) Ah! mon Dieu! il me fait peur, avec son apparition. Mais n'importe!... je suis curieuse de savoir le mot de l'énigme, et malgré ma frayeur... (*Elle court à la porte d'entrée et s'assure qu'on ne vient pas.*) Personne!... le cœur me bat!... (*Elle frappe deux coups dans sa main, la cheminée tourne intérieurement, et Frédéric paraît. Henriette surprise laisse échapper la lettre qui tombe de côté près du fauteuil à gauche.*)

SCENE XI.

FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

HENRIETTE, *jetant un cri.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

FRÉDÉRIC, *sortant de la cheminée.*

Ma bonne sœur... rassure-toi...

HENRIETTE.

Frédéric!... mon frère!... (*éclatant de rire.*) Ah! ah! ah! la drôle de figure!... A-t-on jamais vu rendre des visites ainsi...

FRÉDÉRIC.

Oui, d'ordinaire on entre par la porte, ou au moins par la fenêtre; mais puisque ton mari te défend de me recevoir...

HENRIETTE, *examinant la cheminée.*

Quelle singulière invention! Oui, cela communique d'une pièce à l'autre... et c'est toi qui as fait construire...

FRÉDÉRIC.

Du tout! c'est une vieille histoire qui a amusé tout Paris dans le temps. La maison que tu habites appartenait autrefois à un fermier-général, un M. de la Popelinière, homme d'esprit, quoique homme d'argent, et dont la femme était fort jolie. Ce mauvais sujet de duc de Richelieu était l'ami intime de monsieur : tu conçois alors qu'il venait souvent voir madame... Mais pour échapper aux soupçons, il imagina d'acheter l'hôtel voisin, et de faire construire dans la pièce qui touche à celle-ci une cheminée tournante dont le secret n'était connu que de lui seul.

HENRIETTE.

C'est fort drôle... Mais si quelque maladroit avait fait grand feu...

FRÉDÉRIC, *riant.*

La fermière-générale n'était pas frileuse.

HENRIETTE.

Et comment as-tu découvert?...

FRÉDÉRIC.

Par hasard. Je venais de louer cette petite chambre; en voulant mettre une bûche dans ma cheminée, j'attrape sans doute le ressort; mon feu disparaît! c'est désagréable en hiver... Je crie; le portier monte, m'explique l'affaire. Ce fut alors que j'eus l'idée de te faire prendre cet appartement, puisque je ne puis mettre le nez dehors sans être arrêté.

HENRIETTE.

Tu es donc encore poursuivi?

FRÉDÉRIC.

Toujours!...

HENRIETTE, *haussant les épaules.*

Mauvaise tête... au moment où mon mari va disposer de sa nièce...

FRÉDÉRIC.

Cette jolie petite Aspasie... que j'adore!... je ne le souffrirai pas!

HENRIETTE.

Et comment feras-tu?... Tu avais bien besoin de te mêler encore de politique!

FRÉDÉRIC.

Je te jure, petite sœur, qu'il n'y a pas de ma faute! Un pamphlet qui a paru à Marseille sous mon nom, quoique j'y fusse complètement étranger; qui attaquait les autorités: alors, procès d'offenses à la personne du roi, c'est tout simple; réquisitoires, gendarmes, toutes les gentillesses d'usage. Comme on pouvait fort bien me tenir sept à huit mois en prison, et me dire après qu'il n'y avait pas lieu à suivre, j'ai trouvé plus prudent de m'absenter.

HENRIETTE.

Tu as eu tort.

FRÉDÉRIC.

Du tout...

AIR: *Plus qu'un millionnaire.*

La justice est si drôle,
Qu'il est sage, je crois,
De fuir d'abord la geôle
Et ses terribles droits.
Oui, dans un pareil antre,
Qu'on ait raison ou tort,
On sait bien quand on entre,
Mais jamais quand on sort.

Je suis venu à Paris... mais le télégraphe m'y avait déjà annoncé ; et le premier jour j'ai failli être arrêté à la requête du procureur du roi ; et maintenant je n'ose plus sortir; je ne sais où donner de la tête.

HENRIETTE.

Et pendant ce temps-là, Aspasie sera mariée à un autre.

FRÉDÉRIC.

Comment faire? j'ai bien là des papiers qui pourraient éclairer ce magistrat; mais il faudrait que quelqu'un lui parlât avec chaleur : tu crois que ton mari ne voudrait pas...

HENRIETTE.

Ah! bien, oui; s'il te savait ici, il serait furieux; mais, si j'y allais ?

FRÉDÉRIC.

Toi, ma bonne Henriette!

HENRIETTE.

Je n'ai jamais sollicité, mais on dit que les femmes qui ne sont pas mal s'en tirent assez bien.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Surtout auprès de la justice, quoiqu'elle ait la vue basse; mais il n'y a pas un moment à perdre.

HENRIETTE.

Mon mari est absent... je vais prendre un voile, un fiacre... toi, ne reparais que lorsque tu entendras le signal.

FRÉDÉRIC.

Ah! tu es mon ange gardien.

ENSEMBLE.

AIR : *Nocturne de* la Marquise de Brinvilliers.

En toi j'ai confiance,
Je vais quitter ces lieux.
Conservons l'espérance
De momens plus heureux.

HENRIETTE.

Adieu, prends patience ;
Il faut quitter ces lieux.
Conservons l'espérance
De momens plus heureux.

TOUS DEUX.

C'est en vain qu'un orage
S'élève contre nous ;
Il faut, avec courage,
Savoir braver ses coups.

ENSEMBLE.

Adieu, prends patience, etc.
En toi j'ai confiance, etc.

(*A la fin de cet ensemble, Henriette a reconduit Frédéric près de la cheminée ; on entend du bruit.*)

HENRIETTE.

Chut ! on vient.

FRÉDÉRIC, *lui baisant la main.*

Je me sauve.

(*Il se place dans la cheminée, pousse le ressort et disparaît. Au même moment Potel paraît à la porte de gauche.*)

SCENE XII.

HENRIETTE, POTEL, *ensuite* THÉRÈSE.

POTEL, *passant sa tête.*

Plait-il ?

HENRIETTE, *près de la cheminée.*

Quoi ?

POTEL, *regardant de tous côtés.*

Hein ? madame n'a pas appelé ?

HENRIETTE, *froidement.*

Non.

POTEL.

J'avais cru... Nous venions mettre le couvert dans cette chambre, parce que la salle à manger est encore z'encombrée de paquets.

HENRIETTE.

C'est bien.

POTEL, *à part.*

Il me semble qu'elle a z'un fier coup de soleil.

THÉRÈSE, *en dehors.*

Monsieur Potel ! venez donc m'aider à porter la table.

POTEL, *allant à la coulisse.*

Voilà ! voilà !

(*Ils apportent une table un peu en désordre, mais sur laquelle il y a déjà le jambon, une volaille froide, du vin, des couverts et deux flambeaux.*)

HENRIETTE, *à part, regardant sa montre.*

Grace au ciel ! il ne s'est aperçu de rien ; j'étais si troublée... Il est déjà tard ; mais pourvu que je sois revenue avant mon mari. (*bas à Thérèse.*) Thérèse !

THÉRÈSE, *de même.*

Madame !

HENRIETTE, *bas.*

Je suis obligée de sortir ; si monsieur rentrait, vous lui diriez que je suis à ma toilette ; vous entendez ?

THÉRÈSE, *d'un air d'intelligence.*

Suffit, madame. (*à part.*) V'là les confidences qui commencent ; c'est bon ! je pourrai aussi parler d'Isidore.

(*Elle suit sa maîtresse et sort par la gauche.*)

SCENE XIII.

POTEL, *puis* RICHEPANSE.

POTEL, *qui a vu les deux femmes se parler bas.*

La maîtresse et la domestique qui chuchotent z'ensemble, il n'y a plus de doute. (*Richepanse paraît à droite.*)

RICHEPANSE, *avec mystère.*

Potel!

POTEL, *se retournant.*

C'est vous, not' maître ?

RICHEPANSE.

Je suis revenu par le petit escalier. Eh bien ?...

POTEL.

Ça va bien.

RICHEPANSE, *respirant.*

Ah ! je t'avoue que je m'en doutais ; nous avions été trop loin, mon vieux, parce qu'il est impossible que ma femme... une femme qui m'adore.

POTEL.

Ce n'est pas ça, monsieur ; je dis que ça va bien, que j'ai des preuves.

RICHEPANSE, *avec humeur.*

Explique-toi donc !

POTEL, *d'un air mystérieux.*

D'abord le jeune homme n'a plus reparu à sa fenêtre.

RICHEPANSE.

C'est bon signe.

POTEL.

Mais en remontant, j'ai entendu ici une voix d'homme... croyez-vous que ça soye bon signe ?

RICHEPANSE.

Une voix d'homme ?

POTEL.

Qui causait avec madame.

RICHEPANSE.

Voilà la sueur froide qui me reprend.

POTEL.

Et puis, j'ai entendu comme le bruit d'un baiser.

RICHEPANSE.

D'un baiser? En es-tu bien sûr?

POTEL.

C'est comme un jour, du temps de ma femme...

RICHEPANSE, *impatienté.*

Enfin, à cette voix d'homme, à ce baiser, qu'as-tu fait?

POTEL.

J'ai ouvert la porte brusquement.

RICHEPANSE, *avec attente.*

Eh bien?

POTEL.

Madame était seule.

RICHEPANSE, *avec emportement.*

Que le diable t'emporte, damné imbécile! quand j'ai le système nerveux en ébullition... il vient me faire un tas de contes!... Quand tu me regarderas avec de grands yeux!... (*Il se jette dans un fauteuil.*) Tu vois bien qu'il n'y avait rien, que tu es un sot, que ma femme est la vertu même; et moi, je suis.. (*Pendant ces derniers mots il a ramassé machinalement le billet qu'Henriette a laisser tomber à la scène X, l'a ouvert et y a jeté les yeux.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je suis!.. ce billet!... (*Il lit.*) « Chère Henriette... » c'est pour ma femme; « dès que ton mari sera absent, deux coups dans la main... » Deux coups dans la main!

POTEL.

Quand je vous le disais.

RICHEPANSE, *retombant dans le fauteuil.*

Tais-toi, les jambes me manquent.

POTEL.

J'ai assez d'inexpérience...

RICHEPANSE, *anéanti.*

Donne-moi un verre d'eau, Potel.

POTEL.

Oui, monsieur.

RICHEPANSE.

Non; un doigt de madère plutôt... non, rien du tout; ma fureur me suffira.

POTEL.

Ça rafraîchit z'assez, monsieur.

RICHEPANSE, *se promenant avec agitation.*

La perfide! je ne m'étonne plus si elle était enchantée de l'appartement. (*l'imitant.*) « Vois-tu, bon ami, » qu'elle me disait, « il y a des dégagemens... deux entrées, c'est très com- « mode. »

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Pour ce local moi je me détermine,
Personne au moins ne nous dérangera.

Le porteur d'eau va droit à la cuisine,
Le boulanger n'entrera point par-là.
Et moi, jobard, je gobais tout cela!
Pauvres époux, craignez toujours des trames
Quand vous venez pour louer un logis;
Vous devriez penser que dans Paris,
Ce qui paraît commode pour les femmes
Est à coup sûr gênant pour les maris.

Je veux la confondre, la surprendre. Allons, j'oublie qu'il faut me rendre en prison.

POTEL.

Comment, votre pâtissier vous a condamné?

RICHEPANSE.

Sans hésiter. «Voisin! qu'il m'a dit, vous seriez mon fils que je vous condamnerais tout de même.»

POTEL.

C'est donc un Brutus que ce pâtissier-là?

RICHEPANSE, *s'excitant.*

Ces diables de conseils de discipline, ils s'embarrassent bien de l'honneur des particuliers, pourvu que les patrouilles aillent leur petit bonhomme dechemin, et que les buffleteries soient bien tenues; mais je n'obéirai pas! Mon honneur est en danger, je reste chez moi; on me condamnera à huit jours de plus, ça m'est égal! je me monte la tête; je deviens un factieux, un révolutionnaire; pour un rien je crierais: vive l'empereur!

POTEL.

Ah! monsieur...

RICHEPANSE, *hors de lui.*

Me défies-tu de crier: vive l'empereur?.. Mais ce rival, où est-il? par où a-t-il passé?

POTEL, *sccouant la tête.*

Ah! dame...

RICHEPANSE.

Il faut qu'on me le trouve; puisqu'il paraît à volonté, c'est qu'il est caché dans l'appartement. Faisons une visite générale.

POTEL.

J'vas t'allumer zun rat d'cave.

(*Musique; marche des Deux Journées.*)

RICHEPANSE, *à voix basse.*

Toi, par-là; moi, par ici.

POTEL, *à part.*

Pourvu que nous n'en trouvions pas deux, comme du temps de ma pauvre femme!

TOUS DEUX, *à mi-voix.*

AIR : *Chœur de la marche des* deux Journées.

Allons,
Cherchons
Avec prudence ;
Mais taisons-nous ;
Du calme, du silence :
Éloignons-nous.

RICHEPANSE, *prêt à sortir, ayant pris un flambeau et les mains au ciel.*

Veille, ô mon Dieu ! sur le plus infortuné et le plus malheureux de tous les époux !

(*Ils disparaissent chacun d'un côté, Richepanse à droite, Potel à gauche. La ritournelle continue pendant qu'Isidore descend par la cheminée.*)

SCENE XIV.

ISIDORE, *descendant et sortant de la cheminée avec précaution.*

Je crois que v'là z'une manière d'arriver près de sa belle qui n'est point z'à la portée de tout le monde ; mais l'amour donne des ailes au plus timide, et quand on a l'habitude des toits et des cheminées, on passe bien vite par-dessus toutes les considérations ; voyons si je m'ai bien orienté.... oui, de ce côté, la chambre de Thérèse, et par ici. (*Il se retourne et aperçoit la table à droite.*) Ah ! pauvre petite, elle a déjà mis notre couvert. C'est bien ça, le poulet, deux bouteilles de vin ; elle est Française, ma femme... Et du jambon, par exemple, v'là des bêtises !... elle a fait des façons, je n'en ferai pas moi ; les bourgeois dînent sans doute dans la salle à manger, je puis bien prendre un à-compte en attendant mon épouse ; c'est légitime et moral ! d'autant que l'appétit, elle est assez soignée.

(*Il s'assied et mange.*)

SCENE XV.

ISIDORE, *à table,* RICHEPANSE, *revenant par la droite et sans flambeau, dans le fond.*

RICHEPANSE, *à part.*

Personne ! Il faut que ce soit le diable. (*Il aperçoit Isidore qui dévore.*) Oh ! le voilà... (*l'observant de loin.*) à table, et mangeant mon dîner ; c'est sans gêne... ô turpitude ! et la Charte de 1830 qui n'a pas prévu ces infamies-là.

ISIDORE, *à lui-même.*

V'là du jambon qui est tendre comme du poulet.

RICHEPANSE, *à part.*

C'est un militaire, un pompier! quel genre! encore si c'était un lancier!

ISIDORE, *coupant une aile de poulet.*

Et du poulet qui est tendre comme du jambon.

RICHEPANSE, *à part.*

Il paraît qu'il n'a pas de préférence... Empile, empile, misérable! Ah! voilà qu'il boit à présent... Entonne, entonne, scélérat!

ISIDORE, *essuyant sa moustache.*

Ça fond dans la bouche.

RICHEPANSE, *faisant un pas.*

J'ai envie de fondre sur lui... Dieu! je suis sans armes! pas d'imprudence; fermons toutes les issues, et allons chercher mon grand sabre.... de chasseur du troisième bataillon... Malheureux! je frémis du sort qui t'attend. (*Il ferme la porte à gauche.*)

ISIDORE.

AIR : *Vaudeville de la Visite à Bedlam.*

Quel repas délicieux!

RICHEPANSE, *à part.*

C'est que vraiment il dévore.

ISIDORE.

Mais j'mang'rais bien mieux encore
Si nous étions là tous deux.

(*coupant encore une tranche de jambon.*)

Faut r'tâter de ce jambon.

RICHEPANSE.

Quel ton et quelles manières!
Coup' du jambon, mon garçon,
J'vais te tailler des croupières.

ENSEMBLE.

Pour moi quel spectacle affreux!
C'est que vraiment il dévore;
Mais il pourrait bien encore
Payer l'écot pour tous deux.

ISIDORE.

Quel repas délicieux!
C'est que vraiment je dévore;
Mais j'mang'rais bien mieux encore
Si nous étions là tous deux.

(*Richepanse s'éloigne à pas de loup, par la droite.*)

SCENE XVI.

ISIDORE, *puis* THÉRÈSE, *sortant de sa chambre.*

ISIDORE, *se retournant.*

Hein!... non... n'y a personne... (*Il mange.*) Les combustibles sont assez bonnes et les liquides ne leur z'y est pas inférieurs... (*Il avale un verre de vin; Thérèse arrive par la chambre du fond.*)

THÉRÈSE.

J'avais cru entendre la voix de monsieur, et... (*apercevant Isidore.*) Ah! mon Dieu!

ISIDORE.

Thérèse...! chut! (*Il avale son verre de vin.*)

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que tu fais là?

ISIDORE.

Tu le vois bien, je suis comme Anacréon.

THÉRÈSE.

Anacréon?

ISIDORE.

Oui, un pompier d'avant la révolution.

THÉRÈSE.

Tu m'as fait une souleur...

ISIDORE, *se levant.*

Pauvre petite femme! elle est toute tremblante; pour te calmer, baise ton époux, ton Zidore! ton sapeur-pompier... c'est légitime et moral.

THÉRÈSE, *regardant la table.*

Comment! mais tu as mangé le dîner des maîtres!

ISIDORE.

Qu'est-ce que tu dis? Il est possible que je me fusse oublié...

THÉRÈSE, *regardant les bouteilles vides.*

C'est que tu ne t'es pas oublié du tout, au contraire...

ISIDORE.

Dame! est-ce que je peux deviner? Je t'avais dit de me garder quète chose, je vois la nape mise, un régiment de bouteilles, et ma foi...

AIR: *J'ai d'l'argent.*

J'suis pompier; (*bis.*)
Au feu j'dois marcher l'premier.
D'un troupier,
D'un pompier
C'est l'devoir et le métier.

Si j'vois un flacon ou deux
Dont l'bouchon m'semble un peu vieux,
J'dis : Faut prendre garde à c'la,
Y a du feu dans ce vin-là.
J'suis pompier, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

J'n'ai jamais tant qu'aujourd'hui
Été fier d'êtr' ton mari;
Tes yeux brill'nt comm' deux tisons :
P'tit' femm', nous les éteindrons.
J'suis pompier, etc.

(Il l'embrasse.)

THÉRÈSE.

Finis donc! Ah! mon Dieu! v'là quelqu'un.

ISIDORE, *à mi-voix.*

N'aie pas peur.

SCENE XVII.

LES MÊMES, RICHEPANSE.

RICHEPANSE.

Maintenant, je vais y voir clair, et... *(Isidore souffle la lumière.)* c'est-à-dire que je n'y vois plus. *(élevant la voix.)* C'est égal, malheureux, tu ne m'échapperas pas!

THÉRÈSE, *bas à Isidore.*

C'est monsieur!...

ISIDORE, *à part.*

Sauve qui peut! Filons par où nous sommes venus. *(Il remonte par la cheminée.)*

RICHEPANSE, *courant à la porte à gauche.*

Ne bouge pas, misérable! Potel, vite de la lumière, je tiens le brigand.

THÉRÈSE, *effrayée.*

Il est perdu!...

RICHEPANSE.

Une voix de femme!... c'est elle!... la perfide!...

THÉRÈSE, *tombant dans un fauteuil.*

Quelle scène il va me faire! Ah! je vais m'évanouir...

RICHEPANSE, *lui saisissant le bras.*

Femme criminelle!... c'est donc ainsi que vous remplissez vos devoirs?

THÉRÈSE, *d'une voix faible.*

Ah! monsieur, ne me perdez pas... il n'a que des vues honnêtes...

RICHEPANSE.

Des vues honnêtes! et c'est à moi qu'elle vient dire cela! (*à Potel qui arrive par la gauche avec un bougeoir à la main.*) Potel! arriveras-tu, lambin?

SCENE XVIII.

LES MÊMES, POTEL, *un bougeoir à la main.*

RICHEPANSE.

Nous le tenons, tout est fermé. Mets-lui la main sur le collet...

POTEL, *étonné.*

N'y a personne.

RICHEPANSE, *confondu.*

Comment! il serait possible!... mais n'importe, je tiens sa complice. (*se tournant vers Thérèse qui est accablée et à moitié masquée par le fauteuil.*) Toi, que j'ai tant aimée! toi! malheureuse, qui as reçu des gages...

POTEL, *approchant sa lumière.*

Je crois bien qu'elle a reçu des gages! c'est vot' cuisinière.

RICHEPANSE, *stupéfait.*

Thérèse! voilà pour m'achever! tout s'évapore dans cette maudite maison!

THÉRÈSE.

Ah! monsieur... pourriez-vous me donner un verre d'eau?

RICHEPANSE.

Qu'est-ce que c'est? je crois qu'elle se donne les airs de s'évanouir; une servante! veux-tu bien... (*Il la tire rudement du fauteuil.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Il n'y est plus! je respire!

RICHEPANSE.

Qu'est-ce que vous faisiez là, mademoiselle?

POTEL.

Qu'est-ce que vous faisiez là?

THÉRÈSE, *troublée.*

Moi?... rien!... j'étais venue...

POTEL.

Pour introduire un amant...

RICHEPANSE.

Où est ma femme?

THÉRÈSE, *plus troublée.*

Plait-il?

POTEL.

On vous d'mande là z'où c'qu'est madame?

THÉRÈSE, *perdant la tête.*

Madame... elle est à sa toilette... parce qu'elle m'avait dit... de dire...

POTEL, *qui a regardé de côté dans la rue.*

Ce n'est pas vrai, v'là z'un fiacre qui s'arrête et madame qui en descend.

RICHEPANSE.

Elle était sortie...

POTEL, *appuyant.*

Avec un voile!...

RICHEPANSE.

Un voile! le bandeau se déchire; elle vient causer avec lui.

THÉRÈSE.

Je retourne à ma cuisine.

RICHEPANSE, *l'arretant. Potel lui barre le passage.*

Un moment! elle irait la prévenir... (*lui indiquant sa chambre.*) Entrez dans votre chambre.

THÉRÈSE.

Mais, monsieur...

RICHEPANSE, *la poussant.*

Entrez là, et pas un mot, ou je vous chasse. (*Thérèse entre dans sa chambre. Richepanse fermant la porte à clé.*) Et d'une! Mais l'amoureux où est-il? A moins qu'il ne se soit en allé en fumée.

POTEL, *écoutant.*

V'là madame qui monte.

RICHEPANSE.

Va-t-en par le petit escalier, me chercher les voisins, les passans; je veux que tout Paris soit témoin du désagrément que j'éprouve; je veux une scène, un éclat, une séparation, toutes les horreurs possibles. (*Il le pousse par la droite.*)

POTEL, *en sortant.*

S'il conserve sa tête, il aura du bonheur.

SCENE XIX.

RICHEPANSE, *seul.*

Ah! çà, voyons, où vais-je me cacher pour les surprendre? derrière ce meuble, je suis trop grand; derrière ce fauteuil, je suis trop gros. Oh! (*montrant la cheminée.*) Là, blotti dans l'obscurité; idée lumineuse, je pourrai tout voir, tout entendre. (*Il cache le bougeoir derrière un des vases de la cheminée, de manière à ne répandre sur le théâtre qu'un jour très faible.*) C'est cela! (*regardant la cheminée.*) dans cette cheminée... j'espère que j'en es-

uie ! Je vous demande un peu qu'est-ce que j'aurai l'air, au milieu de cet âtre? d'une bûche de Noël... chut! (*Il regarde à gauche.*)

AIR : *Le voilà.* (d'Emmeline).

La voilà! la voilà !
Mon cœur bat déjà.

(*Il se place dans la cheminée.*)

Allons, de la prudence;
Et de son inconstance
J'aurai bientôt vengeance;
Car la voilà.

SCENE XX.

RICHEPANSE, *dans la cheminée*, HENRIETTE, *entrant par la gauche et s'avançant avec précaution.*

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Même air.

Me voilà, me voilà ;
Mon cœur bat déjà.
Me voilà.

RICHEPANSE, *à part.*

La voilà! la voilà !
Mon cœur bat déjà.
La voilà.

HENRIETTE, *posant son voile sur un fauteuil.*

Personne !...

RICHEPANSE, *à part.*

Ne soufflons pas !

HENRIETTE.

Mon mari n'est pas rentré...

RICHEPANSE, *à part.*

Il n'a pas osé.

HENRIETTE.

Et je pourrai rassurer ce cher ami.

RICHEPANSE, *à part.*

Je t'en donnerai des *cher ami.*

HENRIETTE.

Quelle obscurité !

RICHEPANSE, *à part.*

Ça ne m'empêche pas d'y voir clair.

HENRIETTE.

Au surplus, elle n'en sert que mieux mes desseins.

RICHEPANSE, *à part.*

Oh! s'il n'y a pas de quoi faire sauter au plafond!

HENRIETTE.

Donnons vite le signal.

RICHEPANSE, *à part.*

Attention! il va paraître.

HENRIETTE *frappe légèrement dans ses mains ; après un moment de silence.*

Est-ce qu'il ne m'entend pas?...

RICHEPANSE, *à part.*

Elle ne sait pas même... (*Il frappe deux coups très fort, la cheminée tourne et l'emporte dans l'autre maison, tandis que Frédéric arrive par le même moyen. Richepanse en disparaissant.*) Qu'est-ce que c'est? (*criant.*) A la garde!

SCENE XXI.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE, *effrayée.*

Qu'y a-t-il donc?

FRÉDÉRIC, *courant à elle.*

Ne t'effraye pas, c'est moi, ma bonne Henriette.

HENRIETTE.

Mais... j'ai entendu crier?

FRÉDÉRIC, *riant.*

C'est possible, ils sont en train d'enfoncer ma porte.

HENRIETTE.

Qui donc?

FRÉDÉRIC.

Un officier de paix, la police, que sais-je, moi?... ils ont découvert ma retraite, j'ai refusé d'ouvrir; mais je ne pouvais plus soutenir le siége, j'attendais le signal avec une impatience!.. maintenant je me moque d'eux, ils peuvent arrêter ce qu'ils trouveront!... Eh bien! quelles nouvelles?

HENRIETTE.

Ah! j'ai eu bien peur; sais-tu que c'est terrible un procureur du roi?

AIR: *Pour le chercher j'arrive en Allemagne.*

Oui, son regard, sa mine menaçante,
En arrivant ont doublé mon effroi;
Je pris pourtant une voix suppliante,
D'un air plus doux il s'approcha de moi.

Voyant des pleurs qui mouillaient mes paupières,
Il s'écria : Pourquoi pleurer ainsi?
Vos jolis yeux attendriraient des pierres...
Et j'ai bien vu qu'il était attendri.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Excellent début!...

HENRIETTE.

Mais quand je t'ai nommé, juge de ma surprise...

RICHEPANSE, *criant en dehors.*

C'est une horreur, un guet-à-pens... je déposerai une pétition sur le bureau de la chambre des députés.

HENRIETTE.

Mon mari !

FRÉDÉRIC.

Encore !

HENRIETTE.

Il est entouré de gardes !

FRÉDÉRIC.

C'est pour moi !... (*se jetant sous la table qui est à sa portée et dont la nappe le cache.*) Ma foi, je n'ai que le temps...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, RICHEPANSE, *sa coiffure et ses habits en désordre,* UN OFFICIER DE PAIX, QUATRE SOLDATS, *entrant par la gauche, puis* POTEL, *suivi de quelques voisines.*

CHŒUR.

AIR : *La débutante est triomphante.*

La résistance
Est une offense,
Moins d'insolence
Et plus d'obéissance.
La résistance
Est une offense;
Mais, croyez-moi,
Marchez, de par la loi.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

RICHEPANSE, *se débattant.*

Je vous dis que c'est une arrestation illégale, que je suis bon citoyen; la preuve, c'est que je suis condamné à la prison pour trois gardes manquées.

POTEL, *entrant avec les voisines par la droite.*

J'amène les voisines... (*Il aperçoit son maître entre les gardes.*) Comment, not' maître, c'est vous qu'est arrêté?

RICHEPANSE.

Tu le vois bien, animal... (*à l'officier.*) Finissons, monsieur; de quoi suis-je coupable?

L'OFFICIER DE PAIX.

Vous avez écrit contre le gouvernement.

RICHEPANSE.

Moi?

L'OFFICIER.

Vous avez fait une brochure très piquante et très spirituelle.

HENRIETTE, *vivement.*

Monsieur, mon mari en est incapable, on vous a trompé.

L'OFFICIER, *saluant.*

Madame est votre épouse?

RICHEPANSE, *sèchement.*

Oui, monsieur.

L'OFFICIER, *gravement.*

Madame est fort jolie.

RICHEPANSE.

Je suis un ancien marchand de comestibles.

L'OFFICIER.

Et vous logez?

RICHEPANSE.

Ici.

L'OFFICIER.

Pourquoi vous a-t-on arrêté dans la maison voisine?

RICHEPANSE.

Je n'en sais rien.

L'OFFICIER.

Et armé de votre sabre?

RICHEPANSE.

Je ne l'ai jamais tiré du fourreau, monsieur; je suis connu.

L'OFFICIER.

Vous vous nommez Frédéric Adolphe Durand?

HENRIETTE.

Du tout, il se nomme Jean Bonaventure Richepanse.

L'OFFICIER.

Madame est votre épouse?

RICHEPANSE, *avec humeur.*

Oui, monsieur.

L'OFFICIER.

Madame est fort piquante.

RICHEPANSE.

Voilà deux fois que vous le dites.

L'OFFICIER.

Du moment qu'il y a erreur de nom, je me retire.

RICHEPANSE, *l'arrêtant.*

Du tout, monsieur, c'est moi qui vous arrête maintenant.

L'OFFICIER.

Comment?

RICHEPANSE.

C'est-à-dire je vous prie de vous arrêter... je vous somme de faire une perquisition générale chez moi et de me trouver un amant qui y est caché.

TOUS.

Un amant!

HENRIETTE, *indignée.*

Quelle horreur! comment, monsieur, vous osez...

RICHEPANSE, *furieux.*

Oui, perfide, je dévoilerai votre conduite à la face de l'univers.

HENRIETTE.

Mais, monsieur...

RICHEPANSE.

Je n'écoute rien.

L'OFFICIER.

Et cet amant, où est-il?

RICHEPANSE.

Pardi! si je le savais, je ne vous le demanderais pas. (*allant à la cheminée.*) Imaginez-vous que j'étais là, bien tranquille, près de cette cheminée, quand tout à coup...

SCENE XXIII.

LES MÊMES, ISIDORE, *se laissant tomber du tuyau de la cheminée; il est barbouillé de suie.*

ISIDORE.

Je n'y tiens plus, gare là-dessous.

RICHEPANSE, *se sauvant à l'autre bout du théâtre et jetant un grand cri.*

Ahi!

TOUS.

Quelle figure!

ISIDORE.

Pardon, excuse, la compagnie, si j'entre ainsi sans me faire annoncer.

RICHEPANSE.

C'est lui! c'est mon horrible pompier! Malheureux, tu ne fugis pas!...

L'OFFICIER.

Comment vous trouviez-vous là, pompier?

ISIDORE, *embarrassé.*

J'vas vous dire, mon magistrat : je passais dans la rue, j'ai z'entendu crier z'au feu, j'ai cru que c'était dans c'te cheminée, alors je me suis t'élancé et... me v'là.

RICHEPANSE.

Qu'est-ce qu'il dit? Il s'est élancé de la rue là-haut! c'est d'une invraisemblance!... qu'on le saisisse toujours.

(*Thérèse frappe à la porte de sa chambre.*)

THÉRÈSE, *criant.*

Monsieur, ouvrez, ouvrez, je vous en prie!

RICHEPANSE, *faisant un saut en arrière.*

Encore quelqu'un qui nous tombe du ciel! (*Potel ouvre.*)

SCENE XXIV.

LES MÊMES, THÉRÈSE, *tout éplorée.*

THÉRÈSE, *accourant.*

Ah! madame, ah! monsieur, pardonnez; c'est pour me voir qu'il s'est exposé, c'est mon mari!

RICHEPANSE, *avec joie.*

Comment, Thérèse, qu'est-ce que tu dis? le pompier est ton mari? tu en es bien sûre?

ISIDORE.

Je m'en flatte.

RICHEPANSE.

Ah! mes amis! ma chère femme! mon pauvre Potel! je l'échappe belle!

POTEL, *bas.*

Pas encore, monsieur.

RICHEPANSE.

Comment?

POTEL, *baissant la voix, et montrant la table.*

Il y en a un autre... je vois des pieds!

RICHEPANSE.

Imbécile! ce sont les pieds de la table.

POTEL, *de même.*

Du tout! il y a des jambes à côté des pieds.

RICHEPANSE.

Comment? (*Isidore et Thérèse vont enlever la table comme pour remettre le couvert, et découvrent Frédéric.*)

FRÉDÉRIC, *se levant en riant.*

N'ayez pas peur, c'est moi!

TOUS.

Un jeune homme !

HENRIETTE.

Mon frère !

RICHEPANSE.

Frédéric Durand !

L'OFFICIER.

Celui que je dois arrêter.

HENRIETTE.

Et que vous n'arrêterez pas ; tout est expliqué : L'auteur de cette malheureuse brochure n'a pas voulu qu'un autre fût inquiété pour lui ; il s'est nommé, et voici l ordre qui annule toutes poursuites contre mon frère.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible ?

L OFFICIER, *examinant l'ordre.*

C'est parfaitement juste. (*aux soldats.*) Nous pouvons nous retirer.

RICHEPANSE.

Un moment, messieurs, vous ne nous quitterez pas ainsi. Thérèse ! vite, du bordeaux, du champagne, toute ma cave !

HENRIETTE.

Oui, messieurs, j'espère que vous accepterez.

L'OFFICIER, *à Richepanse.*

Madame votre épouse est fort aimable

RICHEPANSE.

Laissez donc ma femme tranquille. Ah ! quel bonheur quand on a cru être... et qu'on se trouve au contraire... (*à sa femme.*) Femme céleste ! me pardonneras-tu ?

HENRIETTE, *froidement.*

Je ne le devrais pas, monsieur ; mais accordez d'abord la main de votre nièce à mon frère, et nous verrons.

RICHEPANSE, *à part.*

Il n'y a pas à hésiter; si elle voulait se venger... diable ! (*à Frédéric.*) Touchez là, mon neveu ; monsieur Camus aura un pied de nez. (*à sa femme.*) Allons, bobone, embrasse ton pauvre loulou, ton gros chat... (*à Potel qui est dans un coin.*) Eh bien ! mon vieux Potel, quand je te disais que tu étais stupide avec tes idées...

POTEL, *à demi-voix.*

Qui sait, monsieur ? il y en a peut-être un troisième ! du tems de ma pauvre femme...

RICHEPANSE, *vivement.*

Veux-tu me faire un plaisir, Potel ? Va-t-en au diable avec ta femme !

CHOEUR.

AIR : *Chœur final des* deux Mondes.

Désormais plus d'orage,
Plus de soupçons jaloux.
Et que chaque ménage
Prenne exemple sur nous. / vous.

RICHEPANSE, *au public.*

AIR : *Vaudeville d'*Heur et Malheur.

Si les terreurs d'un pauvre époux
Par bonheur vous ont fait sourire,
Nous n'attendrons ici de vous
Ni grand tapage ni délire.
Sans éclat comblez notre espoir,
Quand notre tâche est terminée,
Messieurs, arrangez-nous ce soir
Un succès sous la cheminée.

FIN.

MISE EN SCÈNE

DE

LA CHEMINÉE DE 1748.

La *gauche* et la *droite* indiquent celles des spectateurs.

Au lever du rideau, Isidore est au milieu près de la che-ıinée, Potel à la gauche, Thérèse à gauche d'Isidore; Hen-ette entre par la gauche et se place entre Potel et Thérèse. Ces ɜux derniers sortent par la droite. Lorsque Henriette reparaît ec Potel, qui traverse le théâtre et sort à gauche, Isidore t à gauche au fond, Thérèse au milieu. Isidore sort par la ıuche.

Thérèse reste, ayant Henriette à sa droite.

Richepanse, venant de la gauche, se tient au milieu. Thérèse rt par la gauche.

Richepanse. Henriette à sa droite ; celle-ci sort par la gauche.

Richepanse seul. Potel, venant de la gauche, reste de ce côté.

Thérèse arrive, venant de la gauche, et se tient au milieu ; elle rt par où elle est entrée.

Aux mots : *Bras croisés*, Richepanse passe à la droite de Po-l. Henriette, entrée par la gauche, se tient à la droite de son ari, qui a Potel à sa gauche ; tous deux sortent par la gauche.

Henriette seule. Frédéric, sorti de la cheminée, se tient à la uche d'Henriette. Il disparaît par le même côté au moment Potel arrive par la gauche. Ce dernier aide Thérèse à porter table toute servie venant de la gauche, qu'il place à la droite Henriette sort par la gauche suivie de Thérèse.

Richepanse entre par la droite et se tient à la gauche de Po-. Aux mots : *Que le diable t'emporte!* il va s'asseoir à la gauche, is se promène. Il sort par la droite et Potel par la gauche.

Isidore descend par la cheminée et va se mettre à table.

Richepanse entre par la droite, se tient au fond et sort par il est venu.

Thérèse vient de la porte du fond et se tient à droite d'Isidor puis elle s'approche de la table et se trouve à la gauche de s mari lorsqu'il lui chante ses deux couplets; il passe ensui pour souffler la bougie, puis va vers la cheminée *. Thérè s'assied près de la table. Richepanse, venant de la droite, tient à la droite de Thérèse. Potel entre par la gauche et reste ce côté. Richepanse fait entrer Thérèse au fond et va se plac dans la cheminée, après la sortie de Potel par la droite. He riette entre par la gauche, et Richepanse disparaît tandis que Fr déric sort de la cheminée. Ce dernier se tient à la gauche de sœur et va se mettre ensuite sous la table, à droite.

Richepanse, suivi de l'officier de paix et de trois soldats, en par la gauche et reste de ce côté. L'officier est entre lui et He riette **.

Isidore, descendu de la cheminée, se place entre Richepar et l'officier.

Potel, arrivé avec les voisines par la droite, se tient en a rière, puis va se placer à côté de son maître. Thérèse entre p la porte du fond.

Dernière position des personnages prise de la droite d spectateurs:

Isidore, Thérèse, Frédéric, Henriette, l'officier de pai Richepanse, Potel.

Note pour le machiniste.

L'intérieur de la cheminée a 1 pied 5 pouces de profonde sur 4 pieds 9 pouces de large et 6 pieds 3 pouces de haut. L joues sont ferrées derrière la ferme du salon; au milieu de joue de droite est une cassette pour descendre et monter pompier.

Le fond, de 4 pieds 9 pouces de large, se compose de de châssis entrant l'un dans l'autre; les montans du premier 6 pouces de large avec une traverse ordinaire dans le haut, patin en fer au bas et une traverse en hêtre de 2 pouces 3 lign carrés passée en affourchement entre les deux montans; ce

* Nuit complète.

** Le jour reparaît.

verse porte une platine percée pour recevoir le pivot qui est sé sur la traverse du haut du deuxième châssis qui est le âssis tournant; celui-là est entoilé des deux côtés, et a 3 ds 9 pouces de large sur 5 pieds 6 pouces de haut; il y a ux goujons sur le bas servant pour le tenir sur la plate-forme culaire.

La plate-forme circulaire en bois de 16 lignes d'épaisseur, 3 ds 8 pouces de diamètre, est cannelée sur champ à 8 lignes de fondeur et 10 lignes de large; ce plateau est barré de quatre rres en fer, dont deux au milieu à 15 lignes de distance l'une l'autre pour poser entre ces deux barres le châssis tournant, nt les deux goujons entrent dans le plateau; sous ledit, quatre ulettes avec platine montée sur chape, lesdites entaillées dans paisseur du bois de sorte que les roulettes ne dépassent que 6 lignes; ces roulettes circulent sur un bâti dont le bois est s épais à la face qu'au lointain pour le mettre de niveau. ux battans au milieu dépassant de 5 pouces le plateau et af-rchant les montans du premier bâti de fond : au milieu est as-nblé sur ces deux traverses un morceau de hêtre dans lequel sse un boulon servant d'axe au plateau et qui le tient avec la ite-forme; cette petite traverse en hêtre dépasse de 6 lignes autres traverses pour empêcher de fatiguer les roulettes.

Trois tours de fils dans la gorge du plateau le font tourner; la verse du châssis de la devanture de cheminée forme la de-nture de l'âtre qui est complétée par deux écoinsons en quart cercle à droite et à gauche du plateau circulaire.

Le modèle de la cheminée est déposé chez M. *Collignon*, correspondant des âtres, rue de Cléry, n° 9.

UNE AFFAIRE

D'HONNEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM MÉLESVILLE ET RAOUL,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 19 JUILLET 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MATHIEU, marchand retiré.	M. Lepeintre aîné
MADAME MATHIEU, sa femme.	Mme Tobi.
VICTORINE, leur fille.	Mlle Pernon.
ARMAND DUBRIEL.	M. Derval.
FRANCJEU, maître d'escrime et maréchal-des-logis de chasseurs.	M. Lhéritier.
VINCENT, domestique de Mathieu.	M. Beau.
Un Sergent de ville.	M. Masson.

La scène se passe à Paris, chez M. Mathieu.

Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'é sur le théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ai de suite.

S'adresser, pour la partition, à M. Guénée, chef d'orchestre du théâtre Palais-Royal.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGI
rue de Verneuil, n° 4.

UNE

AFFAIRE D'HONNEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un salon très simple. Portes de fond et de côtés ; à droite, une table servie pour un déjeuner de quatre couverts.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MATHIEU, VINCENT.

(*Vincent traverse le théâtre avec un panier sous le bras et des paquets enveloppés de papier.*)

MADAME MATHIEU, *le rencontrant.*

Eh! bon Dieu! Vincent, que portez-vous là? d'où venez-vous?

VINCENT.

Des Américains, notre maîtresse, où monsieur m'a envoyé dès le matin.

MADAME MATHIEU, *regardant dans le panier.*

Des perdreaux aux truffes, des olives, des anchois...

VINCENT.

Et des pieds farcis à la Sainte-Menehould!... Vient-il de bonnes choses de c't'Amérique!

MADAME MATHIEU.

Qu'est-ce que tout cela signifie?... mon mari qui ne reçoit jamais personne... il faut qu'il y ait quelque chose...

VINCENT.

C'est ce que je me suis dit, chemin faisant.

MADAME MATHIEU.

Et as-tu deviné?

VINCENT.

Dame! à force de chercher... Voyez-vous, notre maîtresse, n'en dites rien; mais il paraît que monsieur... Ah! mon Dieu! le voici, je me sauve. (*Il reprend son panier et sort à gauche.*)

SCÈNE II.

MADAME MATHIEU, MATHIEU, *entrant par le fond.*

MATHIEU, *à la cantonade.*

Vous entendez? le vin frais, le café bouillant, et avertissez l'écaillère.

MADAME MATHIEU.

Comment!... des huîtres aussi?...

MATHIEU, *d'un air riant.*

Oui, des huîtres, ma femme.

MADAME MATHIEU.

Ah! çà, monsieur Mathieu, vous me direz peut-être ce qui vous passe par la tête!... ce luxe, ce déjeuner splendide! un ancien marchand de bas!...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Vous qu'on citait pour la prudence,
Vous qui craigniez tant la dépense;
Ainsi qu'un banquier du grand ton
Vous répandez l'or à foison.
Ce brillant et fol étalage
Me semble d'un mauvais présage.
Hélas! seriez-vous au moment
De déposer votre bilan?

MATHIEU.

Du tout, du tout, madame Mathieu; c'est mon génie qui travaille!

MADAME MATHIEU.

Votre génie!... Je savais bien, mon ami, que vous n'étiez pas dans votre assiette ordinaire.

MATHIEU.

Ça m'est venu comme une fusée... et quand vous connaîtrez le plan admirable que j'ai formé; écoutez... vous vous rappelez bien la foule qu'il y avait hier au soir à la Gaîté?

MADAME MATHIEU.

Je crois bien, nous avons eu un mal affreux, ma fille Victorine et moi, à trouver deux places à la galerie.

MATHIEU.

Plaignez-vous, je vous le conseille. Et moi donc, qui ai payé trois francs une demi-place à l'orchestre; moitié assis, moitié debout. Mais je n'y ai pas de regret; j'ai passé une soirée charmante Avez-vous remarqué le jeune homme qui était à côté de moi?

MADAME MATHIEU.

Un blond... une mise élégante.

MATHIEU.

C'est cela, charmant garçon. Il m'étouffait! et vous sentez ue quand on s'écrase mutuellement, ça établit bien vite la onfiance et l'amitié. Nous avons parlé des mérinos, de la prin-esse du mélodrame, des bas de coton à jour... c'était ma par-e, les bas de coton; et aux discours de mon voisin, j'ai vu ır-le-champ que j'avais affaire au fils de mon ancien ami, ce on Dubriel, le plus riche et le plus honnête manufacturier de audebec.

MADAME MATHIEU.

Mais quel rapport...

MATHIEU.

Un moment donc; vous êtes d'une pétulance! Je me suis dit c'est toujours la première chose à laquelle pense un bon père ı voyant un jeune homme aimable), je me suis dit: Voilà qui onviendrait merveilleusement à notre fille Victorine.

MADAME MATHIEU.

Comment! il se pourrait?

MATHIEU.

Le difficile était de trouver un moyen adroit de l'attirer chez ous sans qu'il se doutât de rien, car d'aller lui dire tout bon-ement: Monsieur, j'ai une fille fort agréable; faites-moi l'a-itié de venir dîner... c'était commun, c'était plat; pas de pi-ıant... pas d'originalité... je cherchais quelque chose de plus génieux. Dans l'entre-acte et au milieu d'une profonde dis-rtation sur les tricots et les baréges, je m'écrie tout à coup: h!... une jolie femme! Ce n'était pas de votre côté. Où donc, t mon voisin? Là, à la galerie, ce chapeau lilas. Pas mal; et s deux jeunes personnes avec des manches à l'imbécile... ıarmantes! Et tout doucement je dirigeais ses yeux du ɔté de notre Victorine; il l'aperçoit et soudain, comme un ılcan: Ah! celle-ci les vaut toutes; voyez donc... quel sourire acieux, quel regard, quelle fraîcheur!... Jugez de ma joie. elle-là, dis-je d'un air indifférent, et pour ne pas pas avoir ir... à côté de cette bonne femme, la grosse maman. C'était ɔus. . Hum!... de ces visages qu'on voit partout et dont on ne t rien, la beauté du diable.

MADAME MATHIEU.

Êtes-vous fou d'avoir parlé ainsi?

MATHIEU.

Très sensé au contraire... je le piquais au jeu... effet sûr. Il y a rien qui enflamme comme la contradiction; aussi mon ıne homme prend feu; je résiste, il s'obstine; je m'entête: fin cet excellent jeune homme, que j'aime déjà comme un , s'emporte, prétend que je l'ai insulté, me propose le duel, j'accepte.

MADAME MATHIEU.

Miséricorde! un duel! et voilà ce beau trait de génie?...

MATHIEU.

Certainement... j'ai trouvé très drôle de commencer la co naissance par une dispute... Je lui ai donné mon adresse, et l'attends.

MADAME MATHIEU.

Pour vous battre?

MATHIEU.

Laissez-moi donc tranquille, madame Mathieu... est-ce q je fais de ces bêtises-là!... Ah! bien oui, toucher une épée ou u pistolet, moi qui n'ai jamais manié que la demi-aune... Du tout. je l'attends de pied ferme pour déjeuner... C'est sur ce terrai là que j'aime à me mesurer... Mon étourdi voit Victorine... su prise, coup de théâtre, changement à vue... Croyez-vous q le jeune Armand soit alors d'humeur à se couper la gorge av le père de Chimène?

MADAME MATHIEU.

Je comprends. Ah! mon ami, que vous avez d'esprit!... voilà donc enfin notre chère fille établie selon nos vœux.

MATHIEU.

Je m'en flatte... mais que Victorine ne se doute de rien, dérangerait toutes mes combinaisons. Ah! çà, allez surveiller partie de la toilette. C'est essentiel; il faut que toute la famil soit sous les armes.

MADAME MATHIEU, *s'éloignant.*

Soyez tranquille... (*revenant.*) Ah! mon Dieu! je fais une r flexion... vous avez donné votre nom, et Armand sait que vo êtes l'intime ami de son père... il se doutera...

MATHIEU.

Prévu... La portière et Vincent ont le mot: pour aujourd'hu je ne suis plus monsieur Mathieu, je m'appelle Blansac.

MADAME MATHIEU.

Blansac! comment! le nom de notre voisin du numéro 17 d'un férailleur de profession, qui se bat avec tout le monde, q en fait métier, et qui, dernièrement encore, a blessé deux off ciers; cela peut vous compromettre.

MATHIEU.

Bon, bon, c'est entre nous, et pour une ou deux heures.

MADAME MATHIEU.

Air *du Vaudeville de Partie carrée.*

Mais songez donc qu'il ne s'est fait connaître
Dans tout Paris que comme un spadassin;
Prendre son nom, c'est dangereux peut-être.

MATHIEU.

Du tout, vraiment ; cela sert mon dessein.
Il me fallait, près de mon adversaire,
Ne point passer pour un bourgeois poltron.

MADAME MATHIEU, *souriant.*

C'est très bien vu, vous ne pouviez mieux faire
Que de changer de nom.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MATHIEU, *seul.*

Par exemple, je crois que c'est la première fois qu'un bon père s'est avisé de se mettre un duel sur les bras pour établir son enfant... C'est véritablement enlever un gendre à la pointe de l'épée.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Ah! si pour marier sa fille
On trouve heureux le moyen que je prends,
Que de bons pères de famille
Vont chercher noise aux jeunes gens!
Pour le bon ordre dans la ville,
Je vois d'ici déjà nos magistrats
Qui par prudence, à domicile,
Consigneront tous les papas.

(*On entend sonner.*) On sonne... c'est Armand sans doute; attention, et déployons toute la vigueur dont je suis susceptible.

VINCENT, *annonçant.*

Monsieur Armand Dubriel. (*Armand entre et Vincent sort.*)

SCÈNE IV.

MATHIEU, ARMAND.

MATHIEU, *avec aplomb.*

Salut à monsieur Armand.

ARMAND, *froidement.*

Votre serviteur, monsieur.

MATHIEU.

Exact, à la minute... c'est très bien, jeune homme... Nous autres, braves, nous aimons cela.

ARMAND.

Vous êtes prêt sans doute?

MATHIEU.

Toujours prêt, jeune homme... quand on a blanchi sous le harnois.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Mais reposez-vous, je l'exige.

ARMAND.

C'est inutile.

MATHIEU.

Si, mon cher.

ARMAND.

Partons.

MATHIEU.

Vous avez chaud, vous dis-je,
Et je crains pour vous le grand air.

ARMAND, *étonné.*

Mais quel singulier caractère !
Pouvais-je croire, en vérité,
Que ce serait mon adversaire
Qui prendrait soin de ma santé ?

MATHIEU, *à part.*

Ah! diable, il a raison; je le dorlotte comme s'il était déjà mon gendre... Hum! (*haut et d'un ton sec.*) Monsieur, nous n'avons pas réglé le choix des armes... sabre, pistolet ou épée ?

ARMAND.

Comme vous voudrez!... si cela vous est indifférent... le pistolet.

MATHIEU.

Le pistolet, soit... la dernière fois c'était à l'épée, ça me changera.

ARMAND, *à part.*

Il paraît que c'est un habitué; on m'a bien dit que monsieur Blansac... mais, à cette tournure, on ne devinerait jamais un tapageur !

MATHIEU.

Vous avez un témoin, jeune homme ?

ARMAND.

Non... étranger dans la capitale...

MATHIEU.

Comment! pas quelque ami, quelque parent ?

ARMAND.

J'ai bien un cousin, maréchal-des-logis dans les chasseurs à cheval, assez mauvaise tête, et dont l'éducation a été fort négligée. Je lui ai écrit, ce matin, mon aventure, pour qu'il pût prévenir ma famille en cas de malheur. Mais si vous le permettez, nous nous passerons de témoins.

MATHIEU.

Bien volontiers, je n'y tiens pas plus que vous. (*à part.*) Pour ce qu'ils auraient à voir...

ARMAND.

En ce cas, partons vite.

MATHIEU.

Un moment... Diable! je ne sors jamais à jeun; mon médecin me l'a défendu... Nous allons commencer par déjeuner.

ARMAND.

Comment, monsieur?

MATHIEU.

Ça vous étonne... Un duel entre gens d'honneur n'empêche pas les procédés et la côtelette ... au contraire.

ARMAND, *à part.*

Quel original!... (*haut.*) Quoi! monsieur, déjeuner ensemble avant de nous battre!

MATHIEU.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Je sais que ce n'est pas l'usage;
Plus d'un brave que je connais
Aime bien mieux, en homme sage,
Que le déjeuner vienne après.
Par ce calcul jamais d'alarmes;
Car, dès que l'on a fait servir,
On pose bien vite les armes
Pour ne rien laisser refroidir.

Moi, monsieur, je déjeune d'abord, et une fois cette affaire-là coulée à fond, on n'a plus d'arrière-pensée, et l'on se tue avec une liberté d'esprit... Vous verrez que vous vous en trouverez bien. (*Il appelle.*) Vincent, servez.

ARMAND.

Non, monsieur, je ne puis accepter; je reviendrai vous prendre dans un instant.

MATHIEU, *vivement.*

Je ne le souffrirai pas, et dussé-je avoir une seconde affaire!... Justement, voici le déjeuner... et ma femme...

ARMAND, *frappé.*

Votre femme!... Quoi! monsieur, vous êtes marié!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME MATHIEU, VICTORINE ET VINCENT, *qui sert les huîtres.*

MATHIEU.

Arrivez donc, ma chère... Monsieur Armand, mon nouvel ami, qui refuse de déjeuner avec nous!

ARMAND.

Madame... (*Il aperçoit Victorine.*) O ciel !

VICTORINE, *à part.*

C'est le jeune homme d'hier qui m'a tant regardée.

MATHIEU, *bas à sa femme.*

Voyez-vous le coup de théâtre!

ARMAND, *à part.*

AIR : *Fragment du Valet de chambre.*

C'est bien elle, c'est elle-même !
Devais-je croire à ce bonheur ?

VICTORINE, *à part.*

Je n'y conçois rien, c'est lui-même;
Son aspect fait battre mon cœur.

MATHIEU, *à Armand.*

Puisqu'en dépit de mes prières
Vous refusez de déjeuner,
Allez, mon cher, à vos affaires :
Moi, je ne veux pas vous gêner.

ARMAND, *bas à Mathieu.*

Quoi ! monsieur, c'était votre fille?

MATHIEU, *feignant de ne pas l'entendre.*

Nous ne retenons plus vos pas.

MADAME MATHIEU.

Monsieur ne refusera pas
Notre déjeuner de famille.

ARMAND, *troublé.*

Mais je craignais d'être indiscret;
J'accepte. (*à part.*) Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je fait ?

ENSEMBLE.

Oui, c'est elle, c'est elle-même :
L'espoir vient agiter mon cœur.
Comment cacher mon trouble extrême ?
Comment réparer mon erreur?

VICTORINE, *à part.*

Je n'y conçois rien, c'est lui-même,
Son aspect fait battre mon cœur.
Mais d'où vient donc ce trouble extrême,
Est-ce d'espoir ou de frayeur ?

MONSIEUR *et* MADAME MATHIEU.

Voyez, voyez quel trouble extrême

Vient de s'emparer de son cœur.
Ah! si c'est ma fille qu'il aime,
Rien n'égalera mon bonheur.

MATHIEU, *à Armand.*

Allons, pas de timidité, jeune homme; le temps se passe, et vous savez que nous avons une petite course à faire... Placez-vous près de ma femme... bien... Toi, Victorine, à côté de moi... C'est cela. (*Ils se placent.*) Profitons des momens agréables... on ne sait ni qui vit, ni qui meurt. (*On sert; moment de silence.*)

ARMAND, *à part.*

Comment réparer ma sottise? Il est impossible qu'il veuille sérieusement se battre... quand mon admiration pour sa fille a été la seule cause...

MADAME MATHIEU.

Monsieur ne mange pas...

MATHIEU, *avalant une huître.*

Les huîtres sont fraîches pourtant... mais les jeunes gens ont toujours quelque chose qui leur ôte l'appétit.

MADAME MATHIEU.

Monsieur n'est pas de Paris?

ARMAND.

Non, madame.

MADAME MATHIEU.

Monsieur y vient pour affaires sans doute?...

MATHIEU.

Pour se marier, peut-être?

ARMAND.

Mais... c'est possible. (*Victorine renverse le sucrier.*)

MADAME MATHIEU.

Prenez donc garde, ma fille; vous êtes aujourd'hui d'une maladresse...

ARMAND, *regardant Victorine.*

Je vous avouerai, cependant, que mon mariage n'est encore que dans ma tête, et que le motif qui m'attire ici est l'embarras d'un de mes amis qui se trouve dans une position fort singulière.

MATHIEU.

Ah! ah! une étourderie de jeunesse.

ARMAND.

Oui, un amour subit; une jeune personne charmante qu'il a rencontrée, et dont la vue a produit sur lui une impression... Malheureusement un monsieur, qui ne partageait pas son enthousiasme, s'avise de critiquer cette jeune personne; mon ami la défend avec tant de vivacité, qu'il finit par provoquer l'inconnu en duel; et jugez de son désespoir... c'était le père de celle qu'il aime.

VICTORINE.

Le père!

MADAME MATHIEU.

Ah! pour le coup... c'est trop fort; vous brodez.

MATHIEU.

C'est possible à la rigueur.

ARMAND.

Vous sentez que mon ami est prêt à avouer ses torts, qu'il brûle de trouver une occasion de les réparer. (*regardant Mathieu.*) Il m'a même chargé de confesser qu'il était un fou... un extravagant; mais se contentera-t-on de cette déclaration?... cela m'inquiète.

MADAME MATHIEU.

Moi je pense que le père doit être excessivement flatté...

VICTORINE.

Certainement le père doit être très flatté...

MATHIEU.

Ta, ta, ta, très flatté... moi, ce n'est pas mon opinion, du tout, du tout, du tout...

ARMAND.

Comment!...

MATHIEU.

Je sais bien que les femmes traitent les affaires d'honneur comme des misères, comme leurs chiffons; mais nous autres hommes... Tudieu!... les affaires d'honneur... je n'en ai jamais arrangé une seule; (*à part.*) il est vrai que je n'en ai jamais eu.

ARMAND, *déconcerté.*

Ainsi, monsieur, vous pensez...

MATHIEU.

Qu'à la place du père je serais inflexible; je dirais à votre ami... Un verre de Chablis, mon cher Armand. (*Il verse en continuant.*) Je lui dirais : Monsieur, je ne veux pas faire blanc de mon épée... mes preuves sont faites, et ce n'est pas une balle de plus ou de moins qui me rendra plus gras; mais on n'outrage pas impunément un brave. Il y a eu insulte, monsieur; quelle qu'en soit la cause, il faut qu'elle soit lavée radicalement; et quand le vin est tiré, il faut le boire; voilà. A votre santé, mon cher Armand. (*Il avale son verre de vin, et on se lève.*)

ARMAND.

Mais, monsieur, si le jeune homme adorait votre fille, s'il essayait de vous fléchir?

MATHIEU.

Cela ne suffit pas, monsieur... s'il essayait!

MADAME MATHIEU, *bas à son mari.*

Allons, mon ami... en voilà assez, c'est le moment de s'expliquer.

MATHIEU, *bas.*

Du tout, ce n'est pas encore clair; il ne parle pas de ma-
iage.

MADAME MATHIEU, *de même.*

Mais enfin...

MATHIEU, *de même.*

Il y viendra; ne brusquons pas le dénouement; laissez-moi
aire.

SCENE VI.

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT.

La marchande de modes est là qui demande madame.

MATHIEU, *à part.*

C'est fort heureux. (*bas à sa femme.*) Allez-y vite, vous gâte-
iez tout.

MADAME MATHIEU.

Mais, mon ami...

MATHIEU, *haut.*

C'est bien! c'est bon! Monsieur Armand sait qu'une maîtresse
e maison... il vous excusera; d'ailleurs, nous avons une petite
romenade à faire ensemble, un tour au bois de Boulogne... Je
ais chercher ma canne et mon chapeau. (*bas à Armand.*) Mes
istolets à double détente, (*haut.*) et je suis à vous dans la mi-
ute.

ARMAND, *à part.*

Allons, il ne veut pas en démordre.

MATHIEU, *bas à sa femme.*

Il faut bien leur donner le temps de se connaître un peu
nieux.

MADAME MATHIEU, *bas.*

C'est juste. (*saluant.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur... Victo-
ine, attendez votre maîtresse de dessin. (*Elle sort.*)

MATHIEU, *bas à Armand, d'un air solennel.*

A nous deux, jeune homme...

ARMAND, *avec fermeté.*

Je vous attends, monsieur.

MATHIEU, *de même et lui serrant la main.*

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre long-temps! (*Il entre
ans son cabinet, Vincent a enlevé le déjeuner.*)

SCÈNE VII.

ARMAND, VICTORINE.

ARMAND, *à part.*

Impossible de lui faire entendre raison... Si j'insiste il croira que la crainte... Quelle situation... et comment en sortir!

VICTORINE, *à part.*

Pauvre jeune homme, comme il paraît affligé de l'aventure de son ami! cela prouve qu'il a bien bon cœur. Oh! il faut absolument qu'il l'empêche de se battre, et puisqu'il est lié avec mon père... je puis bien lui parler.

ARMAND, *de même.*

Et me laisser seul avec sa fille, c'est un raffinement de cruauté. (*haut.*) Monsieur votre père s'est montré bien rigide, tout à l'heure.

VICTORINE.

Ah! oui, cela m'étonne ; c'est l'homme du monde le plus pacifique, le plus paisible : je ne le reconnaissais pas.

ARMAND.

En vérité!

VICTORINE.

Lui qui d'ordinaire prêche toujours contre les duels...

ARMAND, *à part.*

Allons... il paraît qu'il cache à sa famille ses funestes habitudes!...

VICTORINE.

Aussi, malgré tout ce qu'il a dit, je vous engage bien à empêcher votre ami de se battre. Ce sera une bonne action.

ARMAND.

Je le voudrais, mais, maintenant...

VICTORINE.

Oh! je vous prie, monsieur Armand, vous qui paraissez d'un caractère doux et conciliant... Ce n'est pas que moi, je trouve que le père a grand tort... certainement c'est ridicule à lui.

AIR *du Vaudeville du premier Prix.*

De sa fille un père équitable
Devrait-il médire, en effet!
Défendre qu'on la trouve aimable,
C'est avoir l'esprit bien mal fait.
Avec un pareil caractère,
Jugez donc si nous aurions peur :
Désormais on ne pourrait plaire
Sans être cause d'un malheur.

Mais d'un autre côté votre ami mérite des reproches.

ARMAND, *vivement.*

Ah! sans doute, il est le premier à en convenir... surtout depuis quelques instans... Mais aussi, entendre calomnier ce qu'on adore... c'est au-dessus de la patience humaine; si vous saviez, la tête s'échauffe, la raison se perd, on oublie tout... et...

VICTORINE, *souriant.*

Eh! bon Dieu, quelle chaleur!...

ARMAND.

Ah! elle ne doit pas vous étonner... c'est que je suis amoureux aussi, et alors...

VICTORINE.

Vous, monsieur Armand!

ARMAND.

Comme mon ami... une jeune personne que j'ai vue hier pour la première fois, et que je n'ai pas quittée des yeux.

VICTORINE, *embarrassée.*

Hier? (*à part.*) Je crois que je devine.

ARMAND.

Vous ne pouviez la voir; mais c'était la plus aimable, la plus intéressante, la seule enfin qui ne puisse vous porter envie.

VICTORINE, *embarrassée.*

Monsieur...

ARMAND.

AIR: *Le beau Lycas aimait Thémire.*

En vous j'ai mis mon espérance;
De vous dépend tout mon bonheur.
Près d'elle prenez ma défense,
Daignez plaider en ma faveur.
Dites-lui que je suis fidèle.

VICTORINE.

Mais pour parler à cette belle
Il faut la connaître un peu mieux...

ARMAND.

Tout est commun entre vous deux;
Et cet arrêt que j'attends d'elle,
Je puis le lire dans vos yeux.

VICTORINE, *embarrassée.*

Quoi! monsieur... Ah! mon Dieu, je crois que l'on m'appelle.

ARMAND, *l'arrêtant.*

Non, non, je vous assure, on n'appelle pas... mais les momens sont précieux, et j'attends une réponse.

VICTORINE, *souriant.*

Une réponse... occupez-vous d'abord de votre ami, c'est le

plus pressé; empêchez un malheur; après, puisque je la connais... (*avec embarras.*) je pourrai peut-être parler à la personne.

ARMAND, *vivement.*

Je vous entends... Ah! encore un mot, de grace; ne pourriez-vous m'indiquer un ami intime de votre père qui eût quelque empire sur lui?

VICTORINE, *à part.*

Serait-ce déjà pour faire la demande? (*haut.*) Mais j'imagine que monsieur Dumont, son ancien associé...

ARMAND.

Dumont, négociant?

VICTORINE.

Qui demeure à Passy.

ARMAND.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Quelle rencontre heureuse et singulière!
C'est notre ami, notre correspondant.
J'y cours bien vite.

VICTORINE.

O ciel! j'entends mon père!
(*Elle s'enfuit de côté.*)

ARMAND.

Dieu! je me sauve et reviens à l'instant.
Un doux espoir m'anime et m'encourage,
J'emploîrai tout pour fléchir sa fureur;
Que d'une main il venge son outrage,
Mais que de l'autre il signe mon bonheur.
(*Il sort en courant par le fond.*)

SCÈNE VIII.

MATHIEU, *seul, appelant.*

Monsieur Armand! monsieur Armand! comme il court! et Victorine!... l'un d'un côté, l'autre de l'autre... C'est ça, ils commencent à s'entendre, et le champ de bataille me reste... c'est dommage, je m'étais ménagé une dernière entrée magnifique... les pistolets sous le bras, le chapeau de travers et le jarret tendu, ça doit faire un coup d'œil superbe. (*Il lève son habit et montre deux pistolets d'arçon.*) J'ai eu de la peine à les trouver. Il y avait quarante ans qu'ils reposaient paisiblement dans mon grenier, depuis mon grand-oncle qui était cornette dans le Royal-Cravate... c'est que nous avons toujours été une famille de braves. (*Il les essaie et se prend les doigts.*) Diable de

mécanique... quand on n'y connaît rien. (*Il les met dans sa poche.*) Là... voilà ma campagne terminée, et le mariage de ma fille bien avancé... Monsieur Armand va employer maintenant les soumissions, les plénipotentiaires; il me fera faire des excuses, des ouvertures... alors, moi, naturellement...

SCÈNE IX.

MATHIEU, VINCENT, *d'un air empressé.*

VINCENT.

Monsieur!

MATHIEU.

Que veux-tu?

VINCENT.

Quelqu'un qui est là, et qui demande monsieur Blansac.

MATHIEU.

Monsieur Blansac? qu'est-ce que je disais? voilà déjà un plénipotentiaire... il n'a pas perdu de temps.

VINCENT.

Faut-il faire entrer?...

MATHIEU.

Certainement, introduis monsieur l'ambassadeur. (*Vincent sort.*) Quel moment pour un bon père!.. mais ne nous rendons pas trop facilement, ça pourrait laisser des doutes sur ma valeur.

SCÈNE X.

MATHIEU, FRANCJEU.

FRANCJEU, *à la cantonade.*

En vous remerciant, jeune homme. (*d'un air doucereux et prétentieux.*) C'est à l'estimable monsieur Blansac que j'ai celui de me présenter officiellement.

MATHIEU.

Oui, monsieur, c'est moi-même. (*à part.*) Ce ton doucereux... j'avais deviné.

FRANCJEU.

Enchanté de faire sa connaissance. Je suis Martial Dubriel, dit Francjeu, maître d'escrime au régiment, et maréchal-des-logis dans le cintième chasseur; de plus, cousin de monsieur Armand que je porte dans mon cœur, et qui m'a écrit ce matin les détails de sa petite difficulté avec vous... Mon Dieu! je ne m'ai donné le temps que de relever mes postes, de mettre un col blanc, et j'accours pour traiter la chose officiellement... j'arrive à temps, n'est-ce pas... il n'est pas encore venu? c'est bon, ça va se passer entre nous deux.

MATHIEU, *étonné.*

Comment! qu'est-ce qu'il dit?

FRANCJEU.

Je ne veux pas souffrir que ce cher cousin... Oh! Dieu, le cousin Armand; qu'est-ce qu'on me dirait s'il lui arrivait quelque chose... je serais gentil garçon!

AIR: *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Ce n'est pas un homme ordinaire,
Il est aimable et très savant;
Moi je n'ai jamais pu rien faire
Que le coup d'sabre au régiment.
Mais s'il survient quelque bisbille,
Alors je montre mes talens :
C'est moi qui m'bats pour la famille...
Faut s'rendre utile à ses parens.

MATHIEU, *effrayé.*

Hein! vous voulez...

FRANCJEU.

C'est l'affaire d'une minute; j'ai en bas un camarade qu nous attend avec des fleurets démouchetés.

MATHIEU.

Démouchetés?...

FRANCJEU.

A moins que vous ne préfériez ceci. (*Il montre son sabre.* Mais j'ai pensé que les fleurets démouchetés... c'est ce qu'il y de plus gentil pour les promenades du matin; c'est léger; ça n gâte pas la main du tout.

MATHIEU, *à part.*

Eh bien! moi qui croyais qu'il venait pour arranger l'af faire.

FRANCJEU.

Allons, mon estimable ami!... voilà le moment.

MATHIEU.

Permettez, permettez; c'est avec votre cousin que j'ai e dispute.

FRANCJEU.

Je ne dis pas non... mais vous n'auriez pas d'agrément ave lui; vrai... Il ne faut pas lui en vouloir; le jeune homme e chaud, j'en réponds... mais pas de coup d'œil, pas d'expé rience ; vous trouverez en moi, j'ose le dire, un luron un pe plus solide. Et puis, quand ce ne serait que le plaisir de faire l partie d'un confrère?

MATHIEU.

D'un confrère! d'un confrère!

FRANCJEU.

Il ne faut pas vous en défendre, monsieur Blansac. Quoique je ne sois pas encore à votre hauteur, je suis charmé de la circonstance; j'ai deux ou trois feintes nouvelles dont je crois être sûr, et que je serai flatté de mettre au jour devant un connaisseur tel que vous.

MATHIEU.

Deux ou trois feintes. (*à part.*) C'est que ça n'est plus si drôle... (*haut.*) Ah! çà, mon cher, voyons... parlons sans feinte; il paraît alors que nous sommes d'une certaine force?

FRANCJEU.

C'est pas à moi à me vanter; mais le col'nel m'a défendu de me mesurer avec les cam'rades, parce que j'ai la main malheureuse pour mes amis; mais il ne m'a pas défendu de m'amuser en ville.

MATHIEU.

Je ne veux pas vous exposer aux reproches de votre colonel, et...

FRANCJEU.

C'est égal.

MATHIEU.

Vous iriez aux arrêts.

FRANCJEU.

J'y suis fait.

MATHIEU, *vivement.*

Je ne souffrirai pas...

FRANCJEU, *s'échauffant.*

Du tout: c'est une affaire d'amour-propre à présent... Il faut que nous croisions le bancal, et que l'un de nous deux y donne sa démission définitif et officielle.

MATHIEU, *s'emportant.*

Eh! morbleu, si vous ne voulez rien entendre...

FRANCJEU, *mettant la main sur son sabre.*

Plaît-il?

MATHIEU, *feignant de rire.*

Allons, allons, il va se fâcher. Ah! ah! ah! il ne voit pas qu'il y a une heure qu'on se moque de lui.

FRANCJEU, *relevant sa moustache.*

Hein!

MATHIEU, *effrayé.*

Ce n'est pas ça! Je veux dire... je voulais voir... C'est très bien, mon brave; de l'aplomb, du nerf... C'est dans mon genre; mais malheureusement tout est fini entre monsieur Armand et moi; nous sommes les meilleurs amis du monde.

FRANCJEU.

Comment?

MATHIEU, *calinant.*

Oui, un mal-entendu... une vétille...

AIR *de Mariane.*

Ce n'est que pour dîner ensemble
Que nous avons un rendez-vous,
Et vous pouvez, que vous en semble?
Sans façon trinquer avec nous

FRANCJEU.

Douce surprise!

MATHIEU, *à part.*

Il s'humanise.

FRANCJEU, *souriant.*

Sans badiner,
Il s'agit d'un dîner?

MATHIEU.

Dinde truffée,
Bien étoffée;
Monsieur sourit,
Le dindon l'attendrit.

FRANCJEU, *parlant et avec gaîté.*

Que diable! fallait donc le dire tout de suite... Il me laisse là m'épuiser en politesses... J'accepte... (*continuant l'air.*)

Aimant l'escrime et la goguette,
Francjeu, dont l'esprit est bien fait,
Au coup d'épée est toujours prêt
Comme au coup de fourchette.

Vous me répondez, au moins, que l'honneur de la famille n'a pas été compromis.

MATHIEU, *d'un air résolu.*

C'est bien nous autres qui arrangeons les affaires véreuses.

FRANCJEU.

Touchez là, mon vieux.

MATHIEU, *à part.*

Oh! quelle poigne!

FRANCJEU.

Je cours rejoindre le cousin.

MATHIEU, *à part.*

Oh! diable! le cousin qui n'est pas prévenu... (*haut.*) Non, non, il va revenir; entrez plutôt dans ma chambre; il ne s'attend pas à vous voir; ça lui fera une surprise... Il va dire: Tiens... le cousin!

FRANCJEU.

Bien vu, je fumerai une cigale en l'attendant.

MATHIEU, *à part.*

C'est ça, il va faire de ma chambre une caserne. (*haut.*) Par-là... au fond du corridor.

FRANCJEU, *lui prenant la main.*

Sans adieu, confrère; j'espère que nous trouverons bientôt 'occasion de renouer officiellement... Quoique ça, je suis fâché que notre petite partie d'aujourd'hui...

MATHIEU.

Eh bien! moi, dans le fond...

FRANCJEU, *vivement.*

Voulez-vous?... ça ne sera pas long.

MATHIEU.

Non, vous ne m'entendez pas; je vous dis dans le fond du corridor. (*Francjeu entre.*) C'est ça.

SCÈNE XI.

MATHIEU, *seul.*

Ouf! je l'échappe belle... Voyez pourtant à quoi vous expose une valeur inconsidérée! Moi, bon bourgeois, honnête rentier! mourir de la mort des braves! Ça fait dresser les cheveux. Heureusement je n'ai pas perdu la tête, et avec un dîner on en éduit de plus méchans... mais ma réputation de courage me coûtera cher... avec ça que ces gens de cœur sont toujours sur eur bouche... c'est à n'en plus finir. Toujours des déjeuners, des dîners!... C'est égal, il n'y a plus à balancer... il faut chercher Armand, m'expliquer avec lui... avant que son brutal de cousin... Parlons bas... justement je crois que l'on monte; c'est ui, sans doute... Allons.

SCÈNE XII.

MATHIEU, UN SERGENT DE VILLE.

LE SERGENT, *à la cantonade.*

Restez là, vous autres, et ne laissez sortir personne.

MATHIEU.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE SERGENT.

Monsieur Blansac?

MATHIEU, *hésitant.*

Monsieur Blansac!

LE SERGENT.

C'est vous, je vois ça au signalement.

MATHIEU.

C'est-à-dire, c'est moi...

LE SERGENT.

C'est bien ; vous êtes mandé à la préfecture de police.

MATHIEU.

Comment ?

LE SERGENT.

Oui, monsieur le ferrailleur, il y a long-temps qu'on a les yeux sur vous. Ah ! vous croyez qu'on peut faire métier de provoquer tout le monde, se rendre impunément la terreur des familles...

MATHIEU.

Moi, la terreur des familles !... Ah ! çà, regardez-moi donc.

LE SERGENT.

La mine n'y fait rien. Hier soir encore, à la sortie du spectacle, on vous a entendu provoquer un jeune homme, lui donner votre nom et votre adresse.

MATHIEU.

Un moment, un moment, monsieur. D'abord, je ne m'appelle pas Blansac.

LE SERGENT.

C'est ça, j'étais sûr que vous renieriez votre nom. Mais si monsieur Armand ne se retrouve pas... Nous sortons de chez lui, il n'a pas reparu depuis ce matin... et comme on connaît vos manières expéditives...

MATHIEU.

Qu'est-ce que vous dites donc ? comment ! Armand aurait disparu ?

LE SERGENT.

Oui, monsieur, et vous en devez compte.

MATHIEU, *hors de lui.*

Miséricorde ! me voilà bien, cherchez donc à établir vos enfans... Monsieur le sergent, mon ami, mon bon ami, écoutez-moi ; est-ce que je puis répondre d'un étourdi qui va se promener en sortant de chez moi ? Dieu ! s'il allait lui arriver quelque chose... Mais pour me battre avec qui que ce soit... ça n'est pas vrai ; j'ai la guerre tellement en horreur que je n'ai jamais voulu monter ma garde ; je vous dis ça à vous, que ça n'aille pas plus loin. Je me suis soustrait à toutes les réquisitions ; à la moindre émeute, je monte dans mon grenier ; et c'est moi qu'on ose accuser d'être un mauvais citoyen, après tout ce que j'ai fait ! Ah ! Dieu! et quant à monsieur Armand, il se retrouvera, il faut qu'il se retrouve. Eh ! parbleu ; voilà ma fille qui l'a quitté tout à l'heure, et qui pourra nous dire... Victorine, Victorine.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Qu'y a-t-il, mon père?

MATHIEU, *au sergent.*

Vous allez voir mon innocence. (*à sa fille.*) Viens ici, mon enfant; on ose soupçonner, on ose dire que monsieur Armand... C'est une horreur! viens nous justifier.

VICTORINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! comme il est agité! est-ce qu'il se douterait que monsieur Armand m'a parlé d'amour? (*haut.*) Comment! mon père, on ose soupçonner...

MATHIEU.

Oui, et ça va t'indigner comme moi... Regardez bien, monsieur, je ne lui parle pas à l'oreille; je ne lui souffle pas ce qu'elle doit dire. Je ne la regarde pas seulement. (*à Victorine.*) J'ai laissé monsieur Armand avec toi tout à l'heure; vous avez causé long-temps ensemble, et sans doute il t'aura dit...

VICTORINE, *interdite.*

Non, non, mon père, il ne m'a rien dit; je me suis en allée tout de suite.

MATHIEU.

Comment, mademoiselle! mais je vous ai vue.

VICTORINE.

Je vous assure, mon père, qu'il ne m'a parlé de rien, ni moi non plus; il m'a dit seulement qu'il était bien fâché de ne pas être d'accord avec vous.

LE SERGENT.

Pas d'accord!

MATHIEU, *bas.*

Chut! chut donc; ce n'est pas ça que je vous ai demandé. (*haut.*) L'important, mademoiselle, est que vous nous disiez où il est allé, où il est dans ce moment? Vous le savez... Je suis sûr que vous le savez.

VICTORINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! si j'avoue que je lui ai indiqué un de ses amis pour faire la demande, il va être furieux.

MATHIEU.

Eh bien!

VICTORINE.

Mais, mon père, vous le savez mieux que moi, puisque vous deviez faire ensemble un tour au bois de Boulogne.

LE SERGENT.

Au bois de Boulogne!

MATHIEU.

C'est le diable qui s'en mêle.

LE SERGENT.

Allons, allons, en voilà assez, suivez-moi.

MATHIEU, *désolé.*

Malheureuse enfant! C'est toi qui pousses ton père dans l'abîme.

VICTORINE, *effrayée.*

Comment, qu'ai-je donc fait? (*Elle appelle.*) Maman, maman, venez vite.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME MATHIEU.

MADAME MATHIEU, *d'un air riant.*

Eh bien! eh bien! Tout est-il enfin terminé? Le duel n'a pas eu de suites fâcheuses, n'est-ce pas?

MATHIEU.

A l'autre, à présent.

LE SERGENT.

Jusqu'à votre femme qui en convient.

MATHIEU.

Je l'aurais parié; les femmes n'arrivent jamais que pour tout gâter.

MADAME MATHIEU.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

MATHIEU.

J'ai... j'ai que votre langue a fait des siennes comme de coutume; qu'on me prend pour un autre, que je suis arrêté et que je vais coucher en prison... Vous pouvez me donner mon bonnet de nuit.

MADAME MATHIEU.

En prison! mon mari!

VICTORINE.

Mon père!

MATHIEU, *s'arrêtant.*

Ah! un moment!... Mais au moins vous pouvez dire comment je m'appelle; allons, ma fille.

AIR: *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Rappelez bien votre raison,
Calmez une frayeur si grande;
A ce monsieur dites mon nom,
C'est tout ce que je vous demande.

VICTORINE, *troublée par les signes que lui fait sa mère.*

Votre nom...

MATHIEU.

Mon nom à l'instant;
Parlez donc, je bouts de colère.
(*à sa femme.*)
Concevez-vous que votre enfant
Ne puisse pas nommer son père?

VICTORINE, *hésitant.*

Mais, dame! vous vous appelez...

MADAME MATHIEU.

Est-ce votre véritable nom qu'il faut dire?

MATHIEU, *hors de lui.*

Il ne manquait plus que cela; il faudra que j'aille chercher mon extrait de baptême. Oui, monsieur, je vais vous prouver que je m'appelle Jean-Boniface Mathieu.

LES DEUX FEMMES.

Mathieu, sans doute...

MATHIEU, *aux femmes avec colère.*

Mathieu! Mathieu!... vous ne pouvez pas le dire tout de suite.

LE SERGENT, *avec ironie.*

C'est ça, nous y voilà.

MATHIEU, *cherchant dans sa poche.*

Doyen des bonnets de coton... Attendez que je prenne ma clef. (*Il tire les pistolets, le sergent s'en empare.*)

LE SERGENT.

Des pistolets! il les a encore sur lui.

MATHIEU, *tombant sur un fauteuil.*

Ah! j'en ferai une maladie!

LE SERGENT.

Et ils sont déchargés! Il suffit, je vais faire avancer le détahement.

MADAME MATHIEU.

Mon ami!

VICTORINE.

Mon père!

MATHIEU.

Dieu! traverser tout le quartier entre quatre fusiliers... un ncien syndic!... Madame Mathieu, vite dans ma chambre, mon ail, ma carte d'électeur, mon ancienne patente.

MADAME MATHIEU.

J'y cours. (*Elle va pour entrer, Francjeu sort.*) Ah! mon Dieu! uelle figure!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FRANCJEU.

FRANCJEU.

Eh bien! eh bien! les amis, à vous quatre vous faites plus de tapage que deux escadrons de cuirassiers. Est-ce que...

MATHIEU.

C'est bien, me voilà entre deux feux.

MADAME MATHIEU.

Ah! monsieur, venez à notre secours; on veut conduire mon mari en prison.

FRANCJEU.

En prison!... un brave.

LE SERGENT.

Jusqu'à ce que monsieur Armand soit retrouvé.

FRANCJEU.

Hein! qu'est-ce que vous dites de monsieur Armand?

MATHIEU, *effrayé, au sergent.*

Emmenez-moi vite en prison; je l'aime autant. En prison... sergent.

LE SERGENT.

Je dis que monsieur Armand a disparu, que monsieur s'est battu avec lui, et qu'il y a tout lieu de croire...

FRANCJEU.

Ah! mille z'yeux, mon pauvre cousin.

AIR : *Sortez, à l'instant, sortez.*

Me traiter comme un conscrit!

MATHIEU.

Grand Dieu! j'en perdrai l'esprit.

LE SERGENT.

En prison.

FRANCJEU.

Non, non, non;
Je dois en avoir raison.

LE SERGENT.

Marchons vite.

FRANCJEU.

Il n'ira pas.
Il faut ici que mon bras
Venge enfin

Le cousin,
Et termine son destin.

LE SERGENT, *tirant Mathieu d'un côté.*

Point de résistance.

FRANCJEU, *le tirant de l'autre.*

En vain il balance.

MATHIEU.

Lâchez-moi.

(au sergent.)

Tenez-moi.

LES DEUX FEMMES.

Juste ciel! je meurs d'effroi.

MATHIEU.

Quelle alternative!

LE SERGENT.

Il faut qu'il me suive;
Je le veux.

FRANCJEU.

Je le veux.

MATHIEU.

Ils vont me casser en deux.

SCENE XVI.

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND, *parlant.*

Eh! mais... quel bruit! quel tapage!

TOUS.

Dieu! que vois-je? c'est Armand.

FRANCJEU.

Le cousin? eh oui, vraiment!

LE SERGENT.

C'est Armand, c'est Armand;
Grace au ciel! il est vivant.

TOUS.

Grand Dieu! quel étonnement!
Quel étrange événement!
Oui, vraiment,
C'est Armand,
Ce n'est point un revenant.

VICTORINE.

Ah! c'est le ciel qui vous envoie.

LE SERGENT.

Monsieur Armand! en êtes-vous bien sûr?

MATHIEU.

Oui, sans doute.

LE SERGENT.

Silence!... Et vous n'êtes pas blessé?

MATHIEU.

Et, parbleu! vous le voyez bien.

FRANCJEU.

Bien vrai, cousin, vous ne vous êtes pas battu avec monsieur?

ARMAND, *souriant.*

Non, cousin; non, monsieur le sergent, je ne me suis pas battu, et n'en ai pas envie, surtout avec un homme que j'estime, que j'honore. (*à Mathieu.*) N'e t-ce pas, mon cher ami?

MATHIEU, *hésitant.*

Certainement, cher ami; c'est clair, vous voyez que nous nous entendons parfaitement. (*à part.*) Comme c'est heureux qu'il se soit radouci aussi, celui-là!..

FRANCJEU.

Alors, bas les armes.

LE SERGENT.

Et nous pouvons nous retirer. Je suis enchanté que ce soit une fausse alerte; (*à Mathieu.*) mais que ceci vous serve de leçon, mauvaise tête, et songez qu'à la première escapade de monsieur Blansac, nous aurons la main sur vous. Au revoir, messieurs. (*Il sort.*)

MATHIEU, *à lui-même.*

C'est ça, cet autre imbécile n'a qu'à faire quelque sottise, je paierai pour lui!... Décidément je ferai mettre sur ma porte mon nom, mon âge, ma profession et mon caractère.

SCENE XVII.

LES MÊMES, *excepté le sergent.*

FRANCJEU.

Ce cher cousin! vous m'avez fait une peur... vous voyez que j'étais t'au poste.

ARMAND.

Chut.

FRANCJEU.

Est-ce que j'ai fait z'un cuir?... C'est la volubilité, le cœur n'y est pour rien.

MATHIEU, *à Armand.*

Ah! mon cher ami, quelle conduite noble et généreuse!

ARMAND, *d'un air froid et à mi-voix.*

N'est-ce pas? j'ai bien fait de tenir ce langage et de paraître d'accord avec vous; mais je n'ai point oublié que je vous dois une satisfaction, et c'est pour cela que je suis revenu.

MATHIEU, *à part.*

Ah! bien, s'il faut encore recommencer, on a beau avoir du courage, ma foi! je suis au bout de mon rouleau. (*haut.*) Monsieur...

ARMAND.

Seulement, mon cher monsieur Blansac, avant de terminer, j'attends une grace de vous; mon père vient d'arriver à l'improviste, il veut me marier aujourd'hui même.

MATHIEU, *à part.*

Allons, il ne me manquait plus que cela; après toutes les peines que je me suis données. (*haut.*) Eh! monsieur, mariez-vous à qui vous voudrez, et laissez-moi en repos.

ARMAND.

Du tout, du tout, il n'y a que vous qui puissiez faire la demande, et j'attends de votre complaisance...

MATHIEU, *élevant la voix.*

Ah! par exemple... celui-là est trop fort.

MADAME MATHIEU.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

FRANCJEU, *mettant la main sur son sabre.*

Est-ce que ça se raccommode? me voilà prêt.

MATHIEU.

Du tout... ça ne se raccommode pas; si vous saviez ce qu'on exige.

ARMAND.

Que vous fassiez à monsieur Mathieu la demande de sa fille pour moi.

MATHIEU, *étonné.*

A monsieur Mathieu! (*à Francjeu.*) Je vous ai marché sur le pied... pardon; le cœur n'y est pour rien... (*à Armand.*) Monsieur Mathieu!

VICTORINE *et* MADAME MATHIEU.

Est-il possible!

MATHIEU, *souriant.*

Entendons-nous... il y a tant de Mathieu... Jean-Boniface Mathieu?

ARMAND, *bas.*

Oui, votre meilleur ami, à ce que vient de me dire monsieur Dumont de Passy; je vous demande un peu ce que ça vous coûte.

MATHIEU, *la main sur le cœur*

Assez, assez, jeune homme; je vois qu'il sait tout... Hum, le fripon, que je l'embrasse... ma fille... ma chère femme... cousin, venez dans mes bras, et le sergent où est-il?... Ah! il est parti. Je reçois enfin le prix de toutes mes tribulations! Mon cher Armand, dès demain elle sera votre femme.

FRANCJEU.

Ah! çà, quel drôle de corps!... on le prie de faire la demande d'une future, et il vous donne sa fille à la place.

ARMAND.

Non, cousin, il m'accorde le seul bien que j'ambitionnais; mais on vous expliquera cela.

FRANCJEU.

C'est bon, c'est bon, puisque le cousin est satisfait; sans rancune, l'ancien, et allons dîner officiellement. Dinde truffée bien étoffée, vous savez...

MATHIEU.

Ouf! je puis enfin respirer; quelle journée pour un bon bourgeois de la rue Saint-Sauveur! c'est comme les années de campagne, ça devrait compter double... Ma fille, soyez heureuse, vous ne saurez jamais ce que votre établissement a coûté à votre père.

MADAME MATHIEU.

Hein! mon ami, je vous disais bien que votre plan réussirait; quel dommage que vous n'ayez qu'une fille à marier!

MATHIEU, *bas.*

Non, non, c'est assez comme ça; et si l'on me rattrape jamais à faire le brave, il faudrait que je n'eusse pas de cœur.

CHŒUR.

AIR: *Vous me verrez le verre en main* (Dame Blanche.)

Qu'un banquet aimable et joyeux
Vienne encor resserrer nos nœuds;
Chantons ce doux hymen qui doit combler nos vœux.
Pour célébrer un si beau jour,
Les vieux flacons vont tour à tour
Se vider en l'honneur de la gloire et l'amour.

MATHIEU, *au public.*

AIR *du Vaudeville des Amazones.*

Par le bonheur promis à ma famille
Je suis payé de mes nobles travaux;
Mais dans son jour quoique ma valeur brille,
Vous concevez qu'après de tels assauts
Un pauvre père a besoin de repos.
Au moindre bruit une crainte nouvelle
Vient me saisir... Et si quelqu'un enfin
Se proposait de me chercher querelle,
Tâchez, messieurs, qu'il attende à demain.

parlant.) Ça doit vous être égal, un jour plus tôt, un jour plus ırd. (*reprenant l'air.*)

Si vous voulez me faire une querelle,
Je vous en prie, attendez à demain.

CHOEUR.

Qu'un banquet, etc.

FIN.

CUISINIER ROYAL (le), 14e édition, ou l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie et tout ce qui concerne l'office, par MM. Viart, Fouret et Délan, hommes de bouche, précédé d'une Notice des vins, par M. Grignon, l'un des premiers restaurateurs de la capitale. La table des mets et la notice des vins indiquent à quel service ils appartiennent l'un et l'autre. Un fort vol. in-8o orné de 9 planches pour le service des ables jusqu'à 60 couverts. 7 fr. 50 c.

Les treize premières éditions de ce livre ont été vendues à 60 mille exemplaires; les articles nouveaux de M. Délan ne peuvent qu'augmenter le succès de cet ouvrage, devenu le classique du genre.

FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE, fort vol. in-8o oblong, orné de 53 jolies figures gravées par Couché, édition Barba, 1829, 3 fr. broché, et cartonné 4 fr.

C'est un joli cadeau à faire aux enfans.

PIÈCES NOUVELLES

Publiées par Barba.

LA TOUR DE NESLE, drame en 5 actes et en 9 tableaux, par MM. *** et Gaillardet.

LOUIS XI, tragédie en 5 actes, par M. Casimir Delavigne.

DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME, ou les Mauvais Conseils, drame en 5 actes, par MM. Scribe et Terrier.

ROBERT-LE-DIABLE, opéra en 5 actes, par MM. Scribe et G. Delavigne.

UN DUEL SOUS RICHELIEU, drame en 3 actes, mêlé de couplets, de MM. Lockroy et Badon.

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS, drame lyrique en 3 actes, par MM. Scribe et Castil-Blaze.

RICHARD DARLINGTON, drame en 3 trois actes.

VERT-VERT, comédie-vaudeville en trois actes.

LA FERME DE BONDI, ou les deux Réfractaires, épisode de l'Empire, en quatre actes.

LE MARI QUI BAT SA FEMME, tableau populaire en un acte, mêlé de couplets.

Mme GIBOU ET Mme POCHET, ou le Thé chez la Ravaudeuse, pièce grivoise en trois actes, mêlée de couplets.

LA CHANTEUSE ET L'OUVRIÈRE, vaudeville en 4 actes.

LE RÉGENT, com.-vaud. en 3 actes, de M. Ancelot.

DEUX JOURS, ou la Nouvelle Mariée, comédie en trois actes, mêlée de couplets, par M. Ancelot.

SCARAMOUCHE, ou la Pièce interrompue, anecdote de 1669, en 2 actes, mêlée de couplets

A VINGT-UN ANS, ou l'Agonie de Schœnbrünn, drame en un acte.

LA MOUSTACHE DE JEAN BART, vaudeville-anecdote en un acte.

LA PRISE DE VOILE, drame en deux actes.

CHABERT, histoire contemporaine en deux actes.

LE

DERNIER CHAPITRE,

Comédie-Vaudeville en un acte,

PAR

MM. MÉLESVILLE, PHILIPPE DUMANOIR
ET MALLIAN;

Représentée pour la première fois à Paris,
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
le 19 Novembre 1832.



PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE DE CHARTRES, PALAIS-ROYAL.

—

1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOSÉPHINE, Ouvrière Fleuriste.	Mlle VIRGINIE-DÉJAZET.
ANATOLE, quatrième Clerc de Notaire.	M. PAUL.
M. GRIMAUD, Employé dans les Contributions de la Charité-sur-Loire. .	M. DORMEUIL.
ROSALIE, ancienne Lingère.........	Mlle ELÉONORE.
PIERRE GOULARD jeune, Marchand de Vins à Bercy........................	M. SAINVILLE.
MALVINA, } Grisettes, ...	Mlle LECLERQ.
GOGO, } Grisettes, ...	Mlle ADÈLE.
Mme GIBELET, Portière..............	Mme TOBY.
TROIS AUTRES GRISETTES.	



La Scène se passe à Paris, chez Joséphine.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 4 BIS.

LE DERNIER CHAPITRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une mansarde, au sixième étage. Meubles très-simples et incomplets. A gauche du spectateur, une cheminée, avec un miroir cassé, un pot à l'eau, un verre, etc.; au-dessous, un réchaud, un soufflet. Plus haut, et du même côté, une porte vitrée conduisant à la chambre de Joséphine. Porte au fond, donnant sur le carré. A droite, une fenêtre; autre fenêtre au fond, avec un grand rideau. A gauche, près de la cheminée, une table avec les instrumens pour faire des fleurs artificielles et couverte de fleurs commencées. Au fond, une armoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GIBELET, *balayant et essuyant les meubles.*

V'là son ménage qui est presque faite... et ça dort encore!... Dieu! que la jeunesse est faignante au jour d'aujourd'hui!... ça va voir le mélodrame avec son amoureux, et puis, pour se refaire, ça lit des romans jusqu'à des trois heures du matin... ça distille le sentiment et ça ne paie pas son terme... (*On frappe à la porte du fond*) Une ouvrière fleuriste qui pourrait gagner ses dix francs par jour... (*On frappe encore*) et qui, au lieur de faire du liotrope et d'la géroflée, s'en va-t-à Tivoli et à la Chaumière. (*On frappe plus fort.*)

SCÈNE II.

MADAME GIBELET, JOSÉPHINE, *en négligé du matin, puis* ANATOLE.

JOSÉPHINE, *sortant de la chambre.*

Eh bien! Madame Gibelet... vous n'entendez pas?... voilà une heure que l'on frappe.

MAD. GIBELET.

Ah! je croyais que c'était M. Gibelet qui balayait l'escalier.

JOSÉPHINE, *ouvrant la porte.*

Tiens! c'est Anatole!

ANATOLE.

AIR : *Maman et Papa* (de la *Chanteuse et l'Ouvrière*).

Oui, dès le matin,
L'amour dans mon sein
Fait un tapage,
Un tel ravage,
Qu'ton minois lutin
Mieux qu'l'horlog' soudain
Peut m'servir de réveil-matin.

JOSÉPHINE.

C'est comm' moi, j'te voyais en songe
Toujours plus aimant,
Toujours plus constant ;
Mais on dit qu'tout songe est mensonge.

ANATOLE.

N'en crois rien, vraiment,
Pour le sentiment
Je suis étonnant :
Un héros d'roman
Auprès de moi n'est qu'un enfant

ENSEMBLE.

Oui, dès le matin,
L'amour dans mon sein
Fait un tapage,
Un tel ravage,
Qu'ton minois lutin,
Qu'ton nom seul, enfin,
Mieux qu'l'horlog' soudain,
Peut m'servir de réveil-matin.

JOSÉPHINE.

Pauvre Natole ! cette madame Gibelet qui le laissait à la porte

ANATOLE, *regardant Mad. Gibelet, qui entre dans la chambre de Joséphine avec son balai.*

Elle n'en fait jamais d'autres... Oh ! les vieilles femmes !.. c'est mon antipathie.

JOSÉPHINE.

Fi ! monsieur !... vous ne m'aimerez donc plus, quand je ser vieille ?...

ANATOLE.

Toi, Fifine !... impossible que tu tombes jamais dans les gar gans... cette taille, ce petit pied... et quand ça serait, est-c que je peux cesser de t'adorer ?... Avec une passion aussi déso donnée !...

JOSÉPHINE, *tendrement.*

Tu m'aimes donc bien ?

ANATOLE, *mordant dans un morceau de galette.*

J'en perds le boire et le manger.

JOSÉPHINE *soupirant.*

O amour !... (*le regardant*) Qu'est-ce que c'est que ça ?...

ANATOLE.

Quatre sous de pâte ferme, que je viens d'acheter.

JOSÉPHINE.

De l'homme à la casquette ?... donne m'en donc... (*elle mang* c'est délicieux... le matin à jeûn.

ANATOLE.

Oui, ça prépare... et puis, chez mon notaire, j'arrive toujou qu'ils ont déjeûné.

JOSÉPHINE.

Pourquoi y vas-tu si tard ?

ANATOLE.

Pour avoir moins de besogne... c'est embêtant d'être toujours écrire... ça donne des crampes.

JOSÉPHINE.

Oui, mais ce n'est pas ainsi que vous parviendrez... Mettez-ous là, monsieur, et écoutez-moi. (*Elle s'assied.*)

ANATOLE, *prenant un tabouret et s'asseyant près d'elle.*

AIR : *Abonnés de l'Opéra-Comique.*

Avec grand plaisir.

JOSÉPHINE.

A merveille,
J'aime en vous cet empressement ;
A mes discours prêtez l'oreille
Et parlons raison un moment.

ANATOLE, *se rapprochant d'elle.*

Que ce regard et m'enflamme et m'attire !...

JOSÉPHINE, *le repoussant.*

Eh bien ! monsieur? vous êtes sans façon ;
N'approchez pas si près... je viens d'vous dire
Que nous allions parler raison.

Anatole... voilà six mois que nous nous idolâtrons, que nous nettons notre bonheur dans cette union de deux âmes ardentes... et comme dit M. Victor Hugo ou M. Paul de Kock... je ne sais pas lequel... sans toi, je n'aurais plus qu'un cœur dépareillé... une existence boiteuse.

ANATOLE.

Aussi, plutôt mourir que de nous séparer !

JOSÉPHINE.

Tu me le jures ?

ANATOLE.

A la face du ciel !

JOSÉPHINE.

C'est déjà une bonne avance... mais les voisines commencent à jaser.

ANATOLE.

Qui ça ?... mam'selle Rosalie, qui fait sa prude, et qui changerait d'amant à chaque quartier de lune, si elle en trouvait encore ?... ou les petites modistes de l'entresol, que je rencontre toujours avec des bottes à éperons ?...

JOSÉPHINE.

Un peu tout le monde ; et il est temps que le mariage leur ferme la bouche.

ANATOLE.

C'est tout ce que je demande... Dieu ! ferons-nous un joli couple !... une ouvrière fleuriste et un clerc de notaire... Thémis et Flore... ça se donne la main.

JOSÉPHINE.

Une fortune égale.

ANATOLE.

Nous n'avons rien ni l'un ni l'autre.

JOSÉPHINE.

Eh! qu'est-ce qu'il me faut?... un cœur qui me comprenne mon café au lait tous les matins.

ANATOLE.

Comme moi... une chaumière et des billets de l'Ambigu.

JOSÉPHINE.

Une petite chambre...

ANATOLE.

Rien qu'une.

JOSÉPHINE.

Peu de meubles.

ANATOLE.

Ça embarrasse.

JOSÉPHINE.

Mais beaucoup d'amour.

ANATOLE.

Ça ne coûte pas si cher.

JOSÉPHINE.

Ah!... il nous faudra encore autre chose.

ANATOLE.

Pourquoi faire?

JOSÉPHINE.

Dam!... pour vivre.

ANATOLE.

Ah! de l'argent... de ce vil métal?... eh bien! je ferai de testamens, et toi, tu sèmeras cette vie d'une infinité de roses de fleurs.

JOSÉPHINE.

Ça ne suffira pas... mon oncle ne consentira jamais.

ANATOLE.

Tiens!... tu as un oncle, toi?... pourquoi as-tu un oncle?..

JOSÉPHINE.

Je n'en sais rien... je ne l'ai jamais vu... il est dans les contributions, à la Charité-sur-Loire... mais depuis la mort de m mère, c'est mon seul appui, une espèce de tuteur... je lui ai écri pour lui confier notre amour.

ANATOLE.

Une lettre soignée?

JOSEPHINE.

Six pages!... s'il ne fond pas en larmes dès la première, i n'y a plus de sensibilité à la Charité-sur-Loire...

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Sur ton esprit plein d'agrémens
J'ai mis plus d'un' pag', je te jure;

J'en ai mis deux sur tes talens,
J'en ai mis trois sur ta figure.
Sur tes qualités pas un blanc,
Pas la plus légère lacune. ..
Et j'n'avais plus d'place, heureus'ment,
Pour lui parler de ta fortune.

Iais je lui ai dit que ton notaire te pousserait

ANATOLE.

ustement! la place de troisième clerc est vacante d'hier .... je cours la demander... je suis le quatrième, ça me ent de droit.

JOSÉPHINE.

ombien d'appointemens?

ANATOLE

ouze cents francs.

JOSÉPHINE.

uperbe...

ANATOLE.

'est comme si nous les tenions.

JOSÉPHINE.

Ioi, je vais passer un schall et courir à la poste restante rcher la réponse de mon oncle.

ANATOLE.

t alors, Fifine.....

JOSÉPHINE.

nsemble... pour la vie!

ANATOLE.

our la vie!... pour commencer, dînons-nous quelque part?

JOSÉPHINE.

veux bien.

ANATOLE,

u Cadran Bleu... tant pire! faut s'en donner. (*chantant.*)

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir... (*Il se tâte la poche.*)

-tu de l'argent?

JOSÉPHINE.

on... et toi?

ANATOLE.

tout.

JOSÉPHINE, *riant.*

omme c'est sentimental!

ANATOLE.

h! je prierai le maître-clerc de m'avancer un mois.

JOSÉPHINE.

tantôt!

ENSEMBLE.

Air : *D'une nuit au château.*

Ah! quelle douce existence
Pour nous se prépare ici!
Du bonheur en espérance,
Et du plaisir aujourd'hui.

ANATOLE.

Pour m'donner du cœur, ma chère,
Un baiser, à mon départ.

JOSÉPHINE.

C'est un vol que tu vas t'faire.

ANATOLE.

e me le rendrai plus tard. *(Il l'embrasse.)*

ENSEMBLE.

Ah! quelle douce existence, etc. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

JOSEPHINE, *puis* Mad. GIBELET

JOSÉPHINE.

Vite, un bout de toilette... j'en ferai une bien plus belle tant pour la noce d'Augustine... toutes ces demoislles y vont... el viendront aussi à la mienne... cher Totole, quel joli ménage! (*elle ouvre l'armoire et prend une ceinture, etc...*) comme nc vivrons avec simplicité!...(*s'habillant devant le miroir cassé*) exemple, sur nos premières économies, il me faudra une glace un miroir cassé, ça vous défigure.

MAD. GIBELET.

Vous n'avez plus besoin de moi, mamzelle Joséphine?

JOSÉPHINE.

Et mon déjeûner?...

MAD. GIBELET *montrant la cheminée.*

Le lait z'est là, n'y a qu'à le mettre sur le réchaud...et le ca

JOSÉPHINE, *s'habillant*

Prenez le cornet... à côté de mes bas de soie... et donnez-r une épingle. (*Elle s'habille devant la glace. Regardant sur la t une guirlande commencée.*) Ah! mon Dieu!... et ce bouquet roses pompons que j'ai promis pour ce soir... pour un bal! bah! on l'aura demain, de bon matin. (*On frappe à la porte du fo* Qui est là?...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ROSALIE, *en camisolle, en madras, et une pelle a main.*

ROSALIE.

Avez-vous du feu, ma voisine?

JOSÉPHINE.

Oui, voisine... (*A part*) Encore c'te Rosalie... est-elle ennuyante!... toujours à emprunter quelque chose.

ROSALIE.

Vous sortez déjà?... ah! Dieu! moi, je ne pourrais pas m'hasarder par un air aussi *nébuleuse*... et puis je rentre si tard!.. .. Figurez-vous, ma voisine... nous avons été hier voir cette *Tour d'une aîle*, avec un Anglais de ma connaissance.

JOSÉPHINE.

Ah! la Tour... c'est gentil.

ROSALIE.

Oui, mais c'est bien marivaudage... il y a là une grosse maman qui tu les hommes comme des mouches... c'est d'une invraisemblance!... j'espère bien qu'elle a été fait périr dans son tems, pour lui apprendre à être si *fantastique*.

UNE VOIX *dans la coulisse.*

Madame Gibelet!..

MAD. GIBELET, *répondant au fond.*

Voilà, monsieur Gibelet!... c'est mon homme qui m'appelle pour montrer l'appartement du second.

JOSÉPHINE.

Allez, allez. (*Madame Gibelet sort.*) Elle est si gauche!... (*à Rosalie*) Aidez-moi un peu, s'il vous plaît, ma voisine.

ROSALIE, *l'aidant.*

Est-ce que vous serez long-tems dehors?

JOSÉPHINE.

Non, je ne vais qu'à la poste.

ROSALIE.

Je vous attendrai... (*avec mystère*) car j'ai à vous parler *solitairement.*

JOSÉPHINE.

A moi?

ROSALIE.

Dans votre intérêt, ma chère... La maison est d'un cancanier!.. jusqu'à vos bonnes amies... ces demoiselles du magasin d'en bas, qui ont un esprit bien *encaustique*... et qui s'en donnent sur vos amours!...

JOSÉPHINE.

Avec Anatole?

ROSALIE.

Des langues de *basilic*!... Elles disent que vous vous affichez, que vous ne pourrez plus trouver que des établissemens *superficiel*.

JOSÉPHINE, *faisant un mouvement.*

Par exemple!

ROSALIE, *tenant une épingle.*

Est-ce que je vous ai piquée?

JOSÉPHINE, *avec dignité.*

Ça ne peut pas m'atteindre, ma chère... D'ailleurs...

AIR *du Piége.*

J'ai peine à croire qu'en effet
De ces cancans l'magasin soit la source ;
Puisque ces dam's vont en cabriolet
Avec des messieurs de la Bourse.

ROSALIE.

C'est justement l'cabriolet
Dont leur vertu se glorifie...
Et vous n'avez qu'l'amant qui compromet,
Sans la voitur' qui justifie.

JOSÉPHINE.

Eh! bien, mademoiselle, pour faire tomber les propos, je vous annonce que j'épouse Anatole.

ROSALIE, *surprise.*

Vous vous mariez?

JOSÉPHINE.

Tout-à-fait. (*A part*) Ça la vexe.

ROSALIE.

C'est comme moi, mon Anglais me persécute ponr me faire milady.

JOSÉPHINE, *à part.*

Oui... elle a un Milord, comme moi un Prince Russe... Ces pauvres Anglais, on les met à toutes sauces.

ROSALIE.

Mais me sacrifier à mon *crépuscule!*... à vingt-cinq ans!

JOSÉPHINE, *à part.*

Et le reste. (*Haut*) Enfin, ma voisine, chacun son goût... il y en a qui ne cherchent dans l'amour que des cachemires, des équipages... moi, j'y vois un bonheur idéal et pur comme le concert des anges... Voilà... faites-moi l'amitié de veiller sur mon café. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ROSALIE, *seule.*

Qu'est-ce qu'elle a donc, avec son concert des anges?... s'il n'y a pas d'autre orchestre à sa noce...Est-elle fière, parce qu'elle a un amoureux!... qui est-ce qui n'en a pas... au moins un?.. Ce n'est pas l'embarras, ils deviennent d'un rare... c'est la misère!... la République nous fait bien du tort... Ah! le lait qui décampe... (*Elle le retire du feu.*) Dire qu'autrefois j'avais toujours deux ou trois galantins qui se disputaient le plaisir de me promener... et que, maintenant, vous ne trouvez pas un monstre d'homme pour vous offrir une douzaine d'échaudés!... (*On frappe à la porte*). Entrez.

SCÈNE VI.

ROSALIE, M. GRIMAUD.

GRIMAUD.

Mademoiselle Joséphine Leblanc ?...

ROSALIE.

C'est ici... (*à part*) un particulier d'un certain âge... est-ce qu'elle en aurait deux, par hasard ? çà serait bien romantique... (*regardant Grimaud*) Ah! mon Dieu !

GRIMAUD.

Je ne me trompe pas!

ROSALIE.

Séraphin Grimaud!

GRIMAUD.

Rosalie Pinchemel!

ROSALIE.

Ma première inclination!

GRIMAUD.

Ma passion d'il y a quinze ans!

ROSALIE.

Taisez-vous donc, monsieur, les dates sont inutiles.... comment, c'est vous?

GRIMAUD.

Toujours gros et gras.

ROSALIE.

Quelle horreur!... vous vivez!

GRIMAUD.

Eh bien !.., pourquoi donc que je ne vivrais pas?

ROSALIE.

Vous vivez!... vous ne vous rappelez donc pas, monstre... quand vous vouliez m'épouser...que vos parens s'y sont opposés?.. vous m'avez quittée comme un furieux pour vous jeter à l'eau...

GRIMAUD.

C'est vrai... mais j'ai rencontré un ami qui m'a emmené au café... et après deux ou trois bols de punch... il m'a pris une envie de dormir... je me suis trouvé sur mon lit...

ROSALIR.

Ingrat!... moi qui vous ai pleuré huit jours.

GRIMAUD.

Vous y avez regret ?

ROSALIE.

Non... je suis enchantée... mais quand un homme me promettra quelque chose...

GRIMAUD.

Bah!.... je me suis tué comme ça dix-neuf fois dans ma vie.... et je ne m'en porte que mieux.

AIR : *Ces postillons.*

Oui, je l'avoue, aux beaux jours du jeune âge,
Lorsque l'amour vient nous saisir,
Du sentiment c'est toujours le langage:
Au moindre échec on jure de mourir. ..
C'est, dans son genre, un fort joli plaisir.
Mais au moment, on hésite, et pour cause ;
La vie est douce et tout bas on y tient.
Le désespoir est une belle chose...
Lorsque l'on en revient.

ROSALIE.

Et qu'avez-vous fait depuis ?

GRIMAUD.

J'ai attrapé une petite place à la Charité-sur-Loire, et je profite d'un congé pour venir sermonner ma nièce.

ROSALIE.

Votre nièce ?

GRIMAUD.

Oui... cette petite Joséphine... qui s'est mis en tête un amour ridicule, et que je veux marier au fils de mon meilleur ami... celui qui m'a payé le punch... vous savez ? il y a quinze ans...

ROSALIE.

Voilà que vous faites de la tyrannie, comme vos parens !...

GRIMAUD.

Quelle différence! son Anatole est un mauvais sujet... j'ai pris mes informations... et puis, que diable! il faut de la raison... (*lui pinçant le menton*) cette Rosalie est-elle gentille!.. il faut toujours dans sa conduite un certain décorum... et ne pas s'abandonner à ses passions. (*Il l'embrasse*).

ROSALIE.

Ah! je vais me fâcher...il a une douzaine de mains!... il paraît que vous êtes aussi *fallacieux* qu'autrefois.

GRIMAUD, *tendrement.*

Comment? superbe amie... est-ce que vous vous fâchez encore?... ne vous souvenez-vous plus, quand vous étiez à la Vestale, de nos parties de campagne, de nos dîners sur l'herbe ?...

ROSALIE, *finement.*

La dernière fois, c'était par un beau jour... comme aujourd'hui.

GRIMAUD.

Parbleu! qui nous empêche, pour renouveler connaissance?.. si vous voulez, je viendrai vous chercher en fiacre, avec des provisions.

ROSALIE.

Ça serait charmant!

GRIMAUD.

A St-Cloud!... nous aurons une friture.

ROSALIE.

Ah! oui, j'adore les champs... et la friture. Et votre nièce?...

GRIMAUD.

Nous l'emmènerons... et, au dessert, je me ferai connaître.

ROSALIE.

J'entends monter... c'est elle.

GRIMAUD.

Ne me nommez pas !... c'est essentiel... pourvu que le sang parle pas !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSEPHINE.

JOSÉPHINE *avec humeur.*

C'était bien la peine de rester là une heure !... pas de lettre !... *le jette son schall.)*

GRIMAUD, *bas à Rosalie.*

Présentez-moi.

ROSALIE.

Ma voisine... un de mes bons amis, qui venait me voir.....
(*Grimaud et Joséphine se saluent.*)

JOSÉPHINE, *à part.*

Eh bien! elle reçoit ses visites chez moi, à présent!... c'est as gêne.

GRIMAUD, *à part.*

Elle est fort bien, ma nièce...

JOSÉPHINE, *bas, à Rosalie.*

Dites donc... c'est votre Anglais?... il a l'air d'un Limousin.

GRIMAUD, *bas, à Rosalie.*

Est-ce que le sang parle?

ROSALIE, *de même.*

Du tout. (*à Joséphine*) C'est un de mes parens, un homme très nable... qui veut absolument nous donner à dîner aujourd'hui Saint-Cloud.

JOSÉPHINE, *froidement.*

Je vous remercie, je ne dîne pas hors barrière.

GRIMAUD.

Comment!... ma belle demoiselle... je ne suis pas cependant n étranger pour vous... j'ai beaucoup connu monsieur votre ncle. (*A part*) c'est bien adroit.

JOSÉPHINE.

Mon oncle Grimaud?... de la Charité?

GRIMAUD.

Lui-même... un homme charmant.

ROSALIE, *à part.*

Il ne veut pas qu'elle le reconnaisse.

JOSÉPHINE, *avec humeur.*

Oh ! charmant... il n'est guère aimable pour moi, toujours. il ne répond seulement pas à mes lettres.

GRIMAUD.

Ça m'étonne... dans les contributions... on est très-exact.

JOSÉPHINE.

Pour recevoir, c'est possible.

GRIMAUD, *d'un air malin.*

Après cela .. votre lettre lui demandait peut-être des choses qui ne lui plaisaient pas... je n'en sais rien, moi.. mais. ..(*à par* il n'y a pas de mal de la mâter. (*Haut*) Les oncles sont que quefois bien malheureux... ils sont obligés d'avoir de la rais pour ces petites têtes...

JOSÉPHINE.

De la raison !... il aurait du commencer alors par en avo pour lui-même.

GRIMAUD *et* ROSALIE.

Comment ?

JOSÉPHINE.

Pardi!... d'après ce que ma mère me disait, c'était un vr hurluberlu... qui en a fait !... qui en a fait !...

GRIMAUD, *très-sérieux.*

Hein ?...

ROSALIE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... un mauvais sujet !

JOSÉPHINE.

Un coureur.

GRIMAUD.

Mademoiselle !...

ROSALIE, *bas et riant toujours.*

Laissez-la dire... c'est amusant.

JOSÉPHINE.

Qui a débuté par se passionner pour une petite fille de la Ves tale... une bégueule !...

ROSALIE, *sérieuse.*

Plait-il ?

GRIMAUD, *bas.*

Laissez-la dire... c'est amusant.

ROSALIE, *bas.*

Mais, du tout.

JOSÉPHINE.

Une coquette... qui le trompait.

ROSALIE.

Par exemple !

GRIMAUD, *bas et furieux.*

Comment, Lili !... il serait possible !

ROSALIE, *bas.*

C'est une calomnie !

JOSÈPHINE.

Nous en avions des preuves, et je puis même vous raconter u'un jour elle avait caché un husard...

ROSALIE, *l'interrompant.*

Il suffit, ma chère!... monsieur est pressé, moi-même, j'ai une ›ilette à faire... vous nous conterez cela à dîner.

JOSÉPHINE.

Non, non... j'ai un engagement.

ROSALIE, *bas à Grimaud.*

Avec son Anatole... il faut lui *dessiner* les yeux.

GRIMAUD, *bas.*

J'ai là justement une lettre que j'avais préparée... moi, un hur-ıberlu !

ROSALIE, *à part.*

Moi, une bégueule !... (*Haut et d'un air piqué.*) Bonjour, ma oisine.

GRIMAUD, *de même*

Enchanté d'avoir fait votre connaissance... nous reviendrons ous prendre.

JOSÉPHINE.

Du tout !

GRIMAUD *en sortant.*

C'est bon, c'est bon !... (*à part*) Hurluberlu !

ROSALIE.

Bégueule! (*ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE *seule.*

Qu'est-ce quils ont donc?... je leur fait politesse, et ils s'en vont ouges comme des coqs... à cause de leur mauvais dîner... e plus souvent que j'irai à Saint-Cloud manger du pain d'épices, uand l'amour et l'omelette soufflée m'attendent au Cadran-leu... et puis, nous serons seuls... quel bonheur!

SCÈNE IX.

OSEPHINE, ANATOLE (*il entre le chapeau enfoncé sur la tête et les bras croisés*).

JOSÉPHINE.

C'est toi... ah! mon dieu! quelle figure allongée!... eh bien! reviens de chez ton notaire?... il t'a donné ta place?

ANATOLE, *d'une voix sombre.*

Il m'a donné mon compte.

JOSÉPHINE.

Comment ?

ANATOLE, *avec ironie.*

Sous prétexte que je ne suis capable de rien.

JOSÉPHINE.

Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

ANATOLE, *fièrement.*

«Je suis capable d'aimer, Monsieur, et cela me suffit. »

JOSÉPHINE.

Très-bien !

ANATOLE.

« D'ailleurs, vous avez une âme étroite... une âme de notaire. » vous ne pouvez pas me comprendre... allez vous promener!.. Il se l'est tenu pour dit, et il m'a mis à la porte.

JOSÉPHINE,

Tu as bien fait : il ne faut jamais se laisser manquer.

AIR du Vaudeville de *Partie et Revanche.*

Te repentir s'rait une honte :
Ses douz' cents francs nous avaient éblouis,
Mais qu'est-ce donc, au bout du compte ?...

ANATOLE, *avec mépris*

Ce n'est jamais que cinquante louis. (*bis*)

JOSÉPHINE,

Cessons toute plainte importune,
Et du destin sachons braver les coups :
Il faut s'moquer de la fortune...
V'là trop long-temps qu'ell' se moque de nous.

Ça ne nous empêchera pas de nous marier... et aussitôt la ré ponse de mon oncle arrivée....

ANATOLE, *tirant une lettre de sa poche.*

A propos... une lettre, que Mad. Gibelet m'a remise.

JOSÉPHINE, *regardant l'adresse.*

C'est de lui !... cher oncle ! moi qui l'accusais... il m'a envoy ça par une occasion.

ANATOLE.

Lis donc vite.

JOSÉPHINE, *ouvrant la lettre.*

« Chère et bonne petite nièce... (*s'interrompant*) Comme c'es amical !

ANATOLE.

C'est qu'il consent!

JOSÉPHINE, *lisant.*

« J'ai reçu votre aimable lettre...

ANATOLE.

Plus de doute !

JOSÉPHINE,

Quel bonheur! *(ils s'embrassent en s'essuyant les yeux. Continuant)* » Votre aimable lettre, à laquelle je n'ai rien compris..... c'est » un véritable galimatias *(ils se regardent d'un air interdit.)* » Votre Anatole n'est qu'un drôle...

ANATOLE.

Merci!

JOSÉPHINE, *lisant.*

« Et votre amour un caprice... j'arriverai presqu'aussitôt que « ma lettre; ce soir même je vous présente à votre futur, » Pierre Goulard, marchand de vins à Bercy... » Ah! Pierre Goulard!

ANATOLE, *levant les épaules.*

Marchand de vins!... pourquoi pas brasseur?

JOSÉPHINE, *continuant.*

« Pas de jérémiades; rien ne peut vous soustraire à mon autorité, et dussiez-vous en mourir de chagrin, je veux faire votre bonheur·

ANATOLE.

Quel coup de foudre!

JOSÉPHINE.

Quelle tuile sur la tête!

ANATOLE, *marchant à grands pas.*

Ayez donc des parens!

JOSÉPHINE, *s'animant.*

Des despotes!

ANATOLE.

Des autocrates!

JOSÉPHINE.

Qui n'ont jamais aimé.

ANATOLE.

Oncle tartare, va!.. Et dire qu'il arrive ce soir!

JOSÉPHINE.

Pour nous opprimer!... nous séparer!

ANATOLE.

Nous séparer!... jamais!

JOSÉPHINE.

Non, jamais!... mais comment faire?

ANATOLE.

Sauvons-nous... au bout du monde.

JOSÉPHINE.

Sans argent?

ANATOLE.

C'est vrai... je n'ai plus que la monnaie de quinze sous.

JOSÉPHINE.

Cachons-nous dans Paris.

ANATOLE.

Le sergent-de-ville nous trouvera bien vîte... révolte-toi !

JOSÉPHINE.

Je n'ai pas l'âge.

ANATOLE, *furieux.*

Comment ! pas un moyen de braver son pouvoir ?

JOSÉPHINE.

De disposer de nous?

ANATOLE.

A la fin de tout ça... nous appartenons-nous?... oui ou non?.. et la liberté individuelle ne commence-t-elle pour les malheureux humains que dans le... (*silence*) au fait, elle ne commence que là. (*Frappé d'une idée et se donnant un coup au front.*) Oh !...

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc ?... tu t'es fait mal ?

ANATOLE.

Au contraire, une idée.

JOSÉPHINE.

P ourrester unis... toute la vie ?...

ANATOLE.

Bien plus long-temps !

JOSÉPHINE.

Que veux-tu dire ?

ANATOLE, *d'un ton solennel.*

Ecoute... quandun roman ennuie, on saute les feuillets et l'on court au dernier chapitre... osons sauter les feuillets de notre existence !

JOSÉPHINE, *un peu émue.*

Que dis-tu ?

ANATOLE.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Des préjugés n'écoutons point la voix :
Eh ! pourquoi donc se gêner, chère amie ?
Quand ici-bas on est mal, moi, je crois
Qu'il est permis d'quitter la compagnie.
Ce mond' n'est qu'un hôtel brillant,
Dont tout homm', simple locataire,
Peut, à toute heur', quand il n'est pas content,
Donner congé de son appartement
Et changer de propriétaire.

JOSÉPHINE, *vivement.*

Alors, donnons congé et déménageons avant le terme !... au fait, ce n'est pas vivre que d'exister.

ANATOLE.

Là-haut, du moins, plus de Pierre Goulard.

JOSÉPHINE.

Plus de notaire imbécille.

ANATOLE

Plus d'oncle abruti... et quelle gloire!... on ne parlera que de nous pendant trois jours... nous serons dans le journal!

JOSÉPHINE.

Dans le journal?... ah! quel bonheur!... dis-donc, faudra mettre aussi mon adresse pour les fleurs... ah! qu'est-ce que je dis donc?..

AIR du *Baiser au Porteur*.

Dieu! quelle route noble et belle
Devant nous va bientôt s'ouvrir!
Pour notre demeure éternelle
Ne balançons plus à partir,
Et dans le ciel allons nous réunir.
Mieux que d'autres, pour ce voyage,
Nous sommes placés en effet...
Car, en partant de mon sixième étage,
Voilà déjà bien du chemin de fait.

ANATOLE.

Eh! non! ne partons pas d'ici... il y a trop de monde... on pourrait nous surprendre, nous empêcher... je ne te demande que dix minutes, je cours tout préparer, et ensuite... ensemble pour l'éternité!... adieu! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE X.

JOSÉPHINE, *seule, toujours exaltée.*

Oui, va, dépêche-toi... je ne tiens plus sur terre... il me arde de m'envoler avec toi... pour l'éternité!... (*après un silence*) L'éternité!...c'est bien beau... mais c'est bien long... et j'ai peur ue nous n'allions un peu vîte... car, enfin... mon oncle n'est eut-être pas si méchant qu'il veut bien le dire.. et avec une arme ou deux... Prenons garde... c'est qu'une fois là-haut, il n'y plus moyen de redescendre... ce n'est pas comme un ourlet u'on peut recommencer... C'est égal, mettons toujours ordre à os affaires. (*Regardant autour d'elle*) Ah! ce bouquet que j'ai romis à cette dame pour ce soir! un bal!... c'est sacré... oui, i le monde me blâme, qu'il ne dise pas au moins que l'infortunée ictime a laissé de l'ouvrage en train. (*Elle s'assied et travaille à on bouquet.*)

AIR : *Du bouquet de bal* (de Madame Duchambge).

C'est pour un bal que je travaille;
Pour un bal! j' n'irai plus, hélas!
Mes fleurs vont embellir sa taille
Et fixer l'amour sur ses pas,
Pour fair' ce soir mill' conquêt's, cette belle
Compt' sur moi... soyons lui fidèle...
Et, si je ne suis plus là,
Mon bouquet du moins y sera.

DEUXIÈME COUPLET.

Après le bal, après la fête,
Un ami la reconduira ;
Adieu bouquet, adieu toilette:
Heureux celui qui le détachera !
Les amours viendront en cachette:
Hélas! pour moi plus de doux tête-à-tête!...
Mais, si je ne suis plus là,
Mon bouquet du moins y sera.

SCÈNE XI.

JOSÉPHINE, PIERRE GOULARD

GOULARD, *entr'ouvrant la porte.*

Pardon, si j'entre sans frapper... il n'y a pas de sonnette.

JOSÉPHINE.

Un jeune homme!

GOULARD.

C'est bien à Mademoiselle Joséphine Leblanc que j'ai l'honneur...

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur... c'est à moi que vous avez l'honneur... (*à part*) Tiens! il n'est pas mal.

GOULARD, *à part.*

Elle est parbleu bien gentille... foi de Pierre Goulard, et puisque l'oncle Grimaud se l'est mis en tête... voyons si ça peut aller.

JOSÉPHINE.

Asseyez-vous donc, monsieur.

GOULARD, *qui a pris une chaise sans s'asseoir.*

Ne faites pas attention.

JOSÉPHINE.

Puis-je savoir?..

GOULARD, *souriant.*

Ce qui m'amène?... eh! mon Dieu! c'est pour des petite bêtises dans ce genre-là... (*montrant les fleurs qu'elle tient*) J dis des bêtises... pour nous autres... car, sous ces jolis doigts... Dieu! est-ce frais et appétissant!.. je parle des doigts, mam'selle.

JOSÉPHINE, *souriant, à part.*

Il a de l'esprit.

GOULARD.

Nous disons donc que c'est une couronne et un bouquet de mariée qu'il me faut.

JOSÉPHINE.

Pour vous?

GOULARD, *riant.*

Ah!... c'te farce!... ça m'irait joliment!... pour ma femme.

JOSÉPHINE.

Monsieur va se marier ?

GOULARD.

Oui, c'est une idée... qu'on m'a donnée... (*la regardant*) et je rois que j'y prends goût... aussi, j'arrive de Bercy pour acheter es bijoux, la corbeille... enfin, tout ce qui sert à faire passer le nari.

JOSÉPHINE, *à part.*

Il a d'excellens principes. (*haut*) Monsieur, je ne vous connais as, mais je suis sûre qu'une femme sera très heureuse avec ous... des qualités aussi estimables... sans compter tout ce ue vous avez déjà acheté... mais, dans ma position... (*levant es yeux au ciel.*) je ne puis plus recevoir de commande.

GOULARD.

Ah ! c'est juste... quand on est occupé de son propre mariage...

JOSÉPHINE.

Quoi ! Monsieur, vous savez?...

GOULARD.

Que vous allez épouser Pierre Goulard... c'est la nouvelle le tout Bercy.

JOSÉPHINE.

Est-il possible !

GOULARD.

Dam !... votre oncle lui a écrit... et ce pauvre garçon est comme moi... il court les emplettes... meuble son appartement... vous aurez une jolie petite chambre, allez.

JOSÉPHINE, *se récriant.*

Ah ! l'horreur !... il meuble déjà ma chambre ?... sans m'avoir vue... sans m'avoir consultée !...

GOULARD.

Ça prouve seulement...

JOSÉPHINE.

Son manque de délicatesse.

GOULARD.

Mais, mademoiselle...

JOSÉPHINE.

Ah ! vous n'avez besoin de m'en rien dire... allez, monsieur... quand on s'appelle Pierre Goulard !... je le vois d'ici, un lourdaud, mal bâti, mal tourné, incapable d'apprécier un cœur sensible... Dieu ! Pierre Goulard !... s'appeler madame Goulard ! c'est stupide !

GOULARD,

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Franchement votr'colèr' m'étonne,
Je n'y comprends rien pour ma part...
Quoi ! pour un nom !... c'est le hasard qui l'donne,
Et moi, je trouv' que Pierr' Goulard
Vaut pour le moins Alexandre ou César.

Qu'importe, au fond, comment chacun se nomme?
Qu'ce soit Pierr', Paul, qu'il soit vieux ou nouveau,
Un nom, mamzelle, est toujours beau,
Quand c'est celui d'un honnête homme.

JOSÉPHINE, *vivement.*

Un honnête homme, monsieur, n'aurait pas accepté ma mai sans consulter mon inclination... bien sûr... ce n'est pas ains que vous agiriez, vous... ça se voit sur votre figure... Il aurai dû se présenter...

GOULARD.

Peut-être l'a-t-il essayé.

JOSÉPHINE.

Alors, je lui aurais dit: monsieur Goulard, vous êtes charmant aimable, spirituel (je n'en crois pas un mot, c'est égal), mai je ne vous aime ni ne vous aimerai jamais... je vous dois cett preuve de mon estime.

GOULARD.

Comment, mam'selle ?...

JOSÉPHINE.

Un autre a reçu mes sermens.

GOULARD.

Vos sermens !

JOSÉPHINE.

Faits à la face du ciel, monsieur... dans le bois de St-Mandé... ce fut là, pour la première fois, qu'un amour d'homme fit battr ma poitrine de femme... deuxième allée à gauche, en face de coucous!

GOULARD, *stupéfait.*

Vous en aimez un autre ?

JOSÉPHINE.

Voilà ce que vous pouvez dire à M. Pierre Goulard.

GOULARD, *avec dépit.*

Il le saura, mam'selle, il le saura... (*A part*) petite masque!... (*d'un air résolu*) mais je serais bien bon de lui céder.

JOSÉPHINE.

Que dites-vous ?

GOULARD.

Je dis, mam'selle, que Pierre Goulard a la parole de votre oncle... et que s'il le veut bien...

JOSÉPHINE.

On a des moyens de lui échapper.

GOULARD, *s'échauffant.*

C'est ce qu'il faudrait voir !

JOSÉPHINE, *de même.*

C'est ce qu'on verra.

GOULARD.

Mam'selle!... (*se reprenant*) après tout, ça ne me regarde pas, et j'ai bien l'honneur...

JOSÉPHINE.

Eh bien!... il s'en va?... Et cette couronne de mariée, mon-
:ur?...

GOULARD *troublé.*

Mais, vous m'avez dit... il m'avait semblé... d'ailleurs, maintenant... au surplus, je verrai... je reviendrai... (*A part*) Je ne is plus ce que je dis.

AIR : *Adieu donc, adieu, madame.*

(*Avec dépit*) Adieu donc, mademoiselle ;
Puisqu'un autre a votre cœur,
Soyez-lui toujours fidèle,
Et j'envierai son bonheur.
(*la regardant*) C'est un trésor qu'on lui livre :
Qu'il est heureux, celui-là!..
Pour lui seul vous allez vivre.

JOSÉPHINE, *les yeux au ciel.*

Je ferai mieux que cela.

ENSEMBLE.

GOULARD.

Adieu donc, mademoiselle, etc.

JOSÉPHINE.

Je serai toujours fidèle
Au doux ami de mon cœur;
Car, il l'a dit, je suis celle
Qui doit faire son bonheur. (*Goulard sort.*)

SCÈNE XII.

JOSÉPHINE, *seule et un peu attendrie.*

:l est très-gentil, ce jeune homme... les yeux plus grands Anatole... et si je n'étais pas aussi affligée, j'aurais remarqué trouble en me regardant... car il était très-troublé... en me ardant...Mais ce Pierre Goulard!... mon oncle!... Il n'y a plus balancer, et il me tarde qu'Anatole soit revenu.

MALVINA, GOGO, *en dehors.*

oséphine!... Joséphine!

JOSÉPHINE.

)u'est-ce que c'est?... (*Elle court à la porte.*) Ah! mon Dieu!... tes ces demoiselles du magasin.

SCÈNE XIII.

OSÉPHINE, MALVINA, GOGO ET LES AUTRES GRISETTES, *accourant.*

CHOEUR.

AIR du Vaudeville du *Petit Caporal.*

La danse nous appelle,
Hâtons-nous d'accourir;

S'il faut être fidèle
Que ce soit au plaisir.

JOSÉPHINE.

C'est vous, mes bonnes amies?...

MALVINA.

Bonjour, Fifine.

GOGO.

Comment que ça va?... je te trouve un peu pâlote.

JOSÉPHINE.

Pourquoi donc ces toilettes?

MALVINA.

Tu l'as oublié?.. pour la noce d'Augustine... nous venons chercher.

JOSÉPHINE.

En effet... c'est aujourd'hui!

MALVINA.

Nous dînons aux Vendanges de Bourgogne, et à huit heures bal... deux musiciens du Colysée et des rafraîchissemens Jardin Turc... Enfin, un luxe *expansif.*

GOGO.

Et des glaces.

MALVINA.

Oh! Gogo... c'est son fort, elle en mange dix-sept.

JOSÉPHINE, *troublée.*

Un bal! Dieu! je l'aime tant... cette bonne Augustine... (*à ell même*) et ma jolie robe neuve, partir sans l'avoir essayée... u robe à la vierge.

MALVINA.

Vîte à ta toilette.

JOSÉPHINE, *d'un air irrésolu.*

Non... non, je ne peux pas.

TOUTES.

Allons donc!

AIR de la *Jeune Coquette* (Amedée de Beauplan).

Ah! quel doux plaisir!
Viens donc t'unir
A tes amies;
Toi, qui sais toujours
De nos folies
Charmer le cours :
Consacrons nos beaux jours
A la danse, aux amours.

JOSÉPHINE, *à part.*

D'où vient qu'ici j'hésite, je balance? ..
Je crois entendr' le bruit d'la contredanse:
Pour résister, je combats, mais en vain...
Qu'il serait doux de n'mourir que demain!

TOUTES.

Ah! quel doux plaisir, etc.

JOSÉPHINE, *à part, se décidant.*

Ma foi, je ne danserais qu'une pastourelle... (*haut*) Eh bien! puisque vous le voulez absolument...

MALVINA.

Bravo!... préparons tout ce qu'il lui faut. (*Elles étalent sur une chaise sa robe, sa collerette, tout ce qu'il lui faut pour s'habiller.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME GIBELET.

MAD. GIBELET.

Mam'selle Joséphine...

JOSÉPHINE, *près d'ôter son tablier.*

Qu'est-ce quec' est

MAD. GIBELET.

Un billet très-pressé.

JOSÉPHINE, *le prenant.*

Ecrit au crayon et cacheté avec de la mie de pain...

MALVINA, *préparant la toilette.*

C'est une déclaration!... j'en reçois beaucoup comme ça.

JOSÉPHINE, *à part.*

C'est d'Anatole... (*lisant tout bas.*) « Nous n'avons qu'un instant, ton oncle est à Paris, il s'occupe du contrat » (*à elle-même*) Ciel! (*lisant.*) » Mais j'ai trouvé ce qu'il nous faut, rue de la Harpe, n. 16 .. un cabinet particulier qui ferme hermétiquement; l'effet du charbon est immanquable, et la tyrannie aura un pied de nez. »

MAD. GIBELET.

Mam'selle, s'il y a z'une réponse...

JOSÉPHINE.

Non, non... laissez-moi...

MALVINA.

Dis donc... est-ce bien tendre?

JOSÉPHINE, *mettant la lettre dans la poche de son tablier.*

Du tout... un parent qui m'arrive... et qu'il faut que j'attende.

MALVINA, *lui ôtant son tablier, qu'elle pose sur une chaise.*

Bah! des parens, ça se voit toujours le lendemain.

JOSÉPHINE, *sérieusement.*

Non, vous dis-je... c'est impossible... j'irai vous rejoindre plus tard... ou bien... (*prêtant l'oreille.*) Dieu! la voix de Rosalie!... elle va encore m'obséder pour son dîner.

MALVINA.

Qu'as-tu donc?

JOSÉPHINE, *vivement.*

Rien... rien!... dites que je suis sortie et que je ne rentrerai pas de la journée... (*elle se cache derrière le rideau, au fond.*

SCÈNE XV.

Les Mêmes, ROSALIE, *en grande toilette*, GRIMAUD, *porta[nt]* *un panier de provisions.*

ROSALIE, *à Grimaud.*

Vous allez voir qu'elle ne sera pas *imperméable* à l'aspect d[e] provisions... (*apercevant les grisettes.*) ah! ces demoiselles!

MALVINA, *à ses compagnes.*

Oh! quelle toilette ridicule!

ROSALIE.

Ont-elles l'air chiffon!

GRIMAUD, *les regardant avec plaisir.*

Elles sont gentilles... à dévorer... si je n'étais pas pour [la] morale, dans ce moment ci...

MALVINA.

Vous demandez Joséphine, mademoiselle?... elle est sortie.. une lettre très pressée..... je ne crois pas qu'elle rentre d[e] si tôt.

ROSALIE, *montrant la robe étalée sur une chaise.*

Oh! si fait... voilà sa toilette préparée... et une toilett[e] *prépondérante.*

GRIMAUD.

Nous l'attendrons.

MALVINA, *regardant à sa montre.*

A votre aise... (*bas à ses compagnes*) quatre heures!... m[a] foi, que Joséphine s'en tire comme elle pourra, nous somme[s] en retard... vîte un fiacre (*une grisette sort. A Grimaud.*) Monsieu[r] je vous salue.

ROSALIE, *saluant d'un air goguenard.*

Ce n'est pas nous qui vous chassons, mesdames?

MALVINA, *de même.*

Non, mademoiselle, c'est le plaisir qui nous attend.

CHOEUR.

Air de la Walse de *Robin des Bois.*

Partons, partons, déjà l'heure s'avance,
Les mariés vont crier après nous.
Ayons égard à leur impatience:
Le temps est cher à de nouveaux époux. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XVI.

GRIMAUD, ROSALIE, JOSÉPHINE *cachée.*

ROSALIE.

Sont-elles chipies!... c'est mon *antidote*, ces petites filles

GRIMAUD.

Diable! le panier est lourd... j'en ai le bras engourdi. (*il le pose près de la cheminée.*)

ROSALIE.

Il paraît que vous avez bien fait les choses... un homard... champagne!...

GRIMUD.

Et du muscat.

ROSALIE, *tendrement.*

Du muscat!... vil séducteur! (*Grimaud la lutine*) finissez nc!...

GRIMAUD.

Eh! quoi! superbe amie... se peut-il que la pudeur?.....

ROSALIE.

Non... mais la cloison est mince, et il y a des voisins.

GRIMAUD.

Ah! ça, mais cette petite ne revient pas... qu'est-ce que ça ut dire?...

ROSALIE *apercevant le tablier sur la chaise.*

Son tablier?... elle est donc sortie en toilette?... et cette be préparée... c'est d'une incohérence!... (*elle prend le tablier; le billet d'Anatole tombe à terre.*)

GRIMAUD.

V'là quelque chose qui tombe...

ROSALIE.

Un billet doux!

GRIMAUD.

Bah!

ROSALIE.

Elles en ont les poches pleines... (*le ramassant*) c'est de chéri d'Anatole... (*elle l'ouvre.*)

GRIMAUD.

Comment! superbe amie... vous l'ouvrez?

ROSALIE.

Pour savoir où elle est... il n'y a pas d'indiscrétion... vous z voir avec quelles périphrases c't'être-là lui bouleverse le ur. (*Elle jette un coup-d'œil sur le papier, pousse un cri, aisse échapper et tombe sur une chaise à gauche.*) Ah!...

GRIMAUD, *le ramassant.*

Quoi donc? quoi donc? (*il lit à son tour, pousse un cri et be sur une chaise à droite.*) Oh!...

ROSALIE.

J'étouffe!

GRIMAUD.

e suffoque!

ROSALIE.

e l'eau de Cologne!

GRIMAUD.

Un peu d'air!

ROSALIE.

Les malheureux !

GRIMAUD.

Mettre fin à leurs jours!

ROSALIE.

S'oxider avec du charbon !

GRIMAUD.

Quelle horreur!

ROSALIE, *se levant.*

Il faut les empêcher.

GRIMAUD, *de même.*

Courons.

ROSALIE.

Où ça?

GRIMAUD, *ramassant la lettre.*

Rue de la Harpe.

ROSALIE, *la lui arrachant.*

N° 16.

AIR : *Allons vîte au bal* (de *l'Orpheline*).

Partons sur le champ,
Un seul instant
Serait funeste !
Se tuer d'désespoir!
Il faut avoir
Du temps de reste.

GRIMAUD.

S'expédier
Faut' d'un mariage!...
J' trouv'rais plus sage
Qu'on fût se noyer
Quand on vient de se marier.

TOUS DEUX.

Partons sur le champ, etc.

(Ils sortent précipitamment et dans le plus grand désordre)

SCÈNE XVII.

JOSÉPHINE, *reparaissant.*

L'impertinente!... se permettre de lire mes lettres!... et devant son gros pouf, encore !... madame Sans-Gêne!... avec ça, voilà notre projet éventé... dire qu'on ne peut pas mourir tranquillement, sans qu'on vienne vous déranger !... et Anatole qui ne paraît pas!... d'abord, si ça ne se termine pas aujourd'hui, je n'en veux plus.

SCÈNE XVIII.

JOSÉPHINE, ANATOLE, *essoufflé.*

ANATOLE.

Voilà ! voilà !...

JOSÉPHINE.

Ah ! c'est heureux.

ANATOLE.

Vîte... tout est disposé... prends ton schall et partons.

JOSÉPHINE.

Impossible !

ANATOLE.

Comment ?

JOSÉPHINE.

Impossible, te dis-je... ton billet est tombé entre les mains de Rosalie, et dans ce moment elle court rue de la Harpe.

ANATOLE, *furieux.*

Voisine idiote !... de quoi se mêle-t-elle, celle-là ?... Eh bien! qu'est-ce que ça nous fait ?... on meurt aussi bien dans un arrondissement que dans un autre.

JOSÉPHINE.

Au fait... le bonheur est partout... pourquoi pas ici?

ANATOLE.

Chez toi ?

JOSÉPHINE.

Nous sommes tout portés... ça t'épargne une course de fiacre.

ANATOLE.

C'est une considération.

JOSÉPHINE.

Ici, mon Anatole... au milieu des fleurs, de cette image fugitive de notre existence éphémère !

ANATOLE, *avec enthousiasme.*

Tu as raison!... mais sommes-nous sûrs que personne?... cette Rosalie?...

JOSÉPHINE.

Rue de la Harpe.

ANATOLE.

Ces demoiselles ?

JOSÉPHINE.

A la noce d'Augustine.

ANATOLE.

La portière ?

JOSÉPHINE.

Je vais l'envoyer en commission.

ANATOLE.

Bien vu... mais d'abord, qu'elle nous monte du charbon.

JOSÉPHINE, *un peu interdite.*

Ah ! du ...chr bon !

ANATOLE.

Notre dernier ami... il en faut pour huit sous.

JOSÉPHINE.

Pas davantage ?... que le vrai bonheur coûte peu !... quand je pense que la moindre partie de plaisir, c'étaient toujours des vingt francs !... c'est une fière économie que nous allons faire.

ANATOLE, *à la porte de l'escalier.*

Je t'en réponds...(*criant*) ohé ! madame Gibelet ! huit sous de charbon.

JOSÉPHINE.

Chez la fruitière en face... il est très-bon.

ANATOLE, *criant toujours à la porte.*

Chez la fruitière en face .. il est très-bon... et montez prendre une lettre... (*à Joséphine*) où vas-tu l'envoyer ?

JOSÉPHINE.

Le plus loin possible... aux Vendanges de Bourgogne... deux mots d'adieux à cette bonne Augustine... je lui dois bien ça. (*Elle court à la table*).

ANATOLE, *arrangeant le réchaud.*

Moi, je vais préparer l'autel... Ah ! les parens!... ils croient nous faire aller... O Dieu ! ton oncle va-t-il être vexé !... j'en ris d'avance.

JOSÉPHINE, *riant aussi.*

Tant pis!... il ne l'a pas volé. (*Ecrivant.*) « Chère Augustine, » — tu te maries à celui que tu aimes... Moi aussi, ce jour est » celui de mes fiançailles... » (*A Anatole.*) Dis-donc, faut-il deux *l* à fiançailles ?

ANATOLE, *à genoux près du réchaud.*

Deux *l*, comme à volaille.

JOSÉPHINE, *écrivant.*

Comme à volaille... (*Effaçant.*) Ah ! tu me fais mettre des bêtises !... « Mais notre noce sera éclairée par des torches funè- » bres, et la couche nuptiale sera...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME GIBELET, *avec un petit panier de charbon.*

MADAME GIBELET.

V'là le charbon, mam'selle.

ANATOLE, *la payant.*

Merci, portière.

MADAME GIBELET.

Vous allez repasser, à l'heure qu'il est?

JOSÉPHINE, *fermant sa lettre.*

Oui. . une collerette, pour aller à la noce.

MADAME GIBELET.

Toujours des noces, des fêtes... Ah! dam! faut que jeunesse se passe.

ANATOLE, *gravement.*

Oui, portière... une fête... comme il n'y en a guère.

JOSÉPHINE, *de même.*

Les convives seront peu nombreux.

ANATOLE.

Mais choisis. (*Il chante d'un air très-sérieux.*)

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie...

MADAME GIBELET, *à part.*

Comme il est gai aujourd'hui, M. Anatole! (*A Joséphine.*) Vous dites donc qu'il faut aller...

JOSÉPHINE.

Aux Vendanges de Bourgogne... faubourg du Temple... vous demanderez la nouvelle mariée...

MADAME GIBELET, *prenant la lettre.*

Aux Vendanges de Bourgogne... à la Restauration?... La trotte est soignée.

JOSÉPHINE, *lui donnant de la monnaie.*

Vous prendrez un omnibus.

MADAME GIBELET.

En vous remerciant.

JOSÉPHINE.

Voilà mes derniers six sous. (*A part.*) Qu'ils servent du moins à ménager les derniers pas de la vieillesse.

MADAME GIBELET.

Monsieur, mam'selle, je vous souhaite bien du plaisir. (*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

JOSÉPHINE, ANATOLE.

JOSÉPHINE, *avec transport.*

Enfin, nous sommes libres!

ANATOLE, *de même.*

Et le ciel est là haut!

JOSÉPHINE.

Ne nous endormons pas.

ANATOLE.

Fermons de tous côtés... (*Ils courent aux portes, à la fenêtre, bouchent toutes les ouvertures et mettent un schall sous la porte.*)

Tiens!... il y a le trou de la serrure... il n'en faudrait pas davantage... As-tu des pains à cacheter?

JOSÉPHINE, *effrayée et s'oubliant.*

Mais nous allons étouffer!

ANATOLE.

C'est là le bonheur!... Le briquet?... le soufflet?... du papier?..

JOSÉPHINE, *apportant les divers objets.*

C'est absolument comme quand on fait une omelette... (*Lui donnant le papier.*) Le programme de notre dernier spectacle.

ANATOLE.

Ah! oui... cette mauvaise pièce qui ne prenait pas... Souffle donc un peu.

JOSÉPHINE, *agenouillée et soufflant.*

Et en revenant nous avons reçu une averse... cette vie n'est qu'une vallée de larmes... Oh! le mauvais soufflet!... fais-moi donc penser à en acheter un autre... Ah! que je suis bête!

ANATOLE.

Qu'est-ce que tu dis?... V'là que c'est allumé.

JOSÉPHINE.

C'est vrai... c'est allumé.. (*Silence; ils se regardent un moment et se relèvent lentement.*) Eh bien!... qu'est-ce que nous allons faire, à présent?

ANATOLE.

Rien... Nous n'avons qu'à nous asseoir... et attendre.

JOSÉPHINE.

Donne-moi ta main, mon Anatole... Tu trembles?...

ANATOLE, *ému et allant s'asseoir à quelques pas d'elle.*

C'est de bonheur... (*A part.*) C'est drôle, le cœur me bat!... (*Regardant Joséphine.*) Ça ne lui fait rien... Oh! les femmes.. quand elles se sont fourré une chose dans la tête...

JOSÉPHINE, *à part.*

C'est unique... j'éprouve une émotion!.. mais il ne dit rien... Il paraît qu'il y tient.

ANATOLE, *à part.*

Elle croirait que j'ai peur.

JOSÉPHINE, *à part.*

Il dirait que je ne l'aime pas. (*Ils s'asseyent tous les deux, Joséphine à droite, Anatole à gauche, le réchaud les sépare. (Silence.) Haut et d'une voix languissante.*) Dis donc, mon chéri?...

ANATOLE, *d'un air piteux.*

Ma poule?...

JOSÉPHINE, *de même.*

Il me semble que je respire déjà le parfum céleste.

ANATOLE, *à part et effrayé.*

C'est ce diable de charbon!... il y a quelque fumeron.

JOSÉPHINE.

C'est le commencement de la fin... ah! qu'on est bien !

ANATOLE.

Oh! oui... (*à part*) je me sens bien mal à mon aise. (*Jetant un* *oup-d'œil sur le fourneau*) oh! comme ça prend!... (*Haut*) ne endors pas, Fifine.

JOSÉPHINE, *d'une voix faible.*

Non... non...

ANATOLE, *les yeux toujours fixés sur le charbon.*

C'est que ça prend d'une manière effrayante... Que c'est bête ! *Il s'agite sur sa chaise*) et dire qu'il n'y aura pas un voisin assez haritable pour accourir!...

JOSÉPHINE, *se retournant.*

Qu'est-ce que tu as donc à te trémousser?... tu ne peux pas nourir tranquillement ?

ANATOLE, *à part*

Comment diable en sortir avec honneur... et l'obliger d'elle-nême?... (*frappé d'une idée*) Oh!... je n'ai que ce moyen. *(Haut)* h! Fifine...

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que c'est ?

ANATOLE.

Notre bonheur est bien grand.

JOSÉPHINE.

Oh! oui.

ANATOLE.

Certainement... mais...

JOSÉPHINE.

Quoi?...

ANATOLE.

Hein?...

JOSÉPHINE.

Tu as dit: mais...

ANATOLE.

Oui... mais il faut que ce bonheur soit sans nuages... et j'ai là... quelque chose qui m'oppresse.

JOSÉPHINE.

C'est la fumée.

ANATOLE, *d'une voix sombre.*

Non, c'est le remords.

JOSÉPHINE, *se rapprochant vivement.*

Le remords !... expliquez-vous, monsieur... je veux savoir...

ANATOLE.

Tu sauras tout, Fifine... Tu te rappelles notre dernière partie à Tivoli ?

JOSÉPHINE.

Avec Malvina et Gogo?...

ANATOLE.

Justement, il y avait Gogo... avec le petit blond... son cousin des dimanches...

JOSÉPHINE, *avec impatience.*

Après, après ?

ANATOLE, *cherchant ce qu'il va dire.*

Après la contredause, elle a eu envie de se rafraîchir... et comme tu walsais avec le petit blond, je lui ai offert une groseille framboisée... mais je ne sais pas comment cela s'est fait... au lieu d'aller au café, qui est à droite, nous avons donné à gauche... et nous nous sommes trouvés dans une allée sombre et déserte...

JOSÉPHINE, *inquiète.*

Ah ! mon Dieu !

ANATOLE.

Accable-moi de reproches, Fifine, prodigue-moi les noms les plus désagréables !...

JOSÉPHINE, *hors d'elle-même.*

Mais qu'est-ce que vous avez donc fait, monsieur ?...

ANATOLE.

L'obscurité... les contredanses de monsieur Musard... les bombes du feu d'artifice, tout ça m'a porté à la tête, et, dans mon coupable délire... j'ai cueilli sur ses lèvres de rose...

JOSÉPHINE, *vivement*

N'achevez pas... infidèle !... me tromper !... me trahir !... et c'est pour un pareil être que je perdrais ma jeunesse !...jamais !... *(Elle s'elance vers la fenetre à droite et brise un des carreaux, à part.)* Ah! je respire!... il était temps.

ANATOLE, *aspirant l'air.*

Dieu ! que c'est bon ! (*Haut, d'un air attristé*). Ah ! Fifine, qu'as-tu fait ?

JOSÉPHINE.

Taisez-vous, monstre !

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Un mot m'a rendu la raison.

ANATOLE, *à part.*

Comm' c'est heureux ! *(haut)* Veux-tu que j'recommence ?

JOSÉPHINE.

Non pas !

ANATOLE.

J'en suis pour ma dépense
De désespoir et de charbon ;
Tout est flambé, désespoir et charbon.

JOSÉPHINE.

J'allais pour toi perdre la vie,
Et sans regret j'la voyais m'échapper :
Mais c'est fini, grâce à ta perfidie !...
(à part, avec joie) Qu'il a bien fait de me tromper !

Encore, si c'était une jolie personne... mais une grande perche, sans grâce, sans tournure...

ANATOLE.

Aussi, ça n'a été que l'erreur d'un moment... Si je donnais un peu d'air ?... (*Il ouvre la fenêtre.*)

JOSÉPHINE.

Pauvres créatures de femmes !... nous sacrifions tout à ces scélérats d'hommes... nous allons jusqu'au charbon, et là, nous apprenons !... (*S'essuyant les yeux*). Ah ! bien, j'allais faire une jolie inconséquence.

ANATOLE.

Et moi donc !... j'en ai la chair de poule.

JOSÉPHINE.

Et... c'est drôle... de la tête ça m'est descendu dans l'estomac.

ANATOLE.

Comme moi... je sens des tiraillemens...

JOSÉPHINE, *d'un air dédaigneux.*

Vous avez faim ?...

ANATOLE.

Ça y ressemble comme deux gouttes d'eau... et toi ?

JOSÉPHINE.

Ce n'est pas étonnant, je n'ai pas déjeûné.

ANATOLE.

As-tu quelque chose ici ?

JOSÉPHINE.

Rien du tout.

ANATOLE.

Pas les moindres pommes de terre frites ?

JOSÉPHINE.

Rien... (*Apercevant le panier de Grimaud*). Qu'est-ce que je lis donc ?... un panier superbe ! Eh ! oui, les provisions du monsieur de Rosalie.

ANATOLE, *prenant le panier.*

A la Rosalie ?.. confisqué, et à table !

JOSÉPHINE, *gaîment.*

C'est un bon tour à leur jouer... (*Ils se mettent à table, étalent les provisions entre eux et dévorent*).

ANATOLE.

Oh ! quel pâté !... et un homard !

JOSÉPHINE.

Un homard !... j'en suis folle... tu me donneras la patte.

ANATOLE.

Généreux inconnu !... jusqu'à la sauce à la moutarde.

JOSÉPHINE.

Est-ce piquant pour lui !

ANATOLE.

Dire que nous laissions tant de bonnes choses après nous!..

JOSÉPHINE, *mangeant.*

Vilain gourmand.

ANATOLE, *de même, faisant partir une bouteille de Champagne.*

Ah! ben... tant pire !... ahais !... ahais !... paf.

JOSÉPHINE.

AIR : *Ronde des Montagnards* (Amédée de Beauplan).

Oui, la gaîté
Pétille au fond de ce verre,
Et c'vin, j'espère,
Va nous rendre la santé.
Rions,
Chantons,
Plus de peine
Soudaine;
Ennui,
Souci,
Ne peuv'nt m'atteindre ici.

ANATOLE, *versant du Champagne.*

Ce Champagne est idéal!

JOSÉPHINE, *tendant son verre.*

Fais donc mousser, je n'aime que ça.

Qu'on est bien là !
Cette vie
Est si jolie!
Y a trop d'bonn's choses, oui-dà,
Pour la quitter déjà.

TOUS DEUX.

Qu'on est bien là ! etc

2e COUPLET.

ANATOLE, *s'animant.*

Quels jolis yeux !

JOSÉPHINE.

Comm' ton regard devient tendre !

ANATOLE.

Laiss'-moi prendre
Un baiser pour être heureux.

JOSÉPHINE.

Comment ?
Vraiment ?..
Je n'sais guère
Etr' sévère,
Et j'peux
Bien mieux
T'en laisser prendre deux.

ANATOLE, *l'embrassant.*

Et même trois!

TOUS DEUX.

Qu'on est bien là ! etc.

(*On entend un grand bruit au-dehors et Grimaud qui s'écrie :* Les ma heureux! sauvez-les de leur désespoir! *La porte cède sous les cou redoublés, tout le monde se précipite en scène, en criant :* Arrêtez !. *Ils restent stupéfaits en voyant Joséphine et Anatole à table.*)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, GRIMAUD, ROSALIE, MADAME GIBELET, MALVINA, GOGO, GRISETTES.

TOUS.

Que vois-je!

ANATOLE ET JOSÉPHINE, *sans les voir.*

Reprise.

Qu'on est bien là ! etc.

ROSALIE, *s'approchant.*

Eh bien! eh bien!.. il paraît qu'ils sont encore vivans.

GRIMAUD.

Qu'est-ce à dire ?

JOSÉPHINE.

Vous voyez où mène le dégoût de la vie.

MADAME GIBELET, *entrant.*

Infortunés jeunes gens!

MALVINA.

Et cette lettre qui a bouleversé toute la noce ?...

ROSALIE.

Et ce rendez-vous, rue de la Harpe ?

GRIMAUD.

Et ce charbon ?... c'était donc une farce ?...

JOSÉPHINE.

C'était une illusion.

GRIMAUD, *regardant la table.*

Une illusion!... ce qui n'en est pas une, c'est mon vin qu'ils ont bu... mes provisions ravagées!

ROSALIE.

Ils ont donc des appétits d'*Annibals.*

ANATOLE, *un peu échauffé par le vin.*

Oui, généreux inconnu... votre homard m'a réconcilié avec l'existence.

GRIMAUD, *soulevant les débris du homard.*

Qu'est-ce que ça me fait ?... il ne reste que les pattes de derrière... vous me paierez tout cela, monsieur Anatole.

ANATOLE.

Tiens!... il me connait, l'inconnu!...

GRIMAUD.

Et pour commencer, vous allez faire vos adieux à ma nièce.

TOUS.

Sa nièce!

JOSÉPHINE.

Mon respectable oncle de la Charité!...

GRIMAUD.

Voilà le mot lâché... oui, ma belle demoiselle aux

grandes passions... l'oncle Grimaud, qui est plus entêté que jamais, et qui va vous donner un bon et brave mari... en échange de ça. (*montrant Anatole.*)

ANATOLE. *avec dignité.*

Ça !... quest-ce que c'est que ça, Monsieur?... me prenez vous pour un objet inanimé?...

GRIMAUD, *à sa nièce.*

Allons, donnez-moi le bras, et en route pour Bercy. (*il prend le bras de Joséphine.*)

ANATOLE.

Eh bien!... elle se laisse faire?... (*bas*) résiste-donc, belle Aspasie.

JOSÉPHINE, *à part.*

C'est drôle... depuis tout-à-l'heure... je ne sais pas... Anatole ne me semble plus si... ah! mais c'est bien drôle (*haut*) Mon oncle, certainement, je vous dois obéissance... mais, franchement, ce Pierre Goulard est donc bien affreux?...

GRIMAUD.

Lui!... un charmant garçon... (*Coulard paraît au fond*) eh! parbleu! tu peux en juger, le voilà.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PIERRE GOULARD.

PIERRE GOULARD, *étonné*

Monsieur Grimaud!

JOSÉPHINE, *à part*

Le jeune homme de tantôt!

PIERRE GOULARD.

Oh! n'ayez pas peur, mademoiselle, ce n'est pas un mari que je vous ramène... J'avais d'abord été piqué de votre refus, et je voulais...

JOSÉPHINE.

Monsieur...

PIERRE GOULARD.

Mais vous en aimiez un autre... faut être honnête homme avant tout... je renonce à votre main... et c'est moi qui viens supplier votre oncle de vous donner à celui que vous préférez.

JOSÉPHINE, *à part, avec dépit.*

Là!... qui est ce qui le prie d'être si généreux?...

ANATOLE, *serrant la main de Goulard.*

O Goulard estimable!

GRIMAUD.

Je ne l'entends pas ainsi.

GOULARD, *vivement.*

Et moi, je le veux... je ne l'épouserai pas, d'abord.

TOUS, *l'entourant.*

Allons, Monsieur Grimaud....

ROSALIE.

Allons, Séraphin, ne soyez point *inextricable.*

GRIMAUD.

Eh! superbe amie... il le faut bien... cette petite folle se tuerait encore.

JOSÉPHINE, *à part en soupirant.*

Je ne crois pas.

GRIMAUD, *la poussant près d'Anatole.*

Épouse ton Anatole.

GOULARD.

Vivat!

MALVINA.

Encore une noce.... nous en sommes.

MAD GIBELET.

Et moi qui avais acheté le charbon!.... ça pouvait me conduire à la correctionnelle.

ANATOLE, *à Goulard.*

Vous viendrez nous voir souvent, cher ami.

JOSÉPHINE, *timidement.*

Je l'espère.

GOULARD.

Avec plaisir... et quand à la couronne que je vous ai commandée, mam'selle, acceptez-la... que je sois au moins pour quelque chose dans votre bonheur.

JOSÉPHINE *à part, et le regardant en dessous.*

Décidément, il est bien mieux qu'Anatole, et j'aurais dû... mais il est dit que le sentiment ne me fera jamais faire que des bêtises.

CHOEUR.

AIR du *Courrier de la Malle.*

Plus d'nouvelle erreur,
Plus de frayeur:
L'mariage
Rend toujours sage;
Vive le ménage
Pour calmer les transports du cœur!

JOSÉPHINE, *au Public.*

AIR du Vaudeville des *Frères de lait.*

Vous avez vu faiblir notre courage,
Quand le charbon a produit son effet;
Dam! nous partions pour un fameux voyage:
(*montrant Anatole*) Sans son aveu, ma foi, c'en était fait...
Voilà pourtant comme on se compromet.
Mais à présent nous avons bonne envie
De prolonger nos jours et notre hymen...
Que vos bravos ce soir nous rend'nt la vie,
Pour qu'nous puissions mourir encor demain.

Reprise du Chœur.

Plus d'nouvelle erreur, etc.

MISE EN SCÈNE.

Scène Première, Madame Gibelet est occupée à balayer et à nettoyer.

Joséphine entre venant de la gauche (1) et va ouvrir à Anatole qui entre par le fond et se tient à sa gauche. Mad. Gibelet va et vient, essuie la table, ainsi que la cheminée et sort à gauche.

Les deux amans s'asseyent, Joséphine sur une chaise et Anatole sur un tabouret. Aux mots : *c'est déjà une bonne avance*, ils se lèvent. Mad. Gibelet reparaît, Anatole sort par le fond. Rosalie entre par le fond et va près de la cheminée, Joséphine est près d'elle, ayant madame Gibelet à sa gauce, cette derniere sort par le fond. Joséphine se place devant le miroir, Rosalie l'aide à s'habiller ; Joséphine sort par le fond.

Grimaud, entré par le fond, se tient à la gauche de Rosalie.

Joséphine entre par le fond et descend à droite, Grimaud passe, Rosalie se trouve au milieu ; aux mots : *commcnt ma belle demoiselle*, Grimaud passe au milieu, puis aux mots : *un hussard*, Rosalie revient près de Joséphine.

Grimaud et Rosalie sortent par le fond, Anatole, entré par le fond, se tient à la gauche de Joséphine et sort par où il est entré ; aux mots : *c'est égal,* elle va s'asseoir près de la table et ne se lève qu'à son 2e couplet.

Goulard entre par le fond, se tient à la gauche de Joséphine et sort par où il est entré.

Les voisines entrent par le fond, entourent Joséphine et vont au fond.

Mad. Gibelet entre par le fond et se tient à la gauche de Joséphine. Malvina est à la gauche des spectateurs.

Joséphine se cache derrière le rideau au fond. Grimaud et Rosalie entrent par le fond. Les grisettes se trouvent à la gauche des spectateurs, Rosalie au milieu, Grimaud à sa gauche. Les grisettes sortent par le fond. Grimaud va porter son panier près de la cheminée et vient reprendre sa place; ils sortent par le fond.

Joséphine sort de sa cachette, Anatole arrive par le fond et se tient à la gauche de Joséphine, et apprête le fourneau au milieu pendant qu'elle écrit. Mad. Gibelet entre par le fond, se place entre les amans, et sort par où elle est venue. Aux mots : *fermons tout*, ils vont aux deux portes latérales. Anatole prend la droite de Joséphine, et tous deux restent un genou en terre pour allumer le réchaud, puis ils s'asseyent. Aux mots : *c'est le remords*, Joséphine va s'asseoir près d'Anatole.

Après ces mots : *sacrifier ma jeunesse*, elle court à la fenêtre à droite, puis à ceux-ci : *mais c'est fini*, elle passe à la droite d'Anatole; après : *qu'est-ce que je dis*, elle a remonté la scène et prend le panier qu'elle donne à Anatole, ils se mettent à table, Anatole à la gauche de Joséphine.

Tout le monde entre par le fond : position des personnages prise de la gauche.

Joséphine, Anatole, Malvina, Rosalie. Grimaud.

Mad. Gibelet entre par le fond, se place d'abord à la gauche de Joséphine, puis va à la gauche du spectateur.

(Gauche). Gibelet, Anatole, Joséphine, Grimaud, Rosalie, Malvina, Goulard arrive par le fond, et se place entre Joséphine et Grimaud.

Au mot : *vivat*, Anatole passe auprès de Goulard.

Après ces mots : *que des bêtises,* Joséphine repasse entre Anatole et Goulard.

---

(1) La gauche et la droite indiquent celles des spectateurs.

Table

=

Vaud. 1. ac.

La Foire de Londonderry.
Vaud. 1. ac.

Lampion du reverbère ou les Conjectures de Carrefour. Vaud. 1. ac.

La Cheminée de 1748.
Vaud. 1. ac.

Une Affaire d'honneur.
Vaud. 1. ac.

Le Dernier Chapitre.
Vaud. 1. ac.

Scribe, Eugène
Le soprano.

DATE	